







642. II

Il Suppl. Rabat 4 174.

LES
TROIS SIÈCLES
DE
LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.
TOME SECOND.



627569 SON

LES
TROIS SIÈCLES
DE
LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,
OU
TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, jusqu'en 1781 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S*** DE CASTRES.*

Cinquieme Edition , revue , corrigée , & augmentée de plusieurs Articles , d'un grand nombre d'Anecdotes , & de douze Lettres de l'Auteur relatives à l'Ouvrage.

TOME SECOND.



LA HAYE,

Et se trouve à PARIS,

Chez MOUTARD , Imprimeur-Libraire de la REINE,
de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS,
rue des Mathurins , Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXI.

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multo malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit, Liv, l. 4, n°. 96.



LES
TROIS SIÈCLES
DE
LA LITTÉRATURE
FRANÇOISE.



C
COLARDEAU, [*Julien*] Procureur
du Roi à Fontenai-le-Comte en Poitou ,
mort en 1641 ; Poëte qui ne mérite point
assurément l'obscurité où il est aujour-
d'hui. Le premier devoir de l'équité est de
rendre justice à ces Auteurs injustement
confondus dans la foule , qui n'ont d'autre
tort aux yeux de la postérité , que d'être

Tome II.

A

remplacés par des gens qui ne les valent pas. On a de celui-ci un Poëme de huit cents vers, dédié à Madame la Duchesse d'Aiguillon, où la force de la poésie & l'aisance de la versification annoncent le vrai talent de l'Epopée, dans laquelle il eût réussi mieux que bien d'autres qui ont osé courir cette carrière. Le sujet du Poëme n'est autre chose que la *Description du Château de Richelieu* ; mais dans cette Description, l'Auteur a l'art de déployer, d'une manière aussi féconde que naturelle, toutes les richesses de la poésie. Ses vers paroissent au-dessus de son siècle, par l'énergie & la pureté du langage qui s'y font remarquer. Nous en citerons des morceaux qui ne dépareroient pas le style du *Siècle de Louis XIV*. Il peint ainsi deux Captifs de marbre qui portent un balcon :

On voit roidir leurs nerfs, on voit grossir leurs
veines.

Vois ce col détourné, ce pied droit suspendu,
Ce coude replié, ce bras gauche étendu ;
La cruauté de l'Art fait plaindre la Nature.
De tenir si long-temps leurs corps à la torture....

L I T T É R A I R E S. 3

Leurs yeux sont gros de pleurs, & leur visage
exprime

La grandeur de leur peine & l'horreur de leur crime.

Voici comme il décrit le Colosse de
Rhodes :

Que l'Isle où le Soleil chaque jour se récréé,
Ne vante plus l'image à ce Dieu consacrée,
Ce superbe Colosse en qui l'art des humains
Consomma tant de jours, & laissa tant de mains ;
Dont la tête élevée au delà du tonnerre ,
Et les pieds embrassant & la mer & la terre ,
Sembloient, en leur stature épouvantable aux yeux,
Joindre ensemble la mer , & la terre & les cieux.

Qui ne sentira la beauté de ce mor-
ceau , où le Poëte , d'après un des tableaux
de l'antichambre du Cardinal de *Richelieu*,
peint *la Vérité que le Temps découvre !*

D'un abîme sans fond & plein d'obscurité,
Le Temps , pere des Dieux , tire la Vérité.
Dans les bras de ce Dieu, cette Déesse nue
Dissipe l'épaisseur d'une profonde nue ,
Et paroît, à nos yeux , telle que le Soleil,
Sur les bords d'Orient, au point de son réveil ;

A ij

Son teint blanc & vermeil montre son innocence ;
 Les Princes & les Dieux redoutent sa puissance :
 C'est elle qui confond l'artifice & l'erreur ,
 Qui rend aux bons l'amour , aux méchans la terreur.

Il entre ensuite dans la galerie , où il suppose consacrées sur la toile toutes les actions mémorables du règne de *Louis XIII*, dont il rapporte la gloire au Cardinal. Ici, c'est la prise de la Rochelle ; là, le siège de Casal. Tout est peint avec un feu , un génie & une fraîcheur d'expression qui étonnent. Ce qui surprend encore plus , est le courage avec lequel il loue le Duc de *Montmorency* dans la Description du combat de *Castelnaudary* , qui lui fut si funeste. Après avoir fait voir les deux armées aux prises , & avoir peint d'une manière énergique la défaite du Duc , il lui adresse ainsi la parole :

Grand Héros , qu'un excès d'amour & de valeur
 Engage aveuglément dans le dernier malheur ,
 Tous tes autres exploits ont mérité de vivre ;
 Ils vivront à jamais sur le marbre & le cuivre :
 Tes sublimes vertus , dignes d'un meilleur sort ,
 Effacent , à nos yeux , la honte de ta mort ;

Et les siècles futurs, francs de haine & d'envie,
 Ne doivent pas juger de l'état de ta vie,
 Par l'instant malheureux qui surprit tes beaux jours
 D'une éclipse fatale au milieu de leur cours.

Julien Colardeau a fait encore un autre Poëme, intitulé *les Victoires de Louis XIII*, que nous n'avons pu nous procurer. S'il est de la même force que celui dont nous venons de parler, on ne peut trop répéter que ce Poëte a droit de se plaindre de l'oubli général où ses Ouvrages sont ensevelis.

2. COLARDEAU, [N.] né à Janville dans l'Orléanois, mort à Paris en 1776.

Depuis son *Épître d'Héloïse à Abailard*, il n'a rien paru de lui qui fût propre à soutenir l'idée avantageuse que cette Piece avoit donnée de ses talens. C'est un malheur pour la Muse de n'avoir pas toujours trouvé des modèles comme *Pope*. Avec un tel secours, M. *Colardeau* auroit continué sans doute de joindre au mérite d'une versification heureuse, la chaleur

du sentiment , l'énergie des pensées , & la beauté des images. Malgré l'envie que nous aurions de les louer , ses Tragédies d'*Astorbé* & de *Caliste* , son Héroïde d'*Armide* à *Renaud* , sa Traduction ou son Imitation en vers de quelques Nuits d'*Young* & du *Temple de Gnide* , semblent être d'un autre Auteur , par la froideur & la foiblesse du style , dont les accessoires font presque toujours perdre de vue l'objet principal. Ces divers Ouvrages offrent cependant des traits qui laissent entrevoir que ce Poëte auroit pu beaucoup mieux faire , s'il se fût moins livré à sa facilité. Ses vers les plus médiocres conservent toujours le coloris de cette versification heureuse dont nous avons parlé ; mais la versification , comme on fait , n'est qu'une partie insuffisante du Génie poétique.

COLLÉ , [*Charles*] Secrétaire ordinaire & Lecteur de M. le Duc d'Orléans , premier Prince du Sang , né à Paris en 1709.

Nous voudrions bien que *Dupuis* & *Desronnais* , & la *Chasse d'Henri IV* , n'ap-

partinssent point à ce comique attendrissant, contre lequel le bon goût se récriera toujours. Mais s'il n'est pas possible de tirer ces deux Pièces, d'ailleurs excellentes, d'une classe proscrite, il est du moins très-facile d'adoucir la rigueur de leur condamnation. D'abord M. *Collé* ne les avoit point composées pour le Public, mais pour la récréation de ses amis, ou plutôt pour celle du Prince auquel il est attaché; & quand on ne travaille que pour un Théâtre de Société, il est très-permis de céder aux idées d'autrui, quoique peu conformes aux principes. En second lieu, il s'est expliqué si souvent lui-même en faveur de la bonne & vraie Comédie, contre celle à laquelle il a sacrifié, qu'un jugement si désintéressé n'est propre qu'à lui procurer une double gloire, l'une d'avoir fait les deux meilleures Pièces d'un genre qu'il condamne lui-même, l'autre de savoir rendre hommage aux regles & au goût.

Ce ne fut point l'ambition de paroître qui l'engagea à donner ces deux Pièces au

Public. Quoique connu dans les meilleures Sociétés , par des Chançons , des Vaudevilles , des Parodies , des Amphigouris , & d'autres Productions marquées au coin de l'agrément & de la gaieté ; néanmoins une grande modestie , beaucoup de défiance de lui-même , une juste idée des difficultés de l'Art , l'empêchoient de se produire sur le Théâtre de la Nation. Il fallut que des Littérateurs éclairés , M: le Duc d'Orléans lui-même , encourageassent sa timidité , & le fissent consentir à ne plus soustraire au Public ce qu'on avoit si fort goûté dans le particulier.

Dupuis & Desfontaines parurent donc , en 1763 , avec les changemens qu'exigeoit le Théâtre François. Cette Piece fut reçue avec les plus grands applaudissemens , & les Connoisseurs n'improuveront son succès , que parce qu'elle excite les larmes , & qu'elle étoit annoncée sous le titre de *Comédie*. Malgré cela , si l'on fait attention à la vérité , à l'intérêt , à la noblesse des caractères , on sera plus indulgent à l'égard de l'Auteur ; on lui fera même

grace en faveur des sentimens qu'il déploie & du coloris qu'il leur donne.

La Chasse d'Henri IV auroit été accueillie avec enthousiasme, quand elle n'auroit eu d'autre effet que de rappeler un trait intéressant de la vie d'un Monarque, dont le nom seul suffit pour attendrir les cœurs; mais M. Collé y a joint tout l'art dont le sujet étoit susceptible, celui de bien amener les incidens, de mettre du jeu & de la variété dans ses personnages, de développer l'ame de son Héros, de faire ressortir, pour ainsi dire, de chaque Scène un intérêt qui lui est particulier & contribue à l'effet général, de joindre enfin à l'énergie du sentiment, l'aisance & le bon ton du Dialogue, en conservant la naïveté & le costume des mœurs du siècle d'*Héni IV*.

Quoique ces deux Pièces soient bien éloignées de ressembler à nos Drames languoureux & romanesques, les sentimens particuliers que ce Poëte a fait connoître en plusieurs occasions, doivent le rendre

A. v

sensible au reproche d'avoir contribué, par ses talens, à accréditer un genre que ses lumieres reprouvent. On peut même penser que c'est pour rendre hommage au goût & réparer ses propres écarts, qu'il s'est occupé à rajeunir plusieurs Pieces de notre ancienne & vraie Comédie. L'*Andrienne* de *Baron*, l'*Esprit follet* d'*Aute-roche*, le *Menteur* de *P. Corneille*, doivent à sa plume une touche qui les a réparés & modernés, si on peut se servir de ces termes. Il a encore retouché la *Mere coquette* de *Quinault*, sans y changer autre chose que le caractère du Marquis, personnage parasite & hors de nature, qu'il a su ajuster au reste de la Piece. On ne peut être qu'étonné, après cela, de l'indifférence des Comédiens pour ces quatre Pieces. Ils en font reparoître tous les jours tant de médiocres, telles que *les Amazones modernes*, *le faux Savant*, &c. qu'il est aisé de voir qu'ils s'occupent moins à contenter le Public qu'à le dominer, en le repaissant des Pieces qu'eux seuls sont capables d'adopter. Nous

ne doutons pas que les quatre dont nous venons de parler, n'eussent le plus grand succès, avec les corrections que M. Collé y a faites, puisqu'elles ont été si fort applaudies avec leurs imperfections.

COLLET, [*Pierre*] Docteur en Théologie, né à Ternay, dans le Vendomois, mort à Paris en 1770.

Ses Ouvrages de Biographie, ses Sermons, ses Panégyriques, écrits d'une manière diffuse & dépourvus de goût, ne lui laissent qu'une place médiocre parmi les Littérateurs. Ses *Institutions Théologiques, Scolastiques & Morales*, lui donnent un rang plus distingué parmi les Théologiens. Ce Livre est devenu classique dans la plupart de nos Ecoles & dans les Séminaires, où l'on préfère l'orthodoxie aux sentimens particuliers de quelques Théologiens entêtés. M. l'Abbé Collet n'a pas le mérite d'écrire élégamment, ni en Latin, ni en François; mais il a dans l'une & l'autre langue celui de la clarté, de la netteté, de la méthode, qui convien^t

parfaitement aux Ouvrages d'instruction.

COLLETET, [*Guillaume*] Avocat au Conseil & au Parlement, de l'Académie Française, né à Paris en 1598, mort dans la même ville en 1659; Poète sans imagination, sans goût, sans élocution, & cependant un de ceux que le Cardinal de *Richelieu* faisoit travailler pour le Théâtre.

Ce Ministre, qui savoit mieux récompenser que juger les talens, lui fit un jour présent de six cents livres pour six mauvais vers qu'il lui avoit lus; libéralité que *Colletet* paya par ce Distique, aussi naturel qu'ingénieux.

Armand, qui pour six vers m'a donné six cents livres,
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes Livres!

Un pareil marché lui eût été aussi avantageux que nécessaire; car il mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Il se maria trois fois, & sa servante *Claudine* fut sa dernière épouse. Pour justifier un pareil choix, il entreprit de la faire passer pour une Muse, en pu-

bliant quelques vers sous son nom. Malgré cette précaution, la Muse cessa d'être inspirée dès qu'elle eut perdu son *Apollon*, c'est-à-dire qu'après la mort de *Colletet*, *Claudine* ne publia que les Vers suivans, pour se dispenser d'en produire d'autres.

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la Mort dont je sens les alarmes,
Jusque dans le tombeau je vous suis, cher époux;
Comme je vous aimai d'une ardeur sans seconde,
Comme je vous louai d'un langage assez doux,
Pour ne plus rien afmer, ni rien louer au monde,
J'enfvelis mon cœur & ma plume avec vous.

Le Publie ne fut point la dupe de ce petit manège. On fut que *Colletet*, avant de mourir, avoit composé les adieux de *Claudine* au Parnasse : aussi *La Fontaine*, qu'on dit avoir été amoureux de cette femme, qui l'avoit même célébrée par quelques vers, s'égaya-t-il à ses dépens par ceux-ci :

Les Oracles ont cessé :

Colletet est trépassé.

Dès qu'il eut la bouche close,
 Sa femme ne dit plus rien :
 Elle enterra vers & prose
 Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains son zele,
 Et ne fais au pardeffus
 Si les Graces sont chez elle,
 Mais les Muses n'y sont plus.

Sans glofer sur le mystere
 Des Madrigaux qu'elle a faits,
 Ne lui parlons déformais
 Qu'en la langue de sa mere.
 Les Oracles ont cessé :
Colletet est trépassé.

Claudine n'est pas la seule femme dont la mort d'un mari ou d'un ami ait entièrement desséché le génie. Nous avons vu beaucoup de femmes cesser d'écrire après un pareil accident, & beaucoup d'autres sont à la veille de ne plus écrire, par la même raison.

Colletet laissa un fils, [*François*, né en 1628] qu'il ne faut confondre avec son pere que du côté de la Poésie & de

la pauvreté. C'est du fils que *Despréaux* a dit dans sa première Satire :

Tandis que *Colletet*, crotté jusqu'à l'échine ,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine ,
Savant en ce métier si cher aux Beaux-Esprits ,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

Un Rat de cave, disoit *Richelet* dans son Dictionnaire, *gagne tous les ans sept ou huit cents francs, tandis que le pauvre François Colletet, qui ne vit que de sa plume, fait Poëme sur Poëme, & ne gagne pas le quart de cette somme.*

COLLIN, [N.] Abbé, mort en 174.. L'exactitude & l'élégance semblent avoir présidé à sa Traduction du Traité de l'Orateur de *Cicéron*. Il ne suffit pas de posséder la langue de l'Auteur qu'on veut traduire, il faut encore connoître & savoir appliquer les finesses de la sienne. M. l'Abbé *Collin* paroît doué de ce double mérite. Il y joint encore celui d'avoir enrichi sa Traduction, non pas, comme certains Traducteurs, d'une Préface pa-

font
xié-
s vu
près
tres
r la

né
cc
de

rasite & déclamatoire, mais d'un Discours plein de réflexions, de critique, de goût, & aussi propre à donner une juste idée des anciens Orateurs, qu'à former les Orateurs modernes.

COLOMBIERE, [*Claude DE LA*] Jé-
suite, né à St. Simphorien, dans le Dio-
cese de Lyon, en 1641, mort en 1682.

L'Abbé *Trublet* a dit de ses *Sermons*,
qu'ils sont pétris dans la même onction
que ceux du P. *Cheminais*, mais avec plus
de chaleur. » L'amour de Dieu l'embrâ-
» soit, poursuit ce Littérateur moraliste ;
» tout dans ses Discours respire la piété
» la plus tendre, la plus vive : je n'en
» connois point même qui ait ce mérite
» dans un degré égal, & qui soit plus
» dévot sans petitesse. Le célèbre *Patru*,
» son ami, en parloit comme d'un des
» hommes qui de son temps pénétoit
» mieux les finesses de notre Langue «.
Nous ne contredirons ni l'Abbé *Trublet*,
ni *Patru*. Il suffit de jeter un coup d'œil
sur les *Sermons* du P. de *la Colombiere*,

imprimés en 6 vol. in-8°, pour y reconnoître en effet une piété lumineuse, attendrissante, & un langage au dessus de son siècle.

COMBEFIS, [François DE] Dominicain, né à Marmande, dans le Diocèse d'Agen, en 1605, mort à Paris en 1679; Compilateur laborieux & intelligent, à qui l'on doit une nouvelle *Bibliothèque des Peres à l'usage des Prédicateurs*, & des Traductions de plusieurs Ouvrages de Religion. Il n'y faut pas chercher un style poli & correct; mais les Ecclésiastiques peuvent y trouver des secours, qu'il ne s'agit que de savoir bien employer.

COMMIRE, [Jean] Jésuite, né à Amboise, petite ville de Touraine, en 1625, mort à Paris en 1702; Poète latin qu'on peut placer parmi les Modernes, entre *Santeuil & la Rue*. Son talent principal est d'enrichir les petits sujets : dans les grands, il n'est guère qu'élégant & fleuri. Ce n'est pas qu'il manque d'invention,

mais ses *Odes*, ses *Hymnes* n'ont point cette élévation, cet enthousiasme qui est l'ame de la Poésie lyrique. Son vol n'est pas celui de l'aigle; c'est celui de la colombe, dont il a toute la douceur. Son style est facile, gracieux & toujours soutenu. Si ce qu'il appelle ses *Idylles*, renfermoit autant de sentiment qu'on y remarque d'esprit & de délicatesse, on pourroit regarder ces petits Poèmes comme des chef-d'œuvres. Rien de plus achevé que sa Métamorphose de *Luscinus* en Rossignol. Ses *Fables* sont d'une élégance qui égale celles de *Phédre*, à qui il est supérieur pour l'invention. Les images les plus riantes y sont répandues avec choix. Dans la Fable du Papillon & de l'Abeille, il dit en parlant du vol du Papillon.

Florem putares nare per liquidum athera.

On croit voir dans les airs voltiger une fleur.

On ne peut reprocher au P. *Commire* que trop de longueur dans ses *Paraphrases des Pseaumes*, qui sont bien loin d'atteindre le sublime de celles de *Rouf-*

seau, quoique dans une langue plus énergique. Ses autres Poésies consistent dans les Epigrammes, dans les vers à la louange de quelques hommes illustres de son temps, où l'on apperçoit toujours l'ame honnête, l'homme d'esprit, & le Poète agréable.

COMTE, [*Louis LE*] Jésuite, né à Bordeaux, où il est mort en 1729.

A son retour de la Chine, il publia des *Mémoires* sur l'état de cet Empire. Ces Mémoires furent accueillis avec avidité, autant pour la nouveauté du sujet, que pour l'agrément & la vivacité du style. Ils éprouverent ensuite des contradictions : la Sorbonne y trouva des propositions hasardées ; mais le Public ne fut touché que des détails agréables qu'ils contiennent. *L'Histoire de la Chine*, publiée depuis par le Pere du Halde, son confrere, ne les a point fait oublier.

CONDAMINE, [*Charles - Marie DE LA*] Chevalier de S. Lazare, de l'Aca-

démie Françoisè, de l'Académie des Sciences, de celles de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Nancy, de Lyon, de Toulouse, de Montpellier, &c. né à Paris en 1701, mort dans la même ville en 1774.

Ce courageux Académicien a fait tout le contraire de *Pythagore*. Le Philosophe de Samos semble n'avoir voyagé que pour rapporter des erreurs, & M. de la *Condamine* a été nous chercher des vérités jusqu'aux extrémités de la terre, qui ont ensuite enrichi les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Le Monde savant ne pourra donc qu'adopter avec reconnoissance l'Eloge sublime qu'en a fait M. de *Buffon*, dans sa Réponse à son Discours de réception à l'Académie Françoisè. Nous ne citerons point ce morceau d'Eloquence, que tout le monde connoît ou doit connoître; nous ajouterons seulement que M. de la *Condamine* ne s'est pas moins fait estimer par ses qualités sociales, que par ses lumières & ses travaux. C'étoit un Philosophe dans le sens qu'on atta-

choit à ce mot, avant que nos prétendus Esprits forts l'eussent usurpé. Des mœurs simples & pleines d'honnêteté, un cœur sans cesse ouvert à la bienfaisance, des procédés pleins de droiture & de candeur, une conversation animée par la franchise & la vivacité, formoient les principaux traits de son caractère, & rendront sa mémoire toujours chère à ceux qui savent apprécier l'homme honnête, le vrai Citoyen, le Savant modeste, & le sage Littérateur.

CONDILLAC, [*Etienne BONNOT DE*] Abbé, de l'Académie Française & de celle de Berlin, né à Grenoble, mort à Paris en 1780.

S'il est vrai que la Métaphysique soit une espèce d'anatomie du cœur & de l'esprit humain, cet Académicien peut être regardé comme le Physiologiste le plus profond & le plus lumineux. Dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, dans son *Traité des Sensations*, &c. les idées les plus abstraites, les prin-

cipes les plus subtils, les nuances les plus délicates sont mises à la portée de tous les esprits. A la faveur des lumières qu'il présente, le Lecteur attentif voit s'étendre devant lui la sphere de ses connoissances, sent éclore ses propres réflexions, & suit sans peine ce raisonneur élégant & facile dans le labyrinthe où il le conduit sans effort. C'est ainsi qu'il faudroit savoir penser & écrire, quand on entreprend de développer les mysteres de l'esprit humain. Quel cas peut-on faire de ces Discoureurs énigmatiques, qui, semblables à *Eole*, n'assemblent que des nuages sur des objets qui auroient besoin de tous les rayons du soleil ? Appellera-t-on profondeur un galimatias inintelligible ? Et M. *Diderot*, qu'on n'a estimé quelque temps que parce qu'on ne le comprenoit pas, peut-il se flatter de figurer un jour à côté de M. l'Abbé de *Condillac*, si la Postérité est assez sage pour vouloir être éclairée autrement que par des énigmes ?

CONDORCET, [*Marie-Jean-Antoine*.

Nicolas DE CARITAT, Marquis DE] Secrétaire de l'Académie des Sciences, Membre de la Société Royale de Turin, né à Ribemont dans la Picardie, en 1743.

Le Parti Philosophique, dont il est un des Sous Chefs, a mis ses *Eloges* de plusieurs Membres de l'Académie des Sciences bien au dessus des *Eloges* de Fontenelle, parce qu'il est d'usage parmi les Philosophes de ne louer que par comparaison & par intérêt : mais les Littérateurs, que l'esprit de parti n'aveugle point, trouvent que les *Eloges* du Secrétaire actuel ne sont propres qu'à faire mieux sentir le mérite de ceux de son prédécesseur. Et véritablement celui-ci a su dominer, par la supériorité de son esprit, les matieres les plus ingrates, & répandre sur les plus abstraites la clarté & les agrémens du style; tandis que M. de Condorcet n'offre, dans les sujets les plus faciles, qu'un style aride, sentencieux, plein de morgue, & dépourvu de toute espece d'intérêt. Dans les *Eloges* de Fontenelle, tous les genres de savoir se réunissent, & sont traités d'une maniere

conforme à leur objet : on ne trouve dans ceux du Copiste rien qui annonce l'homme vraiment instruit, encore moins l'homme en état d'instruire les autres, malgré le ton tranchant qui y regne, ou plutôt à cause de ce ton que les vrais Savans ne prennent point. Pour louer *Claude Perrault*, l'Auteur se déchaîne contre *Boileau*, appelle le talent de la Satire un *métier facile & méprisable*; & quoique *Voltaire* ait fait plus de Satires que l'Auteur du *Lutrin*, & se soit montré mille fois plus âcre, plus injuste que ce Poète, il ne laisse pas de le ranger parmi les *Génies bienfaisans de l'humanité*.

Les Ouvrages polémiques de M. de *Condorcet* font encore moins d'honneur à ses lumières & à ses sentimens; ils ont tous été dictés par l'esprit de parti, & sont écrits d'un style plein de virulence & de fiel. Telles sont ses trois *Lettres* contre l'excellent Ouvrage de M. *Necker*; sur la législation des grains; telle est surtout celle qu'il nous a adressée, sous le titre de *Lettre d'un Théologien à l'Auteur*
du

du *Dictionnaire des Trois Siècles*, dans laquelle l'absurdité marche toujours de pair avec l'injure & la calomnie. Quoique nous ayons droit plus que personne de nous plaindre de lui ; quoique ce Libelle porte à chaque page son cachet ; nous aurions cependant l'honnêteté de ne le point mettre sur son compte, s'il ne lui eût été généralement attribué ; s'il n'eût été débité publiquement sous son nom chez *Merlin* ; s'il ne l'eût lui-même colporté dans les Sociétés Philosophiques, en se glorifiant d'en être l'Auteur. Nous serions donc autorisés à lui reprocher ici tous les mensonges calomnieux qu'il s'est permis contre nous dans cette Diatribe ; mais nous nous bornerons à transcrire ce que nous en avons dit dans une Lettre à M. L. M. D. P., où il est question des principaux Libelles dont les Philosophes nous ont honorés depuis la publication des *Trois Siècles*.

„ Un Sous-Chef de la Secte Philoso-
 „ phique, qui s'est fait Auteur sans ta-
 „ lens, & Théologien sans doctrine, s'est

Tome II.

B

» également mis sur les rangs pour m'in-
» jurier ; & c'est dans une *Lettre* théolo-
» gique de près de cent pages d'impres-
» sion , qu'il m'a lâché sa bordée. Peu
» content de reproduire les calomnies de
» M. de *Voltaire* , il en ajoute de sa fa-
» çon qui sont tout-à-fait divertissantes.
» Vous pourrez en juger par cet échan-
» tillon. *On fait* , me dit-il en parlant
» de M. *Helvétius* , que vous avez long-
» temps vécu de ses bienfaits ; qu'en re-
» connoissance vous avez fait , pour lui
» plaire , un *Livre d'athéisme* , qu'il n'a
» pu lire , & ensuite rimé des ordures que
» vous lui distiez être votre véritable genre ;
» qu'après cela vous écrivîtes des *Libelles*
» contre des gens qu'il estimoit , qu'il vous
» chassa de chez lui , en continuant ceperi-
» dant de vous faire l'aumône. Quand on
» s'exprime avec cette élégance & cette
» politesse , n'est-on pas bien autorisé à
» dire que les *Trois Siècles* sont écrits
» d'un style de laquais ? Mais où le soi-
» disant Théologien a-t-il appris que j'aye
» été chassé de chez M. *Helvétius* , dont

» la mort seule a pu rompre les liens qui
 » nous unissoient ? S'il eût interrogé sur
 » ce point le Philosophe Géometre, dont
 » il est le très-humble serviteur, il lui
 » auroit appris qu'il me rencontra chez
 » M. *Helvétius* l'avant-veille du funeste
 » accès de goutte qui l'enleva aux Let-
 » tres & à la Société ; il auroit pu lui
 » apprendre encore, que..... Admirez, je
 » vous prie, Monsieur, l'adresse avec
 » laquelle le Libelliste tâche de répandre
 » un air de vérité sur la double impu-
 » tation qui m'a été faite par M. de *Vol-*
 » *taire*, & à laquelle j'ai déjà répondu.
 » A l'en croire, c'est pour *complaire* à
 » M. *Helvétius*, c'est pour *reconnoître* ses
 » bienfaits, que j'ai composé *un Livre d'a-*
 » *théisme & rimé des ordures*. Convenez
 » qu'il fait beaucoup d'honneur à la mé-
 » moire de ce Philosophe ; il ne le taxe
 » pas seulement d'avoir été athée & liber-
 » tin, il le défère encore en public comme
 » un Apôtre d'athéisme & de libertinage ;
 » il veut qu'il ait fait commerce de ses

» bienfaits, & qu'il y ait attaché un prix
» doublement déshonorant.

» Ne soyez point étonné, Monsieur,
» de voir ensuite ces *bienfaits* qualifiés
» d'*aumône* : l'esprit de la Philosophie est
» d'ennoblir tout ce qui la concerne, &
» de dégrader tout ce qui a rapport à ses
» adversaires. Le *soi-disant* ne se
» borne point à des injures calomnieuses;
» il me donne des avis admirables; il m'ap-
» prend des anecdotes impies sur quelques
» Auteurs; il fait des sorties tout-à-fait
» touchantes contre les gens d'Eglise; il
» passe en revue plusieurs articles des
» *Trois Siecles*, pour avoir occasion de
» se déchaîner contre les bons Ecrivains
» qui ne sont pas Philosophes, & d'élever
» à la sublimité du génie ceux qui sont
» reconnus pour tels. Par exemple, après
» avoir avancé hardiment qu'*on ne se sou-*
» *viendra de M. le Franc de Pompignan*
» *que par les vers que M. de Voltaire a*
» *attachés à son nom*, il me reproche,
» mais très-sérieusement, d'avoir refusé

» le génie de l'invention à M. d'*Alembert* ;
 » de n'avoir pas mis ce Philosophe au
 » dessus de *Descartes* & de *Newton* ; de
 » n'avoir pas parlé des *Problèmes* qu'il a
 » résolus, des *Principes* qu'il a trouvés, des
 » *Calculs* qu'il a imaginés , ce qu'il ap-
 » pelle autant de *découvertes* , & les plus
 » grandes qui aient été faites dans ce siècle.
 » Si d'un côté il trouve que je n'ai pas
 » assez ménagé MM. *Thomas* , *Marmontel* ,
 » *Saint-Lambert* , & plusieurs autres
 » illustres dont la Philosophie s'honore ;
 » il prétend de l'autre, que j'ai beaucoup
 » trop loué *Jacques Abadie* , qu'il traite
 » de *déclamateur qu'on ne peut lire* ; M.
 » l'Abbé de la *Bletterie* , dont il trouve
 » le style ridicule ; M. *Pluche* , qui, selon
 » lui , *n'étoit pas en état de comprendre*
 » une page de *Locke* ; M. l'Abbé *Bergier* ,
 » qu'il appelle un *calomniateur* , &c. le
 » tout , parce que ceux-ci ont respecté ou
 » défendu la Religion.

» Le *soi-disant* est aussi érudit qu'il se
 » montre bon Juge. Il nous donne pour
 » très-constant que le Pape *Grégoire VII* ,

» qui vivoit cinq cents ans avant l'Ami-
» ral de *Coligni*, a approuvé la mort de
» *Coligni*; il nous assure que cent mille
» François périrent au massacre de la *S.*
» *Barthelemi*, tandis qu'il est prouvé qu'il
» n'en périt pas dix mille, & que le mar-
» tyrologe des Calvinistes n'en compte que
» quinze mille. C'est sans doute pour
» mieux honorer notre Nation, qu'il se
» plaît à grossir ainsi le nombre des vic-
» times de cette affreuse journée. Pour
» prouver qu'il se plaît à rendre hommage
» aux hommes de génie, il dit beaucoup
» de mal de presque tous les hommes de
» génie, & prétend que *le plus grand hon-*
» *neur qu'ait pu recevoir Corneille, c'est*
» *que M. de Voltaire ait daigné le com-*
» *menter*. Pour montrer combien il res-
» pecte la Magistrature, il dit du Parle-
» ment de Paris, que c'est un Corps d'*as-*
» *sassins*, & cite en toutes lettres deux
» de ses Membres les plus respectables &
» les plus vénérés du Public, comme les
» auteurs d'un jugement, qu'il appelle
» *atroce*. Il porte la démence jusqu'à sou-

Ami
 ort de
 mille
 la S.
 e qu'il
 e mar-
 te que
 pour
 u'il se
 s vic-
 Pour
 image
 icoup
 es de
 d hon-
 , c'est
 com-
 l ref-
 parle-
 s d'af-
 deux
 es &
 ie les
 pelle
 sou-

» tenir que le *Fanatisme du Parlement*
 » avoit soulevé contre lui tous les honnêtes
 » gens qui avoient applaudi à sa destruc-
 » tion..... Voilà pourtant, Monsieur,
 » les Libellistes auxquels vous prétendez
 » que je dois répondre : voilà pourtant
 » les hommes qui recommandent la to-
 » lérance, qui s'indignent contre la Cri-
 » tique, & qu'une certaine portion du
 » Public ne rougit pas d'honorer comme
 » les vengeurs de la raison & les bien-
 » faiseurs de l'humanité.

» Arrêtons-nous ici, Monsieur, & ré-
 » fléchissons pour ces penseurs qui pen-
 » sent si peu; raisonnons pour ces Phi-
 » losophes qui raisonnent si mal; c'est le
 » but que je me suis proposé, en met-
 » tant sous vos yeux les principaux traits
 » de leurs Brochures. Qu'ont-ils espéré
 » en formant avec tant de fiel & de mal-
 » adresse un tas de Libelles qui décelent
 » bien davantage leur esprit d'intrigue &
 » d'orgueil, qu'ils n'ont fait de tort à
 » mes sentimens? Quels fruits se sont-ils
 » promis de ces personnalités odieuses, qui

„ appuient bien plus mon mépris pour
 „ leur Secte, qu'elles ne vengent le mé-
 „ rite des Sectaires que j'ai attaqués ?
 „ N'est-ce pas trop présumer de la crédu-
 „ lité & de l'indulgence publique, que de
 „ recourir à de si indignes ressources pour
 „ se venger d'un blâme qui ne paroît,
 „ par ces ressources mêmes, que trop
 „ mérité ? Telle est la marche de la Phi-
 „ losophie : c'est par des récriminations
 „ qu'elle croit se sauver de l'opprobre ré-
 „ pandu sur ses travers & ses délires. Un
 „ homme sage qui lira les Libelles enfan-
 „ tés par ses défenseurs, verra toujours
 „ la personnalité substituée à la raison di-
 „ recte, l'injure mise à la place de la jus-
 „ tification, un faux air de dédain opposé
 „ à la honte & au ridicule dont on les
 „ couvre, &c. „

CONRART, [*Valentin*] né à Paris en
 1603, mort dans la même ville en 1675 ;
 un des premiers qui fut reçu à l'Académie
 Française.

Quoique le peu de Prose & de Vers

que nous avons de lui soient totalement oubliés, il ne faut pas croire que cet Auteur fût sans mérite. La Société des Hommes de Lettres avec lesquels il vivoit, & qui se faisoient un plaisir de le consulter, suppose en lui du zèle pour la Littérature; & les hommages littéraires qu'il a reçus, prouvent au moins qu'il avoit des connoissances. *Coflar* lui dédia ses *Entretiens*: *Ménage*, ses *Origines de la Langue Françoisé*; *Borél*, son *Trésor des Recherches*; *Cassagne*, sa *Rhétorique de Cicéron*; d'*Ablancourt*, sa *Traduction de Minucius Félix* & celle de *Lucien*; *Giri*, sa *Traduction du Dialogue des causes de la corruption de l'Eloquence*, &c. Après le mérite de faire de bons Ouvrages, le plus grand est celui d'encourager ceux qui travaillent avec succès, & de s'attirer leur estime.

CORDEMOI, [*Gérault de*] de l'Académie Françoisé, né à Paris, mort en 1684.

Cet Auteur est peu connu, & cepen-

dant méritoit de l'être , par la bonté de ses Ouvrages. Ce n'est pas exagérer son mérite , que de dire qu'il étoit un des Ecrivains les plus polis & les plus éclairés du siècle dernier. *Bossuet*, qui se connoissoit en Littérateurs estimables, le plaça auprès de M. le Dauphin , en qualité de Lecteur , & l'Académie Françoisé le choisit , peu de temps après , pour un de ses Membres.

Nous avons de lui *divers Traités de Métaphysique, d'Histoire & de Politique*, recueillis en un volume souvent réimprimé. Ce Recueil contient un grand nombre d'observations intéressantes, instructives, lumineuses, dont plusieurs étoient certainement neuves lorsqu'elles parurent. Au fond des pensées, l'Auteur joint les agrémens d'un style pur, net & facile. Rien de plus judicieux que le Chapitre qui concerne *Hérodote*; celui qui est intitulé, *de la nécessité de l'Histoire, de son usage, de la manière dont il faut y mêler les sciences, en la faisant lire à un Prince*, est rempli de préceptes sages, de réflé-

xions saines, de critiques justes & bien présentées. Le *Traité de la Réformation d'un Etat* est un des meilleurs morceaux de politique que nous connoissons.

Le plus connu des Ouvrages de cet Ecrivain presque oublié, est l'*Histoire générale de la France, durant les deux premières Races de nos Rois*, en deux vol. in-folio. On a avancé qu'il l'avoit presque achevée, sans savoir que *Grégoire de Tours* étoit un de nos premiers Historiens. Quoi qu'il en soit, le P. *Daniel* l'a trop déprimée, & ce Jésuite a eu d'autant plus de tort de la décrier, qu'il y a puisé lui-même de quoi répandre un grand jour sur les premiers temps de notre Monarchie, débrouillés par *Cordemoi* avec beaucoup de discernement. C'est d'après les difficultés vaincues, qu'on doit juger du travail des hommes, & non d'après le résultat. Il en coûte plus pour faire les premiers pas dans une carrière qu'il faut se frayer, que d'y courir avec rapidité lorsque les obstacles sont levés.

Cordemoi annonce par-tout des idées

saines sur la maniere d'écrire l'Histoire ;
& celle de France en particulier ; on peut
en juger par quelques-unes de ses ré-
flexions.

» Il faut, dit-il, marquer, autant qu'on
» le peut, les temps & les lieux, la ma-
» niere dont on vivoit dans chacun des
» pays qu'on parcourt dans le récit ; ne
» raconter que les grands événemens, &
» n'écrire en détail que les causes des grands
» changemens.

» N'oublier ni les femmes, ni les en-
» fans des Rois ; mais ne parler des Rois
» mêmes, qu'à propos des affaires, & ne
» relever aucune circonstance de leur vie,
» qu'autant que cette circonstance aura
» contribué aux grands changemens.

» Songez bien que les Rois sont, à la
» vérité, les plus remarquables personnes
» de l'Histoire, mais que les grands chan-
» gemens en sont le véritable sujet ; que,
» comme souvent un Ministre, & quel-
» quefois une femme, y a plus de part
» que les Rois, on est obligé, en plusieurs
» endroits, de donner plus de place & de

» relief à ce qu'a fait ce Ministre, ou cette
 » femme, qu'à ce que le Roi de leur temps
 » a fait.

» Quand les affaires publiques font le
 » fil de l'Histoire, il est toujours suivi :
 » quand les Rois n'y sont considérés qu'au-
 » tant qu'ils ont servi à les faire chan-
 » ger, on les y fait entrer avec bien plus
 » d'agrément, que lorsqu'on se met en
 » tête de ne parler des affaires que selon
 » qu'elles servent à relever ou diminuer
 » la gloire des Rois.

» Il n'est permis de suivre toutes les
 » années d'un Prince, & toutes ses actions
 » en détail, que quand on entreprend
 » d'écrire sa Vie en particulier; alors on
 » peut ne parler des affaires, que pour le
 » faire paroître tel qu'il a été : mais en
 » écrivant l'Histoire d'une Nation, il ne
 » faut parler des Princes, que pour faire
 » paroître quels ont été les différens res-
 » sorts de l'Erat.

» Quand on rapporte tout à une per-
 » sonne, les Lecteurs n'y prennent jamais

» tant d'intérêt que quand on rapporte
» tout au Public.

» Il faut insinuer dans l'Histoire un
» amour de vertu , & de quoi donner
» un honnête désir de gloire ; & sur-tout
» faire connoître avec adresse , en quoi
» consiste la véritable gloire. On ne le
» peut mieux faire , qu'en réglant le prix
» des actions , par la conformité qu'elles
» ont au devoir , & en faisant penser qu'il
» est bien plus louable de faire pour le
» bien public quelque chose qui paroisse
» ordinaire ou médiocre , que de faire
» quelque chose de fort éclatant , qui ne
» lui serve de rien , ou qui lui coûte trop.

» Si la matière principale de l'Histoire
» n'est pas la Vie des Princes , le but prin-
» cipal qu'on doit se proposer en l'écri-
» vant , c'est de les instruire : & c'est une
» raison de rapporter tout aux affaires pu-
» bliques , & de leur faire connoître qu'il
» n'y a rien de beau ou de bon à exécuter ,
» que ce qui tend à détourner un mal ou
» à procurer un bien public «.

Les Littérateurs cultivés reconnoîtront d'abord dans ces maximes, bien des principes qui nous ont été débités récemment comme des découvertes; & si l'on jugeoit d'après elles certains Historiens qui s'en sont fait honneur, pourroient-ils seulement mériter ce titre?

1. CORNEILLE, [*Pierre*] de l'Académie Françoisse, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684.

Ce nom rappellera toujours le souvenir du Pere de nos Tragédies, & du plus étonnant de nos Poètes.

Avant lui, la barbarie régnoit sur le Théâtre; car les Pièces de *Hardi*, de *Jodelle*, de *Boisrobert* & de *Mairet* n'étoient dignes que des treteaux. La *Sophonisbe* de ce dernier fut supérieure, il est vrai, aux Pièces qui l'avoient précédée; mais les foibles lueurs qu'on y appercevoit n'étoient que les premiers rayons du grand jour que *Corneille* devoit répandre sur la Scène Tragique. On ne fait pourquoi plu-

leurs Ecrivains lui ont donné *Rotrou* * pour Maître. Il est certain qu'il n'eut ja-

* *Corneille* étoit plus âgé que *Rotrou*, dont la première Piece (*l'Hypochondriaque*) ne fut jouée qu'après la *Mélite* de *Corneille*; ce qui donne à celui-ci la même autorité qu'il avoit par rapport à l'âge. En parcourant l'Histoire du Théâtre, on voit le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, la *Mort de Pompée*, occuper la Scène avant *Venceslas*, la seule des Pieces de *Rotrou* qui ne se ressent pas de l'ignorance & du mauvais goût de son temps. Si ce Poète a été le maître de *Corneille*, ce n'a donc pu être que par ses conseils. Il étoit en effet son ami, &, connoissant en lui des talens décidés pour le Théâtre, il dut l'exercer sans doute à s'élançer dans une carrière où il devoit figurer avec tant d'éclat.

» Ce fut *Corneille*, dit M. l'Abbé de *Voisenon*,
 » qui eut la gloire difficile de tirer la Tragédie
 » du chaos où elle étoit. Son génie, à l'exemple
 » du Soleil, vint dissiper les brouillards qui en-
 » veloppoient le Théâtre. Il est vrai que dans
 » plusieurs de ses Pieces les brouillards repren-
 » nent le dessus. Il avoit trop de force pour avoir
 » de l'élégance.... C'étoit un honnête homme;
 » incapable d'intrigues, rempli de candeur, de

mais d'autre guide que son propre génie, qui, créé pour le sublime, entraîné par cette vigueur, cette énergie & cette fécondité qui lui étoient si naturelles, le portoit de lui-même vers les plus grands objets, & la Tragédie seule pouvoit développer ses richesses, en lui présentant des sujets dignes de son activité.

Toutes ces Pièces ne sont pas égales, à la vérité; mais on trouve dans ses défauts mêmes, selon l'expression d'*Horace*, la touche du grand Poëte qui rend respectables jusqu'à ses écarts: *Invenias etiam disjecti membra Poëta.*

Le *Cid* est la première Tragédie où il parut tout ce qu'il étoit & ce qu'il pouvoit devenir. Les fautes échappées à son génie, dans cette Pièce, prouvent com-

» probité. Dans le temps que les autres Poëtes
 » employoient tout leur temps à obtenir des gra-
 » ces du Cardinal de *Richelieu*, il perdit tout le
 » sien à les mériter. Il devint dévot; on lui donna
 » pour pénitence de traduire en vers François l'*I-*
 » *mitation de J. C.* & aux autres de la lire «.

bien ce même génie étoit en état de les profcrire ; & *Cinna*, les *Horaces*, *Polieucte*, *Rodogune*, devoient dans la suite en déployer toute la profondeur & toute l'étendue. Ce sont ces chef-d'œuvres qui ont fixé parmi nous les règles & les beautés de l'Art de *Melpomene*. Tel est le privilège des Grands Hommes : les momens d'imperfections sont pour eux des momens de courte durée ; & leur goût se développant par une impulsion naturelle, ils marchent à pas de géant dans la carrière, devancent bientôt ceux qui les avoient précédés, & se rendent inimitables à ceux qui doivent les suivre. De tels prodiges sont rares sans doute dans le Monde Littéraire, par la raison qu'ils sont des prodiges, & la Nature ne doit ni ne peut les répéter souvent.

Jamais personne n'a porté plus loin que *Corneille* les ressources de l'imagination & l'énergie du sentiment. Aucun Tragique ne l'a égalé dans l'art unique d'imaginer des plans hardis, de les subjuguier, de les varier selon le choix du sujet, de

donner à ses personnages une ame, une dignité, une chaleur, un caractère toujours conforme à leur siècle, à leur nation, à leurs mœurs, à leur situation. Il possédoit sur-tout ces ressorts puissans qui attachent le cœur & l'esprit par de grands intérêts. Placer ses Héros dans des circonstances embarrassantes, les en tirer sans effort; étonner le Spectateur par des sentimens, des réponses, des raisonnemens imprévus; réunir à la fois l'élévation des pensées, la grandeur des images, la variété & l'énergie du style : tout cela n'étoit qu'un jeu pour un Génie devant qui les difficultés s'applanissoient d'elles-mêmes.

Les Grecs, quoique les premiers modèles de *Corneille*, n'ont jamais développé avec autant de force & de hardiesse les grands mouvemens dont l'ame humaine est susceptible. On diroit qu'il crée les sentimens & les expressions. On pourroit seulement lui reprocher d'avoir trop dirigé les efforts de sa Muse vers l'admiration; mais s'il subjugue trop despotiquement l'esprit, il a

tant de ressort dans l'action, une marche si aisée, si imposante, si ferme, si rapide; ses intrigues sont si habilement ménagées, conduites avec tant de dextérité, terminées par une explosion (qu'on nous passe ce terme) si lumineuse, si frappante, que la terreur & la pitié qui naissent au gré du Poëte & saisissent le Spectateur, ne sont jamais affoiblies par le sentiment de l'admiration.

Il est inutile de s'étendre davantage sur cet étonnant Génie; ce n'est qu'à la représentation ou à la lecture qu'un homme de goût peut en saisir les nuances & en découvrir les riches beautés. Quand nous renvoyons à la lecture de ses Pièces, on sent bien que nous ne prétendons pas indiquer l'édition commentée par M. de *Voltaire*: ce seroit renvoyer aux cendres de *Cornelle*, & n'offrir de ce Grand Homme qu'un squelette décharné par le scalpel de la malignité. Ce n'est pas par des Remarques plus subtiles que justes, par des Réflexions plus fausses que conformes au goût, par des Analyses infidelles & insidieusement

présentées, par des Critiques minutieuses & souvent puériles, par des Notes grammaticales auxquelles on attache une importance d'autant plus ridicule, que les fautes de langue qu'on y re'leve appartiennent moins au Poëte qu'au temps où il vivoit, qu'on pourroit se former une idée sûre du Héros de la Tragédie.

Quels motifs ont pu porter un Ecrivain dont la réputation n'a rien de commun avec ce grand Poëte Tragique, à s'acharner contre les hommages rendus de tout temps à sa supériorité? *Voltaire* a fait des Tragédies, il est vrai; mais sa touche est si foible auprès de celle de l'Auteur de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Rodogune*, des *Horaces*, qu'il auroit dû se borner au genre de suffrages qu'il mérite, sans chercher à détruire une espèce de culte dont la France & l'Europe Littéraire ne se départiront jamais en sa faveur. Si la jalousie étoit la source de cet acharnement, elle cesseroit d'être odieuse pour devenir ridicule. Il y aura toujours une extrême distance entre les Chef-d'œuvres de

Corneille & les meilleures Pièces de *Voltaire*. Nous ne craignons même pas de dire que dans *Othon*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Œdipe*, *Surena*, on trouve des Scènes qui supposent plus d'élévation & de vigueur dans l'ame, qu'*Alzire*, ou *Mérope*, ou *Mahomet*. Cette assertion, qui trouvera sans doute des contradicteurs, n'en est pas moins fondée, & ne sauroit être démentie que par des Esprits étroits, plus jaloux des petites convenances, que propres à s'élever à la hauteur des grandes idées, & par cette raison incapable d'apprécier les grands traits. Une esquisse seule de *Rubens* est préférable aux tableaux les plus achevés d'un Peintre dont tout l'art se borneroit au coloris, & même quelquefois au vernis seul.

Corneille ne cessera donc jamais d'être LE GRAND CORNEILLE, malgré les efforts de ceux qui, n'ayant pu l'imiter, cherchent à miner le Colosse de sa réputation. De petits Auteurs froids & composés auront beau disserter, raisonner, subtiliser, ressassier ces mots imposans de *vûes*,

justes & fines, de *discernement sûr*, de *sensiment*, de *convenance*, de *sensibilité*; le Héros de notre Tragédie sera toujours en droit de dire, au sujet de ses sentimens & de sa Poésie :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Ses Ouvrages conserveront sans altération la vive expression de son génie & du caractère de son ame, c'est-à-dire qu'ils retraceront le tableau de ces Edifices antiques, majestueux, solides, qui, malgré quelques irrégularités, n'en font pas moins sentir la petitesse de cette Architecture moderne, où l'ornement & la symétrie s'efforcent en vain de suppléer à la noblesse & à la magnificence.

2. GORNEILLE, [*Thomas*] Frere de *Pierre*, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1625, mort à Andely en 1709.

Quand il n'auroit fait qu'*Ariane* & le *Comte d'Essex*, le *Baron d'Albicrack* & le *Festin de Pierre*, Pièces qu'on joue en-

core avec beaucoup de succès, il seroit supérieur à presque tous les Tragiques & Comiques de nos jours. On a dit que le nom de son frere étoit un honneur dangereux pour lui ; on doit en convenir ; mais, malgré cela, son frere ne pouvoit être mieux remplacé à l'Académie Française. D'ailleurs, il est tant d'Auteurs qui n'ont un nom que parce qu'ils n'ont pas de frere, qu'il y auroit de l'injustice à lui refuser la gloire qu'il mérite, parce qu'il en a eu un plus célèbre que lui. » La » distance qui étoit entre leurs esprits, » dit M. l'Abbé de *Voisenon*, n'en mit » aucune dans leurs cœurs. Ils étoient » extrêmement unis, & logeoient ensemble. *Thomas* travailloit bien plus facilement que *Pierre*; & quand celui-ci » cherchoit une rime, il levoit une trappe » & la demandoit à *Thomas*, qui la lui » donnoit aussi-tôt. L'un étoit un Dictionnaire de rimes, & l'autre un Dictionnaire d'idées & de raisonnemens ».

On ignore assez communément qu'on doit à *Thomas Corneille* d'excellentes Observations

servations sur *Vaugelas*, un *Dictionnaire des Arts*, pour servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie, & un *Dictionnaire universel, géographique & historique*, en trois vol. *in-folio*, le meilleur & le plus étendu de ceux qui l'avoient précédé. M. de la Martiniere, M. *Claustre*, les Continuateurs de *Moreri*, M. l'Abbé d'*Expilly*, y ont puisé une infinité d'articles qu'ils auroient cherchés vainement ailleurs.

Tant de titres pour figurer dans la République des Lettres, ne sont-ils pas propres à prouver que *Thomas Corneille* peut exister par lui-même, & ne rien perdre par la célébrité de son frere ? Une vanité mal éclairée a donc pu seule le porter à changer son nom en celui de *Delisle*, & *Moliere* a eu raison de tourner en ridicule cette foiblesse.

CORROZET, [*Gilles*.] Imprimeur-Libraire, né à Paris en 1510, mort dans la même ville en 1558.

A force d'imprimer & de vendre des
Tome II. C

vent tout à la fois que la belle Eloquence peut être le partage d'un homme de Collège, & la belle Latinité celui d'un Auteur moderne.

COSSON, [*Pierre-Charles*] Professeur au Collège des Quatre Nations, né à Mezières-sur-Meuse en 1736.

Ses Discours Latins, couronnés par l'Université de Paris, prouvent qu'il est très-versé dans la Langue que son état l'oblige d'enseigner; deux autres Discours François prouvent encore qu'il fait écrire dans la sienne. Le premier est un *Eloge de Bayard*, où l'on trouve des traits d'une éloquence patriotique, dont l'expression est aussi heureuse que les motifs en sont estimables. Le second est sur un sujet proposé par l'Académie de Besançon, & on peut dire qu'il n'est pas indigne du Prix qu'il a remporté. Il s'agissoit de prouver cette Proposition, *les progrès des Modernes ne dispensent pas de l'étude des Anciens*. L'Orateur saisit avec beaucoup de justesse cette assertion; il en développe les

preuves avec goût , avec aisance , avec solidité , & d'un ton toujours convenable au sujet. Sa marche est simple , mais ses expressions s'élèvent quand les circonstances l'exigent ; ses raisonnemens sont toujours d'accord avec la saine Logique & avec les vrais principes de la Littérature. Les Académies se rendroient vraiment respectables & utiles , si elles étoient attentives à ne proposer que de pareilles discussions , & à ne couronner que de pareils Ouvrages.

Cet Auteur a encore entrepris une Traduction de *Tite-Live*, dont il a déjà donné quatre volumes. L'élégance & la fidélité paroissent caractériser cet Ouvrage , & font conjecturer que la suite ne sera pas indigne de ce commencement. On ne sauroit trop avertir les Auteurs de se prémunir contre le dégoût du travail , qui fait languir sur la fin les productions littéraires entreprises d'abord avec le plus d'ardeur , & accueillies avec estime.

M. *Coffon* a une Sœur qui s'est exercée avec quelques succès dans la Poésie légère

& anacréontique. Le caractère de sa Muse est l'enjouement & la simplicité. Plusieurs de ses Couplets ont été accueillis dans les Sociétés, parce qu'ils sont faciles, ingénieux & sans prétention. Cette Muse a voulu porter son vol jusqu'à l'Ode. Nous ne dirons pas que dans celle qu'elle a composée sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu, elle ait atteint le sublime & l'énergie de ce genre de Poésie ; mais on ne peut méconnoître dans cette petite Production plusieurs traits de vivacité & de sentiment, préférables au jargon philosophique de *la Voix du Peuple*, Epître composée par un Académicien sur le même sujet.

COSTAR, [*Pierre*] Bachelier de Sorbonne, né à Paris en 1603, mort en 1660 ; grand défenseur des Ouvrages de *Voiture* contre *Girac*, aussi zélé défenseur des Ouvrages de *Balzac*. Ainsi, le Monde Littéraire a toujours été partagé en différentes factions, sans cesse occupées à se faire la guerre, sans laisser aucun résultat

qui pût fixer les idées du Public. Ces deux Athletes étoient trop enthousiastes pour avoir raison. *Costar* sur-tout rendoit ses raisons ridicules par la maniere de les énoncer. Madame *Desloges* disoit de lui, *que c'étoit le pédant le plus galant, & le galant le plus pédant qu'on pût jamais trouver.* Outre sa *Défense de Voiture*, on a de *Costar* deux volumes de Lettres, écrites d'un style guindé, qui justifient le mot de Madame *Desloges*.

Il y a aujourd'hui un Libraire du même nom, qui s'est exercé dans la Poésie légère, mais qui ne paroît pas doué du talent nécessaire pour y réussir.

COSTE, [*Pierre*] né à Uzez, mort à Paris en 1747; Traducteur de l'*Essai de Locke sur l'entendement humain*, & Commentateur de *Montagne* & de *la Fontaine*, dont les remarques sont utiles pour l'intelligence de ces deux Auteurs. On peut comparer ces sortes de Commentateurs aux Gardes des Cabinets de curiosités, qui

ne seroient pas capables de faire des choses curieuses, mais qui sont en état de les montrer.

COSTER, [*Joseph-François*] Avocat en Parlement, premier Commis des Finances, de l'Académie de Nanci & de celle de Lyon, né à Nanci en 1729.

L'un des hommes les plus éclairés & en même temps les plus modestes, qui eût pu se faire une réputation brillante dans la carrière littéraire, s'il eût appliqué à des genres d'agrément ses talens qu'il n'a consacrés qu'à des objets d'utilité. Presque tous les Ouvrages qu'il a publiés roulent sur des matières de commerce, de finance ou de politique, & nous n'en connoissons aucun où il ne se montre supérieur au sujet qu'il traite. Dans celui qui a pour titre *la Lorraine commerçante*, couronné en 1759 par l'Académie de Nanci, il développe, avec autant de précision que de clarté, ce que la Patrie doit au Commerce, & ce que le Commerce peut pour la Patrie. Dans ses *Mémoires*

contre les prétentions du Parlement de Metz, il a défendu avec tant d'énergie & de solidité les droits & les privilèges de son pays, qu'il a porté le Gouvernement à les reconnoître & à les lui conserver. La multitude de connoissances historiques que ces *Mémoires* supposent, l'art avec lequel l'Auteur les a mises en œuvre, l'ordre & la sagacité qui regnent dans ses discussions, font regretter qu'il n'ait pas entrepris d'écrire l'Histoire de la Lorraine. Outre le mérite de l'exactitude; elle auroit eu l'intérêt du style, qui manque à presque toutes les Histoires particulières de nos Provinces.

M. *Coster* s'est acquis un nouveau titre à la reconnoissance de ses Compatriotes & à l'estime du Public, par ses *Lettres d'un Citoyen à un Magistrat*, & par l'*Eloge de Charles III*, Duc de Lorraine. Ce dernier Ouvrage est écrit avec cette précieuse simplicité, qui n'exclut ni l'élévation des pensées, ni la noblesse des expressions, & il donne à l'Auteur le droit de figurer dans la classe très-peu nombreuse

des Ecrivains qui sont demeurés invinciblement attachés aux vrais principes de la morale & du goût. Le Panégyriste considère son Héros sous tous les rapports qui peuvent développer son caractère, & le faire admirer autant que chérir. Soit qu'il peigne en lui le Guerrier, le Législateur ou l'Homme social, ses couleurs sont toujours naturelles & son style toujours intéressant, par les charmes que son pinceau répand sur tous les objets. Après avoir présenté le tableau touchant des vertus & des bienfaits sans nombre du Duc de *Lorraine*, qui lui méritèrent le surnom de *Grand*, l'Orateur Historien finit par observer qu'il ne manque à la gloire de ce grand Prince qu'une statue. L'Eloge lui en tiendra lieu, & nous ne craignons pas d'ajouter que ce monument historique, gravé dans la mémoire des Lorrains, est encore plus flatteur, & ne sera pas moins durable que le marbre & l'airain, pour nous servir de l'expression d'*Horace*.

L'Eloge de Colbert, du même Auteur, sujet proposé par l'Académie Française,

obtint le premier *Accessit*, au jugement de cette Société; ce qui ne seroit pas une preuve de son mérite, s'il n'étoit même supérieur à celui de *Charles III*. Comme toutes les parties de l'administration qui tiennent aux finances ou au commerce, y sont habilement discutées & approfondies! quelle sagacité dans les vûes de l'Auteur! avec quelle facilité il saisit tous les rapports d'un objet politique! Un Ecrivain qui a si sagement apprécié les opérations de *Colbert*, étoit vraiment digne de coopérer aux travaux du *Colbert* de nos jours. En lui donnant sa confiance, M. *Necker* a prouvé combien il méritoit lui-même celle du Roi. C'est sur-tout par le choix de leurs premiers Commis, qu'on peut juger des lumieres & des intentions des Ministres. Les hommes véritablement supérieurs ne connoissent point la jalousie, & honorent d'autant plus le mérite dans les autres, qu'ils en sentent mieux le prix, & qu'ils en ont davantage eux-mêmes.

Au reste, si les Gens de Lettres sont plus estimables par l'affection qu'on leur porte

dans la Société, que par la considération publique dont ils jouissent ; s'ils sont plus grands par leurs vertus que par leurs talens, par leurs actions que par leurs Ouvrages , il en est peu qui aient su se concilier à un plus haut degré que M. *Cotter* ces avantages inappréciables. Recherché, chéri, révééré de tous ceux qui le connoissent ; bienfaisant sans ostentation, religieux sans fanatisme, indulgent pour les opinions d'autrui, zélé pour ses amis, affable pour tout le monde, inviolablement attaché à tous ses devoirs ; on peut dire que ses titres Littéraires ne sont, aux yeux de ceux qui jouissent de sa société, que la plus foible partie de son mérite.

COTIN, [*Charles*] Abbé, de l'Académie Française, né à Paris, mort dans la même ville en 1682.

Combien de *Cotins* aujourd'hui sont les premiers à applaudir au ridicule lancé contre lui ! Ce ne furent pas ses mauvais Vers qui lui attirèrent les traits satiriques de *Moliere* & de *Despréaux* ; la médio-

crité n'excite jamais l'indignation du Génie , quand elle est modeste , sans prétention , sans intrigue. Ce fut donc parce que *Cotin* se prévaloit un peu trop d'une réputation usurpée , qu'il cabaloit dans les petites Sociétés de son temps , qu'il s'étoit érigé en Président de quelques Bureaux d'esprit , qu'au milieu de ces Sénats ridicules , où il étoit écouté comme un Oracle , il insultoit au vrai mérite , en faveur du sien & de celui de ses amis ; ce fut enfin l'admiration indiscrete de l'Hôtel de Rambouillet , qui fit pleuvoir sur lui les anathêmes de l'Auteur du *Lutrin* , & de celui des *Femmes Savantes*.

Il en arrivera toujours de même à ces petits Oppresseurs du vrai mérite , & en même temps les Corrupteurs du goût de ceux qui les écoutent. *Cozin* aura même par-dessus eux l'avantage d'avoir laissé quelques Productions, que l'impartialité sauvera toujours du mépris général , répandu sur ses autres Ouvrages. On a de lui des Madrigaux & d'autres petites Pièces très-ingénieuses , qu'on peut mettre au dessus de tant d'Ou-

vrages à prétention, source de la célébrité chancelante d'un grand nombre de nos Auteurs. Un autre avantage qu'il a encore, c'est d'avoir soutenu d'assez bonne grace les traits de Satire lancés contre lui. Il ne songea jamais à repousser la plaisanterie que par la plaisanterie. Il est vrai qu'il ne fut point heureux dans ce genre d'escrime; la partie étoit trop inégale : le goût & la raison assaisonnés du sel de l'Epigramme, seront toujours les fléaux du médiocre talent; mais enfin il ne lui vint pas dans l'esprit d'employer le crédit de ses *Mécènes*, puissans & en grand nombre, pour opprimer les Censeurs. Quand il l'eût fait, qu'en seroit-il arrivé? Il étoit déjà un *Cotin* ridicule, il seroit devenu un *Cotin* odieux.

COTTEREAU DU COUDRAY, [*Jean-Baptiste-Armand*] Curé de Donnemarie, de l'Académie de Ville-Franche, né à Tours en 1697.

Cet Auteur, que nous avons comparé à l'Abbé *Cotin*, dans les précédentes éditions de notre Ouvrage, & qui, comme

l'Abbé *Cotin*, a composé des Epigrammes, des Madrigaux, des Odes, des Elégies, des Sonnets, des Lettres, des Complimens, & des Sermons, ne s'est point offensé de la comparaison ; il s'en trouve même honoré dans des observations qu'il nous a adressées, & qu'il auroit dû ne pas rendre publiques, s'il craint le ridicule. » Je ne suis pas fâché, » dit-il très-sérieusement, que l'Auteur » des *Trois Siecles* m'ait comparé à l'Abbé *Cotin*. Cet Abbé avoit beaucoup » d'esprit, de talent, & d'érudition. Il » étoit Aumônier & Prédicateur du Roi, » Chanoine de Bayeux, de l'Académie » Françoisé, & pourvu d'une riche Abbaye. Il a composé en prose & en vers » plusieurs Pieces qui lui ont attiré de » l'estime & de la considération de la part » des personnes équitables & judicieuses. » Il étoit chéri & respecté des Savans. Il » avoit des correspondances avec les plus » beaux Génies de l'Europe, & malgré » les critiques de *Boileau*, son nom sera » honoré dans les siècles futurs. Voilà » comme l'amour-propre des Auteurs mé-

diocres fait tirer parti de tout, pour se consoler de leurs disgraces.

1. COULANGES, [*Philippe-Emmanuel DE*] Maître des Requêtes, né à Paris en 1631, mort dans la même ville en 1716; l'*Anacréon* du siècle dernier, & l'agrément des Sociétés de son temps, par la vivacité de son esprit & la gaieté de son caractère.

Ses *Chansons*, que nos fades Ariettes ne sont pas capables de faire oublier, ont amusé long-temps la Cour & la Ville. Tout y respire le génie François & le vrai ton de ce genre, dans lequel il n'est donné qu'à notre Nation d'exceller. M. du Tillet s'exprime ainsi à son sujet, avec plus de vérité que de grace : » Il avoit une facilité merveilleuse à composer des Chansons presque dans l'instant, sur tout ce qui se présentait d'agréable ou d'intéressant, & personne n'a mieux réussi que lui dans ce genre d'écrire. Le naturel & le tour aisé qu'il donnoit aux paroles de ses Chansons, qu'il mettoit sur

» les airs les plus connus & les plus fa-
 » ciles , a fait que plusieurs personnes les
 » ont retenues, & qu'on a été en état
 » d'en donner un Recueil au Public. L'Au-
 » teur ne parut pas satisfait de cette édi-
 » tion ; son dessein n'ayant pas été qu'on
 » imprimât des Vers qu'il avoit faits seu-
 » lement pour s'amuser & les personnes
 » avec lesquelles il étoit en société «.

Les Chançons de M. de *Coulanges* ont un mérite particulier ; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événemens de son temps : c'est par-là que ce genre frivole peut encore être utile.

Ce Poëte conserva sa gaieté jusque dans l'âge le plus avancé. A quatre-vingts ans il composa encore des Chançons , qui feroient honneur à beaucoup de nos jeunes Poëtes.

2. COULANGES. [*N. DE*] Ce Poëte , qui vit encore, n'est point parent du Chançonner , & ses Vers le prouvent bien. On a de lui des *Poésies variées* , qui lui ont coûté , dit-il , vingt ans pour les produire ,

& vingt autres pour les retoucher. Elles n'en sont pas meilleures, & l'on doit s'y attendre. Les faveurs des Muses sont rarement le fruit d'une persévérance opiniâtre; on se morfond à leur faire si long-temps la cour, & tout Auteur doit bien se garder de publier ce qu'il en obtient par importunité.

L'ingénu M. de *Coulanges* nous apprend encore qu'il a fait plus de dix mille vers en sa vie, & qu'à l'exception de quatre mille, qui composent son *Recueil*, tous les autres ont été la proie des flammes :
 » Sacrifice affreux, sans doute, pour un
 » pere, s'écrie-t-il, de livrer ainsi au feu
 » des enfans conçus avec tant de peine,
 » & si tendrement aimés. Que seroit-
 » ce donc si le Public alloit juger leurs
 » freres dignes d'un pareil sort « ?

Il falloit que toute la progéniture de cet Auteur fût invinciblement dévouée à l'anathême; car le Public a porté le jugement terrible qu'il redoutoit. Il eût fallu cependant excepter de cette Sentence de mort une Piece du *Recueil*, qui a pour

titre le *Tombeau de Grégoire*, dont les Vers sont assez naturels & assez gais, & qui, par cette raison, ont dû moins couter à ce tendre pere. Si ce petit Poëme a été si durement traité, il ne faut peut-être s'en prendre qu'à la mauvaise compagnie où il se trouve.

COURTILS, [*Gratien SANDRAS DE*] né à Montargis en 1644, mort à Paris en 1712, est connu par plusieurs Ouvrages historiques, où l'on remarque beaucoup de facilité, mais peu d'exactitude. Tel est le défaut ordinaire de ces Ecrivains féconds, plus jaloux de multiplier les volumes, que d'acquérir la solide gloire de se rendre utiles aux Lecteurs, en mettant des bornes à leur malheureuse fécondité. Aussi tous les Ouvrages de *Courtills* parurent sans nom d'Auteur, ou sous des noms supposés. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la fin du regne de Louis XIII, & du commencement de celui de Louis XIV*, sont remplis d'événemens romanesques, de fausses anecdotes, d'erreurs de chrono-

logie, & de citations infidelles. Il en est de même du *Testament politique* de M. Colbert, & de tout ce qu'il a écrit. Son esprit ne pouvoit s'assujettir à aucune regle dans ses compositions. Il est aisé de s'appercevoir qu'il travailloit de mémoire; & sa mémoire a été souvent infidelle, plus souvent encore séduite par la manie de l'extraordinaire. Ses Ecrits sont de nature à n'être jamais consultés par des Ecrivains peu versés dans la connoissance de l'Histoire. Trop de confiance dans ces sortes d'Ouvrages, est le vrai moyen de perpétuer les erreurs, & nous n'en avons déjà que trop en matiere historique.

COUSIN, [*Louis*] Président à la Cour des Monnoies, de l'Académie Françoisé, né à Paris en 1627, mort dans la même ville en 1707.

Les Lettres lui ont de grandes obligations, quoiqu'il ne jouisse pas d'une réputation brillante. Il travailla quatorze ans au *Journal des Savans*, qui tomboit en discrédit, & qu'il rétablit dans sa premiere vigueur dès qu'il lui eut consacré ses tra-

vaux. Un grand nombre de Traductions l'avoient déjà fait connoître. Les principales sont celles de l'*Histoire Ecclésiastique* d'*Eusebe*, de *Socrate*, de *Sosomene*, de *Théodore*, & de celle de l'*Histoire Bisantine*, qui forme seule neuf volumes in-4°. Qu'on ne cherche point dans ces Traductions une exactitude littérale ; elles sont plus libres que fidelles ; mais elles prouvent que le Traducteur entendoit aussi bien le Grec & le Latin que sa propre Langue.

Le trait qui honore davantage la mémoire du Président *Cousin*, est le don qu'il fit de sa Bibliothèque à celle de *S. Victor*, devenue, comme on fait, une des Bibliothèques publiques. Il joignit à ce premier bienfait une somme de vingt mille francs, dont le revenu doit être employé, chaque année, à l'acquisition des meilleurs Livres. Par-là il s'est assuré des droits sur la reconnaissance des Littérateurs, auxquels il a su se rendre utile, même après sa mort.

COUTEL, [*Antoine*] né à Paris en

1612, mort à Blois, où il avoit passé la plus grande partie de sa vie ; Poëte oublié, dont le Recueil de Poésies a pour titre : *Promenades de Messire Antoine Coutel*. Il y a apparence que Madame *Deshoulières* les avoit parcourues, car son Idylle des *Moutons* est tirée presque mot à mot de ce Recueil. La seule différence qui se trouve entre l'Ouvrage de *Coutel* & le sien, est que l'un est en grands Vers, rangés par quatrains, & l'autre en Vers libres : à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier Madame *Deshoulières* sur ce larcin, en accusant l'Auteur des *Promenades* d'être le vrai Plagiaire; mais on oublioit que l'Edition des Poésies de *Coutel* a précédé de plusieurs années l'impression des premiers Ouvrages de Madame *Deshoulières*. D'ailleurs il suffit d'être un peu connoisseur, pour juger que l'Idylle de *Coutel* a un caractère original. La voici, afin qu'on puisse la comparer avec celle de Madame *Deshoulières*, dont les

Œuvres sont entre les mains de tout le monde.

Hélas ! petits moutons , que vous êtes heureux ;
Vous païssez dans nos champs sans souci , sans
alarmes ;

Si-tôt qu'êtes aimés , vous êtes amoureux ;
Vous ne savez que c'est de répandre des larmes ,

Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Vous suivez doucement les loix de la Nature ;
Vous avez , sans douleur , tous les plus grands
plaisirs ,
Exempts de passions qui causent la torture.

Nous sommes malheureux , les ayant parmi nous ;
Car , quoique nous ayons la raison en partage ,
Cette même raison que n'avez point chez vous ,
Nous réduit bien souvent dans un dur esclavage.

N'en soyez point jaloux , innocens animaux ;
Contre tant d'ennemis ce n'est point un remede ;
Elle fait , ou plutôt elle agrandit nos maux ,
Lorsque , dans un besoin , nous implorons son aide.

Elle promet beaucoup , & fait beaucoup de bruit ;
Impuissante qu'elle est , elle est toujours sévère :

Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et cependant par-tout on la craint & révere.

Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien :
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups, estans dessous l'abboy de votre chien,
Que nous, nos sens gardés d'une telle chimere.

Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté, vivre comme vous faites ?
Et sans tant d'embarras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes ?

A quoi bon les honneurs ? à quoi bon de l'esprit ?
Des biens de la Fortune & ceux de la naissance ?
Ces prétendus trésors, qui font tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux, plus d'un remords nous afflige & nous
 ronge ;
Nous voulons les garder & les rendre éternels,
Sans penser qu'eux & nous passeront comme un
 songe.

Il n'est rien d'assuré dans ce vaste Univers,
Tout y est inconstant, & rien qui soit solide ;

La Fortune, suivant ses caprices divers,
Fait, défait ici-bas, & tout elle décide.

Notre prudence est vaine au moindre de ses coups.
Petits moutons, païssez sans regle & sans science :
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous,
Quoi qu'en puisse jaser la trompeuse apparence.

Les Promenades de Coutel offrent encore plusieurs Pièces qui ne sont pas indignes de figurer à côté de celle-là, témoin ce morceau tiré d'une de ses Elégies.

Croyez-vous tout de bon que ce Dieu des batailles,
Qui se fait des remparts de mille funérailles,
Qui donne des combats & sème des lauriers,
N'aime que le tonnerre & les travaux guerriers ?

COUTURE, [*Jean-Baptiste*] Professeur d'Eloquence au Collège Royal, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né dans le Diocèse de Bayeux en 1651, mort en 1728.

Les *Mémoires* de l'Académie dont il étoit Membre, contiennent plusieurs de ses *Dissertations* sur divers sujets qui ont rapport

rapport à la vie privée des Romains. Elles sont pleines d'érudition & de raisonnemens très-solides. Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, c'est qu'on remarque, en lisant les *Mémoires* de cette Académie, que plus on s'éloigne des temps de sa fondation, plus les Dissertations deviennent foibles, maigres, stériles; cependant, en matière d'érudition, le progrès du temps doit augmenter les richesses: tout dépend de savoir les recueillir, les digérer, & les mettre en œuvre.

COYER, [N.] Abbé, des Académies de Nancy, de Rome & de Londres, né à Baume-les-Nonnes, dans la Franche-Comté, en 17..

Ses *Bagatelles Morales* ont eu d'abord le plus grand succès, mais l'examen a bientôt fait connoître que ce n'étoient que des bagatelles. L'unique manière de M. l'Abbé Coyer, pour traiter les sujets graves, est l'ironie, manière toujours sûre de manquer son effet, si elle est trop continue & trop uniforme, comme dans ses

Ouvrages. Il faut beaucoup de finesse & de variété pour ne point nuire à son sujet, quand on veut être toujours plaisant.

Cet Art veut, sur tout autre, un suprême mérite,

a dit *la Fontaine*. Nous pensons cependant que l'ironie n'est pas toujours le vrai moyen de corriger & d'instruire, & que ce seroit abuser de cette maxime d'*Horace*, *ridiculum acri*... que de l'appliquer sans choix aux choses les plus respectables. Il y a bien loin du badinage à ce ridicule vif & tranchant, qui corrige sans énerver la morale. Il paroît du moins que M. l'Abbé Coyer a le mérite de la bonne intention. S'il n'a pas en partage la force & la solidité, il a du moins cette légèreté, cet agrément, qui le distinguent des Moralistes ennuyeux, sans le placer parmi les grands Moralistes.

Ce qu'on peut lui reprocher, à plus juste titre, c'est d'avoir écrit la Vie du *grand Sobiesky*, à-peu-près comme il a écrit ses *Bagatelles*. Ce n'est pas que cet Ouvrage ait le même ton de plaisanterie ;

mais il n'a pas non plus celui qui convient à l'Histoire ; c'est-à-dire , l'ordre , la netteté , la dignité , & la critique. Dans son Livre , qui a pour titre , *De la Prédication* , il est encore , & plus hors de propos qu'ailleurs , l'homme aux bagatelles. Il n'a changé ni de style ni de caractère dans ses *Voyages d'Italie & de Hollande* , celui de ses Ouvrages qui a eu le moins de succès , quoique ce soit le plus amusant.

M. l'Abbé de Voisenon dit , en parlant de M. l'Abbé Coyer : *Il a voyagé , est revenu , & feroit bien de repartir.*

1. CRÉBILLON , [Prosper JOLYOT DE] de l'Académie Française , né à Dijon en 1674 , mort à Paris en 1762.

Avant lui , notre Scène tragique retraçoit *Sophocle & Euripide* : il nous manquoit *Eschile* , & M. de Crébillon ne nous a rien laissé envier à la Grece. *Corneille* avoit élevé le cœur de l'homme , *Racine* l'avoit attendri , *Crébillon* y a répandu cette terreur , un des plus grands & peut-être

D ij

le premier ressort de l'art de *Melpomene*. Son pinceau vraiment tragique l'éleve au dessus de tous ceux qui ont cultivé, après lui, & même de son temps, ce genre de Poésie où il est si difficile de réussir. Sans être sublime comme l'Auteur de *Cinna*, sans être naturel & tendre comme celui de *Phédre*, il s'est fait un genre particulier qu'il ne doit qu'à lui-même, & il excelle dans ce genre.

En vain chercheroit-on dans ses Tragédies une versification brillante, une harmonie flatteuse, une diction toujours pure; emporté par son génie, il s'est peu occupé des accessoires. L'inspiration qui l'animoit étoit supérieure à ces ressources. Il n'a voulu qu'effrayer, ébranler, terrasser, & il a admirablement réussi. Ses peintures sont peu gracieuses, mais elles sont hardies; ses images sont lugubres, mais elles saisissent l'ame & la subjuguent; ses pensées ne sont pas philosophiques, mais elles sont vives & pleines d'énergie; sa versification est quelquefois rude, mais elle est toujours mâle & vigoureuse.

La Tragédie d'*Idomenée* fut son début, & annonça les premiers traits de cette touche sombre qui devoit se développer dans la suite avec encore plus de vigueur & de génie, dans *Atrée & Tieste*, *Radamiste & Zénobie*. Ces Pièces mirent le comble à sa gloire, & firent connoître que *Corneille & Racine* avoient trouvé un successeur.

Nous ne parlons pas de ses autres Tragédies : on y voit constamment briller le grand maître, au milieu même des défauts qui lui échappent & qu'on a un peu trop exagérés. N'y a-t-il pas de l'injustice à chercher à obscurcir la gloire des Hommes de génie, en relevant avec affectation & avec amertume, de légères imperfections, presque inévitables dans le genre tragique, celui de tous qui offre le plus à une critique même raisonnable ? Si l'Auteur de *Zaïre* eût eu, à l'égard de ce Poëte, la même indulgence qu'il est dans le cas de réclamer pour ses Pièces, quelque bonnes qu'elles soient, il se seroit épargné le blâme

d'une censure injuste, à l'égard d'un homme qu'il avoit si fort loué de son vivant. Cet Ecrivain eût donc mieux fait de ne jamais mettre au jour un prétendu *Eloge de M. de Crébillon*, où ses mœurs ne sont pas plus ménagées que ses talens. Que pouvoit-il se proposer dans un pareil Libelle, d'autant plus odieux, qu'il parut au moment que la Nation étoit occupée à élever un Monument à la gloire de ce célèbre Tragique ? A-t-il cru en imposer au Public par une tournure artificieuse qui n'en devenoit que plus révoltante, & ôtoit tout crédit à son jugement ? N'eût-il pas mieux fait de se rappeler que, dans la carrière du Théâtre, il avoit suivi la route que son génie lui permettoit de suivre, & que M. de *Crébillon*, en se livrant au sien, étoit digne d'un genre de gloire, auquel il ne pouvoit prétendre lui-même, malgré ses efforts ? C'est renverser les notions du goût, que de vouloir dégrader les genres pour lesquels on n'a nulle disposition ; & c'est outrager la raison, que d'exhaler con-

tre ses Rivaux les vapeurs de l'envie, qui retournent bientôt sur celui qui les a soufflées.

2. CRÉBILLON, [*Claude - Prosper JOLYOT DE*] fils du précédent, né à Paris en 1707, mort dans la même ville en 1777.

La plupart de ses Ouvrages ne sont guere lus aujourd'hui que par de jeunes Officiers dans les garnisons, & n'ont dû leur célébrité qu'à la licence & à la malignité qui en font le principal caractère. Avec de l'esprit, de l'imagination, une finesse de tact & la connoissance du monde, qui percent dans ses Romans les plus médiocres, M. de *Crébillon* auroit pu enrichir la République des Lettres par des travaux estimables. Il n'eût pas, à la vérité, acquis autant de gloire que son pere, dont les talens étoient supérieurs aux siens; mais il se fût garanti du blâme d'avoir préféré le coupable plaisir d'amuser le libertinage & la frivolité, au mérite solide de donner des Productions décentes & utiles.

Il n'avoit qu'à mieux choisir ses sujets. Quel peut être le fruit de ces Romans, dont le ton cavalier & cynique fait le principal ornement? On les achete d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, & chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent.

Il faut encore remarquer que la Littérature perd autant que les mœurs dans ces sortes de Productions. Est-il facile de bien écrire, quand on fait passer le vice? Non: les Ouvrages de M. de *Crébillon* en font la preuve: *Tanxai*, *le Sopha*, *Alcibiade*, &c. n'ont pas même le mérite du style. Il n'est jamais meilleur Ecrivain, que lorsque l'honnêteté guide sa plume. Aussi ses *Lettres de la Marquise de****, les *Egaremens du cœur & de l'esprit*, sont-ils mieux écrits & plus agréables que ses autres Romans. L'Auteur y développe avec art les plus secrets ressorts des passions; tous les mouvemens d'un cœur entraîné par la tendresse y sont peints avec naturel, intérêt, & variété. C'est à ce ton, c'est à

ce style que M. de *Crébillon* auroit dû s'attacher par préférence. Le Public eût joui alors sans danger du fruit de ses talens; & ses tableaux ne ressembleroient pas à ceux des Peintres de nudité, qu'il faut dérober à tous les yeux.

CREVIER, [*Jean-Baptiste-Louis*] ancien Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765; Continuateur de l'Histoire Romaine de M. *Rollin*, & très-inférieur à son Maître.

M. le *Beau* lui est également très-supérieur dans l'*Histoire du Bas-Empire*, qu'on peut regarder comme la continuation de son Ouvrage. Ce n'est pas qu'il manque d'ordre dans la distribution des faits, qu'on ne trouve des pensées justes, des réflexions utiles, des sentimens vertueux dans le cours de sa narration; mais son style est pesant, diffus, presque toujours négligé, vicieux, & rampant. Après avoir enseigné, pendant plus de vingt ans, la Rhétorique, il est étonnant que cet Ecrivain paroisse avoir perdu

totalemeut de vue cette réflexion de *Longuin* : » Rien n'avilit autant le Discours, » que les termes bas & vicieux ; ce sont » comme autant de taches & de marques » honteuses qui flétrissent l'expression «.

CRILLON, [*Louis-Athanase* BALBE BERTON DE] Abbé Commendataire, ancien Agent général du Clergé de France, né à Avignon en 17.. *L'Homme moral*, & sur-tout les *Mémoires philosophiques du Baron de***, dont il vient d'enrichir notre Littérature, prouvent que l'esprit & les talens ne sont pas moins héréditaires dans sa famille, que les vertus patriotiques qui l'ont depuis long-temps illustrée. Il seroit difficile de présenter sous un jour plus frappant le Charlatanisme, les intrigues, les manéges & tous les travers de la Philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces *Mémoires*; Production vraiment originale, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante & la plus capable de faire impression sur les esprits mêmes prévenus. C'est le fruit d'une rai-

son lumineuse qui fait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, & employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie & du ridicule. Préférable aux *Provinciales de Pascal*, par son objet, cet Ouvrage n'est pas moins digne d'admiration par son plan & par la manière dont il est exécuté. Energie & vérité dans les tableaux, justesse & nouveauté dans les cadres, agrément & vivacité dans les entretiens des personnages que l'Auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis & heureux; il réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le Lecteur, & lui inspirer du mépris pour la secte dangereuse dont on y dévoile les menées. Encore une attaque de cette force, & la Philosophie pourra dire : *Quis nunc Junonis adoret?* Le succès soutenu de l'Ouvrage de M. l'Abbé de Crillon, les vains efforts des Philosophes pour le décrier, les heureux effets qu'il a déjà produits sur l'opinion publique, semblent autoriser notre prédiction. Le Public peut être dupe quelque temps du charlatanisme,

mais enfin il ouvre les yeux dès que la vérité se montre; ses erreurs ne sont qu'un sommeil, & le réveil de la raison est une juste condamnation du prestige qui l'avoit séduite.

CROIX DU MAINE, [*François GRUDÉ DE LA*] né dans le Maine en 1552, mort à Toulouse en 1592.

Sa *Bibliothèque Française* est le premier Ouvrage qui ait paru en ce genre; il suppose beaucoup de travail, beaucoup de recherches, mais les inexactitudes en affoiblissent le mérite. On lui doit cependant de l'indulgence, parce qu'il a ouvert une carrière, & c'est beaucoup. On fait que M. *Rigoley de Juvigny* en a donné une nouvelle édition avec des notes, à la tête de laquelle est un Discours préliminaire dont nous aurons occasion de parler à l'article de cet Editeur.

CUJAS, [*Jacques*] Professeur en Droit, né à Toulouse en 1520, mort à Bourges en 1590, peut être regardé comme le

Restaurateur de la Jurisprudence parmi nous.

Il avoit un esprit pénétrant & fécond, une facilité étonnante pour tout apprendre & tout retenir, l'art de développer & de communiquer ses idées; ce qui l'a rendu, à juste titre, un des plus célèbres Professeurs en Droit que la France ait eus. On remarque dans ses Ouvrages le même caractère d'esprit qui présidoit à ses leçons; même profondeur dans les idées, même clarté dans les expressions, même ordre dans les matieres, même érudition dans les discussions.

Outre cela, *Cujas* avoit une trempe d'ame qui le rendoit encore plus estimable que ses talens; non seulement il aidait de ses lumières ses Écoliers, il soutenoit de plus, par ses dons, l'émulation de ceux qui, nés avec de l'esprit, trouvoient, dans leur peu de fortune, des obstacles à la perfection de leurs études; générosité qui le fit nommer *le Pere des Etudiants*. Son nom est si révééré en Allemagne, que

les Professeurs se découvrent, lorsqu'ils le citent dans leurs leçons.

Cet homme respectable eut une fille, dont la conduite ne répondit pas à la gravité des mœurs de son pere. Il arrivoit même souvent que les Ecoliers quittoient assez volontiers les leçons du Professeur, pour se rendre auprès de la Belle, qui ne s'inquiétoit rien moins que des formalités. Ils appeloient cela, *commenter les Œuvres de Cujas* ; plaisanterie indécente, qui ne faisoit pas honneur à leur reconnaissance.





D.

1. **D**ACIER, [*Anne*] fille du savant M. le Fevre, & femme de M. Dacier, née à Saumur en 1651, morte à Paris en 1720, a été la femme la plus savante ou la plus érudite que la France & peut-être les autres pays aient produite.

Personne n'entendoit mieux le Grec & le Latin. Ses Traductions de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, des Poésies d'*Anacréon* & de *Sapho*, du *Plutus* & des *Nuées* d'*Aristophane*, de l'*Amphitruon*, de l'*Epidicus*, du *Rudens* de *Plaute*, de toutes les Comédies qui nous restent de *Térence*; ses Commentaires sur plusieurs Auteurs Grecs & Latins, établirent solidement la réputation d'un docte & excellent Ecrivain; à plus forte raison doivent-ils immortaliser une femme qui a rendu de si grands services à la Littérature. Sa Traduction de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* est la meilleure de

toutes celles qu'on a faites, & celle qu'on lit avec le plus de plaisir, pourvu qu'on ne s'attache pas à la trop abondante érudition prodiguée dans les notes.

L'esprit d'observation & la solidité du raisonnement égaloient dans elle les richesses du savoir. Son Ouvrage *des causes de la corruption du goût*, sera toujours, malgré les mépris de l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, un Ouvrage rempli d'analyses exactes, de vûes saines, de réflexions fines, & de sages critiques.

On ne doit pas s'étonner qu'avec tant de mérite, Madame *Dacier* se soit attiré l'admiration de tous les grands Littérateurs du siècle dernier. *Boileau* lui dit, au sujet de sa Traduction d'*Anacréon*, que personne ne devoit entreprendre de traduire ce Poëte après elle, même en Vers. Un Savant d'Allemagne la pria d'inscrire son nom avec une sentence parmi ceux des Hommes célèbres qu'il avoit vus dans ses Voyages. Madame *Dacier*, après avoir long-temps résisté, se rendit à la prière de l'Etranger, & écrivit son nom avec

un vers de *Sophocle* dont le sens est, *le silence est l'ornement des femmes*. Ce choix annonçoit sa modestie. Elle auroit dû s'en ressouvenir plus particulièrement dans la dispute au sujet des Anciens & des Modernes, où elle montra certainement trop de vivacité. Par-là elle se seroit épargné le juste reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas été aussi polie que M. de *la Mothe*, son adversaire ; ce qui fit dire, avec raison, que celui-ci écrivoit comme une femme galante pleine d'esprit, & Madame *Dacier* comme un Pédant de Collège. On doit cependant pardonner quelque chose à son zèle pour une aussi bonne cause. Les Auteurs qu'elle défendoit avec tant d'intrépidité, exigeoient un pareil tribut de la justesse de son esprit & de la bonté de son goût. Il est tant de femmes qui s'enthousiasment si mal-à-propos pour de minces Littérateurs qu'elles veulent mettre à la mode ! ce bizarre enthousiasme les porte à tant d'intrigues, à tant de manéges, à tant de folles déclamations, qui ne trompent tout au plus qu'un moment, que

celle-ci mérite une gloire particulière pour avoir consacré sa plume à la défense des Héros des siècles passés , & vraisemblablement des siècles à venir.

2. DACIER, [*André*] de l'Académie Françoisè & de celle des Inscriptions , né à Castres en 1651 , mort en 1722.

Ce n'est pas du génie & du goût qu'il faut chercher dans ses Ouvrages : de la littérature & de l'érudition , voilà ce qui l'associe aux Savans qui ont rendu service aux Lettres. Il auroit pu leur être utile , s'il se fût un peu défié de la démangeaison de tout expliquer & de tout admirer. Sa Traduction d'*Horace* n'est guere estimable que par les Remarques qui l'accompagnent ; parmi un grand nombre de curieuses & d'instructives , on en trouve plusieurs d'inutiles & de diffuses , fruit ordinaire d'un savoir qui ne cherche qu'à s'étaler. On fait qu'il a aussi traduit *Théocrite* , quelques Pièces de *Sophocle* , plusieurs Dialogues de *Platon* , *Hippocrate* , *Plutarque* , *Marc-Antonin* ; Ouvrages dont la plupart ne sont

recherchés que pour les Commentaires, quoique l'élocution en soit simple & communément exacte. Il a encore traduit la *Poétique d'Aristote*, Traduction que celle qu'en a donnée depuis M. l'Abbé *Batteux* n'a point surpassée, & qui est précédée d'un Discours très-lumineux & très-bien écrit sur la Poésie & sur les regles en général. Nous avons, outre cela, de M. *Dacier*, des Observations sur *Longin*, que *Boileau* jugea dignes d'être insérées dans la Traduction qu'il donna de ce Rhéteur.

Gaston, Duc d'Orléans, disoit plaisamment, à l'occasion du mariage d'un Auteur pauvre avec une Demoiselle qui n'étoit pas riche, *que la faim & la soif se marioient ensemble.* M. de *Bauval* dit au sujet de celui de M. *Dacier* avec Mlle *le Fevre*, *c'est l'union du Grec & du Latin.* Cette alliance n'a pas été féconde, car ces deux Langues sont aujourd'hui fort négligées parmi nous.

DAGUESSEAU, [*Henri - François*]

Chancelier de France, Commandeur des Ordres du Roi, né à Limoges en 1668, mort en 1751; un de ces hommes qui font l'honneur de leur siècle, de leur Nation, de l'humanité, & dont le culte, s'il nous est permis de nous servir de cette expression, ne peut qu'augmenter par la succession des temps.

La Nature n'en produit pas souvent de cette trempe. Pour les former, il faut qu'elle réunisse tous les talens & toutes les vertus, un esprit capable de toutes les connoissances, un cœur rempli de tous les sentimens.

Jamais homme ne fit sentir avec plus de dignité l'accord de ces deux mérites. Placé dans le plus haut rang, il en fut la gloire, & seroit un de nos plus célèbres Ecrivains, quand même il n'auroit pas été un de nos plus grands Magistrats.

Avoir reçu du Ciel une imagination vive & féconde, un jugement aussi exquis que solide; allier à l'étendue du savoir une profonde sagesse; aux charmes de l'éloquence l'empire de la vertu; à l'éléva-

tion des dignités un amour aussi éclairé qu'intrepide pour le bien ; avoir ajouté à ces qualités une application infatigable à cultiver ses talens , une modestie sincère, la véritable parure du mérite : tel est le privilège heureux qui distingue ce Grand Homme , à qui les hommages ne peuvent être trop prodigués.

Il passa successivement par toutes les places de la haute Magistrature , & , dans les différentes fonctions qu'il eut à remplir , il fut toujours régler ses travaux selon l'esprit de chaque ministère.

Les Discours qu'il prononça étant Avocat ou Procureur Général, ne nous laissent rien envier aux Orateurs d'Athènes & de Rome. On y admire une éloquence naturellement proportionnée aux sujets, sublime dans les plus élevés, communicative & intéressante dans les plus simples ; une érudition choisie , toujours dirigée pour l'utilité ; une profondeur de raisonnement parée de toutes les grâces de l'élocution. Quelles que soient les matières qu'il embrasse , il fait naître la persuasion & entraîne les suffrages.

Les instructions , les idées , les sentimens naissent en foule avec la variété des tours & le choix des termes propres à les embellir. Peu d'Ouvrages offrent autant d'exemples de ce sublime , qui consiste dans l'expression simple d'une grande pensée. Les ornemens se présentent d'eux-mêmes sous la plume de cet Orateur sagement philosophe , sans qu'il ait besoin de les chercher ; jamais la raison ne s'exprima avec plus de noblesse & de candeur.

Tous ses Discours sont d'une utilité qu'on ne peut comparer qu'aux talens qui les parent. On croit entendre *Démosthène* parler le langage de *Platon*. Plein de chaleur & d'intérêt , il fait donner la vie à tout ce qu'il peint , & la Nature même devient plus intéressante par les charmes que son pinceau répand sur tous les objets.

Les autres Ouvrages de M. *Daguèsseau* portent l'empreinte du même génie. Ses *Instructions* pour les Magistrats, son *Essai sur le Droit public*, ses *Ecrits sur les Belles-Lettres*, ses *Instructions* pour l'éducation

de son fils , sont autant de monumens qui renferment , chacun en particulier , une raison supérieure , des traits brillans dont se forment un grand corps de lumiere qui éclaire l'esprit autant qu'il échauffe le cœur. Tout ce qu'il discute , porte avec soi le caractère d'une sagacité qui étonne, Il interprete les Loix , comme l'eût fait le Législateur lui-même ; il expose le Droit naturel & le Droit public , comme s'il étoit l'interprete de la Nature & de toutes les Nations ; il parle de Littérature , comme si les Muses , les Graces & le bon Goût l'eussent rendu dépositaire de leurs oracles. Dans ses *Mercuriales* sur-tout , il est aisé de reconnoître une suite de tableaux où l'Homme de Loix est forcé de puiser la plus haute idée de sa profession & l'amour de ses devoirs ; l'Homme d'Erat , les leçons de la saine politique & les moyens de la rendre utile & respectable ; le Philosophe , le modele de l'usage qu'il doit faire de ses lumieres & de la sagesse qui fait les contenir ; le Littérateur , les finesses de son art & les solides beautés qui peuvent l'em-

beilir; tous les hommes, le respect des Loix, les regles de la vertu & les charmes qui la font aimer.

Comment M. *Dagueffeau* est-il parvenu à se rendre ainsi supérieur dans chaque genre? La question est facile à résoudre, & offre un exemple qu'on ne sauroit trop imiter. Une étude constante, secours nécessaire aux dons les plus heureux de la Nature, fit éclore, étendit, fortifia ses talens; & l'habitude de ne s'occuper que de grands objets, lui procura l'heureuse facilité de s'exprimer avec noblesse selon les différentes parties qu'il embrassoit. C'est ainsi qu'il se rendit supérieur à tout.

Sa maniere de traiter les matieres les plus abstraites a cela de particulier, qu'elle est à la portée de tous les esprits. Il avoit la méthode de réduire chaque sujet à des propositions simples, mais vraies; de ces propositions il en déduisoit plusieurs autres, qui toutes concouroient à développer les premieres. Par ce moyen, de vérité en vérité, de conséquence en conséquence, il atteignoit le but qu'il s'étoit proposé,

proposé, & finissoit par persuader & se faire aimer.

On ne peut se rendre ainsi maître de l'esprit des autres, qu'après s'être, avant toutes choses, rendu maître du sien. Quelque heureusement qu'on soit né, l'étude de soi-même, celle des hommes, l'attention à se former sur de bons modèles, sont absolument nécessaires pour se mettre en état de devenir un modèle à son tour.

Aussi tous les genres de savoir, acquis par une application infatigable, avoient-ils concouru à enrichir l'esprit de M. *Dagueffeau* de la substance de tous les autres esprits. Mathématiciens, Orateurs, Historiens, Poètes, il avoit tout connu, tout digéré. Dans les premiers, il avoit puisé l'analyse & la justesse; dans les seconds, l'éloquence & la sublimité; dans l'Histoire, l'ordre & la simplicité de la marche; dans les Poètes, la vivacité des images, la hardiesse des expressions; cette riche abondance, & principalement cette harmonie secrète du discours, *qui*, comme il le disoit lui-même, *sans avoir la servitude de*

la Poésie, en conserve souvent toute la douceur & toutes les graces.

Nous n'ajoutons pas ici le détail de ses vertus; la Postérité en chérira toujours le souvenir, autant que la Magistrature en fera sa gloire. Qu'il nous soit seulement permis d'ajouter, que, si la Religion avoit besoin de suffrages pour triompher des efforts de l'impiété, un tel homme seroit bien propre, par ses lumières & par ses mœurs, à confondre la présomption qui l'attaque, & à faire rougir les vices qui la déshonorent. Il lui rendit constamment hommage par sa conduite & dans ses Ecrits. Elle étoit, selon lui, le seul guide qui pût apprendre à l'homme ce qu'il a été, ce qu'il est, & ce qui peut le rendre tel qu'il doit être. *Les préceptes qu'elle renferme, disoit-il, sont la route assurée pour parvenir à ce souverain bien que les anciens Philosophes ont tant cherché, & qu'elle seule peut nous faire trouver* *. *C'est elle, ajoutoit-il, qui doit*

* *Œuvres de M. Daguesseau, tom. I, instruction I,*

*animer tous nos travaux , qui en adoucit la peine , & qui peut seule les rendre véritablement utiles * ; d'où il tiroit cette conséquence foudroyante pour les esprits forts & les cœurs corrompus , que la Religion est la vraie Philosophie **.*

DAILLÉ, [Jean] Ministre Protestant, né à Châtelleraut en 1594, mort à Paris en 1670, a beaucoup écrit sur la Religion & sur divers sujets de controverse. Il a laissé dix-huit volumes de *Sermons*, qui sont plutôt des Commentaires sur l'Écriture Sainte, que des Discours d'éloquence. Bayle prétend qu'ils sont d'une grande netteté, soit pour l'expression, soit pour l'arrangement des matières. Nous aimons mieux le croire, que de les lire pour en décider.

DAINE, [Marius-Jean-Baptiste-Nicolas] Intendant de Bayonne, de l'Académie des

* Tome I, Instruction IV.

** Instruction II, tome I.

Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 17..

Il paroît avoir plus de goût pour les Lettres, que d'ardeur à les cultiver. Quelques morceaux de Poésies de *Pope*, qu'il a traduits avec autant d'élégance que de force & de précision, font connoître de quoi il seroit capable, si des occupations importantes lui permettoient plus de délassemens. Après tout, on peut se dispenser d'exiger des hommes en place des choses belles & agréables; ils sont obligés d'en faire de bonnes & d'utiles; & M. *Daine* réunit sur ce dernier objet les suffrages de la Province, dont le Roi lui a confié l'administration.

DAIRE, [*Louis-François*] Bibliothécaire des Céléstins de Paris, né à Amiens en 1713.

Ses Pièces fugitives ne prouvent pas qu'il ait du talent pour la Poésie; ses Histoires particulieres de quelques villes prouvent son travail & son érudition, pas toujours son goût & sa méthode; mais

son *Diſtionnaire des Epithetes Françoises* prouve invinciblement ſa patience.

DALIBRAY, [*Charles VION*] né à Paris, mort en 1654, Poëte dont tous les Vers ſont oubliés, excepté une Epigramme contre *Montmort*, fameux Paraſite. Cette Epigramme, beaucoup trop libre, eſt néanmoins piquante par ſa ſingularité. Nous ne la rapporterons point, parce qu'elle eſt fort connue; nous avertiſſons ſeulement qu'elle eſt défigurée dans beaucoup de compilations, & dans celle, entre autres, qui a pour titre, *Nouveau Diſtionnaire hiſtorique*, Ouvrage plein d'erreurs, de fautes & de confuſion.

DANCHET, [*Antoine*] de l'Académie Françoisé & de celle des Inſcriptions, né à Riom en Auvergne, en 1671, mort à Paris en 1748; eſt, parmi les Poëtes, ce qu'eſt dans un Régiment un Lieutenant qui a beaucoup de Soldats au deſſous de lui, & pluſieurs Officiers au deſſus.

Sa Muſe, après avoir paſſé rapidement

sur la Scène, où elle ne pouvoit en effet figurer long-temps, du moins avec avantage, s'est exercée avec plus de succès sur le Théâtre de l'Opéra. On joue encore plusieurs de ses Drames lyriques, dont l'accueil est dû en partie à la Musique de *Campra*.

Nul Poète ne doit prétendre à un rang brillant & solide sur le Parnasse, avec une Poésie foible, traînante, dépourvue d'images & de coloris; telle est celle de M. *Danchet*, qui n'a en sa faveur que de l'aïssance, un peu d'harmonie & beaucoup de mollesse. Ses Tragédies lyriques sont fort inférieures à ses Ballets; aussi est-ce à ces derniers qu'il doit la réputation qu'il conserve encore parmi les-Amateurs de l'Opéra.

Si les Littérateurs exacts ne sont pas obligés d'avoir une grande estime pour ses talens, les gens sages doivent au moins rendre justice à l'honnêteté de ses sentimens. Il ne se permit jamais un seul vers satirique au milieu des Critiques, des Epigrammes & des Brocards, que la mé-

diocrité de ses Tragédies lyriques lui attira. Un de ses rivaux l'ayant outragé dans un Pamphlet indécent, il se contenta de lui répondre par une Epigramme très-piquante qu'il lui envoya, en lui déclarant que personne ne la verroit. Son but étoit seulement de lui faire connoître combien il est facile & honteux de montrer de l'esprit, en employant les armes de la satire personnelle.

Il avoit encore beaucoup de zèle pour le progrès des jeunes gens qui cultivoient les Lettres; ses conseils ne leur étoient jamais refusés. C'est sans doute en conséquence de ce zèle connu, qu'un jeune homme alla un jour le consulter sur une Elégie qu'il avoit composée sur les disgraces de sa Maîtresse. L'Elégie commençoit ainsi :

Maison, qui renfermez l'objet de mon amour.

Danchet l'arrêta au début, & lui dit, *Maison* est un mot trop foible; il faudroit mettre *Palais*, *Beau lieu*, &c. Le jeune Poëte répondit : Oui; mais c'est

une maison de force. En ce cas-là, répliqua *Danchet*, le mot est assez bon.

On a eu tort de mettre cette anecdote sur le compte de M. *Piron*.

DANCOURT, [*Florent CARTON*] né à Fontainebleau en 1661, mort à Courcelles-le-Roi en Berry, en 1725.

Ses talens pour le Barreau l'auroient rendu célèbre ; mais sa passion pour une Comédienne * l'engagea dans une autre carrière, où il ne s'est pas acquis moins de gloire. Son théâtre comique, qui forme huit volumes, annonce dans presque toutes les Pièces un génie égal quelquefois à celui de *Molière*, & capable d'en approcher plus constamment, si la trop grande facilité de *Dancourt* ne l'eût souvent jeté dans la négligence & l'incorrection. Quand il veut tirer parti de ses talens, son style est naturel, vif, agréable, plein de force comique, & son Dialogue plein d'adresse & de légèreté.

D'une cinquantaine de Pièces qu'il a

* *Thérèse le Noir de la Thorillière*.

composées, on n'en joue plus guere à Paris que sept ou huit, parmi lesquelles *les Bourgeoises à la mode*, *les Vendanges de Surêne*, *le Moulin de Javelle*, *les Curieux de Compiègne*, reparoissent le plus souvent.

L'Auteur des *Anecdotes littéraires, historiques & critiques sur les Auteurs les plus connus*, en rapporte une sur *Dancourt* qui est peu connue. M. le Marquis de *Sablé* sortant d'un long repas où il avoit amplement bu, alla voir la représentation de *l'Opéra de village*, Piece nouvelle de *Dancourt*; & comme il y a un endroit où l'on chante, *les vignes & les prés seront sablés*, le Marquis s'imagina qu'on le nommoit, & donna un soufflet en plein Théâtre au Poëte Comédien, qui se seroit bien passé de toucher cette rétribution.

On fait que *Dancourt* fut le Harangueur ordinaire de la Troupe, pendant tout le temps qu'il resta sur le Théâtre. *Louis XIV* prenoit plaisir à lui entendre lire ses Ouvrages, & l'honoroit d'une bienveillance particuliere : Madame de *Montespan* étoit

seule admise à ces lectures. On rapporte que ce Comédien s'étant un jour trouvé mal dans l'appartement du Roi, à cause de la chaleur extrême, occasionnée par un grand feu, le Monarque prit lui-même la peine d'ouvrir une fenêtre pour lui procurer de l'air.

Dans une autre circonstance, *Dancourt* étant sur le point de tomber dans un escalier qu'il ne voyoit pas, le même Monarque, à qui il parloit dans ce moment, le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber*; puis se retournant vers les Seigneurs qui l'environnoient; *il faut convenir*, leur dit-il, *que cet homme parle bien*. En effet, les agrémens de sa conversation égaloient les charmes de son style. Plusieurs Princes s'empressèrent de le combler de bienfaits. L'Electeur de Baviere lui fit un jour présent d'un diamant de mille pistoles. Ces Anecdotes sont connues, mais elles tiennent au talent de l'Auteur; c'est pourquoi nous n'avons pas voulu les passer sous silence.

DANDRÉ-BARDON, [*Michel-Fran-*

çois] de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, Associé des Académies de Toulouse & de Rouen, né à Aix en Provence, en 1700.

Il a survécu à beaucoup de ses Ouvrages; mais ses Mémoires sur le *Costume des Anciens*, méritent de lui survivre, & on peut prédire qu'ils lui survivront en effet. Les recherches pénibles & curieuses qu'ils supposent, la manière nette & précise dont elles sont présentées, élèveront cet Ouvrage bien au dessus des Productions qui ne sont que savantes. Il est distribué par Cahiers, & le Public a déjà accueilli, avec distinction, tous ceux qui ont paru. L'âge déjà avancé de cet Auteur ne paroît pas ralentir son travail, & le mérite de ce travail doit porter à désirer qu'il puisse le continuer long-temps.

DANET, [*Pierre*] Abbé de *S. Nicolas* de Verdun, mort à Paris en 1709.

Tant que la Langue Latine sera cultivée parmi nous, on sentira l'utilité de ses Dictionnaires François-Latin, & Latin-François.

E vj

Ils furent tous deux composés pour l'instruction de M. le Dauphin , fils de *Louis XIV.* Ceux qui ont travaillé depuis à des Ouvrages classiques , en ont senti toute l'utilité , & en ont fait usage. Si jamais cette partie de l'éducation est négligée parmi nous, ce ne sera pas faute de secours. L'esprit de système qui s'étend sur l'étude des Langues , comme sur toutes les autres Sciences , pourra bien condamner la méthode des Anciens , qui avoit besoin , à la vérité , d'être réformée ; mais on est encore à attendre les succès solides , annoncés avec emphase dans les différens *Prospectus* , que l'expérience n'a pas justifiés.

On a aussi de M. l'Abbé *Danet* un Dictionnaire des Antiquités Grecques & Romaines ; Ouvrage où l'on trouve beaucoup de recherches, qui en ont épargné à ceux qui ont travaillé depuis sur le même objet.

1. DANGEAU , [*Louis DE COURCILLON DE*] Abbé de Fontaine , de l'Académie Française , né à Paris en 1643 , mort dans la même ville en 1723.

Les Lettres, qu'il aimoit avec passion, lui font redevables de plusieurs *Méthodes*, beaucoup plus nettes & plus faciles que les anciennes, pour apprendre l'Histoire, la Géographie, les Généalogies, le Blason, &c. Il a composé sur ces différentes parties, des Traités fort estimés, mais très-rare, parce qu'il les faisoit imprimer lui-même, & avoit soin qu'on n'en tirât que très-peu d'exemplaires.

2. DANGEAU, [*Philippe DE COURCILLON*, Marquis DE] frere du précédent, de l'Académie Française, & de celle des Sciences, né en 1638, mort à Paris en 1720.

Il doit sa célébrité à des *Mémoires* manuscrits, où M. de *Voltaire*, M. le Président *Hénault*, & M. de *la Beaumelle*, ont puisé bien des Anecdotes. Il est très-vraisemblable que M. le Marquis de *Dangeau*, un des Seigneurs les plus accrédités à la Cour de *Louis XIV*, ait pu éclaircir beaucoup de faits, donner le nœud de certaines intrigues, & dévoiler les ressorts de

la plupart des événemens de son temps ; mais une chose inconciliable , c'est de voir l'Auteur du *Siecle de Louis XIV* , tantôt le citer pour appuyer ce qu'il dit , tantôt rejeter son témoignage , en attribuant à un *Valet de chambre imbécille* les Mémoires qui portent son nom. Si M. de *Voltaire* a toujours cru que ces Mémoires fussent l'ouvrage d'un *Valet de chambre* , pourquoi s'en appuyer dans tant d'occasions ? N'est-ce pas vouloir créer des êtres & les détruire à son gré ? Et est-ce avec de pareilles ressources qu'on peut prétendre à la gloire de dire la vérité , & à celle de bien écrire l'Histoire ?

DANIEL , [*Gabriel*] Jéuite , Historiographe de France , né à Rouen en 1649 , mort à Paris en 1728.

Avant de travailler à l'Histoire de France , il avoit composé plusieurs Ouvrages , entre autres , une *Réponse* aux Lettres Provinciales. On croira aisément que cette Réponse ne fut point accueillie comme les Lettres l'avoient été. Si le P. *Daniel* pré-

rendoit avoir pour lui la raison & la vérité, son Adversaire avoit eu en sa faveur, ce qui a plus d'ascendant sur l'esprit des hommes, les armes du ridicule & de la bonne plaisanterie. D'ailleurs l'impression étoit déjà faite & irrévocable; le Jésuite ne répondit au Satirique du Port-Royal, que long-temps après la publication des *Provinciales*, & les esprits étoient prévenus.

L'Histoire de France est ce qui établit à juste titre la célébrité du P. *Daniel*. M. de *Voltaire* en trouve le style trop foible; il ajoute que l'Auteur n'intéresse pas, qu'il n'est pas Peintre *. Il est vrai qu'on chercheroit en vain dans le P. *Daniel* l'abondance des images, la vivacité des peintures, l'appareil des sentences, la force & l'énergie de l'expression. Cet Ecrivain n'a d'autre mérite que celui de la méthode, de la simplicité, de l'exactitude, & de la clarté; mais M. de *Voltaire*, en bon Juge du style historique, n'auroit-il pas dû pré-

* Catalogue des Ecrivains du Siècle de Louis XIV.

férer ces qualités au brillant , à l'enthousiasme , à l'esprit de système , qui forment précisément les mauvais Historiens ? Pouvoit-il ignorer que le premier devoir d'un Historiographe est d'être en garde contre son imagination ; qu'un esprit réfléchi est plus judicieux qu'un esprit plein de chaleur ; qu'il est plus essentiel de s'occuper à chercher , à démêler , à établir , à présenter la vérité , qu'à la défigurer en la chargeant d'ornemens ; qu'une histoire doit être regardée comme irréprochable , quand la narration est claire , suivie , exacte , quand les faits n'offrent rien de falsifié ou d'exagéré ; le style , rien d'artificieux & de passionné ; la chronologie , rien d'obscur ni d'embrouillé ? Si ces loix , indispensables pour être bon Historien , ne s'accordent pas avec les principes qu'il s'est faits à lui-même , dans son *Essai sur l'Histoire générale* , dans son *Histoire de Charles XII* , dans celle du *Czar Pierre I* ; on ne peut conclure autre chose , sinon que les Ouvrages que nous venons de nommer ne sont pas des Histoires , & que

celui du P. *Daniel* en est véritablement une. On peut ajouter encore avec M. de *Voltaire* lui-même, que cet Historien est instruit, exact, sage & vrai, & que l'on n'a pas d'*Histoire de France* préférable à la *sienne* *.

M. le Président *Hénault*, à qui on peut s'en rapporter sur cette matière, a justifié le P. *Daniel* sur la partialité qu'on lui a imputée. *Cet Historien*, dit-il, *est plus impartial & plus instruit que beaucoup de gens ne l'ont cru*. Cet Eloge n'empêche pas qu'il n'y ait des fautes dans son *Histoire* : ces sortes d'Ouvrages ne deviennent parfaits qu'avec le temps, qui offre chaque jour de nouvelles découvertes ; le meilleur ne sauroit être que celui qui a le moins de défauts. Le P. *Griffet* en donna une nouvelle édition en 1756, à laquelle il fit des changemens considérables, que le P. *Daniel* auroit faits lui-même, s'il eût vécu assez de temps pour tirer parti

* Même Ouvrage & même article que ci-devant.

des nouveaux secours historiques qui ont facilité & enrichi le travail de son Editeur.

DAQUIN DE CHATEAU-LYON, Docteur en Médecine, fils du célèbre Organiste, né à Paris en 17..

Auteur de plusieurs petites Brochures, pleines d'hérésies, en matière de goût & de jugement. Il s'y tue à louer M. de *Fontenelle*, qui ne dut pas être fort sensible à la tournure & au style de ses éloges. Les *Lettres du Chevalier d'H**** y sont trouvées admirables. Qu'on juge, après cela, du cas qu'on doit faire d'une *Épître sur la corruption du goût*, composée par ce même Auteur. Son style est si plat, si niais, si dégoûtant, qu'il n'est comparable qu'à celui de Jeannot dans la Pièce intitulée *les Battus payent l'amende*. On diroit qu'il a fait son cours de Rhétorique sous les Charniers. Voici une de ses anecdotes sur M. de *Fontenelle*; elle donnera une idée de sa manière de narrer. » Un Etranger entrant dans Paris; » demande à la Barrière la demeure de M.

» de *Fontenelle*. Curieux au dernier point
 » de voir cet homme illustre, les Com-
 » mis, fort embarrassés, & ne pouvant
 » résoudre la difficulté, lui disent nette-
 » ment qu'ils n'en savent rien. Comment,
 » reprit avec colere l'Etranger, vous n'en
 » savez rien ! Vous voulez donc vous
 » moquer de moi ! Non, Monsieur,
 » disent humblement les Commis. Ah !
 » c'est affreux, s'écrie-t-il plus en colere
 » que jamais, il ne sera pas dit que vous
 » me celeriez plus long-temps la demeure
 » de ce grand homme. Déjà il s'apprêtoit
 » à battre ces pauvres gens, il ne se pou-
 » voit plus retenir ; on vient au secours,
 » & l'affaire n'alla pas plus loin. L'E-
 » tranger furieux continue son chemin,
 » en ne cessant de répéter : Quoi donc,
 » aux Barrières ne pas savoir la demeure
 » de *M. de Fontenelle* ! Quelle ignorance !
 » C'est un homme connu par-tout l'Uni-
 » vers “.

M. Daquin a fait aussi des *Contes en Vers*, qu'il a publiés sous le nom d'un *Petit Cousin de Rabelais*. Nous ignorons

s'il est vraiment un des parens de cet Auteur ingénieux & ordurier; mais nous pouvons assurer qu'il n'a rien de commun avec lui que la licence scandaleuse de ses Vers, plus pitoyables encore que sa Prose; ce qui a fait dire à bien des gens, qu'il eût mieux valu, pour sa gloire, qu'il se fût uniquement attaché à la Médecine, où il auroit pu cacher plus facilement ses fautes. Nous ajouterons, encore que cette gloire exigeoit qu'il se garantît de la démangeaison de faire des Epigrammes. En voici une, de plusieurs qu'il a composées contre nous & débitées dans les Sociétés. Nous la citons précisément, parce que c'est la moins mauvaise de toutes.

L'autre jour chez *Pigal*, en contemplant *Voltaire*,
Je disois : Qu'a donc mis ce fameux Statuaire

Sous les pieds du fils d'*Apollon* ?

Et pourquoi lui fait-il écraser du talon

Masque hideux, dont la bouche effroyable

Semble ouverte pour aboyer ?

Est-ce l'Envie ? est-ce le Diable ?

Alors quelqu'un cria dans l'atelier :

Oh ! ce n'est rien, c'est l'Abbé *Sabatier*.

Que peut-on répondre à cela ? Sinon d'exhorter M. *Daquin* à tâcher de les faire meilleures , afin de trouver des Auditeurs sensés qui s'en amusent , & de piquer davantage ceux qui en font l'objet.

DAUCOURT, [GODART] Fermier-Général, né à Langres en 17.

On a de lui d'agréables bagatelles, qui marquent un Auteur plein de goût , & ennemi du mauvais. Il a travaillé pour le Théâtre François & pour le Théâtre Italien, en société avec des Gens d'esprit, & ses Pièces ont fait plaisir dans leur nouveauté. On lui attribue un petit Roman, intitulé, *Mémoires Turcs*, Ouvrage trop libre, mais plein d'intérêt, & dont la seconde Partie renferme une excellente critique de nos mœurs. Le style en est vif, élégant, & facile. On en a donné depuis peu une nouvelle édition, à laquelle l'Auteur a ajouté une Epître dédicatoire à Mademoiselle D. T. où, sous le voile d'une ironie piquante & bien soutenue, il fait

la critique du luxe impertinent des *Laïs* de la Capitale.

DEBEZ, [*Ferrand*] Recteur de l'Université de Paris, sa patrie, né en 1528, mort en 1581.

Cet homme contribua, par ses lumières, à dissiper parmi nous les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie. Il enseigna avec applaudissement les Humanités à Nîmes, à Reims, & à Paris. Ce ne sera pas la lecture de ses Poésies qui donnera une grande idée de ses talens; elles font seulement juger qu'il étoit fort versé dans la Littérature Grecque & Latine, & c'étoit beaucoup pour un temps où notre Poésie n'étoit pas encore formée par de grands Modeles.

DE LA HARPE. Voyez LA HARPE.

DELAIRE, [*Alexandre*] né à Bordeaux en 17..

Cet Auteur paroît avoir oublié son pro-

pre esprit, pour ne s'occuper que de l'esprit des autres; il n'a jamais donné que des *Esprits* étrangers, celui de *St. Evremont*, celui de *Montesquieu*, celui de *Bacon*, &c. &, soit modestie, soit amour décidé pour la compilation, il n'a laissé à personne l'occasion de donner le sien.

DELILLE, [*Jacques*] Abbé, Professeur au Collège de la Marche, né en 17.. a débuté dans la carrière des Lettres par des Odes & des Epîtres qui ne le distinguoient de ses Rivaux, que par une versification heureuse & pittoresque.

La vraie source de sa réputation littéraire est sa *Nouvelle Traduction en Vers des Géorgiques de Virgile* Ouvrage qui lui fait autant d'honneur auprès des esprits capables de sentir les difficultés qu'il avoit à vaincre, qu'il eût pu en recueillir d'un Ouvrage de son invention. En général, il paroît animé du feu de son Mécène. Il l'égale quelquefois, & on voit qu'il eût pu l'égaliser plus souvent, si le

génie de notre langue n'étoit point inférieur à celui de la langue de *Virgile*. Le Traducteur est sur-tout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision, que d'élégance & de naturel.

Il seroit à souhaiter qu'il eût également réussi dans les morceaux de sentiment. On ne sauroit se dissimuler qu'il les défigure le plus souvent par une touche seulement nerveuse, lorsqu'elle devoit avoir ce moëlleux d'expression, cette douceur d'harmonie, cette vivacité de coloris, le vrai charme du Cygne de Mantoue : mais, comme l'a dit *Horace*,

*Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

On sait que M. *Clément* a fait une critique de cette Traduction. Ses Observations en général nous ont paru très-judicieuses, mais un peu trop sévères; car si, comme il le dit lui-même dans un Ouvrage qu'il a donné depuis, les anciens Poëtes ne sauroient jamais être traduits,

duits que très-difficilement & toujours très-imparfaitement, on doit avoir de l'indulgence pour un Traducteur qui a su faire passer dans notre langue une partie des beautés de son original. Quoi qu'il en soit, la bonne foi avec laquelle M. l'Abbé *Delille* est, dit-on, convenu de ses fautes; sa docilité à les réparer; son honnêteté à l'égard de son sévère Censeur, sont des leçons pour la plupart de nos Poètes, & un devoir d'imiter ses procédés, s'ils ne peuvent égaler ses talens.

Il faut bien se garder de confondre avec le Traducteur des *Géorgiques*, un certain M. *Delille*, Ex-Oratorien, Auteur d'une Traduction inexacte & plate de *Suétone*; d'une prétendue *Philosophie de la Nature*, qui n'est que l'écho infidèle de ce qui a été dit mille fois d'une manière plus simple & plus précise; & enfin d'une *Poétique* sur la Tragédie, qu'on n'auroit pas été tenté d'attribuer à un Poète, quand même l'Auteur n'auroit pas mis sur le frontispice, en très-gros caractère, PAR UN PHILOSOPHE. Peut-être a-t-il cru donner,

Tome II.

F

par ce titre , une recommandation à son Ouvrage , très-éloigné de faire honneur à la Philosophie *.

* Le jugement que nous portons ici des Productions de ce M. *Delille* , & auquel nous n'avons rien changé depuis la première édition des *Trois Siecles* , nous a fait ranger , par cet Auteur , au nombre de ses *ennemis* , dans le VI vol. de sa *Philosophie de la Nature* , qu'il fit paroître un an après la première publication de notre Ouvrage. Il est bon de transcrire ce sublime morceau , pour donner à nos Lecteurs une nouvelle preuve de la vérité , de la bonne foi & de l'honnêteté des PHILOSOPHES. » J'ai eu le
 » bonheur de ne point déplaire aux âmes sensi-
 » bles & honnêtes. J'ai eu la gloire de ne comp-
 » ter parmi mes *ennemis* , que les fanatiques , les
 » esprits serfs , l'Auteur de l'*Année Littéraire* ,
 » & celui de cet Almanach de l'année passée , pu-
 » blié en trois gros volumes , sous le titre des
 » *Trois Siecles de notre Littérature* ; Ouvrage
 » sans esprit , quoique ce soit un *Libelle* , & très-
 » obscur , quoiqu'on y déchire tous nos Grands
 » Hommes «.

C'est au Public à décider si notre Ouvrage , où nous nous sommes interdit toute personnalité , est

On connoît un troisieme Auteur du même nom, à qui le Théâtre Italien doit trois Pieces qui prouvent du talent, & dont

un *Libelle*; si nous y déchirons *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, *Moliere*, *Lafontaine*, *Boileau*, *Pascal*, *Fénelon*, *d'Aguesseau*, *Bossuet*, *Descartes*, *Malebranche*, *Bourdaloue*, *Massillon*, *Montesquieu*, *Buffon*, *J. B. & J. J. Rousseau*, &c. que la Nation a placés au rang des Grands Hommes qui l'honorent; si un Livre dont on a fait vingt éditions dans le Royaume, dont cinq dans la Capitale, est un Livre *très-obscur*, &c.

Au reste, les injures de ce Fanatique de la Philosophie moderne ne nous ont point empêchés d'être sensibles aux désagréemens que lui a attirés l'Ouvrage même dans lequel il se les est permises. Les Philosophes ont beau employer toute sorte de moyens pour se venger des courageux adversaires de leurs systêmes; ils ont beau se montrer, dans la pratique, les plus fiers ennemis de la tolérance qu'ils prêchent, nous n'en serons pas moins disposés à les plaindre, quand ils seront malheureux; & plus nous aurons mis de zele & de chaleur à combattre leurs erreurs, plus on nous trouvera empressés à réclamer, pour leur personne, l'indulgence de l'autorité & la protection du crédit.

voici le titre: *Arlequin sauvage, le Faucon, Timon le misanthrope.*

DENESLE, [N. né à Meaux] mort à Paris en 1767.

Ses *Préjugés du Public* forment trois volumes, & pourroient être réduits à trois pages ; encore n'y trouveroit-on aucune pensée piquante & bien écrite. Ses autres Ouvrages, soit en vers, soit en prose, ne sont pas meilleurs : *Sunt verba & voces, pratereaue nihil*. Malgré cela, on a eu l'indulgence de le placer dans le *Nécrologe des hommes célèbres*. Si cet Auteur obtient jamais de la célébrité, ce sera par l'ennui mortel qu'inspirent ses Ecrits ; & le moyen d'y parvenir, seroit de trouver des Lecteurs assez courageux pour les lire.

DESBARREAUX, [Jacques DE VALLÉE, Seigneur] Conseiller au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1602, mort à Châlons-sur-Saône en 1674 ; Bel-Esprit de son temps, qui quitta sa Charge de Conseiller, afin d'avoir plus de loisir à se con-

sacrer aux Muses, & sur-tout aux plaisirs. Il faisoit avec facilité des Vers Latins, & des Chançons Françoises qu'on n'a pas recueilliës. Tout ce qui nous reste de lui, se réduit au fameux Sonnet qu'il fit après être revenu de ses égaremens, & que tout le monde fait par cœur. Un Ecrivain philosophe prétend que *Desbarreaux* n'en est pas l'Auteur, & s'efforce d'en affoiblir le mérite. Seroit-ce à cause des sentimens qu'il énonce ? Ce Sonnet n'est pas sans défaut, il est vrai ; mais sa célébrité résistera toujours à la critique, comme le repentir qui l'a produit sera un monument ineffaçable du triomphe de la Religion sur la Philosophie.

DESBILLONS, [*François Joseph TERRASSE*] ci devant Jésuite, né à Châteauneuf en Berry en 1711.

Ceux qui ont encore le goût assez sain pour aimer la Latinité fine, simple, naturelle, élégante & pure de *Phédre*, la retrouveront très-souvent surpassée dans les *Fables* que cet Auteur a composées.

Ainsi en pense-t-on , du moins en Allemagne , en Angleterre & dans tous les autres pays [sans doute barbares], où l'on n'est pas encore persuadé , d'après nos graves Littérateurs , qu'il est impossible à un Moderne de bien écrire dans une langue morte.

DESBOIS , [*François - Alexandre DE LA CHENAYE*] né à Ernée au Maine en 1699.

Il n'a cherché qu'à être utile ; & si son nom ne se trouve pas toujours à la tête de ses Ouvrages , qui ne sont que des Compilations , le Public ne doit pas ignorer qu'il lui a l'obligation de six Dictionnaires formant vingt-deux volumes. Nous ne garantissons pas la bonté de tous ces Ouvrages , que nous n'avons fait que parcourir dans l'occasion ; mais si la reconnoissance doit être proportionnée plus à l'étendue qu'au prix du bienfait , M. *Desbois* doit en attendre une très-ample.

I. DESCARTES , [*René*] né à la Haye ;

petite ville de Touraine, en 1596, mort à Stockholm en 1650, le pere de la Philosophie en Europe, & fait pour l'être dans tous les pays où l'on voudra bien raisonner.

Ses Ouvrages forment une époque dans le développement des connoissances de l'esprit humain. Avant lui, la raison gémissoit depuis plusieurs siècles parmi les entraves de la Philosophie péripapéticienne qui triomphoit dans toutes les Ecoles. Il lui fallut donc autant de courage que de génie pour détruire les préjugés que l'ignorance idolâtroit, & que l'autorité des Loix rendoit plus invincibles. Armé du flambeau de l'évidence, rien ne fut capable de l'arrêter. Il enseigna aux hommes des routes nouvelles & sûres pour parvenir à la découverte de la vérité. Il leur apprit à douter, c'est-à-dire, à se détacher des sens, à se défier de leurs idées, à suspendre leur jugement, à n'admettre, en un mot, dans la Philosophie, que ce qui porte avec soi le caractère de l'évidence. Ces principes établis, le Philosophe ne

marcha plus au hasard & selon le gré d'une imagination vagabonde : il suivit des guides sûrs & infailibles, qui, lui découvrant la vérité, lui apprirent, par une chaîne non interrompue de conséquences, à agrandir le cercle de nos idées.

Descartes possédoit, dans un degré supérieur, l'art du raisonnement & celui d'en trouver les principes, le talent d'analyser les idées, d'en créer de nouvelles & de les multiplier par une méditation profonde ; talent unique & sublime qu'on ne peut devoir qu'à la Nature, que le travail & l'étude peuvent aider quelquefois, mais qu'ils ne sauroient donner ni suppléer.

De tous les traits de génie qui sont partis de ce Grand Homme, celui que les vrais connoisseurs jugent le plus digne de l'immortaliser, est l'application qu'il a su faire de l'Algebre à la Géométrie. Par-là, il a montré le secours mutuel que les Sciences peuvent se donner les unes aux autres.

Il est donc indifférent pour sa gloire qu'il ait créé des systèmes qu'on ne peut

regarder que comme de beaux Romans ; qu'il se soit trompé dans son Hypothèse des Tourbillons & dans ce qu'il a écrit sur l'ame des bêtes. Si son génie inventeur ne le mit point à l'abri des méprises , il fut du moins , comme *Icare* , se sauver du labyrinthe avec les ailes qu'il se fabriqua , & ses erreurs mêmes sont devenues des signaux propres à diriger ses successeurs. Ce ne fut qu'à l'aide de ses principes , que *Newton* se rendit capable de le redresser , à peu près comme un Athlete devenu vainqueur de son maître , après avoir reçu ses leçons. •

Descartes , malgré ses illusions , fut grand par lui-même ; le Philosophe Anglois ne le fut qu'avec le secours des lumières de son prédécesseur. *Newton* d'ailleurs ne commenta-t-il pas l'Apocalypse ? & qui ne préférera les erreurs du système des Tourbillons , aux rêveries de ce Commentaire ? Mais un genre de triomphe que le Philosophe Anglois ne partage point avec le nôtre , c'est la Métaphysique. Personne ne sauroit contester à *Descartes* d'a-

voir le plus profondément connu & le plus clairement dévoilé ce qu'on peut appeler la physique de l'ame. Les passions & leur premiere origine, ce qui peut les faire naître & les modifier, ce qui les allume & les réprime, rien ne résiste à la sagacité de cet Investigateur habile. Le comble de l'excellence de sa Philosophie morale, est de ne jamais franchir les bornes. Le flambeau de sa raison ne heurte jamais celui de la foi. En étendant les connoissances humaines, aucun Philosophe ne prouva mieux les vérités divines. L'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame sont la base invariable de ses assertions métaphysiques; & il ne dévoile tous les mysteres de l'homme, que pour remonter avec plus de certitude à celui qui l'a créé.

Avec des qualités aussi propres à attirer le respect des hommes, *Descartes* eut des foiblesses; mais la Philosophie chez lui n'employa pas ses ressources à les déguiser ou à les justifier; au contraire, elle servit à l'en guérir, & à élever son ame au dessus de ce cercle de miseres, au-

tour duquel on voit ramper tant de ses prétendus imitateurs. *Quand on me fait une offense, disoit-il, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* Il pensoit avec Sèneque, *qu'il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même* *.

Est-ce sur de pareils sentimens qu'ont pris soin de se former ceux qui, avec des lumieres bien plus foibles, prétendent courir, peut-être avec plus de succès, la même carrière? Est-ce l'élévation de l'ame qui rend nos Philosophes si sensibles aux plus petites offenses, & si actifs pour les venger? Est-ce enfin la connoissance d'eux-mêmes, qui leur inspire tant d'orgueil & de présomption?

2. DESCARTES, [*Catherine*] niece du précédent, morte en 1706.

Elle abandonna la Philosophie à son

* *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.* Sen. Thiest. Act. 2.

oncle, & se réserva pour les Ouvrages d'agrément, où elle a fait paroître autant de délicatesse que d'esprit. On lit encore avec plaisir plusieurs petites Pièces de Poésie de sa façon, insérées dans le Recueil du P. *Bouhours*. Ses liaisons avec les personnes les plus célèbres de son temps, prouvent qu'elle étoit agréable dans la société. Elle fut sur-tout intime amie de Mlle de *Scudery*, pour qui elle fit l'impromptu suivant, au sujet d'une Fauvette qui revenoit tous les printemps aux fenêtres de la chambre de cette Demoiselle.

Voici mon compliment

Pour la plus belle des Fauvettes :

Quand elle revient où vous êtes,

N'en déplaît à mon oncle, elle a du sentiment.

On lit dans une Lettre de M. *Fléchier* à la femme d'un Président de Rennes :
 » A l'égard de Mlle *Descartes*, son nom,
 » son esprit, sa vertu, la mettent à cou-
 » vert de tout oubli, & toutes les fois que
 » je me souviens d'avoir été en Bretagne,

je songe que je l'ai vue , & que vous y êtes “.

DESFONTAINES, [*Pierre-François Guyot*] né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745 ; le *Boileau* de notre siècle, qui auroit arrêté la décadence de la Littérature Française, *si Pergama dextrâ deendi posset*.

Ses Critiques ont été taxées de trop de sévérité : mais cette sévérité n'étoit-elle pas nécessaire , si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui. Il étoit naturel que l'Abbé *Desfontaines* fût sensible à la dégradation des Lettres ; personne ne connoissoit mieux que lui les regles & les raisons des regles ; personne ne les développoit avec plus de netteté , d'agrément & de clarté ; personne ne faisissoit avec autant de précision les différens degrés du beau & les moindres nuances du ridicule ; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts , il les sentoît vivement , & ne faisoit grace à rien. Est-il étonnant,

après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres Ecrivains de son temps, & même des Ecrivains célèbres qui ne vouloient être médiocres en rien ? De là, ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talens, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de Libelles, auxquels il eut la foiblesse d'être sensible, & qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avoient offensé. Mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugemens les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison & le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons Critiques.

J. B. Rousseau, M. Rollin, & tous ceux qui s'intéressoient aux progrès de la bonne Littérature, ont rendu, par leurs éloges, justice à ses talens & à ses lumières, & vengé, par leur amitié, l'honneur de ses sentimens. L'Auteur de la Métromanie a été long-temps de ce nombre. Il ne se

brouilla avec l'Abbé *Desfontaines*, que pour une * bagatelle. Le ressentiment de ce Poète a été trop loin ; il n'étoit pas nécessaire de composer cent & une Epigrammes contre ce Journaliste , comme il en avoit le projet. Une bonne suffit en pareil cas , & M. *Piron* eut le malheur de la faire.

DESFORGES MAILLARD, [*Paul*]

* Le sujet de cette querelle , dit M. *Fréron* , vint de ce que le Journaliste rapporta , dans une de ses Feuilles , ce fragment d'une Lettre écrite de la Haye par J. B. *Rousseau* à M. *Racine* le fils. *Je possède ici depuis quelques jours un de mes Compatriotes au Parnasse M. Piron est un excellent préservatif contre l'ennui ; mais , &c.* L'Abbé *Desfontaines* s'arrêta malignement à ce *mais*. Il y avoit , dans la Lettre de *Rousseau* ; mais malheureusement il part bientôt. M. *Piron* fut choqué du *mais* équivoque , & entreprit de s'en venger par cent & une Epigrammes , pour égaler les cent & une Propositions. Il en avoit fait une soixantaine , lorsque l'Abbé *Desfontaines* mourut. Il n'y en a que deux qui aient réussi.

des Académies d'Angers , de la Rochelle , de Caen , de Nancy , &c. né au Croisic en Bretagne en 1699 , mort en 1772.

Sans la singularité d'un stratagème dont il s'avisa , son nom ne seroit pas plus connu que ses Poésies ; mais on se ressouviendra toujours que pour donner du prix à ses Vers, il les fit paroître sous le nom imaginaire de Mlle *Malcrais de la Vigne*. La ruse lui réussit quelque temps. *Desforges* avoit été maltraité par les Journalistes sous son vrai nom , & Mlle *Malcrais de la Vigne* fut célébrée comme une dixième Muse. Plusieurs Poètes s'empressèrent de lui adresser des Madrigaux , des Epîtres : l'Auteur de la *Henriade* y fut trompé comme les autres , & lui fit des déclarations. Ce prestige dura jusqu'à ce que le Poète hermaphrodite eût repris son véritable sexe ; alors il redevint ce qu'il étoit , un homme médiocre. Cette anecdote prouve combien l'indulgence est naturelle à l'égard des femmes , & combien sont plus prudents les Auteurs qui continuent d'emprunter le nom de quelques-unes pour en parer leurs

Ouvrages, fans dévoiler indiscretément le mystère.

DESGROUAIS, [N.] Professeur au Collège Royal de Toulouse, né dans le Diocèse de Paris, mort en 1766.

On a défiguré son nom dans le *Nouveau Dictionnaire historique*, où on l'appelle *Destrouvais*. Cet Auteur ne méritoit pas cette remarque, s'il n'eût fait un Ouvrage mal digéré, à la vérité, mais qui, entre les mains d'un homme habile, eût pu être d'une grande utilité. Il a pour titre: *Les Gasconismes corrigés*; & pour but, de redresser les Habitans d'au delà de la Loire, sur une infinité d'expressions & de tournures vicieuses qu'ils emploient, sans se douter qu'elles le soient. Ce projet étoit louable, mais il auroit dû être bien rempli; au lieu que l'Ouvrage de M. *Desgrouais* manque de méthode, de précision, de clarté; ce n'est qu'un verbiage continuel qui dégoûte le Lecteur. Il falloit se borner à l'exposition & à la correction des façons de parler impropres, les ran-

ger dans un ordre méthodique & commode, & n'y insérer que des remarques indispensable. En fait de Grammaire, l'exposition des fautes est beaucoup plus utile que celle des préceptes, & c'est par-là que le travail d'un Ecrivain éclairé seroit très-avantageux aux Provinces Méridionales du Royaume.

DESHOULIERES, [*Antoinette du LIGIER DE LA GARDE*, femme de Guillaume DE LA FON, Seigneur] de l'Académie des Ricovrati de Padoue, née à Paris vers 1634, morte dans la même ville en 1694.

Si elle eût su se borner à son vrai genre ; elle jouiroit, sans aucun reproche, d'une place distinguée parmi les femmes qui font le plus d'honneur au Parnasse François. Ses Tragédies, au dessous du médiocre, prêterent au ridicule ; son injustice contre *Racine* fit tort à son jugement, & prouva que les femmes sont encore plus extrêmes que les hommes, quand l'esprit de cabale les conduit. Il ne faut juger de ses talens que par ses Poésies légères, qui sont plei-

de douceur & d'agrément. Ses *Idylles* tout-outrées offrent des modèles de Poésie bucolique. Elle a su y réunir le naturel de *Théocrite*, les graces & l'élégance de *Virgile*, à la délicatesse de *Moschus* & à la finesse de *Bion*. Il est fâcheux pour sa gloire, que la plus belle de toutes [les *Moutons*] soit à présent reconnue pour appartenir à *Coutel*, Poète qui lui étoit inférieur, comme on peut le voir à son Article.

Madame *Deshoulières* eut une fille qui cultiva aussi la Poésie, mais avec des talens bien inférieurs à ceux de sa mere.

DESLANDES, [*André-François*] de l'Académie de Berlin, mort en 1757, âgé de 67 ans.

Il a fait beaucoup d'Ouvrages, parmi lesquels il y en a d'utiles & d'inutiles, de bons, de médiocres, & de mauvais. On peut placer dans cette dernière classe celui qui a pour titre : *Réflexions sur les Grands Hommes qui sont morts en plaisantant*. D'abord, presque tous les Grands

Hommes qu'il cite ne le sont pas; secondement, leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries; enfin les réflexions de l'Auteur sur la mort, ne sont pas des réflexions, mais des faillies qui n'ont pas même le ton des faillies. Son *Art de ne point s'ennuyer* produit précisément un effet tout contraire. L'*Histoire critique de la Philosophie* annonce un mince Philosophe & un Littérateur médiocre, malgré tout le succès qu'elle a eu & tous les éloges qu'on en a faits. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens Philosophes, qui supposent de l'étude & des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'Auteur les a presque toutes puisées dans *Diogene Laërce* & dans les notes de *Ménage*.

Le meilleur Ouvrage de M. *Deslandes* est l'*Essai sur la Marine & le Commerce*, parce que l'utilité publique en est l'objet, & que d'ailleurs il est assez bien écrit. Il mérite encore des louanges pour son *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle*. Cette compilation où

il a mis beaucoup du sien , est très-intéressante , & prouve qu'il étoit plus fait pour les Sciences que pour la Morale.

DESMAHIS, [*Joseph-François-Edouard DE CORSEMBLEU*] né à Sully-sur-Loire en 1722, mort en 1761, un des plus agréables Poètes de ce siècle.

Ses Poésies légères l'emporteroient même sur celles de *Chapelle* & de *Chaulieu*, si l'esprit n'y étouffoit trop le sentiment. Ce défaut n'empêche pas qu'elles ne soient supérieures à tout ce qu'on a fait de nos jours en ce genre, pourvu qu'on excepte les Pièces fugitives de M. de *Voltaire*, de M. le Chevalier de *Boufflers*, & une grande partie de celles de M. *Gresset*. Il a surtout une tournure de pensées, vive, naturelle, & délicate; sa versification est douce, harmonieuse, & facile; sa poésie, pleine d'images & d'agréemens; sa morale est utile, sans être austère; un peu trop voluptueuse, sans être cependant libertine; philosophique, sans être hardie ni indécente. Sa petite Comédie de *l'Impertinence*

est bien versifiée ; mais elle est plutôt un tableau piquant qu'une Comédie.

Quoiqu'Eleve de M. de *Voltaire*, M. *Desmahis* a toujours respecté la Religion, les mœurs, les Lettres, & les Loix. Dans toutes ses Productions il paroît plus jaloux de qualités du cœur que des talens de l'esprit, plus sensible à l'estime qu'aux applaudissemens. Telle est l'idée qu'on s'en forme à la lecture de son Epître à Madame de *Marville* : le Poëte y fait un aveu de ce qu'il a été, de ce qu'il étoit, & de ce qu'il désiroit être.

Mais c'est peu de prêter à ma Philosophie

Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie :

Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,

Plus d'une chaîne qui nous lie,

Et des engagements sacrés.

Nous naissons tous sujets d'une double Puissance ;

Chaque Peuple a son Culte, & chaque Etat ses

Loix :

Malgré l'audace impie & l'aveugle licence,

Respectons les Autels, obéissons aux Loix.

Toujours vertueux par système,

Coupable trop souvent, mais par fragilité,

Du moins, lorsque d'*Aaron* j'entends la voix
suprême,

Fidèle Israélite, & m'oubliant moi-même,
De ma folle raison j'abaisse la fierté,
Et laisse captiver devant un diadème
Mon impuissante liberté.

Cependant, ennemi du cruel fanatisme,
Secrètement blessé d'un trop grand despotisme,
Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers.

Telle est mon ame toute entiere,
Et telle sera la matiere
De mes Ecrits & de mes Vers.

Il a tenu parole, & on ne peut que regretter qu'il n'ait pas joui d'une plus longue vie. Ses sentimens répondoient du bon usage de ses talens; la maturité de l'âge en eût vraisemblablement écarté la frivolité, y auroit substitué l'empreinte d'une raison plus solide, & l'on n'eût pas eu à craindre de voir sa vieillesse déshonorée par des Productions propres à déshonorer tous les âges.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN,
[*Jean*] de l'Académie Française, né à

Paris en 1595, mort dans la même ville en 1676, Poëte extravagant, aussi célèbre par la fécondité, les délires & les platitudes de sa Muse, que par le prestige étonnant qui rendit le Cardinal de *Richelieu* son zélé protecteur. Ses Comédies, ses Tragédies, ses Poésies héroïques, tous ses Ouvrages en vers sont risibles, par les inepties qui y fourmillent d'un bout à l'autre. Ce qu'il a écrit en prose ne vaut pas mieux. Ses Romans, ses Dissertations, ses Critiques, ses Traductions, ses Livres mystiques n'ont pas le sens commun, & on disoit très-bien d'un de ses Ouvrages, intitulé les *Délices de l'esprit*, qu'il falloit mettre à l'Errata : *Délices*, lisez *Délires*.

DÉSORMEAUX, [N.] Avocat, Historiographe de la Maison de Bourbon, Bibliothécaire de M. le Prince de Condé, de l'Académie des Inscriptions, de celle de Dijon & d'Auxerre, né en 17..

Quoique l'Histoire soit une des branches de notre Littérature la plus constamment cultivée, rien de plus rare cependant

dant parmi nous que les bons Historiens. Si on en excepte un petit nombre, dont la réputation se soutiendra dans tous les siècles, le reste n'offre qu'une multitude d'Ecrivains qui paroissent avoir méconnu l'esprit & le ton du genre auquel ils se sont attachés. M. *Déformeaux* est un de ceux qui, après s'être engagés dans la carrière, l'ont parcourue de nos jours avec d'heureux succès. Son *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne, l'Histoire de la Maison de Montmorency, de la Maison de Bourbon, celle du Grand Condé*, lui ont acquis l'estime du Public, par la sagesse avec laquelle il a traité ces différens sujets. Sa narration, qui pourroit être plus serrée, plus soutenue, offre néanmoins un style noble & gracieux par intervalles. C'est dommage qu'une trop grande abondance d'expressions poétiques, recherchées, qu'une surcharge d'épithetes, que des détails quelquefois minutieux, ôtent à ses Histoires cette vivacité qui entraîne, cette aisance qui plaît, cette gravité qui recommande également le Personnage &

l'Historien. Un autre écueil que M. *Déformeaux* auroit dû éviter, est une affectation trop sensible dans les louanges qu'il donne à ses Héros, une application trop marquée à passer légèrement sur les foiblesses & les fautes dont ils n'ont pas été exempts.* Pouvoit-il ignorer qu'il existe toujours de petits nuages dans la vie des plus grands hommes? C'est par ces éclipses sagement présentées, qu'on instruit les autres hommes, sans nuire à la gloire des Héros qui les ont éprouvées. L'Histoire n'est que le récit fidele des événemens; ces événemens parlent d'eux-mêmes, & on doit en écarter tout ce qui sent le panégyrique ou l'apologie.

Malgré ces Observations que nous croyons nécessaires, M. *Déformeaux* doit occuper une place distinguée parmi nos Biographes modernes. Il n'a pas fait de ses Histoires un champ de réflexions malignes, de satires indécentes, d'anecdotes puériles ou hasardées; & le ton d'honnêteté qui y regne les fera toujours goûter des Lecteurs sages, & des Littérateurs judicieux.

DESPORTES, [*Philippe*] Chanoine de la Sainte-Chapelle, Abbé de Tiron, Lecteur du Roi Henri III, né à Chartres en 1546, mort en 1606.

Despréaux dit, en parlant de *Ronsard*,

Ce Poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus *Desportes* & *Bertaud*.

En effet, *Desportes* fut bientôt se dégager du Pédantisme de *Ronsard*, qu'il avoit pris d'abord pour modele. Quand on est né avec le sentiment du vrai, on y revient toujours, quoiqu'un enthousiasme mal entendu puisse nous en éloigner quelquefois. Ses Poésies annoncent une imagination douce & brillante; les expressions en sont naturelles & délicates, le style simple & plein de graces ingénues. Ce fut dès Italiens qu'il apprit, dit-on, à répandre dans ses Vers un noble enjouement, tel qu'est celui qui regne dans ce Sonnet adressé à une Dame;

Je vous entends fort bien, ce propos gracieux,
Ces regards dérobés, cet aimable sourire,

G ij

Sans me les déchiffrer, je fais qu'ils veulent dire,
C'est qu'à mes ducats vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans, *Titon* n'est pas plus
vieux ;

Je vois déjà pour moi s'ouvrir le sombre Empire ;
Toutefois votre cœur de mon ame soupire ,
Vous en faites la triste & vous plaignez des Cieux.

Le Peintre étoit un sot, dont l'amoureux caprice
Nous peignit *Cupidon* un enfant sans malice ,
Garni d'arcs & de traits, mais nud d'acoustremens.

Il falloit, pour carquois, une bourse lui pendre,
L'habiller de clinquant, & lui faire reprendre ●
Rubis à pleines mains, perles & diamans.

Ce seroit s'exprimer foiblement, que de
dire que les Poésies de *Desportes* méritent
encore quelque estime : un Lecteur atten-
tif y trouvera plusieurs traits à admirer.
Il est le premier qui ait su répandre de
l'agrément & de la délicatesse dans les
Pièces érotiques ou de galanterie. On fait
encore par cœur plusieurs couplets de ses
Chansons.

Les talens de ce Poète furent récompen-

lés avec une magnificence dont on ne voit point d'exemple. On peut en juger par *Rodomont*, qui lui valut huit mille écus de la part de *Charles IX*, & qui n'est pas son meilleur Ouvrage. L'Amiral de *Joyeuse* lui donna pour un Sonnet l'Abbaye de Tiron, qui rapportoit alors trente mille livres; ce qui doit faire penser que *Desportes* vécut au siècle d'or de la Poésie. *Balzac* disoit que ses Vers lui avoient acquis un loisir de dix mille écus de rente; ce qu'on peut regarder comme un écueil contre lequel dix mille Poètes se sont brisés.

Henri III lui dit un jour, j'augmente votre pension, parce qu'il parut devant ce Prince avec un habit négligé.

Une chose qui contribue à augmenter la gloire de *Desportes*, est l'usage qu'il fit de la fortune que son mérite lui avoit procurée. Son caractère aimable, facile, doux, bienfaisant, généreux, le porta toujours à répandre ses bienfaits sur les jeunes Littérateurs moins heureux que lui, afin de les encourager; & la noblesse de

ses sentimens ne lui permit jamais de s'en vanter. Il eut cependant des envieux, & par-là des ennemis, parce que l'envie est toujours injuste. Un Auteur de son temps fit contre lui un Ouvrage intitulé la *Rencontre des Muses*, où il prétendoit que *Desportes* avoit tiré des Italiens tout ce qu'il y avoit de bon dans ses Poésies. Sa Réponse ne fut pas un amas d'invectives & de sarcasmes; encore moins employa-t-il son crédit à se venger. Il se contenta de dire à ses amis : *Si l'Auteur de cette Critique m'eût prévenu, je lui aurois donné de quoi grossir son Livre; car j'ai pris beaucoup plus de choses des Italiens qu'il ne pense.* On devoit pardonner volontiers des plagiats à un homme qui en convenoit d'aussi bonne grace; mais on est doublement en droit de les reprocher à ceux qui, les multipliant sans mesure, trouvent mauvais qu'on les mette en évidence.

DESPRÉAUX, [*Nicolas*] de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, né à Crône près de Paris en 1636, mort en 1711.

C'est assurément moins par conviction que par système, que plusieurs de nos Littérateurs importans ont renouvelé contre lui les critiques des *Perrault* & des *Cottin*. Ils ont si fort senti combien il étoit difficile d'égaler cette touche mâle & vigoureuse ; cette versification aussi nombreuse que correcte ; cette tournure de pensées tantôt lumineuse & piquante, tantôt forte, pittoresque & majestueuse, qui caractérise ce Poëte, que leur amour-propre a pris le parti le plus facile, celui de le décrier.

Depuis quelques années, il est du bon ton, dans la Littérature, de déprimer un Poëte qui a rendu les plus grands services aux Lettres, au goût, à la langue, & aux mœurs ; un Poëte estimé par excellence chez toutes les nations de l'Europe, & nommé par distinction le *Poëte François*. *Voltaire* est le premier qui ait ameuté contre lui tout le Corps des Pygmées Littéraires qui combattoient sous ses ordres. Il avoit ses raisons sans doute : *Despréaux* est en possession de la cime du Parnasse,

d'où il donne encore des Loix, que les bons esprits n'oublieront jamais ; & il ne falloit rien moins qu'une Confédération, pour le chasser de son domaine & mettre à sa place le Chef de ces petits Conjurés. Mais qu'est-ce qu'une armée de Mirmidons contre un redoutable Géant ? L'*Homme-montagne* n'a besoin que de se secouer, pour renverser tous les Lilliputiens. Ils ont beau s'écrier d'un fausset philosophique, qu'il n'a fait que copier *Horace & Juvenal*, qu'il n'est tout au plus qu'un bon versificateur, qu'il ne connut jamais le sentiment, que ses idées sont froides & communes, qu'il n'est pas enluminé comme eux, qu'il n'a qu'un ton, qu'une manière ; ils ont beau s'applaudir réciproquement de leurs prouesses littéraires, lever jusqu'aux nues l'entortillage & l'enflure de leurs pensées, ne trouver rien d'égal à la profondeur de leurs courtes vues, s'extasier sur le vernis de leurs mystérieuses expressions ; la voix noble & ferme de *Stentor* n'a qu'à se faire entendre, & aussitôt cette engeance mutine disparaîtra, avec

son Général , pour se cacher sous ses humbles pavillons.

Telle est en effet l'idée qu'on se formera de *Despréaux*, & des tentatives de ses Adversaires. Il ne faut que le lire , pour sentir l'énorme distance qui existera toujours entre lui & ceux qui prétendroient flétrir ou lui ravir ses lauriers.

Ils méprisent d'abord les Satires ; & pour rendre ce sentiment intéressant , ils affectent une fausse bénignité , ressource ordinaire & très-commode aux esprits médiocres , qui ont plus d'amour-propre que de talent. La Satire , il est vrai , a toujours été le fléau de leurs absurdes prétentions : mais sur qui doit-elle tomber ? Et qui sont ceux à qui *Despréaux* a porté les plus rudes coups ? Des Auteurs sans génie , sans talent , sans étude , & tout à la fois ambitieux , vains , & tranchans ; les Littérateurs plus habiles dans les mystères de l'intrigue , que dans ceux de la Littérature , qui , à la faveur des suffrages extorqués , prétendoient attirer les homma-

ges qui ne sont dus qu'au Génie ; des importans du second ordre , qui , se croyant en droit de décider de tout suivant leur caprice , s'efforçoient de substituer un faux culte à celui des véritables Divinités du Parnasse. De pareils travers ne seront-ils pas toujours l'aliment de la Satire ? Et quelle autre arme est plus propre à déconcerter ces petits Tyrans ?

Qu'on ne l'accuse point de malignité : il est si naturel à un esprit droit & juste , à un cœur ferme & généreux , d'éprouver les mouvemens du dépit , à la vue des usurpations ; le zèle pour la gloire des Lettres & les intérêts de l'équité est si prompt à s'enflammer contre des injustices absurdes & multipliées , que l'esprit vient comme de lui-même au secours de la raison outragée ; & du mélange de sa vivacité unie à la sensibilité du cœur , naissent ces traits vigoureux qui impriment tantôt le ridicule , tantôt l'opprobre sur les travers où sur les vices. Ainsi s'échauffoit la verve de *Juvenal*. En Poésie , comme

en Morale, un homme éclairé & équitable a toujours droit d'être indigné,

*Quoties de moribus audent,
Qui Curios simulant & Bacchanalia vivunt.*

D'ailleurs *Despréaux* oublia-t-il jamais que les défauts d'un Ouvrage n'ont rien de commun avec la personne de l'Auteur ? Sa plume n'attaqua que la médiocrité orgueilleuse, & respecta les qualités morales. Né avec un goût aussi sûr que délicat, doué d'un jugement aussi solide qu'éclairé, l'esprit de critique naquit en lui de la connoissance des regles & du zele pour leur observation. Dans toutes ses Satires, fidele aux vrais principes, il n'emploie le sel de la plaisanterie, que pour mieux marquer les défauts & les proscrire plus sûrement. Tantôt agréable & piquant, un bon mot lui suffit pour faire sentir l'absurdité d'un Ouvrage : tantôt plein de force & d'énergie, un seul trait parti de sa plume devient le fléau du vice & l'hommage de la vertu. Réunissant l'impétuosité de *Juvénal* à l'enouement d'*Horace*, il rend dans ses vers

les impressions de son ame, & rappelle aux loix du Goût & de la Raison.

Tel est le caractère général de ses Satires, où la simplicité, le naturel, la fécondité, l'imagination, la variété des pensées & des tours, prêtent un secours mutuel, & procurent à l'esprit de nouvelles lumieres & de nouveaux plaisirs. Celle qu'il adresse à son esprit, est sur-tout un chef-d'œuvre d'adresse & de sagacité. Justesse de raisonnement, force de pensées, élégance de style, finesse d'expression, sagesse de morale, tout y plaît, tout y attache, & les vers en sont si bien frappés, qu'il est impossible d'en faire de meilleurs dans notre Langue. La précédente, qui est tout-à-fait dans le goût de *Perse*, le dispute également à ce que les Poëtes anciens ont fait de mieux en ce genre. S'il s'en trouve quelques-unes de médiocres, cette médiocrité même a toujours son prix; elle est celle d'un homme de haute taille qui se baisse, sans que les tailles ordinaires & communes puissent en tirer avantage pour s'égalér à lui.

Nous ne parlerons point de ses Epîtres, puisqu'on est assez généralement d'accord qu'elles sont préférables à ses Satires. Nous remarquerons seulement que la neuvieme l'emportera toujours sur les meilleures Poésies de ce siècle. Rien de plus sublime, pour le fond des pensées; rien de plus séduisant, pour la versification; rien de plus profond & de plus lumineux, pour la morale. Où trouver une touche plus philosophique, que dans la Description des maux qui suivent la mollesse & l'oisiveté? Tout le monde fait par cœur l'éloge qu'il y fait du vrai; tout le monde est intéressé à en adopter les idées & à en pratiquer les leçons.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver combien il étoit né Poëte. Que penser, après cela, de ceux qui prétendent lui disputer ce titre? Ils ont donc oublié que le *Lutrin* sera toujours notre premier Poëme? Si la *Henriade* l'emporte par l'intérêt des objets; celui-ci, de l'aveu de tous les Connoisseurs, lui est préférable par la singularité & les richesses de la

fiction, la justesse & l'entente du plan ; l'unité d'action, les ressorts de l'intrigue, la fécondité des détails, la variété des tableaux, & la magie d'un style soutenu & toujours adopté aux différens caractères du sujet. Ceux qui ne seroient pas capables d'en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qu'on a fait de ces deux Poëmes, inséré dans les Opuscules de M. Fréron, & dans le *Commentaire sur la Henriade*, par M. de la Beaumelle.

Mais quand *Despréaux* n'auroit pas fait le *Lutrin*, seroit-on plus en droit de lui disputer les qualités qui font le vrai Poëte ? N'y a-t-il pas de la Poésie, & de la plus haute Poésie, dans la plupart de ses Epîtres ? Celle où il décrit le passage du Rhin, ne réunit-elle pas tout ce que le génie poétique peut avoir de plus pompeux, de plus vif, de plus pittoresque ? N'en trouve-t-on pas mille traits dans son *Art poétique*, où il a eu le talent de répandre les fleurs de l'imagination sur l'aridité des préceptes, d'enrichir les détails

de quantité de traits , dont le moindre annonce l'Homme de génie ? Ce seul Poëme , que nous regardons comme son chef-d'œuvre, aura toujours pour garans de son immortalité, la gloire des difficultés vaincues, & celle d'une utilité generale.

Les Détracteurs de *Despréaux* n'osent pas, il est vrai, disconvenir de la beauté de cette Poétique ; mais ils tâchent d'affoiblir le mérite de l'Auteur, en disant qu'elle n'est qu'une imitation de celle d'*Horace*, & le plus souvent une simple traduction.

Cette imputation est d'autant plus révoltante, qu'il n'y a, pour ainsi dire, qu'un rapport très-éloigné entre les deux Ouvrages. Celui d'*Horace* n'est ni un Poëme, ni un Traité complet des regles de la Poésie ; ce n'est qu'un Recueil de réflexions, une Epître sans plan, sans méthode, sans liaison. On y passe rapidement d'une matiere à l'autre ; on revient, après quelques écarts, à des objets déjà traités, & les regles particulieres sont confondues avec les principes généraux. L'Ou-

vrage de *Boileau* est au contraire un Poëme dans toutes les regles. Il est conduit sur un plan général, qui comprend tous les objets divisés en quatre Chants; chaque Chant a son plan particulier, & tout s'y trouve traité avec autant de méthode que de grace & de clarté. Enfin l'Art poétique d'*Horace* est un magasin d'excellens Tableaux, jetés au hasard les uns les autres; celui de *Despréaux*, une galerie de peintures rangées avec ordre & symétrie, d'où résulte un tout, une histoire qui plaît & intéresse par les nuances & les gradations que le Poëte y a su ménager.

Quant au reproche de s'être approprié le plus grand nombre des Vers d'*Horace*, écoutons à ce sujet un Duc Littérateur, dont le suffrage doit paroître d'autant moins suspect, que dans le Parallele qu'il a fait du génie du Poëte d'*Auguste* & de celui de *Louis XIV*, ce n'est pas au Poëte François qu'il a prodigué le plus d'éloges.

» Bien des gens semblent vouloir regarder l'Art poétique de *Despréaux* comme
» une compilation de celui d'*Horace*: Je

» ne fais si c'est mauvais goût ou mau-
 » vaise foi; mais il me semble nécessaire
 » que l'un ou l'autre ait enfanté cette opi-
 » nion. Parmi environ douze cents Vers
 » qui composent l'Art poétique de *Des-*
 » *préaux*, il y en a peut-être une cin-
 » quantaine d'empruntés ou de traduits,
 » si l'on veut, d'*Horace*. Le *Tasse* en a
 » pris à proportion bien d'avantage dans
 » *Virgile*, sans qu'on l'ait accusé d'avoir
 » compilé l'*Enéïde*. D'ailleurs, ce n'est pas
 » en cela que consiste la vraie ressemblance
 » des Ouvrages; c'est dans leurs propor-
 » tions, c'est dans leur emplacement
 » qu'elle se trouveroit : mais rien de tout
 » cela n'est pareil chez nos deux Poètes “.

A-t-on plus de raison d'accuser *Des-*
préaux de manquer de sentiment? Et
 qu'importe le sentiment, pourvu qu'on
 ait le ton qui convient! D'ailleurs le sen-
 timent n'est-il pas déplacé par-tout où il
 n'est pas nécessaire? Et quoi de plus ridi-
 cule, que de reprocher à un Poète sati-
 rique, didactique ou héroï-comique, de
 n'en avoir pas mis dans ses Ouvrages? A

quel genre de sentiment pouvoit se livrer l'Auteur de la Satire à son esprit, de l'Art poétique, du Lutrin ? Les Zélateurs du sentiment, qui en ont eux-mêmes si peu, voudroient-ils qu'il eût perverti les genres ; qu'il nous eût donné des doléances aussi déplacées que celles qui nous endorment dans leurs Romans, dans leurs Tragédies, dans leurs Œuvres philosophiques, dans leurs Comédies.... ? *Juvenal* & *Perse* en ont-ils mis dans leurs Satires ? *Horace* en a-t-il étalé dans son Art poétique ? *Moliere*, *Regnard*, & tant d'autres de nos Poëtes en ont-ils affecté la manie ? Et va-t-on reprocher à *Corneille* & à *Racine* de n'avoir pas inséré des faillies & des bons mots dans leurs Tragédies, comme on fait un crime à *Boileau* d'avoir négligé dans ses Œuvres un ressort qui leur étoit absolument étranger ?

Après avoir vengé sa gloire poétique, nous pourrions nous étendre encore sur celle qui lui est due en qualité de Prosauteur. Tout le monde connoît sa belle Traduction de *Longin*, & ses Réflexions cri-

tiques contre *Perrault*. Ces deux Ouvrages, écrits avec autant de noblesse que de naturel & de solidité, suffiroient, auprès des Connoisseurs, pour assurer à tout autre Ecrivain une réputation préférable à celle dont jouissent plusieurs de nos Littérateurs modernes les plus renommés.

Finissons cet article, en déclarant encore à tous les *Aristarques* du nouveau Monde Littéraire, que, malgré leurs efforts, leurs Dissertations, leurs Sentences, leurs Satires, *Despréaux* n'en fera pas moins celui de tous nos Poètes dont on a retenu & dont on citera toujours le plus de vers; celui qui, le premier, a déployé les richesses de notre Langue, & qui l'a portée, par ses Ouvrages, au degré d'estime où elle est parvenue depuis; celui qui a fait le plus régner le bon goût, & a le plus fortement attaqué le mauvais; celui qui a su le mieux réunir l'exactitude de la méthode & la vivacité de l'imagination; le sel de la bonne plaisanterie, & le respect dû à la Religion & aux mœurs; l'art de lancer le ridicule, & celui

de louer avec délicatesse ; le talent d'imiter , en paroissant original ; la distinction unique d'être tout à la fois Législateur & Modele ; & , pour tout dire enfin , il ajoutera à tous ces genres de gloire , ce qui donne le plus de droit aux hommages de la vertu , les qualités du cœur. Qu'on lise les Mémoires de sa vie ; on y applaudira à la générosité de ses bienfaits , répandus sur les Littérateurs qu'il se croyoit obligé d'attaquer dans ses Ecrits ; on y apprendra qu'il a été le bienfaiteur de *Linziere* , qui ne cessoit de déclamer contre lui ; qu'il donna des secours à *Cassandre* , dont il estimoit peu les talens ; qu'il se réconcilia avec *Perrault* , en oubliant ses calomnies ; qu'il rendit justice à *Boursault* , en reconnoissant son mérite qu'il avoit trop méconnu ; qu'il conserva au célèbre *Patru* sa Bibliothèque , en l'achetant plus cher qu'il ne vouloit la vendre , & en lui en laissant la jouissance ; qu'il osa refuser le paiement de la pension que lui faisoit *Louis XIV* , en disant à ce Prince , qu'il seroit honteux pour lui de la rece-

voir, tandis que *Corneille*, qui venoit de perdre la sienne, par la mort de *Colbert*, se verroit privé de ses bienfaits : ce qui valut à ce dernier un présent de deux cents louis ; qu'il eut un grand nombre d'amis dans les rangs les plus élevés, comme parmi les plus célèbres Littérateurs de son temps, & qu'il les conserva toute sa vie.

Ce ne fut donc pas la malignité du cœur, la haine ou la vengeance qui enfantait ses Satires ; ce fut une équité inflexible, jointe à la vigueur du génie & au zèle pour la gloire des Beaux-Arts. Si on ose nous répéter encore qu'il manquoit de sentiment, nous dirons qu'il aimait mieux le mettre dans ses actions que dans ses Ouvrages, & qu'il n'en est que plus estimable. Il est si ordinaire de paroître sensible dans un Discours ou une Epître, & d'être impitoyable dans la Société, que l'éloge du sentiment a toujours l'air d'un blasphème, dans ceux qui en parlent avec trop d'affectation.

DESTOUCHES, [*Philippe Néricault*] de l'Académie Française, né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754.

Quand il n'auroit fait que la Comédie du *Glorieux* & celle du *Philosophe marié*, il n'en mériteroit pas moins un des premiers rangs parmi les Poètes comiques. Ses autres Pièces n'ont pas, à la vérité, le même mérite; mais elles n'en prouvent pas moins son talent & sa supériorité dans le genre qui lui étoit particulier.

Le *Glorieux* peut être mis à côté des bonnes Pièces de *Molière*. Plan, ordonnance, action, caractères, comique, dialogue, style, versification, tout y annonce un Peintre habile à saisir les nuances du ridicule, & à le présenter dans un jour propre à le faire ressortir. Le *Philosophe marié* est d'un autre genre de mérite: il prouve combien *Destouches* avoit de ressource dans l'imagination: conduire pendant cinq actes, sans langueur & sans inutilité, un sujet qui paroît capable de fournir tout au plus deux ou trois scènes, ne sauroit être l'Ouvrage que d'un esprit

qui connoissoit les secrets du cœur & savoit tout ramener à l'action théâtrale.

Ses autres Comédies sont moins achevées, & supposent, malgré leurs défauts, des talens singuliers pour la bonne Comédie. Sans avoir la force comique de *Molière*, ni la gaieté de *Renard*, il a plus tiré de son propre fonds que ces deux Poètes. Plus adroit, plus heureux dans ses dénouemens que le premier; plus décent, plus moral que le second, il ne perd jamais de vue le but de la vraie Comédie, qui est de corriger les hommes, de guérir leurs travers, en les amusant. *Molière* a plus de génie; *Regnard* plus de vivacité: *Destouches* a pour lui la sagesse & la régularité. Il pourroit donc marcher à côté d'eux, si trop de monotonie dans la coupe de ses Pièces & dans les contrastes, un dialogue quelquefois diffus, un ton trop froid & trop réservé, ne devoient le céder aux saillies vives & piquantes de l'Auteur du *Légataire*, & au sel soutenu de celui des *Femmes Savantes*, du *Mi-*

santhrope, & des premiers chef-d'œuvres de notre Théâtre comique.

Destouches mourut regretté de tous ceux qui l'avoient connu. On fait qu'il fut employé dans les négociations avec succès. Il avoit composé, peu de temps avant sa mort, une Réfutation de *Bayle*, que ses héritiers n'ont pas jugé à propos de rendre publique. Il avoit composé aussi un Recueil d'Epigrammes, & l'on prétend que c'en eût été une cruelle contre sa mémoire que de les faire paroître.

DIDEROT, [*Denis*] de l'Académie de Berlin, né à Langres en 1714, Auteur plus prôné que savant, plus savant qu'homme d'esprit, plus homme d'esprit qu'homme de génie; Ecrivain incorrect, Traducteur infidèle, Métaphysicien hardi, Moraliste dangereux, mauvais Géometre, Physicien médiocre, Philosophe enthousiaste, Littérateur enfin qui a fait beaucoup d'Ouvrages, sans qu'on puisse dire que nous ayons de lui un bon Livre. Telle est l'idée qu'on peut se former de

de M. *Diderot*, quand on l'apprécie en lui-même, sans se laisser éblouir par les déclamations des avortons de la Philosophie, dont il a fait entendre le premier les grands hurlemens parmi nous.

Il faut que la vérité ait changé de nature, depuis qu'il a entrepris de nous l'enseigner. Ses principaux effets sont d'éclairer, de saisir, de pénétrer : les Vérités de M. *Diderot* n'ont aucun de ces caracteres. *Lycophron* protestoient publiquement qu'il se pendroit, s'il ne se trouvoit quelqu'un qui pût entendre son Poëme de *la Prophétie de Cassandre* : on diroit que notre Prophete moderne a fait le même serment. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans ses Ouvrages des étincelles de lumieres, des maximes fortes, des traits hardis, des morceaux pleins de force & de vigueur ; mais ces découvertes ne se font que par intervalles, & souvent les intervalles sont très-longes. On est obligé de marcher longtemps dans les ténèbres, avant d'appercevoir des lueurs ; de se repaître de fumée, avant de trouver un peu de nourriture

solide ; de s'engager dans un labyrinthe raboteux , avant de rencontrer un espace de chemin droit & praticable. Peut-être cet Auteur s'est-il persuadé que l'obscurité dans les pensées & dans le style seroit propre à donner du prix à ses Productions ? Mais on a décidé depuis long temps que nous étions dispensés de le comprendre , parce qu'il est évident qu'il ne s'est pas toujours compris lui-même. *Je ne crois pas* , disoit un Académicien du dernier siècle , *que ceux qui sont si inintelligibles , soient fort intelligens*. Cette sentence , fondée sur la vérité , est un arrêt terrible contre les Ecrits de M. *Diderot*. Que sera-ce , si nous ajoutons avec *Quintilien* , que *plus un Ecrivain est médiocre , plus il est obscur* ?

Qu'on ne croye cependant pas que ce Génie mystérieux ait tout tiré de son propre fonds : le plus souvent il n'a fait que copier les autres , ce qui le rend plus inexcusable d'être inintelligible. Les *Principes de la Philosophie morale* ne sont qu'une Traduction très-libre de l'*Essai sur le mérite & la vertu* de Mylord *Shafters-*

bury. Sans vouloir discuter ici le mérite de l'Original, c'est assez de faire remarquer qu'il ne s'agissoit pour le Traducteur, que d'employer un style clair, précis, & correct; c'est ce que M. *Diderot* n'a pas jugé à propos de faire : il s'est contenté de se rendre sensible dans les notes; mais une douzaine de notes suffisent-elles pour former un bon Livre?

Les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* appartiennent en grande partie à *Bacon*, ce dont l'Auteur ne s'est nullement mis en peine de nous avertir. Il est vrai que les pensées du Chancelier d'Angleterre deviennent méconnoissables par la maniere étrange dont elles sont travesties : c'est un corps robuste duquel on n'a fait qu'un squelette, sans y laisser la moindre apparence de nerfs & de muscles; tout y est en germe, tout y est si *recondit* & si obscur, qu'on peut regarder cette *Interprétation* comme beaucoup plus inintelligible que le texte. Il ne faut pas croire au reste, que cette obscurité vienne du fond des matieres; un esprit sage ne doit pas les

traiter, quand il n'est pas capable de les éclaircir, & l'esprit net & méthodique fait rendre tout sensible : c'est ainsi que *Bacon*, *Mallebranche*, l'Auteur des *Mondes*, M. l'Abbé *Condillac*, ont trouvé moyen de mettre leurs idées à la portée de tout Lecteur. On peut donc assurer que c'est sans l'aveu de la Nature que M. *Diderot* a pris sur lui d'en être l'interprète.

A-t-il eu plus de mission pour se charger de la fonction de Rédacteur de ses loix ? Son *Code*, dit *de la Nature*, est-il exempt des défauts qu'on vient de lui reprocher ? ou plutôt ne joint-il pas à tous ces défauts celui d'exposer un système de politique impraticable ? N'y trouve-t-on pas des déclamations plus qu'indécentes contre les Ecclésiastiques & les Moines ? Les contradictions les plus lourdes ne s'y accumulent-elles pas, pour ainsi dire, les unes sur les autres ? N'y remarque-t-on pas une confusion d'idées indigestes, communes, extravagantes, & par-dessus tout, un style froid, dur, rebutant ?

Ce n'est pas l'obscurité : qu'on peut reprocher à ses *Pensées Philosophiques* ; elles sont très-claires. On pourroit dire encore, que plusieurs sont profondes, qu'elles renferment des sentimens vifs & pleins de chaleur ; qu'en général elles sont exprimées avec énergie & précision : mais à quoi serviroient tous ces éloges , si on ne peut se dispenser d'ajouter que la plupart sont impies, & le reste hasardé ? D'ailleurs, c'est un bien encore que Mylord *Shaftsbury* est en droit de réclamer ; il ne faut que lire, pour s'en convaincre, les *Œuvres* de ce penseur Anglois, dont, par parenthèse, on a donné une assez mauvaise Traduction.

Enfin M. *Diderot* est connu , par excellence , pour avoir été le Dessinateur de l'Encyclopédie, l'Entôleur des Ouvriers, & l'Ordonnateur des travaux. Nous répéterons d'abord, d'après une foule de Critiques, que cet Ouvrage n'a été pour lui qu'un enfant adoptif dont *Bacon & Chambers* ne l'avoient pas fait légataire. Nous ajouterons ensuite, que l'excellent *Prospec-*

tus qui l'annonçoit avec tant de pompe; n'a produit comme la caverne d'*Eole*, que du vent, du bruit, & du désordre; & que la plupart des articles de ce Dictionnaire informe, auxquels on a mis le nom de M. *Diderot*, ne sont que la compilation de quelques Ouvrages médiocres qu'il n'a fait qu'altérer & abréger.

Nous ne dirons rien de la *Lettre sur les Aveugles*, ni de celle *sur les Sourds*, qui semblent faites pour n'être lues ni entendues.

Se feroit-on douté que cet Auteur philosophe eût daigné s'abaisser jusqu'à des Ouvrages d'agrément? ou, pour parler selon l'ordre historique, ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que des Ouvrages d'agrément ait été le prélude de ses Œuvres philosophiques? Et quels Ouvrages d'agrément! *Les Bijoux indiscrets*. Ceux qui ont lu ce Roman ordurier, pourroient-ils jamais le placer parmi les Productions légères, quand même la monotonie, le verbiage, & sur-tout l'obscénité, qui y regnent, ne l'excluroient pas du nombre des

Ouvrages frivoles qui peuvent amuser quelquefois les honnêtes gens?

Il a composé outre cela deux Comédies , mais larmoyantes : l'une est , *Le Pere de Famille*, l'autre , *Le Fils naturel*. La premiere , dont le sujet est dû à M. Goldoni , précédée d'une Préface pleine de sentimens raisonnables, intéressans & bien exprimés , peut figurer parmi les Pièces de ce genre , si opposé au génie & au vrai goût. *Le Fils naturel* fut présenté il y a peu de temps sur le Théâtre , au Public , qui le regarda comme un bâtard ignoble , & , par le mauvais accueil qu'il lui fit , força son Pere de le retirer.

Tel est le jugement que nous avons cru devoir porter sur les Ouvrages de M. Diderot. Nous ne craignons d'être accusés de partialité , que par ceux qui sont plus zélés pour la Philosophie actuelle , que pour la raison & la saine Littérature , espece d'hommes qu'on peut diviser en deux classes : les uns ressemblent à ces peuples imbécilles qui croyoient leurs Oracles infailibles , pour quelques prédictions jus-

rifiées par le hasard : les autres ressembtent aux Prêtres de ces mêmes idoles, qui profitoient de l'ignorance & de la crédulité publique, pour accréditer les mensonges les plus extravagans.

C'est par-là qu'on peut expliquer la grande célébrité de M. *Diderot* dans les esprits frivoles de la Nation, & dans les esprits trop crédules des Etrangers. Mais comment pourra-t-on jamais concilier cet enthousiasme avec la haute opinionion que notre siècle a de ses propres lumieres ? Sera-t-il croyable qu'en se laissant aller à l'intempérance des idées, en prétendant annoncer la vérité dans des accès de délire, en faisant hurler la raison d'un ton d'énergumene, en étalant des maximes gigantesques, en combattant les sentimens reçus, en se parant d'une morgue plus burlesque que philosophique ; sera-t-il croyable que M. *Diderot* ait pu parvenir à se faire regarder comme un homme rare ?

Les Philosophes, dont il passe pour être un des Coryphées, ne réfléchiront-ils

Jamais sur la foiblesse de leurs ressources, sur l'inconséquence de leurs principes, sur l'instabilité de leurs triomphes? L'expérience des siècles passés ne devoit-elle pas leur faire craindre les disgrâces éclatantes que leurs prédécesseurs ont essuyées, après quelques instans de vogue promptement remplacés par le ridicule & le mépris? Ignorent-ils que les siècles de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, n'ont cessé d'être les beaux siècles de la Littérature & de la saine raison, que quand l'esprit philosophique a commencé à égayer & à abrutir les autres genres d'esprit? que par conséquent le siècle de *Louis XIV*, avec les mêmes symptômes, doit amener les mêmes revers? &, pour parler avec plus de vérité, la Philosophie n'est-elle pas déjà venue au point de se décrier par ses propres Ouvrages? & ses Zélateurs ne sont-ils pas à la veille de ne conserver que le nom de *Sophistes*, le seul que dans tous les temps on a jugé propre à les caractériser?

DINOUART, [*Joseph-Antoine-Toussaint*] Chanoine de St. Benoît, de l'Académie des Arcades de Rome, né à Amiens en 1716; successivement Poète Latin, Poète François, Traducteur, Commentateur, Historien, Compilateur, Journaliste, sans qu'on puisse dire qu'il ait réussi dans aucun genre.

Les moins mauvais de ses Ouvrages sont des compilations, parce qu'elles contiennent peu de choses de lui. De ce nombre sont sa *Rhétorique du Prédicateur*, son *Traité de l'Eloquence du corps*, deux Ouvrages où se trouve réuni, sans méthode & sans goût, ce que *Cicéron*, *Quintilien*, & parmi nous *Fénélon*, *Rollin*, le Pere *Lami*, *Sanlecque*, *Lucas*, l'Abbé de *Villiers*, l'Abbé *Mallet*, ont écrit sur ces matieres si fort rebattues. On y reconnoît sans peine ce que M. l'Abbé *Dinouart* y a ajouté. Il seroit difficile de douter, par exemple, que les remarques & les expressions suivantes, tirées du *Traité de l'Eloquence du corps*, ne soient de sa façon: » Une taille trop haute est, dit-il, une

» difformité dans un Orateur. Ces figures
 » colossales ont quelque chose d'effrayant
 » & qui choque la vue. *On ne peut croire*
 » *que la Nature, qui donne à tous les hom-*
 » *mes une mesure ordinaire de bon sens,*
 » *leur en ait dispensé à proportion de leur*
 » *taille; on y suppose toujours du vide.*
 » Je ne crois pas qu'on puisse louer beau-
 » coup cet avantage, *qui ne peut être ef-*
 » *timable que dans les poutres* ". Pour
 engager les Prédicateurs à tenir la tête
 droite, il les avertit très-élégamment,
 qu'une tête baissée déplaît, *parce que cette*
contenance est commune aux dévotes. Pour
 joindre à ses préceptes des motifs plus
 pressans encore, il veut qu'on redresse les
 Orateurs, en leur plaçant *la pointe d'une*
épée sous le menton. Il faut cependant pren-
 dre garde, en relevant la tête, ajoute-t-il,
d'imiter le mouvement des oiseaux qui boi-
vent. Selon ses judicieuses remarques, *le*
front haut marque la paresse; le petit, la
légèreté; le rond, la colere. » Il faut bien
 » se garder encore d'ouvrir les yeux ni
 » trop, ni trop peu, *de cligner ni de cli-*

» *gnoter*, de faire comme quelques Pré-
» dicateurs, qui ouvrent la bouche avec
» tant d'effort, *qu'ils semblent vouloir y*
» *faire entrer leur Auditoire*, & d'en imi-
» ter certains qui remuent la mâchoire
» inférieure avec tant de force, *qu'ils*
» *paroissent croquer des noix*. Je ris, pour-
» suit-il encore, *de voir ces Orateurs*,
» *qui, boursoufflés comme des Maures*, ou-
» vrent la bouche comme s'ils vouloient
» parler à leurs oreilles, & dont les mâ-
» choires se choquent dans la colère comme
» deux beliers. A l'égard de leurs doigts,
» il faut qu'ils soient près les uns des
» autres, *pour éviter la patte d'oye*. J'aime
» mieux une main un peu ardente, que
» celle qui est engourdie, & qui paroît
» toujours *avoir la crampe aux doigts*.
» Mais craignez d'imiter ces *doigts vola-*
» *ges*, qui semblent tracer en l'air toutes
» les lignes de *Mathématiques*. On com-
prend aisément combien des préceptes
sentis & annoncés de cette manière sont
propres à se faire goûter. Ne croit-on pas

voir *Arlequin* donner des leçons & des exemples de gravité ?

Il en est à peu près de même des autres Ouvrages de M. l'Abbé *Dinouart*. Il a le secret de pervertir les genres; & le *Journal Ecclésiastique*, qu'il a fait succéder au *Journal Chrétien*, dont son style a hâté la ruine, se ressent encore plus de la fatalité de sa plume.

DIXMERIE. [N. DE LA] Ce Littérateur, sans avoir des talens supérieurs, ne laisse pas d'être fort au dessus de sa réputation. Ses Contes sont moins agréables, à la vérité, que ceux de M. *Marmontel*; mais ils sont plus moraux, plus variés, & annoncent une ame plus sensible. On trouve dans ses Poésies, de l'aisance & de la simplicité, qualités néanmoins insuffisantes pour former un bon Poëte.

Ce qui nous paroît vraiment mériter de justes éloges, ce sont les Notes qui accompagnent son Ouvrage intitulé *les deux âges du Goût*. On peut dire à ce sujet, que l'accessoire l'emporte sur le

fond. Ces Notes sont judicieuses, instructives, écrites avec autant de netteté que de correction. Le seul défaut qu'on y trouve, consiste dans une indiscrete profusion d'éloges; tous les Auteurs y sont loués : c'est le moyen de n'en louer véritablement aucun. Dans l'*Eloge* qu'il a publié de feu M. de *Voltaire*, on trouve la même prodigalité d'encens. Ses jugemens sur les différens Ouvrages de cet Ecrivain supposent de l'esprit, un grand fonds de Littérature, & le talent de s'exprimer avec autant d'élégance que de correction; mais ils sentent trop le louangeur enthousiaste. Une critique juste & réfléchie peut seule donner du poids à la louange, & quiconque n'a pas le courage de blâmer quelquefois, s'expose à l'être lui-même comme un fade adulateur. Le goût & la raison ont leurs droits; la crainte de déplaire ne sauroit jamais être un motif pour les sacrifier.

DOISSIN, [*Louis*] Jésuite, mort à Paris en 1753, à l'âge de 32 ans.

Ses deux Poèmes Latins, l'un sur la Sculpture, l'autre sur la Gravure, lui donnent une place distinguée à côté des *Commires*, des *Rapin*, des *la Rue*, des *Sanadon*, des *Vanier* & des *Marfy*, ses Confreres. Ce jeune Poëte les auroit peut-être surpassés, si la mort ne l'eût enlevé aux Muses dans le printemps de son âge. Son Poëme de la Sculpture, sur-tout, offre des descriptions & une force de coloris qui ressuscitent souvent la Langue d'*Auguste*. Si les Détracteurs de la Latinité des Modernes avoient lu les Poèmes du P. *Doiffin* & des autres Poëtes que nous venons de citer, ils n'auroient pas assuré si décidément que les François ne sauroient faire de bons Vers Latins.

DOLET, [*Etienne*] né à Orléans en 1509, mort à Paris en 1546.

Il avoit reçu quelques talens de la Nature. Né avec une grande vivacité dans l'esprit, il cultiva assez heureusement la Poésie Latine, les Sciences, & n'écrivoit pas mal, pour son temps, dans sa propre

Langue ; mais emporté par son imagination fougueuse , il s'engagea dans les plus pitoyables travers. Ses Eloges & ses Critiques , ses travaux & ses plaisirs , tout étoit outré par le peu d'empire qu'il avoit sur lui-même. Il n'avoit , soit dans ses Ecrits , soit dans ses mœurs , d'autres regles que ses propres opinions ; & , selon le génie des esprits sans principes & sans frein , il traitoit de fables les dogmes de la Religion , & d'entravés ridicules les loix de la probité. Avec un tel caractère il devoit naturellement s'attirer bien des revers ; aussi ne lui manquerent ils pas. Il parcourut tout le Royaume , & par-tout il se fit des affaires. A Toulouse , on le mit en prison pour un Discours qu'il eut la hardiesse de débiter contre les habitans de cette ville , & le Parlement en particulier. A Lyon , il commit un assassinat , & ne se sauva de l'échafaud que par le crédit de ses protecteurs. Dans d'autres villes , il se rendit coupable de nouveaux crimes , qui , joints à celui d'athéisme , dont il faisoit ouvertement profession , le firent condamner par le

Parlement de Paris, à être brûlé, & la Sentence fut exécutée.

On ne voit pas que les Philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil zélateur de la liberté. Son athéisme trop déclaré & trop pratiqué, l'a peut-être exclu de l'association, & a retenu les plumes éloquentes qui auroient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grace aux yeux des Auteurs du *Système de la Nature*. Les principes de cet Ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de *Dolet*, & le sort de *Dolet* a sans doute rendu plus prudents ceux qui ont voulu écrire comme lui.

Si l'on veut favoir comment on pensoit de son temps sur cet étrange personnage, on peut en juger par cette Lettre d'un certain *Jean Angeodanus*, où l'on ne trouvera pas la politesse du style, mais une peinture assez fidele d'un Athée. » Seulement à le voir, dit-il, on démêloit » un étourdi, un fou, un insensé, un » furieux, un enragé, un glorieux, un

„ impertinent, un menteur, un débau-
„ ché, un méchant, un querelleur, un
„ impie, un Ecrivain sans Dieu, sans
„ foi, sans religion quelconque ; & l'on
„ voyoit si bien tout cela, que ni le bronze
„ ni la toile n'eussent jamais pu être,
„ comme son visage, l'image d'un monf-
„ tre. Il est du nombre de ceux qui sont
„ à la fois, selon *Erasme*, à plaindre &
„ risibles. Il a déshonoré, autant qu'il
„ étoit en lui, à force de passions & de
„ vices, & les Belles-Lettres qu'il enten-
„ doit parfaitement, & le Saint-Chrême
„ qu'il avoit malheureusement reçu “.

DOMAT ou D'AUMAT, [*Jean*] Avocat du Roi au Siège Présidial de Clermont en Auvergne, sa patrie, né en 1625, mort à Paris en 1696, célèbre Jurisconsulte, & également versé dans les Langues & les Sciences. Son Livre des *Loix civiles dans leur ordre naturel*, excellent dans son es-
pece, très-estimé de ceux qui étudient le Droit & la Morale, n'est point dépourvu du mérite littéraire, par sa manière pure &

lumineuse dont il est écrit, & sur-tout par l'Introduction qui est à la tête de l'Ouvrage.

DONAT, [*Dominique*] de l'Académie des Arcades de Rome, né à Beziers en 1709, Ecrivain infatigable, & qui, à notre avis, aura bien de la peine à se faire une réputation, & encore plus à procurer du débit à ses Ouvrages, malgré les *Prospectus* qu'il en distribue, & d'après les *Prospectus* mêmes. Il ne s'attache qu'à des compilations sur la Topographie, les Généalogies, l'Histoire ecclésiastique, &c. Ce genre de travail peut être utile; il suppose de l'étude, des recherches, de la méthode, & cet Auteur peut avoir ces bonnes qualités; mais ce ne sont pas les qualités que le Siècle estime. Que ne fait-il des Ouvrages philosophiques ! Il aura du moins l'avantage de trouver, dans l'esprit de Corps, du zèle pour les faire acheter sur la parole de certains Prophetes, & celui de les faire vivre quelques jours dans les Sociétés merveil-

ses où ces Prophetes donnent le ton.

1. DORAT, [*Jean*] Professeur Royal en Langue Grecque à Paris, né dans le Limousin en 1507, mort à Paris en 1588.

Sa maniere d'enseigner cette Langue, contribua beaucoup à la renaissance des Lettres, & n'est pas le seul service qu'il leur rendit. Il établit chez lui une espee d'Académie, où l'on agitoit des questions de Littérature, propres à faire naître l'émulation de tous les gens d'esprit qui y assistoient. Ce fut là où *Ronsard* prit un goût si intrépide pour les Auteurs Grecs & Latins. Ce disciple enthousiaste ne garda nulle mesure dans l'estime qu'il avoit pour *Dorat*, & observa encore moins les regles du goût, dans les louanges qu'il lui donnoit. Si l'on veut juger des complimens de ce temps-là, en voici un échantillon.

*Je ferois grande injure à mes Vers & à moi,
Si, en parlant de l'or, je ne parlois de toi,
Qui as le nom doré, mon DORAT; car cette*

Hymne,

*De qui les vers sont d'or, d'un autre homme n'est
digne*

*Que de toi, dont le nom, la Muse & le parler
Semblent l'or que ton fleuve, Orence, fait couler.*

Non seulement *Dorat* peut être regardé comme le Pere commun des Poètes de son temps ; il fut encore Poète lui-même, & bon Poète, si l'on en juge par quelques-uns de ses Vers Grecs & Latins qui le firent surnommer par ses contemporains, le *Pindare Moderne* ; car alors on ne louoit que par comparaison. On a de lui des Odes latines, qui justifient, sinon l'excès de cette louange, du moins la justice de l'estime qu'on avoit pour lui. On est fâché qu'il soit l'inventeur de l'Anagramme, genre pitoyable, à la portée de tout le monde, parce qu'il n'exige qu'un peu d'application, & point du tout d'esprit. *Colletet* lui-même l'a apprécié à sa juste valeur, en disant dans une Epître à *Ménage* :

J'aime mieux, sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la Raison
Dans les replis d'un Anagramme,

Cet exercice monacal
 Ne trouve son point vertical
 Que dans une tête blessée ;
 Et , sur Parnasse , nous tenons
 Que tous ces Renverseurs de noms
 Ont la cervelle renversée,

2. DORAT, [*Claude-Joseph*] mort à Paris en 1780, âgé de 44 ans.

Son exemple prouvera vraisemblablement dans la suite, que beaucoup d'esprit, beaucoup d'Ouvrages & beaucoup de vogue, ne font rien moins que des titres solides pour une réputation durable.

Après avoir lu ses Odes, ses Héroïdes, ses Contes, ses Fables, ses Romans, ses Comédies, ses Tragédies, son Poëme sur la déclamation, les Lecteurs éclairés sont forcés de regarder tant de Productions, comme des especes de phosphores qui éblouissent un instant, pour se perdre ensuite dans l'obscurité. La plupart de ces Ouvrages pèchent par le choix du sujet, les autres par le plan ou l'exécution, tous par le défaut de naturel & de simplicité.

Ce n'est pas que M. *Dorat* n'eût du mérite & du talent : ses *Pieces fugitives* ont un ton & une physionomie qui lui sont particuliers & le distinguent honorablement de la foule des Poètes de nos jours. Elles offrent en effet une tournure d'esprit agréable, de la finesse, des détails vifs, des comparaisons ingénieuses, des images riantes, un coloris brillant, une touche délicate & facile, & une peinture assez vraie des travers aimables qui caractérisent notre Nation. Mais tous ces dons d'un esprit agréable sont-ils suffisants pour se soutenir, & peut-on ignorer que rien n'est plus sujet à perdre ses charmes ? Il faut, pour être assuré de toujours plaire, s'attacher à des ressorts plus essentiels & plus solides, c'est-à-dire, à ce naturel qui survit à tout, à cette chaleur vivifiante, à ce moëlleux séduisant & attrayant, qui naissent de la force du sentiment, & que l'esprit ne sauroit jamais suppléer. Les Poésies des *Chaulieu*, des *Voltaire*, des *Gresset*, ne subsisteront jamais que par ces heureux & véritables

principes de vie. Ces Poètes n'ont exprimé que ce qu'ils sentoient avec vivacité [au moins pour le moment]; par-là, ils ont su captiver & intéresser. M. *Dorat*, au contraire, n'exprimoit que ce qu'il voyoit, & ce qu'il voyoit ne paroît pas avoir affecté son cœur; les objets ne faisoient tout au plus que l'effleurer.

Sa Muse, à qui voudroit s'en former une idée, offriroit assez l'image d'une femme plus jolie qu'intéressante, sans cesse occupée à plaire, & plaisant en effet à ceux qui préfèrent l'Art à la Nature, l'esprit à la sensibilité, le ton pétillant & cavalier à la modestie & à la pudeur; ou, pour se la peindre plus exactement, elle annonce le caractère & les manéges d'une Coquette, qui; au milieu de son changement perpétuel d'ajustemens, de fantaisies, de conversation & de cercle, a toujours la même façon de s'habiller, la même démarche, les mêmes manières, le même jargon. Entraînée par son naturel, elle ne se porte que vers les plaisirs faciles, & les goûte sans que le cœur soit de
la

la partie. Elle est toujours spirituelle , souvent gaie , quelquefois raisonnable , mais par caprice.

Il est encore fâcheux que cette Muse pétillante & légère paroisse gâtée par le commerce des Actrices : trop de complaisance à parler d'elles , à en affecter le langage , est un défaut qui la dépare aux yeux de la bonne compagnie , & est très-propre à lui enlever bien des approbateurs.

Ce que nous venons de remarquer peut bien contribuer à faire condamner par les gens de goût l'usage que M. *Dorat* a fait de ses talens , mais ne doit pas en affoiblir l'estime auprès des esprits qui sauront les apprécier en eux-mêmes. Ce Poëte étoit né , sans contredit , avec les dispositions les plus heureuses. On voit par son Poëme de la *Déclamation* , où il y a d'excellens morceaux que *Boileau* n'auroit pas désavoués , qu'il ne tenoit qu'à lui de s'élever aux solides beautés , s'il en eût mieux senti le prix , s'il eût plus connu & mieux cultivé ses ressources. Ses *Fables* , fruits

d'une imagination riante & féconde, & du don d'inventer heureusement un sujet, eussent mérité la seconde palme de l'Apollogue, s'il eût eu autant d'attention à consulter la Nature & le goût, que de facilité à s'abandonner à son génie. Ses Comédies, toutes bien écrites, prouve qu'il possédoit l'art de saisir les ridicules, & de les peindre avec autant de fidélité que d'agrément. Ses *Tragédies* même, malgré leurs disgrâces, offrent plusieurs traits dignes d'un Eleve de *Melpomene*.

Ce fera donc pour ne s'être pas assez défié de lui-même, pour avoir négligé les bons modeles, pour avoir embrassé trop de genres, pour s'être trop pressé de mettre au jour ce qui exigeoit encore du travail & des soins, qu'on ne tardera pas de voir les couronnes poétiques de M. *Dorat* se flétrir, se dessécher, tomber en poudre, & devenir un exemple capable de corriger dans la suite les Muses dissipées, inconstantes & volontaires.

DOUJAT, [*Jean*] Professeur en Droit

dans l'Université de Paris , de l'Académie Françoisé , né à Toulouse en 1609, mort à Paris en 1688.

Il ne faut pas le juger par les éloges qu'on lui donne dans le Journal des Savans , où on l'appelle un Grand Homme. Peut-être n'en a-t-on jugé ainsi que par la multitude de ses Ouvrages , ou par celle de ses enfans , qui en égaloient, dit-on , le nombre. Il suffit de le regarder comme un bon Jurisconsulte & un Littérateur médiocre , quoiqu'il ait été Académicien.

DREUX DU RHADIER, [*Jean-François*] Avocat , de l'Académie de Châlons-sur-Marne , de celle de la Rochelle , de Lyon , de Rouen , d'Angers , &c. né à Château-neuf en Thimerais en 1714.

Ses Ouvrages sont encore plus nombreux que ses titres. Des Etrennes , des Epîtres , des Fables , des Eloges , des Mémoires historiques , des Vies , des Essais sur divers sujets , des Anecdotes , des Dissertations , des Journaux , des Ta-

blottes, des Lettres, des Histoires, des Bibliothèques, des Dictionnaires, une Traduction en Prose de *Perse*, & une imitation en Vers de ce même Poëte : tant de Productions seroient plus que suffisantes pour faire vivre un Auteur dans la postérité, si elles n'étoient mortes dès à présent. Malgré cela, les Secrétaires des différentes Académies dont il est Membre, ne manqueront pas de rappeler tout ces Ecrits, & de leur prodiguer des Eloges ; mais les Eloges historiques mourront, comme les Productions médiocres qu'ils auront préconisées.

DUBOS, [*Jean-Baptiste*] Abbé, de l'Académie Française, né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742.

Tout ce qui est sorti de sa plume, porte la marque d'un esprit réfléchi, & du bon goût. L'*Histoire de la Ligue de Cambrai* annonce les connoissances les plus profondes dans la politique, & est écrite d'une manière très-intéressante. Les *Réflexions sur la Poésie, la Peinture & la*

Musique, renferment tout ce qu'on a dit de plus juste, de plus sage & de mieux vu sur ces trois parties des Beaux-Arts. De tels Ouvrages sont les sources où les jeunes gens devoient aller s'instruire : ils y apprendroient à connoître les vrais principes, & à se défier des nouvelles doctrines qui gâtent tout, en matière de Littérature, ainsi qu'en matière de Religion. Il est si rare de trouver des esprits aussi pénétrants que sages, pour saisir dans une juste précision ce qui constitue la vraie beauté de chaque genre ; il est si ordinaire de voir des esprits présomptueux donner leurs rêveries pour des découvertes, les égaremens de leur goût pour des regles sûres, les productions de leur plume pour des modeles irréprochables, qu'on doit regarder les Ecrits des vrais Littérateurs comme des préservatifs contre la décadence des Lettres, ou comme ces colonnes milliaires qui, chez les Romains, indiquoient les grandes routes, & éloignoient les voyageurs des chemins détournés.

DUCANGE, [Charles DUFRESNE, Seigneur] Trésorier de France , né à Amiens en 1610, mort à Paris en 1688.

Après avoir débuté par une *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les Empereurs François*, qui n'a eu & ne méritoit aucun succès, il s'est rendu plus utile aux Lettres, par un meilleur usage de son érudition. Il n'est point de Bibliothèque où son *Glossaire de la basse Latinité*, & son *Glossaire de la Langue Grecque*, ne doivent occuper une place. On y trouve des ressources infinies pour l'éclaircissement de l'Histoire, pour l'explication des mots hors d'usage, pour l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins, tant des beaux siècles de leur Littérature, que des siècles où cette Littérature commença à s'affoiblir & se dégrader. On ne sauroit trop le répéter; le travail de ces sortes de Savans méritera toujours la reconnoissance du Public, & malheur au siècle qui n'en sentira pas le prix ! Leur gloire n'est pas aussi brillante que celle des Auteurs ingénieux & agréables ; elle est plus solide.

Les Ouvrages des uns font, dans la République des Lettres, ce que font, dans les édifices, ces peintures délicates qui les ornent, les embellissent, & qui ont besoin d'être renouvelées : ceux des autres doivent être regardés comme les fondemens solides qui les soutiennent, & ne peuvent périr qu'avec eux.

DUCHÉ, [*Joseph-François*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1704, élève de *Pavillon*, & ami de *J. B. Rousseau*, deux hommes dont l'amitié fait honneur à ses qualités sociales : le dernier lui a adressé une de ses Odes. *Duché* étoit Valet-de-Chambre de *Louis XIV*; &, pour plaire à ce Monarque, il consacra ses talens à des Ouvrages pour les Dames de Saint-Cyr. Les Histoires pieuses, les Hymnes, les Cantiques qu'il fit pour elles, sont aujourd'hui dans l'oubli, & ne méritent pas d'en sortir. Il n'en est pas de même de ses Tragedies saintes. *Abfalon* fut représenté à

Saint-Cyr & sur le Théâtre François avec un succès égal. Cette Piece intéressante & bien conduite eut seize représentations, & est restée au Théâtre quoiqu'on ne l'ait pas donnée depuis long-temps ; le caractère de *Tharès*, entre autres, est neuf & bien soutenu. *Débora & Jonathas*, qui, du Cloître, passerent également sur le Théâtre François, ne furent pas si bien accueillies ; aussi ces deux Pieces n'ont-elles pas le mérite de la première.

Cet Ecrivain travailla ensuite pour le Théâtre Lyrique, où il donna *Sylla*, *Iphigénie*, *Céphale & Procris*, Tragédies, & les *Fêtes galantes*, Ballet qu'on joue encore de temps en temps, & que ne font point oublier les Nouveautés de ce genre aujourd'hui négligé de plus en plus.

DUCHESNE, [*André*] né en Touraine en 1584, mort en 1640.

On lui a donné le nom de *Pere* de l'Histoire de France : à la bonne heure ; mais ce *Pere* a eû des enfans qui ont beaucoup mieux valu que lui. Tout ce

qu'il nous a laissé, porte le caractère d'une érudition lourde & indigeste. Ce sont des Histoires des Papes, des Cardinaux François; des Généalogies, des Recherches sur les Antiquités des Villes de France, & quelques autres Ouvrages qui ont servi de matériaux à beaucoup d'autres Historiens qui ont su les mettre en œuvre plus habilement que lui. Tel est l'Auteur de l'*Histoire* de la Maison de *Bourbon*, & de celle de *Montmorency*, plus ancienne, mais moins illustrée. C'est dans les Ouvrages généalogiques de *Duchefne*, qu'il a puisé la plus grande partie des faits qu'il rapporte sur cette dernière Maison.

DUCLOS, [*Charles*] Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, Membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, né à Dinant en Bretagne, mort à Paris en 1772.

Malgré tant d'honneurs littéraires & un grand nombre d'Ouvrages, nous doutons

que cet Auteur, estimable à quelques égards, jouisse d'une longue vie dans la Postérité. Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, de savoir bien sa langue, d'écrire d'un style sentencieux & imposant; il faut des remparts plus solides pour se garantir des insultes du temps. Le génie seul, & le génie exercé sur de grands objets, ou sur des objets utiles, peut transmettre les Productions aux siècles à venir; & ce rare présent n'est pas celui que la Nature a fait à M. *Duclos*.

L'*Histoire de la Baronne de Lus*, les *Confessions du Comte de ****, sont réellement des Ouvrages bien écrits, pleins d'esprit & de sagacité; le dernier principalement passera pour un Roman original; mais ses Ouvrages ne seront, après tout, que des Romans qu'on ne relit pas deux fois. Les bons Livres utiles ont seuls le privilège de ranimer l'attention, sans la rassasier ni la fatiguer.

La Préface d'*Acajou* a bien pu en imposer d'abord par une morgue qui ne domine que les petits esprits: nos descen-

dans n'y verront qu'une hardiesse de système , & le reste de cette ingénieuse bagatelle , inférieure aux *Confessions* , sera réduit à sa juste valeur.

L'*Histoire de Louis XI* est-elle destinée à un meilleur sort ? Nous pensons encore qu'elle n'est point un de ces Ouvrages capables d'assurer une réputation. Le style qui y regne , annonce , nous en convenons , une plume exercée , le ton d'un Critique pénétrant , qui croit démêler le principe des actions & apprécier justement les hommes ; mais des Critiques plus pénétrants retrouvent trop souvent le Romancier dans l'Historien , le Bel-Esprit académique dans l'Ecrivain , l'homme à prétention dans le Moraliste. Quelque indulgence qu'on soit disposé à avoir pour cette Histoire , peut-on se dissimuler qu'elle n'ait une touche romanesque ? qu'elle ne soit semée de traits peu mesurés ? défigurée par des réflexions trop libres & trop fréquentes , par des pointes satiriques , par des digressions superflues ? que le style , en un mot , n'en

soit brusque , tranchant , sans aucune liaison , & par-là , d'une aridité qui fatigue , & démontre combien l'affectation d'esprit & de philosophie dessèche le cœur & les Lettres ?

Ce que M. *Duclos* a fait de plus estimable , ce sont , sans contredit , ses *Considérations sur les mœurs de ce Siecle* , & les *Mémoires* qui en sont la suite. Une connoissance profonde des hommes , des pensées neuves , des caracteres bien saisis , des peintures vraies , des réflexions justes , en font aimer la lecture à ceux qui ne sont pas révoltés par un certain pédantisme qui ne devrait pas se trouver au milieu des belles qualités que nous venons d'y reconnoître. Quoique l'élocution en soit souvent sèche & décousue , & qu'il y ait bien loin de M. *Duclos* à la *Bruyere* , soit par la maniere , soit par le fond , il est cependant peu d'Ecrivains parmi nos Littérateurs , & sur-tout nos Littérateurs Philosophes , qui aient su racheter leurs défauts par autant de mérite. On trouve

du moins à s'instruire dans ses *Considérations* * & dans ses *Mémoires* ; avantage

* Cet Ouvrage prouve que, si M. *Duclos* eut des liaisons avec les Philosophes de nos jours, ces liaisons ne l'empêcherent point de condamner leurs travers, comme on peut en juger par le morceau suivant : » On déclame beaucoup, depuis
 » un temps, contre les préjugés ; peut-être en a-
 » t-on trop détruit : le préjugé est la loi du com-
 » mun des hommes. . . . Je ne puis me dispen-
 » ser , à ce sujet, de blâmer les Ecrivains qui,
 » sous prétexte d'attaquer la superstition
 » cherchent à saper les fondemens de la morale,
 » & donnent atteinte aux liens de la Société ;
 » d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux
 » pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le
 » funeste effet qu'ils produisent sur les Lecteurs ,
 » est d'en faire , dans la jeunesse , de mauvais ci-
 » toyens , des criminels scandaleux, & des mal-
 » heureux dans l'âge avancé ; car il y en a peu
 » qui aient alors le triste avantage d'être assez per-
 » vertis pour être tranquilles. L'empressement avec
 » lequel on lit ces sortes d'Ouvrages, ne doit pas
 » flatter les Auteurs qui d'ailleurs auroient du
 » mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus
 » misérables Ecrivains, en ce genre , partagent

qu'on chercheroit en vain chez la plupart

» presque également cet honneur avec eux. La fa-
» tire , la licence & l'impiété n'ont jamais seules
» prouvé l'esprit. Les plus méprisables par ces en-
» droits peuvent être lus une fois : sans leurs excès,
» on ne les eût jamais nommés ; semblables à ces
» malheureux que leur état condamnoit aux té-
» nebres , & dont le Public n'apprend le nom
» que par le crime & le supplice «.

Il dit dans le même Ouvrage : » Il n'y a malheu-
» reusement que les fripons qui fassent des ligues ;
» les honnêtes gens se tiennent isolés «.

Cette vérité , qui n'est pas neuve , doit ap-
prendre ce qu'il faut penser de ceux qui com-
posent la Ligue philosophique.

Quoique M. *Duclos* estimât peu les Philoso-
phes , il faut néanmoins convenir qu'il en avoit
toute la morgue. » Quand je dîne à Versailles,
disoit-il à ses amis , » il me semble que je mange
» à l'office : on croit voir des Valets qui ne s'en-
» tretiennent que de ce que font leurs Maîtres «.

La réflexion peut être vraie , mais la tournure
n'en est-elle pas impertinente ? Quels succès
avoient pu inspirer tant d'orgueil à cet Ecrivain ?
On sait qu'il s'étoit arrogé le droit de parler d'un
ton sec & dur aux personnes de la plus haute

de ceux qui ont voulu mettre la Philosophie en belles phrases.

DUCOUDRAY, [*Alexandre-Jacques-Louis*] Chevalier & ancien Mousquetaire du Roi, né à Paris en 1744. Auteur original de plusieurs Ouvrages originaux, & qui, en prenant la plume, semble ne s'être proposé que son amusement & celui des Lecteurs qui aiment un style singulier. Il a publié des Essais, des Lettres, des Poèmes, des Comédies, des Proverbes, des Eloges historiques, des Recueils d'anecdotes, des Opuscules en vers & en prose, & dans tous ses Ecrits il montre une facilité assortie à ses idées.

DUFRESNOY, [*Charles-Alphonse*] né à Paris en 1611.

considération, qui avoient la patience & la bonté de l'écouter. Il osa dire un jour à un Courtisan de Louis XV, qui se vantoit d'être tendrement attaché à ce Prince : » Votre attachement, Mon-
» sieur, est celui du Vautour à sa proie « .

Il a réussi dans les deux Arts qui exigent le plus de talens naturels, pour être cultivés avec succès. Il fut Peintre & Poëte ; mais son Poëme de *Arte Graphicâ* est moins estimé que ses tableaux, qui, dit-on, approchent de ceux du *Titien* par le coloris, & de ceux de *Carrache* par le dessin. Quant à sa touche poétique, elle ne ressemble en rien à celle des grands Poëtes. Nous pouvons assurer qu'elle est très-éloignée de l'élégance de *Virgile* & de la facilité d'*Horace*. Elle est souvent vigoureuse, mais presque toujours sèche & dure. Les vers de son Poëme sont hérissés de termes techniques qui en rendent la lecture pénible. Les préceptes qu'il contient sont trop détaillés, trop accumulés. L'Auteur auroit dû les entremêler de plus d'images, multiplier, plus qu'il n'a fait, les leçons générales, y placer avec choix des beautés accesssoires; par-là il auroit rendu son Ouvrage aussi agréable qu'il est utile. Il semble, au contraire, qu'il n'ait voulu écrire que pour les Artistes, sans s'embarrasser des Amateurs; ce qui n'est pas un moyen

l'intéresser le grand nombre. Puisqu'il a écrit en vers, n'eût-il pas mieux fait de joindre l'agréable à l'utile ? La Poésie ne vit que de fictions, d'images, d'ornemens ; & la peinture, qui est une espèce de Poésie en son genre, n'offre-t-elle pas à l'imagination mille traits capables d'embellir un Poème ? Mais seroit-il vrai, comme l'a voulu faire entendre M. *Clément*, que *l'Art de peindre* ne puisse jamais faire le sujet d'un bon Poème didactique ? Nous n'avons garde de le penser, comme on peut le voir dans l'article *Louis Racine*, où nous tâchons de prouver le contraire.

Au reste, le Poème de *Dufresnoy* nous paroît estimable, malgré tous les défauts que nous y avons remarqués. Les préceptes en sont toujours judicieux, toujours fondés sur la nature ; ils sont le fruit de trente ans d'expérience dans l'Art qui en est l'objet. Le style, quoique peu élégant, est assez correct, & a un caractère marqué & toujours soutenu.

DUFRESNY, [*Charles RIVIERE*] Va-

let-de-Chambre de *Louis XIV*, & Contrôleur de ses Jardins, né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.

Un goût universel pour les Beaux-Arts, des talens pour les cultiver avec succès, doivent le faire regarder comme un de ces génies heureux, propres à faire admirer les richesses de la Nature. La Musique, le Dessin, la Peinture, l'Architecture, la Poésie, ont exercé tour-à-tour son activité; les Belles-Lettres, & sur-tout la Poésie comique, paroissent cependant avoir eu la préférence.

La plupart de ses Comédies offrent des caracteres neufs, peints avec finesse, & parfaitement soutenus. Le dialogue est juste & concis, le comique des personnages est tiré de la pensée, quelquefois de la situation, & ne consiste point dans des jeux de mots ou de froides saillies, ressources ordinaires des Auteurs médiocres. Les portraits qu'elles présentent tirent leur principal agrément de la Critique, & non de la Satire, comme ceux de quelques Poètes comiques qui sont venus après lui. Avec

tant de parties estimables, ses Pièces manquent, en général, du côté de l'intrigue, & leurs dénouemens ne répondent pas au jeu & à la vivacité des Scènes. *Regnard*, dit-on, lui doit son *Joueur*. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque *Dufresny* voulut faire représenter le sien, il n'étoit plus temps : celui de *Regnard* s'étoit emparé des suffrages ; ce qui acheva de brouiller irréconciliablement ces deux Auteurs.

Louis XIV honora toute sa vie *Dufresny* d'une bienveillance particuliere, & le combla de bienfaits, sans jamais le pouvoir enrichir. Il avoit deux passions qui dévoreroient tout, l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractère sembloit ne devoir jamais se fixer ; cependant il se maria deux fois. En secondes noces, il épousa sa Blanchisseuse, pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. *le Sage* raconte ainsi ce trait dans son *Diable Boiteux*. » Je veux envoyer aux Petites Maisons un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le

» dépense, & qui, ne pouvant se passer
» d'espèces, est capable de tout faire pour
» en avoir. Il y a quinze jours que sa
» Blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en lui
» disant qu'elle en avoit besoin pour se
» marier à un Valet-de-chambre qui la
» recherchoit. Tu as donc d'autre argent,
» lui dit-il ; car où diable est le Valet-
» de-chambre qui voudra devenir ton
» mari pour trente pistoles ? Hé mais ! ré-
» pondit-elle, j'ai encore, outre cela,
» deux cents ducats. Deux cents ducats !
» répliqua-t-il avec émotion ; malpeste !
» tu n'as qu'à me les donner à moi, je
» t'épouse, & nous voilà quitte à quitte ;
» & la Blanchisseuse est devenue sa fem-
» me «.

On raconte que *Dufresny* ayant un jour reproché à l'Abbé *Pellegrin* qu'il portoit du linge sale : *Tout le monde*, lui répondit l'Abbé, *n'est pas assez heureux pour pouvoir épouser sa Blanchisseuse.*

Dufresny a travaillé au *Mercure de France*. Les volumes qui sont de lui, four-

ailent de ces traits d'esprit & d'enjouement, qu'il faisoit répandre dans toutes les Productions. On a encore de lui des *Amusemens sérieux & comiques*, qui eurent dans le temps beaucoup de succès, & qui peuvent encore amuser aujourd'hui. Il y introduit un Siamois, faisant une critique de nos usages & de nos mœurs. Il est assez vraisemblable que cette ingénieuse Production a fourni l'idée des Lettres Persannes, des Lettres Turques, des Lettres Chinoises, &c. Mais les imitateurs n'ont pas été aussi sages & aussi réservés que lui.

DUGUET, [*Jacques-Joseph*] Oratorien, né à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733.

La méthode, le nombre, l'onction, & souvent la force unie à l'élégance, distinguent ses Ecrits de ceux des autres Ecrivains de Port-Royal, dont il se rapproche cependant quelquefois par la diffusion & le fond des principes défendus si opiniâtrément par cette Ecole célèbre. Sa plume

s'est également exercée sur la Controverse, sur la Morale, sur les Ouvrages de piété. Aux deux défauts près que nous avons indiqués, cet Auteur, dans les objets qui n'intéressent pas ses idées particulières, est constamment habile Interprete des Ecritures, Défenseur zélé de l'Eglise, Moraliste éclairé, Prédicateur sensible de la Piété Chrétienne & de ses devoirs. Ses *Traité de la Priere publique*, * *des Devoirs d'un Evêque*, *des Principes de la Foi*, *les Caractères de la Charité*, *l'Ouvrage des six Jours*, dont la Préface est de l'Abbé d'Alfeld, le *Recueil de ses Lettres*, annoncent par-tout l'amour de la vertu, un zele sincere pour la Religion, & une grande facilité pour écrire.

Un autre Ouvrage, qui fait encore honneur aux talens de M. l'Abbé *Duguet*, & qui a le plus contribué à étendre sa réputation parmi les gens du monde, est son Livre de *l'Institution d'un Prince*. Si l'Ecrivain n'y est pas politique aussi profond, que l'esprit actuel des Gouvernemens semble l'exiger, les vûes y sont du

moins saines, les principes sagement discutés, les réflexions justes & lumineuses, la morale utile & irréprochable. De plus, le style en est pur, coulant, noble, quelquefois élégant, mais peu précis. MM. *Marmontel* & *Thomas* ont lu avec fruit cette *Institution*, dont ils ont fondu quelques idées, à leur manière, l'un dans son *Bénelisaire*, l'autre dans l'*Eloge de M. le Dauphin*.

1. DUHAMEL, [*Jean-Baptiste*] né à Vite en Basse-Normandie en 1624, mort à Paris en 1706.

Un des hommes les plus savans de son temps. M. *Colbert* le nomma Secrétaire de l'Académie Royale des Sciences, lorsqu'il eut fait approuver par le Roi l'établissement de cette Compagnie. Les Ouvrages de cet Académicien, qui traitent de Physique ou de Théologie scholastique, sont les moins connus & les moins estimés. On fait bien plus de cas de son *Astronomie physique*, écrite en latin. Cet Ouvrage offre un recueil des principaux systèmes des

Philosophes tant anciens que modernes ; sur la lumière , sur les couleurs & sur la structure de l'Univers. Tout ce qui appartient à la sphère & à la théorie des planètes , au calcul des éclipses , y est expliqué mathématiquement. Son *Traité des Météores & des Fossiles* rassemble aussi tout ce qu'ont dit sur ces matières les plus célèbres Physiciens qui l'ont précédé. Dans tous ses *Ecrits*, M. *Duhamel* annonce une grande connoissance de l'Histoire Naturelle & de la Chimie , & son style est constamment exact & conforme aux sujets qu'il traite.

Lorsque les infirmités de cet Académicien ne lui permirent plus de s'acquitter des fonctions de sa place de Secrétaire , il contribua beaucoup à faire élire M. de *Fontenelle* pour son successeur ; ce qui est une preuve de son jugement.

2: DUHAMEL DU MONCEAU ,
[*Henri-Louis*] de l'Académie des Sciences , de la Société Royale de Londres , des
Académies

Académies de Palerme , &c. né à Paris
en 17..

Peu d'Auteurs ont autant mérité que lui de leurs contemporains , & ont plus travaillé à se rendre utiles à leurs descendants. Doué du talent d'écrire avec méthode & clarté , il a consacré sa plume & ses travaux à des objets d'un intérêt essentiel pour la Société. Parmi une infinité d'Ouvrages qu'il a publiés , il ne s'en trouve aucun qui ne renferme des vûes avantageuses & bien présentées. Il a écrit sur la Marine , sur diverses parties de l'Agriculture , sur plusieurs branches de Commerce , sur les Arts mécaniques , & peut être regardé , dans tous ces Ouvrages , comme un Auteur élémentaire. Les recherches profondes , les discussions savantes , les observations justes & lumineuses , l'exposition de quantité d'expériences curieuses , les instructions méthodiques , répandues dans ses Ecrits , font juger combien le Recueil en seroit préférable à l'Encyclopédie ; si , pour la partie des Sciences & des Arts qu'il n'a point traités , il eût trouvé des Coo-

pérateurs aussi zélés, aussi intelligens, aussi laborieux que lui.

DULARD, [*Paul-Alexandre*] de l'Académie de Marseille, où il naquit en 1696, & où il mourut en 1760, est Auteur d'un volume de différentes Pièces de Poésies, dont la réputation n'a pas passé les bornes de sa Province. Son Poëme de *la grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature*, a eu d'abord de la célébrité; mais, à le bien examiner, il ne diffère de ses autres Poésies, que par quelques morceaux heureux, & par des notes instructives à la vérité, mais tirées pour la plupart du *Speëtacle de la Nature*, de M. Pluche; tout le reste est foible, monotone, languissant, & prosaïque. Il est étonnant qu'un sujet aussi intéressant, aussi noble, aussi fécond, aussi propre à élever l'ame, à échauffer le génie, & à lui faire enfanter de grandes idées, tel que la grandeur de Dieu considérée dans les merveilles de la Nature, ait échappé aux grands Poëtes du siècle de *Louis XIV*,

même au petit nombre de bons Poëtes de ce siècle-ci. On ne connoît, en ce genre, que la *Semaine de du Bartas*, que personne ne lit, & le Poëme de M. *Dulard*, qui aura bientôt le même sort.

DUMAS, [*Philippe*] Professeur de Rhétorique au Collège Royal de Toulouse, ci-devant Principal du Collège d'Isoudun, sa patrie, né en 17..

La Traduction des *Colloques d'Erasme*, celle de *l'Economique de Xénophon*, & de son *Traité des revenus de la Grece*, font honneur à sa plume, & prouvent qu'il est en état de former la jeunesse dans la Langue des Grecs & des Latins, aussi bien que dans la nôtre. Son style est pur, noble, & souvent élégant. Cet Auteur réunit au savoir & au talent de bien écrire, des qualités sociales qui donnent un nouveau prix à son mérite littéraire.

DUPLEIX, [*Scipion*] Historiographe de France, né à Condom en 1569, mort dans la même ville en 1661; le premier

Auteur qui ait publié en François un Ouvrage de Philosophie scholastique , & le premier Historien qui ait cité en marge les sources où il a puisé les faits qu'il rapporte.

Ce n'est pas par ces deux nouveautés qu'il a mérité l'estime du Public , mais par des *Mémoires sur les Gaules* , remplis d'excellentes recherches , qui ont été d'un grand secours aux Historiens postérieurs.

Son *Histoire générale de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIII* , est fort inférieure à ses *Mémoires*. Elle est divisée par chapitres ; les chapitres le sont par articles. Cette méthode , quoi qu'en dise M. de *Voltaire* , n'est point celle qui convient à la marche historique , qui exige une narration non interrompue. Aussi la compilation de *Dupleix* n'est pas plus regardée , par les Connoisseurs , comme une Histoire , que le *Siecle de Louis XIV* , celui de *Louis XV* , l'*Essai sur l'Histoire générale* , distribués de la même façon.

Le Cardinal de *Richelieu* voulut lire , avant l'impression , les deux derniers Re-

gues de l'*Histoire générale de France*. Ce Ministre y fit les corrections qu'il jugea à propos, c'est-à-dire que la vérité n'y parut qu'autant qu'il voulut, & comme il voulut; aussi l'Apologiste du Maréchal d'*Ornano* appeloit-il l'Histoire de ces deux Regnes, l'*Histoire des fourberies du Cardinal de Richelieu*.

Au reste, le style de *Dupleix* est assez net, & méthodique; mais il est toujours pesant, lâche, incorrect, & rebutant par sa sécheresse & sa dureté.

Cet Historien vint à Paris avec la Reine *Marguerite*, qui le fit depuis Maître des Requêtes de son Hôtel. Par reconnoissance, ou plutôt par flatterie, il la loua dans ses Ecrits tout le temps qu'elle vécut. Après sa mort, il en parla sans déguisement & sans respect. C'étoit user un peu tard de la liberté de l'Histoire; mais tel est le caractère de la plus grande partie des Gens de Lettres: ils ne montrent la vérité, que quand ils n'ont pas d'intérêt à la cacher.

DUPONT, [*Pierre-Samuel*] des Sociétés d'Agriculture de Soissons & d'Orléans, né à Paris en 1739; Auteur de plusieurs Ouvrages sur l'économie politique, & un des Coopérateurs du Journal des *Ephémérides*. C'est assez en dire pour annoncer un spéculateur visionnaire, un triste zéléteur du bien public, & de plus un Auteur foudroyé par la plume étincellante de M. *Linguet*. Sans prendre parti contre les systèmes de son Ecole, dont l'expérience a si souvent démontré la chimère, ni partager les querelles que ces systèmes lui ont suscitées, nous nous contenterons de remarquer que M. *Dupont* avoit traité, dans son Journal, avec indécence, un Ecrivain en droit de dire, comme *Horace* :

At ille

*Qui me commoritur (melius non tangere, clamo)
Flebit; & insignis totâ cantabitur urbe.*

Ce n'est pas ainsi qu'un Journaliste doit en user à l'égard d'aucun Littérateur. La modération & l'équité sont toujours in-

dispensables dans la critique , quand d'ailleurs le même homme n'en met point dans la louange qu'il plaît de départir. A quoi peuvent aboutir des plaisanteries , quand elles ne tendent pas à éclairer ou à corriger ? Les plaisanteries de *Cotin* sont toujours froides , & leurs sarcasmes toujours insolens ; mais de semblables champions peuvent bien allumer la verve de *Boileau* :

Et malheur aux *Cotins* , quand *Boileau* se réveille.

DUPRÉ DE SAINT MAUR, [*Nicolas-François*] Maître des Comptes , de l'Académie Française , né à Paris , mort en 1774.

L'estime générale a déjà consacré le mérite de son *Essai sur les Monnoies*. Il est difficile de pousser plus loin la science numismatique , si propre d'ailleurs à servir de guide & d'appui à l'Histoire. On doit la même estime à un autre Ouvrage intitulé : *Recherches sur la valeur des Monnoies*. Le travail, l'érudition, le jugement,

ont également présidé à cette Production, la meilleure & la plus complète que nous ayons en ce genre.

Le talent d'écrire n'étoit rien moins qu'étranger à cet Erudit. Il est le premier qui nous ait donné une *Traduction* du *Paradis perdu*, généralement préférée à celle qu'en a donnée depuis l'Auteur du Poëme de la Religion. Celle de ce dernier est plus fidelle, plus exacte, plus entiere: celle de M. Dupré de S. Maur est mieux écrite, plus élégante, plus châtiée; le style en est plus nombreux, plus poétique. Le Traducteur n'a pas toujours suivi littéralement son Original, parce que son Original n'est pas toujours propre à se soutenir dans notre Langue; il a cru devoir adoucir certains traits qui nous eussent paru singuliers, & supprimer des traits ennuyeux ou extravagans, qui refroidissent l'intérêt & choquent les gens de goût. Cette sage précaution, jointe à la noblesse de l'expression toujours soutenue, a procuré à cet Ouvrage plusieurs éditions que le Public ne se lasse pas d'accueillir.

I. DURIVAL, [*Nicolas*] Lieutenant Général Honoraire de Police de Nancy, de l'Académie de la même ville, né à Commercy en 1713.

Après avoir donné plusieurs Ouvrages utiles sur des matieres de Jurisprudence & d'Administration, il a publié des *Mémoires* historiques, qui lui assurent le droit de figurer parmi les Littérateurs estimables de ce siècle. L'*Introduction*, entre autres, à la *Description de la Lorraine & du Barrois*, qui forme un volume in-8°. de plus de cinq cents pages, peut être regardée comme un des meilleurs Ouvrages qui aient paru en ce genre : c'est une véritable Histoire, mais abrégée, de la Lorraine & du Barrois, depuis la plus haute antiquité jusqu'à la mort du dernier Duc, le feu Roi de Pologne, *Stanislas I.* L'Auteur, à chaque Regne, indique, avec autant de méthode que de précision, les révolutions, les mœurs, les événemens les plus remarquables; fait connaître les Savans, les Hommes de Lettres,

K v

les Artistes qui se sont le plus distingués, & caractérise, en peu de mots, le moral de chaque Souverain, tantôt par des réflexions, & tantôt par des anecdotes aussi piquantes, que bien présentées.

2. DURIVAL, [*Jean*] frere du précédent, Commissaire des Guerres, Chef de Bureau au Département du Ministère des Affaires Etrangères, de l'Académie de Nancy, né à S. Aubin en Lorraine en 1725.

Les Ouvrages de celui-ci annoncent le Citoyen jaloux de la gloire de sa Nation, autant qu'un Littérateur formé par l'étude des bons modeles. Son *Essai sur l'Infanterie Française* est intéressant pour toute sorte de Lecteurs, par la maniere dont il a traité son sujet, & joint au mérite d'un style simple & correct, celui de la méthode & de la précision. On peut dire encore, à la gloire des connoissances de M. *Durival*, que les Articles qu'il a fournis au Dictionnaire Encyclopédique, ne laissent rien à désirer du côté de l'instruc-

on. Le Public cesseroit de se plaindre des négligences , des bévues & des erreurs de toute espece qu'on rencontre dans ce vaste Recueil, si ceux qui ont présidé à la confection eussent toujours choisi des coopérateurs aussi sages, aussi méthodiques & aussi instruits que celui-ci, chacun dans sa partie.

3. DURIVAL, [*Claude*] frere des deux précédens , ancien Secrétaire du Cabinet du feu Roi de Pologne, & Greffier en Chef de son Conseil, des Académies de Nancy & de Metz , né à S. Aubin en Lorraine en 1728.

Animé, comme ses freres, de l'amour du bien public, il n'a écrit jusqu'à présent que sur des matieres de finance & d'économie rurale; mais la maniere dont il les a traitées , lui donne le droit de figurer parmi les Littérateurs. L'Académie de Metz couronna en 1776 son *Mémoire sur la Vigne*, où les Cultivateurs peuvent puiser des lumieres d'autant plus sûres,

que les observations de l'Auteur sont toutes fondées sur l'expérience.

DU ROZOY, voyez ROZOY.

DUSSAUX, [N.] ancien Commis-faire de la Gendarmerie, de l'Académie des Inscriptions & de celle des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, né à Chartres en 1726.

Il a su venger le titre de Traducteur; de l'injuste mépris dont les ignorans l'ont toujours accablé. Son excellente *Traduction de Juvénal*, précédée d'un Discours sur les Satires de ce Poëte, Discours aussi bien pensé que bien écrit, lui donne plus de droit à une place distinguée dans la Littérature que les Productions médiocres n'en donnent aux petits Auteurs qui travaillent de leur propre fonds. Cette Traduction, accompagnée de notes instructives, est sans doute la meilleure qu'on ait de ce Satirique Latin, & la seule qu'on doive lire à présent. Elle n'est ni servile,

ni trop libre; le style en est vif, clair, & correct. On y désireroit seulement un peu plus de nerf dans l'expression; par-là, elle seroit plus digne de l'Original, dont le caractère dominant est l'énergie & la austicité.

M. *Duffaux* est encore connu par plusieurs morceaux de Morale, qui, sans affoiblir sa réputation littéraire, donnent une idée avantageuse de ses sentimens.

DUTEMS, [*Louis*] ci-devant Ministre du Roi de la Grande-Bretagne à la Cour de Turin, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Tours en 1730.

Peu d'Ecrivains, sans se faire un objet capital de l'étude des Belles-Lettres & des sciences, ont acquis plus d'érudition, & ont su en faire un usage aussi estimable & aussi utile. Nous ne parlerons pas de ses Opuscules poétiques, non plus que de ses petites Productions en prose, qui ne paroissent être que le fruit de ses délassemens, & annoncent néanmoins l'homme

sage & l'esprit cultivé : nous nous arrêterons avec plaisir à son Ouvrage principal, qui a pour titre : *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes*. Ce Livre réunit les connoissances les plus étendues, & la critique la plus judicieuse. M. *Dutems* se propose d'y démontrer que les plus célèbres Philosophes du dernier temps, & les Philosophes actuels, doivent aux Anciens la plus grande partie de leurs opinions, de leurs systèmes, & de leurs prétendues inventions. Dans cette importante discussion, tout est appuyé sur les preuves les plus incontestables; on cite, dans les Langues originales, les passages qui viennent au secours des assertions; on les traduit le plus souvent en faveur de ceux qui n'entendent pas les Langues savantes. En voyant cet Auteur remonter à la source de tous les systèmes, développer la progression des idées humaines, produire, si l'on peut s'exprimer de la sorte, la généalogie des vérités & des erreurs, on ne

peut s'empêcher de convenir que la Philosophie moderne n'a fait que répéter ce qui avoit été dit & redit dans tous les siècles & presque chez tous les peuples. Quelle démonstration humiliante pour ce Siècle philosophe ! quel coup porté à l'orgueil de ces Esprits superbes , convaincus , d'après les textes les plus formels , de n'être que des usurpateurs des lumières étrangères , & les plus foibles échos de tant de dogmes dont ils voudroient passer pour les créateurs ! L'investigateur infatigable ne leur laisse pas même la triste gloire d'avoir enfanté les premiers , les erreurs qu'ils se sont efforcés d'accréditer. *Empédocle , Pythagore , Platon , Héraclite , Anaxagoras , Aristote , Epicure , Aristippe , &c.* viennent réclamer , à l'aide de sa plume , la gloire de nous avoir appris tout ce que nous savons en matière d'Astronomie , de Physique , d'Anatomie , de Chirurgie , de Médecine , de Mathématique , d'Optique , de Métaphysique , de Morale , &c. Toutes ces sciences sont

suivies , examinées dans leurs différens progrès ; & cette seule exposition suffit pour prouver que les Modernes ont réellement ajouté peu de lumières à ces divers objets de la curiosité humaine. .

Cet Ouvrage , composé avec autant de méthode que de clarté , écrit avec autant de simplicité que de précision , est précédé d'une Préface , où l'Auteur expose ses idées sur le mérite des Anciens & des Modernes , avec une impartialité & une modestie qui donnent du poids à sa critique.

De pareilles Productions ne sauroient être lues avec trop de soin. Toutes les classes d'esprits y apprendront à régler , les uns leurs prétentions , les autres leur enthousiasme ; ceux qui s'érigent en maîtres , à ne pas sacrifier la reconnoissance à la vanité , à savoir rendre hommage à leurs prédécesseurs , à ne pas regarder comme un bien propre & personnel ce qu'ils ont recueilli sur des fonds étrangers ; ceux qui les admirent trop facilement , comprendront qu'il est essentiel de ne pas croire

sur parole, de se tenir en garde contre les manèges de la présomption, & de s'instruire avant de vouloir assigner les rangs & fixer les réputations; le vrai Philosophe enfin en tirera de nouveaux motifs de s'éclairer & d'être modeste, en apprenant que le cercle des idées humaines est étroit, & que l'agiter sans cesse, n'est ni l'étendre, ni le renouveler.

Les Lettres & les Sciences ont encore une nouvelle obligation à M. *Dutems*. Il nous a donné l'édition complète des *Œuvres de Leibnitz*, qui, comme on fait, étoient dispersées dans les Recueils des différentes Académies de l'Europe. Il ne falloit rien moins qu'un Savant éclairé & laborieux, pour se charger de ce travail. Recueillir, mettre en ordre, corriger, éclaircir; telle a été la tâche que son zele infatigable a remplie; &, ne fût-il connu que par cette seule édition, c'en seroit assez pour lui concilier la reconnoissance de tous les Savans: ajoutons que son respect pour la Religion lui a mérité l'estime des

honnêtes gens , & , ce qui n'est pas moins honorable , les injures du *Garasse* * de la moderne Philosophie.

* Voyez la *Lettre d'un Théologien* , qui nous a été adressée par l'honnête & modéré M. le Marquis de *Condorcet*.





E.

EIDOUX, [*Marc-Antoine*] né à Marseille en 17.. le plus infatigable de tous les Traducteurs.

Quarante Ouvrages traduits de l'Anglois ou du Latin, sont la preuve de sa vocation particuliere au métier de la Traduction; nous disons métier, parce qu'il s'en faut bien que l'Auteur ait donné à son travail toute l'application qu'il exigeoit. Ces Ouvrages, presque tous médiocres, si on en excepte le Dictionnaire de Médecine, traduit en Société avec M. *Diderot*, sont des Romans, des Histoires, d'autres Livres de Médecine, &c. Il vaut mieux laisser les Productions étrangères dans l'oubli, quand on ne fait pas en faire un choix éclairé ou leur donner une nouvelle vie, que de les exposer à l'opprobre d'une seconde mort; ce qui est arrivé précisément à tout ce dont M.

Eidoux a voulu enrichir notre Littérature.

Il a encore fourni quelques Articles à l'Encyclopédie , c'est-à-dire qu'il n'a fait qu'habiller, en mauvais François, des lambeaux d'Ouvrages Anglois, qui peuvent figurer parmi l'infinité des articles médiocres de cette immense Compilation.

EGLY, [*Charles-Philippe* de MONTE-NAULT D'] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1696, mort dans la même ville en 1749.

Journaliste & Traducteur justement oublié, mais qui ne mérite pas le même sort en qualité d'Historien. Son *Histoire des Rois des deux Siciles de la Maison de France*, en quatre volumes in-12, est très-propre à faire une réputation. Cet Ouvrage, qui suppose des recherches laborieuses, & rappelle des révolutions intéressantes, est écrit avec sagesse, naturel, & simplicité. L'Ecrivain a su se rendre maître des faits, les lier avec discernement dans sa narration, & les appuyer sur des preuves aussi solides que bien discutées. On peut donc

reprocher au Public son indifférence à l'égard d'un mérite historique aussi rare. Nous nous ferons toujours un devoir de tâcher de ranimer les réputations éteintes , comme d'attaquer les réputations usurpées.

ELIE DE BEAUMONT. [N. Madame]

On trouve son nom à la tête d'un Roman qui a pour titre : *Lettres du Marquis de Roselle*. Un mélange heureux de morale & d'intérêt, d'instruction & de sentiment, de chaleur & de simplicité, rend cet Ouvrage très-propre à faire sentir les égaremens d'une jeunesse trop passionnée, & à la rappeler aux loix de la sagesse & de la raison. Il est d'ailleurs écrit d'un style pur & souvent élégant; on désireroit seulement qu'il fût un peu plus varié.

Madame *Elie de Beaumont* est femme du célèbre Avocat de ce nom, connu par son zele & ses Mémoires dans l'affaire des *Calas*,

EON DE BEAUMONT, [Charlotte-Genevieve-Louise-Auguste-Andrée-Thimo-

thée d'] Censeur Royal, Docteur en Droit civil & en Droit canon, Avocat au Parlement, ancien Capitaine des Dragons & des Volontaires de l'armée, Aide-de-camp de M. le Maréchal & de M. le Comte de Broglie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Secrétaire d'Ambassade, puis Ministre Plénipotentiaire de France, auprès du Roi de la Grande-Bretagne, &c. née à Tonnerre sur l'Armençon en Bourgogne, le 5 Octobre 1728, beaucoup plus connue par la singularité de ses aventures, que par ses Ouvrages, quoiqu'ils lui donnent le droit de figurer avec avantage parmi les Auteurs de ce siècle.

Les principaux ont été recueillis en treize volumes *in-8°*. sous le titre des *Loisirs du Chevalier d'Eon*. Ils ont la plupart pour objet des matieres d'administration & de politique, & annoncent un Observateur intelligent & en état de communiquer ses lumieres. Rien de mieux exposé, de plus méthodique, de plus instructif, que tout ce qu'on y trouve sur les Loix, le Commerce, le Gouvernement de la Rus-

fic & de l'Angleterre: les observations & les recherches de l'Auteur sur ces deux Etats, sont d'autant plus curieuses, d'autant plus intéressantes, qu'il les a faites sur les lieux, & qu'il ne s'est jamais permis de trahir la vérité, au risque de déplaire à ceux qu'elle auroit pu blesser. Si son style manque quelquefois de noblesse & de correction, il est du moins constamment simple & plein de clarté, semé de traits vifs, énergiques, attachant par un ton de franchise & de liberté qui ajoute à l'intérêt des matieres.

Ce Recueil avoit été précédé par un *Mémoire* très-instructif sur la vie & les Ouvrages de M. *Lenglet Dufresnoy*; par un *Eloge funebre*, écrit en Latin, de *Marie-Thérèse-Félicité d'EST*, Duchesse de *PENTHIEVRE*; par un autre *Eloge* écrit aussi en Latin, du Comte d'*Ons-en-Bray*, Président de l'Académie des Sciences de Paris; par plusieurs autres Productions de ce genre, qui prouvent que Mlle d'*Eon* eût pu enrichir notre Littérature de plusieurs Ouvrages d'Eloquence, si des occu-

pations plus importantes lui en eussent laissé le temps, comme elle en avoit le goût.

Pour juger des progrès qu'elle eût pu faire dans l'érudition, il suffit de lire ses *Considérations historiques & politiques sur les impôts des Egyptiens, des Babylo niens, des Perses, des Grecs, des Ro mains, & sur les différentes situations de la France, par rapport aux finances, depuis l'établissement des Francs dans la Gaule, jusqu'à présent*. Le mérite de cet Ouvrage ne se borne point à celui des recherches; il offre une infinité de vûes utiles aux Administrateurs des Etats. L'Auteur pense & fait penser son Lecteur; les détails les plus arides, les matieres les plus abstraites deviennent intéressantes sous sa plume, par la maniere agréable dont il les présente, & par l'air d'originalité qu'il leur donne.

Nous ne parlerons pas de ses Ecrits polémiques; ils sont assez connus. Nous nous bornerons à donner quelques détails sur sa Vie, plus singuliere, sans contredit, qu'aucune

qu'aucune de celles dont l'Histoire ait fait mention. Cette notice sera d'autant plus fidelle , que nos liaisons avec Mlle d'Eon nous ont mis à portée de la consulter sur la vérité des faits.

Douée , dès l'âge le plus tendre , d'une prudence capable de seconder les vûes politiques de ses parens , qui la faisoient passer pour un garçon , elle touchoit à sa sixieme année , lorsqu'elle fut envoyée à Paris auprès d'une de ses Tantes. Elle y reçut une éducation conforme à son travestissement. A quatorze ans elle fut mise au Collège Mazarin , pour y faire ses études. Elle ne s'y distingua pas moins par la sagesse de sa conduite , que par ses progrès dans les Belles-Lettres. On sent tout ce qu'il dut lui en coûter de dégoûts , de travail & d'efforts , pour suivre tous les exercices d'esprit & de corps , sans trahir le secret de son sexe , qu'on ne soupçonna jamais.

A l'étude des Belles-Lettres succéda celle des Loix. Mlle d'Eon s'y appliqua avec tant de soin , qu'elle se rendit bientôt

digne d'être reçue d'abord Docteur en Droit civil & en Droit canon , puis Avocat au Parlement.

Après avoir publié plusieurs petits Ouvrages propres à donner une idée avantageuse de la sagesse & de la sagacité de son esprit , elle eut occasion de faire connoître ses talens & sa prudence à feu M. le Prince de *Conti* , qui honoroit sa Famille d'une bienveillance particulière. La Russie étoit alors brouillée avec la France ; il étoit essentiel de rapprocher ces deux Cours. Le Prince de *Conti* , qui favoit que l'Avocat d'*Eon* étoit une Demoiselle , en instruisit *Louis XV* , & la lui proposa comme très-capable de tenter cette entreprise. Elle partit secrètement. Lorsqu'elle arriva à S. Pétersbourg , elle prit les habits de son sexe , qu'elle quitta à son retour en France , pour reprendre les habits d'homme. Après avoir applani , dans ce voyage , les voies de pacification , elle fut envoyée une seconde fois , mais publiquement , à S. Pétersbourg , avec M. le Chevalier *Douglas* ; & le fruit de leurs né-

gociations fut de déterminer, en faveur des Cours de Vienne & de Versailles, la marche de quatre-vingt mille Moscovites, qui, dans l'origine, étoient destinés à suivre les Drapeaux Prussiens. Le Traité signé, Mlle d'*Eon*, que personne n'avoit reconnue à la Cour de Russie, fut chargée d'en porter la nouvelle au Roi. Elle s'arrêta à Vienne, pour communiquer le plan de la Campagne projetée par les Russes. M. le Comte de *Broglie* la chargea de porter à la Cour de France la nouvelle du gain de la bataille de Prague, du 6 Mai 1757. A peine fut-elle partie, qu'elle se cassa la jambe; mais ce cruel accident ne l'arrêta point, & son arrivée à Versailles précéda de 36 heures celle du Courier dépêché par la Cour de Vienne à son Ambassadeur à celle de France. C'est à cette occasion que notre jeune Négociateur, qui avoit toujours montré le plus grand désir d'entrer dans l'état militaire, & qui s'étoit rendu habile dans tous les genres d'exercice que cet état exige, obtint une Lieutenance de Dragons. Le Roi ordonna

à son Chirurgien de prendre un soin particulier de Mlle *Déon*, qui ne put se servir de sa jambe qu'après avoir gardé plus de trois mois le lit. Après son parfait rétablissement, elle fut envoyée une troisième fois en Russie, en qualité de Secrétaire de l'Ambassade de M. le Marquis de l'*Hôpital*.

A son retour, brûlant du désir de se distinguer par les armes, elle sollicita & obtint la permission d'aller rejoindre notre armée en Allemagne. Elle fit la campagne de 1761, comme Capitaine de Dragons & des Volontaires de l'Armée, & comme Aide-de-camp de M. le Maréchal & de M. le Comte de *Broglie*. Au combat d'Ulltrop, elle fut blessée à la tête & à une cuisse. A Osterwick, étant à la tête d'un Corps de quatre-vingts Dragons des Volontaires de St. Victor, qu'elle commandoit, notre Héroïne chargea, avec tant de résolution & d'intrépidité, le bataillon Franc-Prussien de Rhées, composé de 800 hommes, qu'elle le força à mettre bas les armes, & le fit prisonnier.

La paix de 1762 la fit rentrer dans la carrière de la Politique. Elle fut envoyée à Londres en qualité de Secrétaire d'Ambassade, & se rendit si agréable à cette Cour, que, contre l'usage, le Roi de la Grande-Bretagne la choisit pour porter à Louis XV, & à M. le Duc de *Bedford* son Ambassadeur à Paris, la Ratification du Traité de paix conclu entre les deux Nations. Ce fut dans cette occasion que le Roi lui accorda la Croix de *S. Louis*.

Quand M. le Duc de *Nivernois* quitta l'Angleterre, où il venoit de remplir la mission d'Ambassadeur extraordinaire, Mlle d'*Eon* l'y remplaça en qualité de Ministre Plénipotentiaire. Des événemens célèbres suivirent cette époque, & causerent sa disgrâce. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler; on en trouvera le détail dans le Recueil qui a pour titre : *Lettres, Mémoires & Négociations particulières du Chevalier d'Eon*, en un vol. in-4°. de l'édition de Londres, & en deux vol. in-8°. de l'édition de Liège, qu'on regarde comme la meilleure. Tout ce que nous nous permet-

tons de dire, au sujet de ces événemens, c'est que, malgré ses démêlés avec plusieurs Ministres de France, elle n'a pas cessé d'être fidelle à son Roi, avec qui elle a eu une correspondance secrète qui a duré près de vingt ans, & qui duroit encore à l'époque de la dernière maladie de ce Prince. Les différentes pensions dont il récompensa ses services, viennent à l'appui de cette anecdote. En 1757, il lui en accorda une, secrète, de trois mille livres; en 1760, une, publique, de deux mille livres sur son Trésor Royal; & le premier Avril 1766, une autre, secrète, de douze mille livres sur sa cassette, dont la formule, conçue dans les termes suivans, est signée & écrite en entier de sa main : » En conséquence des services que
» le sieur d'Eon m'a rendus, tant en Rus-
» sie que dans mes armées, & d'autres
» commissions que je lui ai données, je
» veux bien lui assurer un Traitement
» annuel de douze mille livres, que je lui
» ferai payer exactement tous les six mois,
» dans quelque pays qu'il soit [hormis

» en temps de guerre chez mes ennemis],
 » & ce, jusqu'à ce que je jugé à propos
 » de lui donner quelque poste dont les
 » appointemens soient plus considérables
 » que le présent Traitement. A Ver-
 » failles, le premier Avril 1766. *Signé,*
 » LOUIS «.

On fait que l'auguste Successeur de ce Prince, également jaloux de récompenser le mérite & les services rendus à l'Etat, continue à Mlle d'Eon la pension de douze mille livres, &c....

ESPAGNAC, [*Jean-Baptiste-Joseph de* SAHUGUET D'AMARZIT, Baron d'] Gouverneur de l'Hôtel Royal des Invalides, né dans le Limousin en 1713.

Son *Supplément aux rêveries du Maréchal de Saxe*, l'*Histoire* intéressante qu'il a donnée de ce fameux Guerrier, & ses autres Ouvrages sur l'Art de la Guerre, font autant d'honneur à sa plume, qu'il s'est acquis de gloire en en pratiquant les maximes; en sorte qu'on peut dire de ce

Militaire Ecrivain , *codem animo scripsit quo debellavit.*

M. l'Abbé d'*Espagnac* , son fils , Chanoine de l'Eglise de Paris & Grand Vicaire de Sens , s'est fait connoître dans la République des Lettres , par un Ecrit peu réfléchi sur le Ministère du fameux *Suger* , dont quelques Critiques ont relevé les défauts avec trop d'amertume. Les Journalistes , jaloux des suffrages du Public éclairé , doivent moins s'attacher à mortifier l'amour-propre des Auteurs qui s'égarent , qu'à les instruire & à les ramener aux regles dont ils se sont écartés. Les épithetes dures & grossieres , telles que celles d'*écolier* , d'*ignorant* , &c. qu'on a prodiguées à M. l'Abbé d'*Espagnac* , annoncent un esprit impuissant ou mal-adroit , & font plus de tort à celui qui se les est permises , qu'à celui qui en est l'objet.

ESPRIT , [*Jacques*] de l'Académie Française , né à Besiers en 1611 , mort en 1668.

En travaillant à son Livre des *Faussetés*

des Vertus humaines, il n'a pas songé que le plus mauvais service qu'on puisse rendre à un Auteur substantiel & profond, c'est de le commenter. Il est vrai qu'il ne s'est pas proposé directement de paraphraser les *Maximes de la Rochefoucault*; mais tout son Ouvrage est appuyé sur le système de ce subtil Observateur; & il ne fait qu'étendre, & par conséquent qu'affoiblir les pensées de son modele. Le Public n'en a pas été la dupe. Les *Maximes de la Rochefoucault* sont entre les mains de tout le monde, & la *Fausseté des Vertus humaines* est entièrement oubliée.

1. ETIENNE, [Robert] Imprimeur; né à Paris en 1503, mort à Geneve en 1559.

Les services qu'il a rendus aux Lettres, sont tombés sur deux objets très-importans : il a d'abord perfectionné l'Imprimerie, & le *Tresor de la Langue Latine* étoit, pour son siècle, & même pour le nôtre, le meilleur présent qu'il pût faire au Public. Cet Ouvrage, d'une utilité

reconnue, suppose autant de travail & de mémoire, que de goût & de jugement. On dit que, pour rendre les Editions des Livres qu'il imprimoit plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les Places publiques, & qu'il récompensoit généreusement ceux qui y découvroient des fautes, moyen aussi sûr que négligé, pour arriver à la perfection.

2. ETIENNE, [*Henri*] fils du précédent, né à Paris en 1528, mort à Lyon en 1598.

Son pere avoit ouvert les trésors de la Langue Latine, celui-ci se chargea de répandre ceux de la Langue Grecque. L'Ouvrage qu'il publia à ce sujet est aussi estimé que celui de son pere, & ne prouve pas moins de connoissances & de recherches. Il eût pu s'en tenir là; mais le Calvinisme lui échauffa la tête, & d'Auteur estimable en fit un Libelliste & un Calomniateur. Tout le monde convient à présent que son Ouvrage intitulé *l'Apologie d'Hérodote*, n'est qu'un Recueil de grossièretés, d'A-

necciores indécentes, d'Historiettes scandaleuses contre les Prêtres & les Moines; dont les trois quarts sont des mensonges que plusieurs Ecrivains n'ont pas craint de répéter.

EXPILLY, [*Jean-Joseph*] Abbé, ci-devant Secrétaire d'Ambassade de sa Majesté Sicilienne, Examineur & Auditeur général de l'Evêché de Sagonne en Corse, des Académies de Berlin, de Madrid, de Stockholm; de Copenhague, de Nancy, de Dijon, de Marseille, de Berne, &c. né à St. Remy en Provence en 1719.

De tous les Gens de Lettres qui ont écrit sur la Géographie, il est le plus laborieux; le plus fécond, le plus exact; & le plus utile. Le louable désir de donner de la perfection à ses Ouvrages, l'a porté à joindre la pratique à l'étude & à la spéculation. De fréquens voyages dans presque toutes les contrées de l'Europe, & même sur les côtes d'Afrique & ailleurs, ont beaucoup contribué à le mettre en état de vérifier les situations des lieux,

& les observations sur les mœurs & la Religion de différens Peuples. De pareils moyens , aidés de la science du discernement , devoient nécessairement procurer le plus grand succès à ses Ouvrages. M. l'Abbé *Expilly* peut se flatter de l'avoir obtenu. Son *Diçtionnaire Géographique, Historique & Politique des Gaules & de la France*, est sur-tout généralement estimé. Il a su y réunir aux anciennes Traditions , des détails curieux & utiles qui n'appartiennent qu'à lui seul. Il est le premier qui soit parvenu à déterminer , avec précision , l'état actuel de la population , des récoltes & des consommations du Royaume , trois objets dont la connoissance , plus importante qu'on ne croit à l'Administration , étoit restée imparfaite sous les regnes de *Louis XIV* & de *Louis XV*. Il résulte de ces recherches , que la France contient plus d'habitans & recueille beaucoup moins de grain qu'on le ne supposoit. De pareilles découvertes , qui intéressent si spécialement l'humanité , donnent à M. l'Abbé *Expilly* des droits à la

reconnoissance publique & aux récompenses du Gouvernement. On fait que son petit *Géographe Manuel* est entre les mains de tout le monde, qui applaudit à son exactitude & à sa commodité.





F.

FABRE, [*Jean-Claude*] Oratorien, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1753.

Il a bien pu prendre sur lui de continuer l'Histoire Ecclésiastique de *Fleuri*, mais peu de gens osent prendre sur eux de lire sa continuation. Il y a autant, & peut-être plus de différence entre l'Historien de l'Eglise & son Continuateur, qu'entre les Mémoires du Cardinal de *Rets* & les Mémoires de *Joli*. Quand on entreprend de suivre une carrière tracée par un Ecrivain justement célèbre, on ne devroit pas ignorer qu'il faut, avant toutes choses, être doué du même discernement, & avoir de l'érudition, de la méthode, & du style. M. *Fabre* manquoit absolument de toutes ces qualités. Son Histoire est plus civile qu'ecclésiastique, & est composée d'ailleurs sur des Mémoires suspects &

inexact. Qu'on joigne à ces défauts les vices de l'élocution ; c'en sera plus qu'il n'en faut , pour nous faire dire que M. *Fleuri* attend encore un Continueur. *Virgile* attendroit aussi un Traducteur , si nous n'avions de ce Poëte d'autre Traduction que celle de cet Oratorien , plus médiocre encore que la Traduction de *Martignac*.

FAGAN, [*Christophe-Barthelemi*] né à Paris en 1702 , mort en 1755.

Sans rien ôter de sa gloire littéraire , on auroit pu retrancher du Recueil de ses *Œuvres* un grand nombre de Pièces , & les réduire à trois ou quatre qui méritoient seules d'être recueillies. *Le Rendez-vous* , *la Pupille* , *l'Amitié Rivale* , *Joconde* , sont , sans contredit , ce qui le distingue de la foule des Auteurs comiques de ce siècle. Les deux premières , sur-tout , sont d'un comique agréable & piquant , d'un style simple & sans prétention. Les caracteres y sont variés , naturels ; les personnages ne disent que ce qu'ils doivent dire.

On n'y trouve point de ces tirades parasites, de ces portraits encadrés avec effort, & tout exprès pour exercer les mains du Partetre, qui n'applaudit jamais tant que dans le moment où son jugement est le plus offusqué. Ces deux petites Pièces reparoissent souvent, & les Amateurs de la bonne Comédie les revoient toujours avec le même plaisir. On reconnoît d'excellentes choses dans l'*Amitié Rivale* & dans *Joconde*; mais il y a trop à désirer & à reprendre, pour qu'on puisse les ranger parmi les bonnes Pièces.

M. Fagan étoit né avec du talent pour la Comédie; mais les chagrins qui le dévoreroient ne lui permettoient pas de donner à ses Ouvrages la perfection dont ils étoient susceptibles. Il devoit beaucoup à la Nature, & il en avoit reçu les germes du génie. Il auroit donc été plus loin, sans contredit, si l'indigence n'eût pas été pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le poison mortel du génie. La tristesse sombre, compagne inséparable du besoin, étouffa ou rétrécit les heureuses dispositions

que l'aisance l'auroit mis à portée de cultiver & de développer.

Ce seul exemple devoit suffire pour engager les *Mécènes* modernes à mieux accueillir les vrais talens, & à ne pas accorder leur protection & leurs bienfaits à des Auteurs dont ils devroient être eux-mêmes les redoutables fléaux. C'est en demander peut-être trop. Les hommes, en général, n'approfondissent jamais rien; l'illusion, la flatterie, les décident; & par-là le bon goût & la Littérature trouvent leurs premiers destructeurs dans ceux qui pourroient le plus aisément en soutenir les droits & en perpétuer la gloire.

FAILLE, [*Germain DE LA*] Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, né à Castelnau-dari en 1616, mort en 1711, Ecrivain laborieux, à qui la ville de Toulouse doit ses *Annales*, Ouvrage plein de recherches très-bien digérées. Ces Annales ont été fondues presque en entier dans la grande Histoire de Languedoc, & ont épargné beaucoup de peine au Compilateur

[*M. du Rozoi*], qui a entrepris de les refaire, ou plutôt de leur donner une nouvelle forme. Les autres Ouvrages de *la Faille* sont moins connus, parce qu'ils sont moins utiles.

FARET, [*Nicolas*] de l'Académie Française, né à Bourg en Bresse en 1599, mort à Paris en 1646.

Ce vers & demi de *Boileau*,

Qu'on vit, avec *Faret*,
Charbonner de ses Vers les murs d'un Cabaret,

est le seul monument qui nous reste de sa triste célébrité : il a été cependant Poète, Traducteur, Historien, Académicien.

FAVART, [*Charles-Simon*] né à Paris en 17..

De tous ceux qui ont travaillé pour le Théâtre de l'Opéra-comique, il est celui qui a le mieux saisi l'esprit de ce genre de Spectacle. Sans le surcharger ridiculement d'un sentiment froid & puérile, sans y

étaler une philosophie vaporeuse, propre à faire hurler la musique ou la dénaturer, sans le parsemer de ces petits riens à prétention, qui ne sont accueillis qu'au défaut de quelque chose, il a su y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaieté, de la finesse, & tous les agrémens dont il est susceptible; il a su, en un mot, y peindre le vrai caractère de la Nation, que ses Rivaux ne s'occupent qu'à abâtardir & à défigurer. *La Chercheuse d'esprit* sera toujours la plus agréable & la plus ingénieuse de ces sortes de bagatelles, qui exercent tant de Chercheurs d'esprit qui n'ont encore trouvé que le verbiage, la fadeur, & jamais le goût & la raison. C'est au sujet de cette Piece que l'Auteur de *Rhadamiste* adressa ce Quatrain à M. Favart.

Il est un Auteur en crédit,
Dont la Muse a le don de plaire;
Il fit la *Chercheuse d'Esprit*,
Et n'en chercha point pour la faire.

FAUCHET, [Claude] Président à la Cour

des Monnoies de Paris, sa patrie, mort en 1601, âgé de 72 ans.

Il a beaucoup écrit sur les Antiquités, & particulièrement sur celles qui ont rapport à l'Histoire de France. Ses Ouvrages, peu lus aujourd'hui, parce qu'ils sont écrits d'un style dur & ennuyeux, dégoûterent, comme on fait, *Louis XIII* de toute autre espece de lecture. Il est vrai qu'on avoit mal choisi l'Ecrivain, si on vouloit inspirer à ce Prince du goût pour les Livres; mais il faut conclure qu'il avoit naturellement peu de penchant à s'instruire. Car enfin, seroit-on autorisé à se dégoûter de la Poésie, pour avoir lu les Vers de *Chapelain*, ou à proscrire la Tragédie d'après celles de MM. *Marmontel* & *Lemiere*? D'ailleurs le Président *Fauchet* n'écrivoit mal, que parce que c'étoit un défaut assez général de son temps, où la langue n'étoit pas encore formée. Ses *Antiquités Gauloises* & ses *Antiquités Françaises* supposent une étude & un travail dont on doit lui savoir gré. Il s'est rendu encore très-utile par un *Traité des Libertés*

de l'Eglise Gallicane, & par un autre, *de l'Origine des Chevaliers, Héraults, &c.* deux Ouvrages qui nous en ont procuré beaucoup d'autres sur le même sujet.

FAUQUE, [N. Mademoiselle] née dans le Comtat Venaissin en 17..

On ne peut lui refuser de l'esprit & du talent pour écrire; mais dans ses Ouvrages, qui ne sont que des Romans, elle a plus consulté l'imagination que la nature. Ce n'est cependant que par la vraisemblance & une noble simplicité, que ces Productions peuvent plaire & se soutenir. Tout ce qui est incroyable & peu naturel, n'intéresse jamais que foiblement.

FAYDIT, [Pierre] Abbé, né à Riom en Auvergne, mort en 1709, esprit bizarre & impétueux, dont on ne lit plus les Ouvrages, malgré le ton d'originalité qui y regne. On pourroit y trouver encore quelques idées justes, si on avoit le courage de dévorer un tas d'inepties & d'extravagances qui les suffoquent. Le

choix de tous les Ouvrages étoit dirigé par le caractère de son esprit, entraîné vers tout ce qui sortoit des regles ordinaires. Que penser de son jugement, quand on fait qu'il fit une critique de l'immortel *Télémaque* & de quelques Ouvrages de l'éloquent *Bossuet*? Que penser également de celui de tant d'autres Ecrivains, qui se sont efforcés, depuis lui, à déprécier ces mêmes Auteurs? On peut bien composer quelques Epigrammes contre des hommes célèbres; mais la pointe de ces Epigrammes ne blesse que celui qui l'a aiguillée. C'est ce qui arriva à l'Abbé *Faydit*. Son extravagance & la folie se sont peintes dans ses Sermons & dans ses Ecrits de Religion, comme dans ses Productions littéraires; ce qui lui valut un séjour de quelques années à *Saint Lazare*, d'où il sortit pour aller mourir dans sa patrie, à peu près comme il avoit vécu, c'est-à-dire, au milieu de la plaisanterie & du sarcasme. Il fit plusieurs Epigrammes contre la Mort, qui prouvoient que la Mort avoit raison de débar-

raffer la Société d'un mauvais plaisant, qui en est le plus terrible fléau.

FAYE, [*Jean-François* LERIGUET DE LA] de l'Académie Française, né à Vienne en Dauphiné en 1674, mort à Paris en 1731.

L'imagination, l'esprit & la délicatesse caractérisent le petit nombre de ses Poésies. C'est de lui qu'un Poète a dit :

Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire :
L'un étoit le talent de plaire;
L'autre, le secret d'être heureux.

Le plus connu de tous ses Ouvrages est son Ode apologétique de la Rime, contre le système de M. de *la Mothe* en faveur de la Prose. On y trouve cette belle Strophe :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.

Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs:
Et la regle, qui semble austere,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux Vers.

FAYETTE, [*Marie-Madelaine* PIOCHE
DE LA VERGNE, Comtesse DE LA] née en
1633, morte en 1693.

Avant elle, les Romans étoient l'ouvrage de l'imagination, & jamais celui du sentiment. Elle en a banni, la première, un héroïsme chimérique, & en a réduit la fiction à la peinture des mœurs, des caractères & des usages de la Société. A ce premier mérite, elle a joint celui d'un style naturel, élégant, correct, tel qu'il convient à ces sortes d'Ouvrages. On lit encore avec plaisir la *Princesse de Clèves*, tandis que mille autres Romans, publiés depuis, n'ont pu se soutenir au delà des bornes toujours étroites de la nouveauté.

Le Roman de *Zaïs*, qui parut d'abord
sous

sous le nom de *Segrais*, & fut attribué, après la mort de cet Auteur, à Madame de *la Fayette*, est aujourd'hui la matière d'un problème. Si l'on en croit M. *Huet*, Evêque d'Avranches, c'est au beau sexe qu'il faut en attribuer l'honneur; & voici les preuves qu'il en donne: » Madame » de *la Fayette* négligea si fort la gloire » qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa *Zaïde* » paroître sous le nom de *Segrais*; mais » lorsque j'eus rapporté cette anecdote, » quelques amis de *Segrais*, qui ne sa- » voient pas la vérité, se plainquirent de » ce trait, comme d'un outrage fait à sa » mémoire. Mais c'étoit un fait dont j'a- » vois été long-temps témoin oculaire; » & c'est ce que je suis en état de prouver » par plusieurs lettres de Madame de *la Fayette*, & par l'original du manuscrit de *Zaïde*, dont elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle les composoit «.

Nous serions tentés de croire que ces preuves sont insuffisantes. *Segrais*, qui, de l'aveu de tout le monde, & de Madame

de *la Fayette* elle-même, avoit travaillé à la *Princesse de Clèves*, sans songer à s'en faire honneur, n'étoit pas capable d'adopter un Ouvrage, au préjudice d'une femme dont il se plaisoit à seconder les talens. On fait encore qu'il étoit peu jaloux de ses Productions. Ses succès dans l'Eglogue, où il est, jusqu'à présent, le seul qui ait su conserver la douceur & la simplicité qui conviennent à ce genre de Poésie, flattoient peu son amour-propre poétique. Il n'attacha jamais aucun mérite à ses *Nouvelles-Françoises*, où l'on reconnoît la même trempe d'esprit & la même touche que dans *Zaïde*.

Comment imaginer, après cela, qu'il ait eu la malhonnêteté de se donner pour l'Auteur d'un Ouvrage qu'il n'avoit pas fait, & sur-tout d'un Ouvrage composé par une femme dont le nom avoit paru à la tête d'autres Productions moins estimées & moins estimables, telles que *la Princesse de Montpensier*, les *Mémoires de la Cour de France*, & *Henriette d'Angleterre*? D'ailleurs il étoit très-facile à Ma-

dame de *la Fayette* d'envoyer les feuilles du manuscrit à M. *Huet*, à mesure qu'on les composoit : *Segrais* étoit alors logé chez elle, & cette Dame n'avoit que la peine d'écrire ou de transcrire.

Sans prétendre néanmoins décider la question, nous nous contenterons de dire que *Zaïde* est un des meilleurs Romans. Le plan en est bien concerté, les passions en sont sages, les détails agréables, le dénouement très-heureux. Ce seroit toujours beaucoup pour la gloire de Madame de *la Fayette*, d'y avoir mis le coloris après que *Segrais* en eut tracé le dessein.

I. FEBVRE, [*Philippe* LE] Président Honoraire du Bureau des Finances de la Généralité de Rouen, sa patrie, né en 1705.

Plusieurs de ses petites Brochures, accueillies dans leur temps, annoncent en général un esprit qui n'est point étranger à la Littérature; ce sont des Lettres sur différentes Pièces de Théâtre, des Songes romanesques, & d'autres bagatelles. On

ne doit pas s'attendre à vivre long-temps ; quand on se borne à des Pamphlets : quelque agréables qu'ils soient , ce ne sont que les enfans du moment ; un autre moment les méconnoît , les tue , & les fait oublier.

M. le Febyre a donné encore une *Histoire abrégée de la Vie d'Auguste*. Ce petit morceau d'Histoire est d'une lecture intéressante , & prouve que ses autres Ouvrages ne doivent l'oubli actuel où ils sont , qu'au choix des sujets. Quiconque , avec des talens , veut travailler pour l'immortalité , doit s'attacher à des objets immortels.

2. FEBVRE DE SAINT MARC, [*Charles-Hugues LE*] né à Paris en 1698, mort en 17..

Il a donné de nouvelles éditions de plusieurs bons Auteurs modernes , auxquelles il a joint des notes & des réflexions. Il auroit dû s'abstenir d'insérer , dans l'édition des *Œuvres de Chapelain* , de *Bachaumont* , de *Chaulieu* , de *Pavillon* , des

Pieces qui n'appartiennent point à ces Poëtes , ou qu'ils avoient rejetées eux-mêmes. Cette fureur de grossir indiscretement les volumes, sous prétexte de les enrichir, est commune à presque tous les Editeurs ; & cependant point de moyen plus sûr de nuire au goût & à la gloire des Auteurs. On croit leur donner de la parure & de l'embonpoint ; on ne leur rend que de vieux vêtemens réformés ; on ne leur donne qu'une enflure hydropique, qui les défigure.

FELIBIEN, [*André*] également connu sous le nom de *des Avaux*, Historiographe du Roi, de ses Bâtimens, des Arts & des Manufactures de France, Membre de l'Académie des Inscriptions, né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695.

Personne n'a tant écrit sur la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture. Son meilleur Ouvrage est celui qui a pour titre : *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des Peintres anciens & modernes*, dont la meilleure édition est celle de Trévoux, six vol.

in-12, 1725. Un jugement solide, un goût exquis, une méthode claire, des tours ingénieux, enrichissent cette Production, dont le style est néanmoins quelquefois diffus & peu châtié. Sa manière de procéder est la meilleure qu'on pût employer dans un Ouvrage de cette nature. Les principes y sont exposés avec netteté, & les faits racontés avec intérêt. Il est facile de juger que l'Auteur a vu de ses propres yeux; qu'il a examiné & réfléchi avec soin sur la plupart des objets qu'il présente au Lecteur. *Felibien* étoit ami du fameux *Poussin*, qui ne contribua pas peu à perfectionner son goût pour les Arts. Son Livre est à la portée des Artistes, des Amateurs, de ceux même qui ne seroient ni l'un ni l'autre; c'est l'Ouvrage tout à la fois le plus agréable & le plus instructif que nous ayons en ce genre.

Jean-François Felibien, son fils, Historiographe des Bâtimens du Roi, Membre de l'Académie des Inscriptions, mort en 1733, est Auteur d'un *Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus cé-*

lebrés Architectes, qui est estimé des Artistes.

1. FÉNÉLON, [*François DE SALIGNAC DE LA MOTTE*] Archevêque de Cambrai, Précepteur des Enfans de France, de l'Académie Française, né en Quercy en 1651, mort en 1715; homme qui seul peut-être a eu le privilège de réunir les plus beaux & les plus heureux dons du génie, aux sentimens de l'ame la plus élevée, la plus sensible & la plus vertueuse.

N'eût-il fait que *le Télémaque*, les premiers rangs de la gloire lui seroient assurés dans la postérité. Il a ajouté à l'éclat des grands talens, le mérite des plus hautes vertus: c'est plus qu'il n'en faut pour consacrer son nom à l'amour & au respect, autant qu'à l'immortalité.

Avant lui, notre Nation étoit réduite à admirer chez les Anciens ou les Etrangers les beautés du Poëme épique: *Fénélon* parut, & nous lui dûmes la gloire de pouvoir offrir un chef-d'œuvre capable

de surpasser peut-être, ou du moins de balancer la gloire de ceux qui l'avoient précédé.

Quelques-uns de nos Littérateurs modernes ont prétendu & soutiennent encore, que *le Télémaque* n'est point un Poëme. Cette assertion a trouvé bien des partisans : mais a-t-on cru aveugler les esprits, au point de leur faire oublier les principes & la vérité ? Pour nous, qui ne connoissons que ces deux intérêts en matiere de Littérature, nous ne craignons pas d'affirmer que cet Ouvrage est non seulement un Poëme, mais encore un des plus beaux Poëmes épiques qui aient été faits.

Qu'est-ce en effet que l'Épopée ? Ce mot Grec n'a jamais signifié autre chose que *récit, narration*. Il est vrai que l'Épopée doit s'attacher au récit d'une action grande, merveilleuse, intéressante, propre à exciter l'admiration & à inspirer la vertu. Ces différens ressorts ne se trouvent-ils pas rassemblés dans le *Télémaque* ? En vain nous dira-t-on que la Fable ou l'action

de l'Epopée doit être racontée par un Poète ; il faut entendre d'abord l'idée qu'on attache à ce mot.

La Poésie n'a jamais été & ne sauroit être regardée que comme une imitation de la Nature , la peinture des objets & des passions : le but du Poète doit donc être de peindre. Or , quel Peintre tout à la fois plus vigoureux , plus tendre , plus animé , plus fécond , plus varié , plus naturel & plus vrai que *Fénélon* ! L'Eloquence peint sans doute ; mais dira-t-on pour cela qu'un Orateur soit Poète ? Ce qui distingue la Poésie de l'Eloquence , c'est la fiction , la vivacité des figures , la hardiesse de l'expression , la richesse & la multiplicité des images , l'enthousiasme , le feu , l'impétuosité , les divers efforts du génie. L'Orateur peut employer quelquefois ces ressources ; mais dès qu'il les prodigue ou les excède , dès qu'il en fait la base de ses Discours , il cesse d'être Orateur , parce que tous les Arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la versification a toujours été le caractère & le signe distinctif

de la Poésie, il en faudroit donc conclure que tout ce qui est en vers est nécessairement Poésie, tandis que nous avons tant de Versificateurs & si peu de Poètes. Il est bien plus naturel & plus juste de regarder la mesure & la rime comme des ornemens de convention, agréables, il est vrai, mais point essentiels. Ils ne sont, tout au plus, que la bordure du tableau: cette bordure en relève l'éclat, & en fait quelquefois ressortir les figures, mais ne peut être comptée que parmi les ornemens accessoires. Le Rithme des Hébreux, celui des Grecs & des Latins, avoient entre eux une différence marquée. La même différence subsiste encore aujourd'hui chez les Modernes: les Chinois, les Russes, les Lapons ont des Poètes, & n'ont point de versification déterminée. Les Poètes Italiens & Anglois savent se dégager, quand ils veulent, du joug de la rime, sur-tout dans les grands Poèmes. Les regles sont des obstacles au génie, & le génie fait s'élever au dessus des regles, sans cesser d'être ce qu'il est.

Cette maxime, que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui, bien approfondie, suffit seule pour conserver la couronne poétique à *Fénélon*, se trouve développée dans les Ouvrages de cet Ecrivain, par des raisons aussi lumineuses que solides. » La Poésie, dit-il, » perd plus qu'elle ne gagne par les rimes. » Elle perd beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie. Souvent la rime » qu'un Poëte va chercher bien loin, le » réduit à alonger & à faire languir son » discours; il lui faut deux ou trois vers » postiches, pour en amener un dont il a » besoin. On est scrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & on ne » l'est ni sur le fond des pensées & des » sentimens, ni sur la clarté des termes, » ni sur les tours naturels, ni sur la noblesse des expressions. La rime ne nous » donne que l'uniformité des finales, qui » est ennuyeuse, & qu'on évite dans la » prose, tant elle est loin de frapper l'oreille. Cette répétition de syllabe lasse » même dans les vers héroïques, où deux

» masculins sont toujours suivis de deux
 » féminins *, &c. «.

Nous pourrions encore appuyer notre sentiment sur l'autorité d'*Aristote* **, de *Denis d'Halicarnasse*, & de *Strabon*, qui soutiennent que la versification n'est pas essentielle à l'Epopée. Parmi les Modernes, cette idée se trouve répétée dans mille endroits. *Le don le plus utile que les Mu-*

* *Réflexions sur la Poétique*, &c. adressée à M. *Dacier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

** L'EPOUÉE SE DIT DU DISCOURS EN PROSE
 OU EN VERS. *Arist. Poét. ch. I.*

M. *Dacier* fait, sur ce mot d'*Aristote*, la remarque suivante : » Comme le mot *Έπος* ne se di-
 » soit pas moins, chez les Grecs, de la Prose
 » que des Vers, ce Législateur de la Poésie a
 » fort bien pu comprendre, sous le nom d'Epo-
 » pée ou de Poème Epique, les Discours en
 » prose, puisqu'en effet, ils peuvent être de
 » VÉRITABLES POÈMES ÉPIQUES. Nos bons Ro-
 » mans ne le sont-ils pas ? . . . Ce n'est pas le
 » Vers qui fait le Poète, c'est l'invention, c'est
 » l'imitation «. *Traduct. de la Poét. d'Aristote.*

ses aient fait aux hommes , disoit l'Abbé Terrasson, c'est le Télémaque ; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un POÈME , il naîtroit de celui-là. On ne fit point un crime à la Motte-Houdart de s'être ainsi expliqué dans une Ode lue & applaudie par toute l'Académie Française , à qui elle étoit adressée :

Notre âge retrouve un *Homere*
 Dans ce POÈME salutaire ,
 Par la Vertu même inventé :
 Les Nymphes de la double cime
 Ne l'affranchirent de la rime ,
 Qu'en faveur de la vérité.

M. de Sacy ne fut contredit par personne, lorsqu'il dit que *le Télémaque étoit un POÈME EPIQUE , qui mettoit notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains.*

Ajoutons à ces témoignages celui de M. *Marmontel*, qui , en soutenant qu'il n'est pas de l'essence du Poëme héroïque d'être écrit en vers , & en appelant *Té-*

l'émaque un POÈME DIVIN*, n'a certainement rien prouvé en faveur de son *Bélifaire*.

Qu'il nous soit permis, en respectant des noms consacrés par les suffrages unanimes de tous les siècles, de mettre dans la même balance l'*Iliade* & l'*Enéide*, avec l'immortel Ouvrage du Cygne de Cambrai. Et d'abord, le sujet de ces deux Poèmes est-il aussi heureux que celui du Poème François? Le plan en est-il mieux entendu, l'unité d'action mieux observée, les épisodes amenés avec plus d'art, le nœud plus adroitement tissu, & le dénouement plus naturel? *Homere* & *Virgile* ne le cedent-ils pas souvent à *Fénélon* du côté de l'intérêt général, des intérêts particuliers, de la vérité des caractères, de la beauté des sentimens, de la sublimité de la morale?

Un heureux sujet, comme une physionomie heureuse, prévient d'abord en sa

* *Poët. Franç. tom. 2, ch. 13.*

faveur; & *Télémaque*, annoncé dès le début, est déjà sûr de tous les cœurs. Les sujets de l'Iliade & de l'Odyssée, celui de l'Enéide, sont sans doute beaux aux yeux de l'imagination; ils ne sont réellement intéressans que pour les Grecs & les Latins. Le sujet du *Télémaque* est d'un ressort universel; il prend sa source dans la nature de l'homme: rien de plus touchant que la tendresse filiale; rien de plus digne des vœux de tous les hommes, qu'un sage & heureux Gouvernement.

Achille est presque toujours bouillant & vindicatif; *Ulysse* souvent faux & trompeur; *Enée* foible & superstitieux. *Télémaque* est, sans interruption, d'accord avec lui-même, courageux sans férocité, politique sans artifice, tendre sans foiblesse, ferme sans opiniâtreté, sage sans ostentation, passionné sans excès. S'il paroît quelquefois faillir & s'égarer, ce n'est qu'une adresse de l'Auteur, pour le rendre plus intéressant & donner un nouveau lustre à ses vertus. Toutes les différentes circonstances où il se trouve, ne servent qu'à

mieux développer son caractère , sans jamais le démentir , l'affoiblir ou l'excéder.

L'Iliade a pour but de montrer les suites funestes de la désunion parmi les Chefs d'une armée ; l'Odyssée , de faire sentir ce que peut la prudence soutenue par la valeur ; l'Enéide , de développer la piété jointe au courage & à la constance. La morale du *Télémaque* est mieux choisie , plus étendue , plus touchante , plus universellement utile. Tous les peuples & toutes les conditions y peuvent trouver des leçons qui leur sont propres. Elle tend à former un Prince guerrier , législateur , équitable , vertueux , & par lui , des Peuples dociles , laborieux , vaillans , fideles , & heureux. Elle enseigne l'art de gouverner des Nations différentes , les moyens de conserver la paix avec ses voisins , d'affermir un Royaume au dehors par des forces toujours prêtes , de lui donner de l'activité au dedans par des ressorts bien concertés , de l'enrichir par le commerce & l'agriculture , d'en écarter le luxe , d'en prévenir la corruption & l'indépendance

par de sages loix. Elle apprend , en un mot , à respecter la Religion , à écouter la voix de la belle Nature , à aimer son pere , sa patrie , à être citoyen , ami , malheureux , esclave même , si le sort le veut.

Dans l'exposition des événemens , le Poëte a su accorder la politique la plus profonde avec les idées de la justice la plus sévère. Son grand principe , d'après la Religion chrétienne , est de rappeler tous les hommes à la concorde & à l'union , d'établir entre eux une correspondance de secours mutuels , d'émouvoir tous les cœurs en faveur de l'humanité , & de les intéresser au sort des malheureux , de quelque Nation qu'ils soient. Un tel dessein ne pouvoit naître que d'une ame sensible , & il falloit un génie supérieur pour le rendre aussi intéressant.

Admirons encore dans cet Ecrivain incomparable , l'idée sublime & neuve d'avoir caché *Minerve* sous la forme de *Mentor*. Par cette adresse heureuse , tout devient possible à son Héros ; le naturel & la vraisemblance se trouvent toujours d'accord

avec le merveilleux. Tout se fait dans son Poëme par des secours divins , & tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant au jeune *Télémaque* l'assistance d'une Divinité toujours présente, il a l'art de ne rien dérober à sa gloire; la vertu du jeune Grec en est plus vigilante & plus ferme , ses triomphes en sont plus glorieux & plus solides , ses dangers plus intéressans, ses succès plus flatteurs.

Tels sont les excellens caractères qui assureront au *Télémaque* des Lecteurs dans tous les temps & chez tous les peuples. C'est par ces heureux ressorts qu'il fera éprouver, dans la postérité, les mêmes impressions qu'il produisit dans son siècle.

Les Poëmes épiques écrits en vers perdent beaucoup dans la Traduction, tandis que le *Télémaque* conserve ses beautés originales dans les Langues où on l'a traduit. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, la Henriade , fatiguent , dégoûtent même dans une longue lecture par la monotonie de la versification. Le *Télémaque* se fait lire toujours avec le même inté-

rêt. L'esprit ne le quitte qu'avec le désir d'y revenir , & tout Lecteur en sent les beautés, parce qu'elles sont tout à la fois sublimes & naturelles. Qui pourroit , en effet, résister aux charmes séducteurs d'une élocution qui pénètre l'ame , la remue, l'échauffe , & lui fait éprouver sans fatigue les sensations les plus douces & les plus variées ? » Quoique cet Ouvrage ,
 » dit un des * Panégyristes de *Fénélon* ,
 » semble écrit pour la jeunesse , & particulièrement pour un Prince, c'est pour-
 » tant le Livre de tous les âges & de tous
 » les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel
 » usage des richesses de l'antiquité & des
 » trésors de l'imagination. Jamais la vertu
 » n'emprunta , pour parler aux hommes ,
 » un langage plus enchanteur , & n'eut
 » plus de droit à notre amour. Là , se fait
 » sentir davantage ce genre d'éloquence

* Eloge de *François de Salignac de la Motte Fénélon* , &c. Discours qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1771, par *M. de la Harpe*.

» qui est propre à *Fénélon* ; cette onction
» pénétrante , cette élocution persuasive,
» cette abondance de sentiment qui se ré-
» pand de l'ame de l'Auteur , & qui passe
» dans la nôtre ; cette aménité de style qui
» *flatte toujours l'oreille , & ne la fatigue*
» *jamais ; ces tournures nombreuses où se*
» *développent tous les secrets de l'harmo-*
» *nie périodique , & qui , pourtant , ne*
» *semblent être que les mouvemens natu-*
» *rels de sa phrase & les accens de sa pen-*
» *sée ; cette diction , toujours élégante*
» & pure , qui s'élève sans effort , qui se
» *passionne sans affectation & sans re-*
» *cherche ; ces formes antiques qui sem-*
» *bleroient ne pas appartenir à notre lan-*
» *gue , & qui l'enrichissent sans la dé-*
» *naturer ; enfin cette facilité charmante ,*
» l'un des plus beaux caracteres du génie ,
» qui produit de grandes choses sans tra-
» *vail , & qui s'épanche sans s'épuiser* «.

On souscrira toujours , avec M. de la
Harpe , à la vérité de cet éloge , parce
qu'il ne fait qu'énoncer ce que tout le
monde avoit dans l'esprit & dans la bou-

che avant le Panégyriste ; mais on s'élèvera toujours contre la témérité qui le porte à lui refuser le titre de Poëme. Nous voulons croire que ce sont des sentimens étrangers qui l'ont déterminé à faire cet outrage à un des plus glorieux monumens de notre Littérature. Il falloit peut-être se prêter aux idées du Tribunal qui devoit adjuger la couronne à son Discours ; il falloit rendre un hommage à l'Auteur de la *Henriade*, qui ne viendra cependant jamais à bout d'obtenir parmi nous les honneurs exclusifs de l'Epopée ; il falloit prendre le ton du siècle , parler au moins d'après le langage de convention établi dans certains départemens. Mais comment n'a-t-il pas senti que de fausses idées suggérées sont toujours froides & révoltantes , quelque effort qu'on fasse pour les donner comme siennes ? Un siècle où l'on n'a pas rougi de comparer un fade & ennuyeux Roman (1) à un Poëme divin, est-il donc

(1) *Bélisaire*, que les amis de l'Auteur ont mis à côté du *Télémaque*.

fait pour donner des loix, contre les décisions d'un siècle plein de lumieres & de goût, qui avoit déjà fixé la question? Quand on est capable d'avancer (1) que *Boileau* ne doit être regardé que comme un simple Versificateur; que tous les Littérateurs du siècle dernier, à l'exception de *Perrault*, de *Boindin*, de *Terrasson* & de *la Mothe*, n'étoient pas en état de fournir à l'Encyclopédie une seule page qu'on daignât lire (2) aujourd'hui; que *Racine* n'a jamais su peindre que des Juifs (3); que *Corneille* n'a fait que des Scenes, & pas une bonne Piece (4); que *la Fontaine* n'a fait tout au plus que trente

(1) C'est ce qu'ont dit & écrit presque tous les Philosophes, depuis M. *Diderot* jusqu'à M. de la Harpe.

(2) Voyez l'article PERRAULT, où nous rapportons le passage dans lequel M. *Diderot* soutient cette étrange assertion.

(3) Dans une note du quatrième Chant du Poème des Saisons.

(4) *Eloge de Racine*, par M. de la Harpe.

bonnes Fables (1) ; que *J. B. Roussedu* n'est qu'un Poëte de sons & de beaux mots (2) ; que *Bossuet* n'est qu'un déclamateur (3) ; quand on ne craint pas de désigner mal-adroitement son siècle par les noms de *Diderot*, de *d'Alembert*, de *Marmontel*, de *Delisle* & de *S. Lambert* (4) : on ne peut aller que d'absurdité en absurdité , & qu'y mettre le comble par les derniers excès de l'injustice & de l'extravagance.

Avoir présenté *Fénélon*, sous les traits qui lui assurent les honneurs de l'Epopée, c'est n'avoir fait connoître qu'une partie de ses talens. Que les ennemis de sa gloire apprennent que dans ses autres Ouvrages il a de nouveaux titres pour exciter leur jalousie, & les humilier par sa supériorité. Rien de plus éloquent que ses *Dis-*

(1) *Questions sur l'Encyclopédie.*

(2) *De la Poésie lyrique*, par M. de la Harpe, *Mercure de France*, Avril 1772, premier vol.

(3) *Mélanges de M. de Voltaire.*

(4) *Question sur l'Encyclopédie.*

cours, & , entre autres , celui qu'il prononça pour le Sacre de l'Electeur de Cologne. Ce Discours est un vrai modele à proposer aux Orateurs Chrétiens , soit pour l'art d'appliquer sans affectation l'Ecriture Sainte , soit pour celui de savoir disposer , embellir & animer les Productions de leur propre génie.

Ses *Œuvres philosophiques* auront toujours le mérite de réunir la précision & la netteté à la méthode & à l'élégance. Cet Ouvrage , composé pour l'instruction du Duc de *Bourgogne* , son Eleve , offrira à la Jeunesse un contre-poison victorieux contre les délires de notre especé de Philosophie.

Dans ses *Réflexions sur la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique & l'Histoire* , on admire le Littérateur éclairé , l'Erudit sans étalage , l'homme de goût sans affectation. Quiconque les lira avec attention [& tout le monde devroit s'empresse de les lire] , y apprendra à éviter les écueils , à respecter les regles , à préférer le naturel au bel-esprit , les beautés réelles

réelles & solides au feu brillant & aux pensées recherchées, l'éloquence de tous les temps à celle du moment.

Il a fait encore des *Dialogues sur l'Eloquence* pleins de réflexions lumineuses, qui, prouvant son génie, ne sauroient convenir qu'à des génies aussi heureux que le sien. Sans adopter son système, qui donneroit peut-être plus de ressort à l'imagination & aux vrais talens, les Orateurs Chrétiens doivent au moins en suivre les préceptes, & se garantir des défauts qu'il condamne.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages ascétiques; c'est à la piété à les juger. Il suffit de dire que la piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumières, de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de persuasion, de plus de charmes, de plus de ressources enfin, pour se faire goûter. *Fénélon* étoit, dans les choses célestes, comme dans les choses humaines, toujours entraîné par la pente de son esprit à choisir dans tout ce qu'il y avoit de plus solide & de plus exquis. La piété

étoit , pour ainsi dire , la seconde vie de son ame : pouvoit-il ne la pas faire respirer dans ses Ecrits , qui portent continuellement l'empreinte de son caractère ?

Il semble qu'un tel homme n'eût jamais dû essuyer de contradictions. On fait pourtant que la sensibilité de son ame le conduisit trop loin dans une matiere où il feroit beau de s'égarer , si la Divinité ne rejetoit elle-même tout excès. Ses sentimens sur l'amour de Dieu exciterent des débats. Mais sans aigreur dans la dispute, sans entêtement dans ses idées, sans acharnement contre ses Adversaires, l'Archevêque de Cambrai se contenta d'exposer ses raisons , & les abandonna dès qu'il eut lieu de connoître qu'il défendoit une mauvaise cause. Son Livre des *Maximes des Saints* fut condamné par lui-même , aussi-tôt qu'il eut été condamné à Rome.

Ce genre de triomphe , si glorieux pour sa mémoire , prouve que, si l'esprit peut s'égarer parce qu'il est faillible , la droiture des sentimens , l'élévation de l'ame , la générosité du cœur , sont des ressource

ces puissantes pour contenir l'amour-propre, & faire naître la véritable gloire du sein même de ce que les hommes vulgaires feroient tentés de regarder comme une humiliation. Il fit plus, il voulut éterniser lui-même sa soumission par un monument aussi respectable que magnifique. Le Soleil de la Cathédrale de Cambrai déposera toujours contre la folle opiniâtreté de toute espèce de novateurs, & attestera la magnificence & la docilité du Pasteur qui en conçut l'idée & en fit le présent *.

Son désintéressement égaloit sa modestie. *Il vaut mieux*, répondit-il à celui qui lui annonça l'incendie de sa Bibliothèque, *il vaut mieux que le feu ait pris à mes livres, qu'à la chaumière d'un pauvre Laboureur.*

C'est à ces traits qu'il faut reconnoître sa véritable & sublime philosophie, & non

* Ce Soleil représente la Vérité foudroyant plusieurs Livres d'erreurs, parmi lesquels on en voit un intitulé : *Maximes des Saints.*

dans un Couplet absurde que M. de *Voltaire* lui impute, & qu'il n'a jamais fait. Cette anecdote impertinente a été démentie sur des preuves sans réplique; & quand ces preuves nous auroient manqué, il eût suffi de dire : » Philosophes, *Fénélon* eût » été votre plus grand adversaire, ne lui » imputez pas votre langage «.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, [N.]
né à Besançon, Auteur de plusieurs Drames médiocres qui n'ont eu aucun succès, malgré le goût de la multitude pour les tableaux tristes & déchirans. C'est dans les Greffes criminels qu'il en a pris les sujets; tel est du moins celui du *Fabricant de Londres*, Piece en cinq Actes & en prose, jouée & sifflée au Théâtre François en 1771. Tel est encore le sujet de l'*Honnête Criminel*, qui, à la faveur du sentiment qui y regne, n'a pas laissé de réussir sur des Théâtres de Société. Il s'en faut bien cependant que cette Piece lugubre, quoiqu'en vers, ait autant de mérite que la *Piété filiale* de M. *Courtial*, qui a traité

en prose le même sujet. Ce dernier a le talent du dialogue, & celui de marcher avec activité au dénouement; l'autre ne songe qu'à accumuler les incidens, & perd en déclamations & en soupirs un temps qui doit être employé à l'action.

On attribue à M. *Fenouillot* une espèce de Tragédie intitulée les *Jammabos*, où l'Auteur se déchaîne courageusement contre des hommes respectables qui n'existent plus, & qui existeroient encore s'ils n'avoient eu pour ennemis que des détracteurs de cette espèce.

FERRAND, [*Antoine*] Conseiller à la Cour des Aides de Paris, sa patrie, mort en 1719, âgé de 42 ans.

Le naturel & la délicatesse font l'agrément du petit Recueil de ses Poésies; elles consistent en Chançons mises en musique par *Couperin*, en Madrigaux pleins de finesse, & en Epigrammes pleines d'enjouement & de sel. Si *Ferrand* n'a pas eu la force & l'énergie pittoresque de *Rousseau*, il avoit du moins autant de

précision & de grace. L'Epigramme suivante suffira pour donner une idée de son talent.

D'amour & de mélancolie
Celemnus enfin consumé,
 En fontaine fut transformé;
 Et qui boit de ses eaux, oublie
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.
 Pour mieux oublier *Egerie*,
 J'y courus hier vainement;
 A force de changer d'Amant,
 L'infidelle l'avoit tarie.

FEUTRY, [*Amé - Ambroise - Joseph*]
 Avocat au Parlement de Douai, né à Lille
 en Flandres, en 1720.

Il est connu par de petits Poèmes, des Héroïdes, des Romances, & d'autres Poésies propres à justifier le succès qu'elles ont eu. Parmi ses Poèmes, on doit distinguer *le Temple de la Mort*, & *les Tombeaux*. Aucun homme de Lettres n'oubliera ce Vers si caractéristique, où, d'un seul trait, digne de *Michel-Ange*, il peint le Temple de la Mort,

Le Temps, qui détruit tout, en affermit les murs.

Avec une versification , en général , noble , forte & élégante , ce Poète auroit dû s'attacher à y répandre un peu plus de cette douceur , de ce moëlleux , qui , sans nuire à l'énergie , donne , si l'on peut s'exprimer ainsi , de l'embonpoint aux Vers , & les fait paroître faciles.

M. *Feutry* s'est encore occupé de la Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois , dont la plupart sont des Romans qui trouvent encore des Lecteurs. Il a refondu celui de *Robinson Crusoë* , & a su en écarter les longueurs & les inutilités d'une maniere si heureuse , qu'il en a fait un Livre aussi amusant qu'instructif , & qui nous paroît digne de figurer parmi le petit nombre de bons Ouvrages nécessaires à l'éducation.

FEVRE , [*Tannegui* 1^E] Professeur de Belles-Lettres à Saumur , né à Caen en 1615 , mort en 1672.

Son nom méritoit d'être , en quelque sorte , consacré parmi nous à distinguer le travail & l'érudition. Personne ne possé-

doit mieux les Auteurs Grecs & Latins ; & ne s'est plus appliqué à les commenter, à les éclaircir, & à les faire paroître sur la Scène avec tout le cortége d'une Edition travaillée avec soin. Ses Notes sur *Lucien*, *Longin*, *Eutrope*, *Justin*, sur *Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phédre*, sont d'un Editeur consommé dans l'étude & la langue de ces originaux. Il n'a pas eu le même succès lorsqu'il a voulu écrire en François ; ses différentes Traductions, ainsi que ses *Vies des Poètes Grecs*, sont d'un style pesant, inexact, & trop sec.

Le Fevre fut le pere & l'instituteur de *Madame Dacier*, ce qui n'est pas une médiocre recommandation dans la République des Lettres. N'oublions pas qu'au mérite du savoir il joignit le mérite plus estimable encore, des vertus sociales. Les Gens de Lettres peuvent apprendre, par son exemple, à se respecter mutuellement dans les succès & dans les malheurs. Il étoit ami de *Pélisson*. Malgré la disgrâce de celui-ci, il eut le

courage de lui dédier son Commentaire sur *Lucrece*, pendant qu'il étoit prisonnier à la Bastille, où l'on ne va pas ordinairement chercher ses *Mécènes*. Ce seul trait prouve l'élévation de son ame & celle de son Siècle. Le nôtre qui croit assez lourdement qu'on peut tout faire avec de l'esprit & des maximes, devrait se rappeler que l'esprit ne peut jamais donner qu'un foible droit à l'estime, & que des volumes de belles maximes ne valent pas un acte de générosité.

Nous avons aujourd'hui un homme de Lettres du même nom, Auteur d'une Tragédie, intitulée *Zuma*, qui, malgré le succès qu'elle a eu au Théâtre, ne figurera jamais que parmi les Pièces médiocres. La Fable en est romanesque; point de vraisemblance dans les incidens, des situations forcées, des caractères peu prononcés ou peu soutenus, des Scènes assez théatrales, des mouvemens très-pathétiques, un style assez noble & quelquefois élégant, voilà ce qu'elle offre à la critique & à l'éloge.

FLÉCHIER, [*Esprit*] Evêque de Nîmes, de l'Académie Française, né à Pernes près d'Avignon en 1632, mort en 1710.

Si on excepte son *Histoire de Théodose le Grand*, de toutes les parties des Belles-Lettres qu'il a cultivées, l'Eloquence de la Chaire est la seule où il ait réussi d'une manière distinguée. On a comparé ses *Oraisons Funebres*, à celles de *Bossuet*, sans faire attention que les comparaisons deviennent ridicules ou au moins inutiles entre deux Génies différens. Celui de *Bossuet* étoit sublime en tout ; & celui de *Fléchier* ne paroît avoir eu en partage que la noblesse des pensées & l'harmonie de l'élocution. Il est vrai qu'il possédoit éminemment ces deux qualités de l'Orateur, & que personne n'avoit porté aussi loin cette dernière, dont on avoit eu longtemps la simplicité de croire que notre langue étoit peu susceptible. L'Oraison funebre de M. de *Turenne* peut être regardée comme un chef-d'œuvre, par la manière dont les différentes qualités du Héros

font développées , & par la chaleur du style , la beauté des traits qui s'y succèdent sans appareil , sans gêne , comme la vraie peinture de chaque objet. Les autres Oraisons funebres qu'il a composées , sans avoir autant de mérite , n'en annoncent pas moins un talent particulier d'assortir la morale & l'instruction aux éloges des différentes personnes qu'il avoit à célébrer. C'est là , comme dit M. *Montgin* dans un de ses Discours académiques , „ c'est là qu'on est étonné de voir „ dans un seul homme l'ame universelle „ de plusieurs Grands Hommes , l'ame „ du Guerrier , l'ame du Sage , du grand „ Magistrat & de l'habile Politique ; là „ il s'élève , il change , il se multiplie , „ & prend toutes les formes différentes „ du mérite & de la vertu. La séduction „ est si forte , qu'on croit voir tout ce „ qu'on ne fait que lire ou qu'entendre. „ Avec un Livre à la main , vous êtes „ transporté dans des sièges & dans des „ batailles ; c'est l'Orateur qui vous charme , & vous n'êtes occupé que du

N vj

» Héros ; c'est *Fléchier* qui parle , & vous
» ne voyez que le grand *Turenne* ; l'Art
» cache l'Orateur , & ne montre que
» le grand Capitaine ou le grand Magif-
» trat «.

Cet éloge ne feroit point au dessus des talens de l'éloquent Evêque de Nîmes, si on n'étoit obligé d'avertir en même temps ceux qui courent la même carrière, de se garder de le prendre en tout pour modele. Trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées , trop d'affectation dans la symétrie du style , trop de goût pour les antithèses , ne pourroient produire & n'ont peut-être déjà que trop produit de mauvaises copies , parce qu'il est plus facile d'imiter l'esprit des grands Orateurs , que leur génie. C'est sans doute cette imitation mal entendue qui a altéré si fort , parmi nous , le vrai goût de l'Eloquence de la Chaire. On a cru pouvoir faire revivre les Grands Hommes , & plaire , à leur exemple , en ne prenant d'eux précisément que ce qui les empêche d'être des Grands Hommes accomplis.

Il s'en faut bien que *Fléchier* ait toujours été entêté des défauts qu'on lui reproche. La maturité de l'âge & la perfection du goût les lui firent sentir & éviter dans ses derniers Ouvrages. Si ses Oraisons funebres & ses Sermons perdent beaucoup de leur mérite par une élégance trop compassée, on peut dire que ses *Instructions Pastorales*, ses *Discours Synodaux*, sont bien éloignés d'une pareille affectation. Ceux qui n'ont jamais connu le véritable esprit de la Religion, peuvent les lire : ils y reconnoîtront ses vrais sentimens & son langage. Ceux qui s'obstinent à reprocher à l'Eglise un caractère odieux de dureté, d'intolérance, n'ont qu'à parcourir les instructions qu'il donnoit à ses Diocésains pendant les troubles des Cévennes ; ils verront comment un esprit vraiment pastoral fait allier la fermeté de la foi avec la charité qu'elle ordonne ; ils admireront des exhortations propres à affermir le courage des Ministres de la Religion, & à soutenir leur patience dans les persécutions ; ils seront pénétrés de respect &

d'attendrissement pour cette douceur de morale, cette générosité de sentiment, cette indulgence qui plaint l'erreur en la combattant, cette magnanimité qui se refuse même la plus légère satisfaction, lorsque les persécuteurs les plus atroces sont devenus malheureux. C'est dans ces Ouvrages enfin que la Philosophie apprendra l'usage qu'on doit faire des lumieres & du sentiment, & que l'humanité n'a pas de consolation plus solide que la Religion, comme la Politique n'a pas de meilleur appui.

FLEURY, [*Claude*] Prieur d'Argenteuil, Sous-Précepteur des Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*, de l'Académie Française, né à Paris en 1640, mort en 1723 ; un des Ecrivains qui ont honoré le plus la France & les Lettres, par la supériorité & le bon usage de leurs talens.

Son *Histoire Ecclésiastique*, qui finit au Concile de Constance, est un des plus beaux & des plus utiles monumens élevés

à la gloire du Christianisme , & le titre d'une célébrité durable. Cette Histoire réunit le ton qui convient à son sujet , & les qualités qui caractérisent un grand Historien. Le plan en est vaste , sagement entendu , habilement exécuté. L'Auteur n'a point écrit , comme il l'annonce lui-même , pour repaître la vaine curiosité de ceux qui ne recherchent que des faits nouveaux & extraordinaires ; il s'est encore moins proposé d'amuser les Esprits oisifs , qui ne lisent que superficiellement ou pour se désennuyer. Il a écrit pour des Esprits solides , pour des Chrétiens jaloux de connoître leur Religion dans son origine , dans ses progrès , dans ses vrais caractères ; pour les âmes droites qui lisent dans la vûe d'acquérir des connoissances utiles & de devenir meilleures ; pour les hommes de toutes les conditions qui n'ont ni le loisir , ni la facilité , ni le talent de puiser dans les sources & d'en écarter ce que la prévention , l'ignorance & la superstition ont pu y mêler de faux , d'excèsif & d'indigne de la divinité du dogme

& de la sainteté du culte. Pour remplir avec succès un projet si utile, l'érudition, le discernement & le zèle de l'Ecrivain se sont pliés à tous les objets. Traduire avec autant de force que d'exactitude les Auteurs Grecs & Latins, analyser avec clarté & précision les Peres de l'Eglise, présenter avec une simplicité éloquente la substance des décisions des Conciles, raconter les événemens, ou plutôt les peindre de maniere que le Lecteur croit en être témoin; tel est le résultat du travail de M. l'Abbé *Fleury*. Toujours guidé par des lumieres sûres & un jugement sain, il a subjugué les matieres, afin de les rendre plus sensibles. Une critique sage lui a fait négliger les petits faits, comme superflus ou comme étrangers au but de son Histoire, qui est de mettre au grand jour la doctrine de l'Eglise, sa discipline, ses mœurs. Autant il est sévère à proscrire les inutilités, autant il se montre attentif à circonstancier les grands événemens, à recueillir scrupuleusement les détails qui ont rapport aux traits instructifs & inté-

ressans. Jamais l'ambition inquiète d'étaler ses propres idées, défaut ordinaire à la plupart des Historiens, ne l'entraîne à prévenir les réflexions du Lecteur; il se contente de le mettre à portée de réfléchir lui-même, en se bornant à la simple narration. Par cette louable discrétion, l'esprit n'est occupé que des actions racontées; il les voit, les saisit, les compare, les pèse, les juge. L'illusion du récit est telle, qu'on ne s'apperçoit pas qu'on lit une Histoire: on ne voit qu'une suite non interrompue de tableaux, qui frappent, intéressent, & qu'on ne quitte qu'en conservant les impressions profondes qu'ils devoient produire. Il est fâcheux, après cela, que la monotonie trop continue du style, qu'une narration lente & trop timide, affoiblissent, en quelque sorte, aux yeux des Lecteurs délicats, le mérite de cet excellent Ouvrage. Mais où l'Ecrivain est absolument exempt de ces défauts, & se développe avec une supériorité qui étonne, c'est dans les Discours préliminaires. Ils ont été imprimés séparément, & on peut les regar-

der comme des chef-d'œuvres de raison ; de critique , de style , par la pureté , la précision , la force & l'élégance qui y regnent. Ces Discours renferment la quintessence de tout ce qu'on a pensé de plus sage sur l'établissement , les progrès & les révolutions de la Religion Chrétienne. L'Auteur y est Observateur éclairé , profond Politique , Dissertateur plein de sagacité , toutes les fois qu'il s'agit de remonter aux principes des troubles , d'en faire connoître les dangers , & d'indiquer les moyens de les empêcher de renaître. *Bossuet* , en un mot , n'est ni plus lumineux , ni plus sublime , dans son Discours sur l'Histoire universelle.

N'est-il pas étonnant qu'un Historien , tel que M. l'Abbé *Fleury* , ait trouvé un Continuateur aussi médiocre que le P. *Fabre* , de l'Oratoire ? Celui-ci a bien pu entreprendre de nous donner la suite de son Histoire ; mais en marchant sur ses traces , il n'a servi qu'à faire connoître la supériorité de son modele. Si M. l'Abbé *Ducreux* , Auteur des *Siecles Chrétiens* ,

avoit un style moins inégal, ce seroit à lui qu'il appartiendrait de continuer cette Histoire, puisqu'au style près, ses *Siecles Chrétiens* annoncent toutes les qualités qu'on exige dans un Historien de l'Eglise.

Nous avons encore de M. l'Abbé *Fleury* plusieurs Ouvrages estimés, dont les plus connus sont ceux qui ont pour titre : *Mœurs des Israélites, & Mœurs des Chrétiens*. Le premier offre un tableau fidele de la vie, de la conduite, des usages, du gouvernement des Hébreux : le second, écrit avec une candeur & une onction peu communes, est en même temps une Introduction à l'Histoire Ecclésiastique, & une éloquente apologie de la Religion.

On ne doit pas négliger de parler de son *Traité du choix & de la méthode des Etudes*, où il décrit la marche convenable à chaque Science en particulier; ni de son Livre des *Devoirs des Maîtres & des Domestiques*, où une philosophie chrétienne prescrit aux uns des regles de conduite conformes à l'ordre & à l'humanité, &

aux autres des leçons propres à régler leur dépendance & à rendre leur sort plus heureux.

2. FLEURY, Avocat au Parlement de Paris, sa patrie. Il s'appelle *François-Thomas*, & non *Jacques*; il est *vivant*, & non *mort*: double erreur, dont nous nous étions rendus coupables dans la première Edition, & qu'il nous a joliment reprochée par une Lettre insérée dans le *Mercur* du mois d'Avril 1773.

Nous voudrions bien pouvoir également, en faveur de cette Lettre, réformer ce que nous avons déjà dit de ses Poésies, & nous joindre aux *six Journalistes qui ont honoré ce Poète d'éloges fort au dessus de ses espérances*, comme il nous en assure; mais les raisons de M. *François-Thomas Fleury* ne nous ont pas paru assez concluantes. Il a beau soutenir qu'il s'est débité deux mille exemplaires de son Recueil; il n'a pas fait attention, sans doute, que deux mille Acheteurs ne supposent pas toujours deux mille Lecteurs,

& encore moins deux mille Approbateurs. D'ailleurs, en avançant *qu'on ne lit point ses Poésies*, nous n'avons pas prétendu dire qu'on ne les a point lues, mais bien qu'on ne les lisoit plus. L'étonnement qu'on a témoigné des plaintes de M. *Fleury*, est malheureusement venu à l'appui de cette assertion. Nous n'aurons pas plus d'égard à la prière qu'il nous fait de supprimer son article dans cette Edition. Il faut instruire, autant qu'on le peut, les jeunes Auteurs, par les disgrâces de la médiocrité. C'est pourquoi nous répéterons :

» Le Recueil de ses Poésies offre une
 » Collection de Fables, d'Epîtres, de
 » Chançons, de Madrigaux, d'Epigram-
 » mes, qu'on peut placer parmi les ou-
 » vrages qu'on ne lit point; de la Prose
 » en mesure & en rimes, voilà tout ce
 » qu'on auroit à regretter. Ses Chançons,
 » pour la plupart, ont eu cependant de
 » la vogue dans les Sociétés Bourgeoises.
 » La Musique, sans doute, est le prin-
 » cipe de cette petite fortune; car il est
 » certain que M. *Fleury* a le talent de

» parodier les Airs, & d'y appliquer des
» paroles avec justesse «.

FONCEMAGNE , [*Etienne LAUREAULT DE*] de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, né à Orléans, mort à Paris en 1779.

Nous ignorons s'il a fait d'autres Ouvrages que ses Lettres à M. de *Voltaire*, au sujet du Testament politique du Cardinal de *Richelieu*; mais ces Lettres, écrites avec autant de politesse que de jugement, donnent une idée avantageuse de son esprit, de son érudition, & de la facilité de son style. Il n'y a peut-être que M. de *Voltaire* dans le monde, capable de persister, après les avoir lues, nous ne disons pas à croire, mais à soutenir que le Ministre de *Louis XIII* n'est pas l'Auteur du Testament qui porte son nom. Les raisons de M. de *Foncemagne* sont si claires, si solides, si bien appuyées sur l'Histoire, sur la vraisemblance, qu'il est impossible de ne pas abandonner le sentiment de l'Historien du *Siecle de Louis*

XIV, qui n'a paru le soutenir depuis avec tant d'acharnement, que pour s'épargner la honte d'une rétractation. A quoi sert donc la Philosophie, si la conviction, au lieu de l'aveu de l'erreur, ne produit que de l'opiniâtreté? Il faut cependant remarquer, à la louange de M. de *Voltaire*, qu'il a au moins soutenu cette querelle sans humeur, & même avec politesse. Il est vrai que M. de *Foncemagne* lui avoit donné l'exemple de la modération. » Plus il imprime de force à ses
 » raisons, dit son successeur à l'Académie, plus il les expose avec modestie;
 » on diroit qu'en voulant faire triompher
 » sa cause, il a peur de triompher lui-même, il se défie de son jugement au
 » moment même où il établit la supériorité de son opinion «.

FONT DE ST. YENNE, [N. DE LA]
 de l'Académie de Lyon, sa patrie, né
 en 17..

Ses Réflexions sur la Peinture, ses Observations sur le Poëme de l'*Art de pein-*

dre, ses Lettres critiques sur *Cénie*, sur l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, & sur quelques autres Ouvrages, n'ont eu qu'un succès momentané. On remarque cependant beaucoup d'esprit & de facilité dans ces différentes Brochures; mais elles devoient nécessairement mourir, parce que les circonstances qui y ont donné lieu n'existent plus.

FONTAINE-MALHERBE, [*Jean*] né dans le Diocèse de Coutance en 17..

Argillan, ou *le Fanatisme des Croisades*, Tragédie en cinq actes, *le Gouverneur*, Drame en prose, *le Cadet de Famille*, Comédie en un acte & en vers, n'ont eu, jusqu'à présent, que les honneurs de l'impression, & ne méritent tout au plus de figurer que sur les Théâtres de Société, où l'on accueille tout ce qui est nouveau. Ces Pièces ne laissent pas de supposer beaucoup d'esprit & même un certain talent dans M. *Fontaine-Malherbe*; mais ce n'est que par un vrai talent qu'on peut se distinguer de la foule des Poètes Dramatiques,

Dramatiques, qui, chaque jour, devient plus nombreuse, sans que l'Art fasse les moindres progrès.

Les petites Pièces de Poésie que cet Auteur a présentées au Concours des Prix de l'Académie Française, n'ont obtenu, jusqu'à présent, que les lauriers de l'accessit. Ce seroit toujours beaucoup, si le Public eût confirmé les éloges du Tribunal; mais le vernis philosophique, répandu sur le Poème de *la Rapidité de la Vie*, & sur le *Discours en vers sur la Philosophie*, n'en a pas imposé aux vrais Connoisseurs sur le défaut d'intérêt, de poésie & de vrai talent qu'ils y ont remarqué; ce qui n'a pas empêché de regarder ces deux Poèmes comme très-supérieurs à ceux qui ont eu le Prix.

FONTAINES, [*Pierre-François GUYOT DES*] Voyez DESFONTAINES.

FONTANELLE, [*Jean-Gaspard DE*] né à Grenoble en 1737.

Avec plus de travail, ses Ouvrages,
Tome II. O

qui annoncent des dispositions heureuses, feroient parvenus à une plus grande perfection, & auroient eu de plus grands succès. Il est impossible de ne pas sentir que cet Auteur est en état de mieux faire, & que trop de rapidité & de négligence dans la composition, ôte aux Productions de sa plume un caractère qui pourroit les rendre dignes de lui.

Dans sa Tragédie d'*Ericie*, ou la *Vestale*, il n'a pas su assez réprimer les effervescences de son imagination : ses pensées sont souvent fausses, & plus souvent encore trop hardies. Malgré cela, cette Piece est supérieure à la *Mélanie*, si vantée dans le *Mercure*, où M. de la Harpe, qui travailloit à ce Journal lorsque cette dernière Tragédie parut, ne s'est point épargné les transports d'admiration. Le sujet, la marche, les caractères, dans la *Vestale*, sont infiniment mieux présentés, mieux soutenus, l'intérêt plus vivement développé, le ton plus noble, plus tragique. Cette Piece a encore l'avantage d'avoir servi de modele à M. de la Harpe, qui,

en qualité d'Imitateur, devroit être un peu plus modeste.

La Traduction des Métamorphoses d'*Ovide*, par M. de *Fontanelle*, annonce une plume, sinon aussi exercée & aussi élégante que celle de l'Abbé *Bannier* qui a traduit le même Ouvrage, du moins plus exacte, & capable de faire passer, dans notre langue, les graces & la facilité de l'ingénieux Poëte de Sulmone.

FONTENAI, [*Louis-Abel*] Abbé, né à Castelnau de Brassac, Diocèse de Castres, en 1736.

Après avoir fait passer dans notre langue plusieurs morceaux intéressans de la Littérature Italienne, & avoir publié un excellent *Dictionnaire historique des Artistes*, en deux gros volumes in-8°, il a succédé à M. de *Querlon* dans la rédaction des *Annonces & Affiches pour la Province*; & l'on s'apperçoit de plus en plus que cette Feuille n'a dégénéré ni du côté du style, ni rien perdu du côté de la solidité des principes, de la justesse, de

la critique, & de l'honnêteté des jugemens. Aux qualités qui caractérisent le sage & bon Littérateur, M. l'Abbé *Fontenai* réunit des mœurs douces & aimables, qui le font chérir & rechercher de tous ceux qui le connoissent personnellement.

FONTENELLE, [*Bernard* LE BOUVIER DE] de l'Académie des Sciences, dont il fut Secrétaire pendant 22 ans, de l'Académie Françoisse, de celle des Inscriptions & de plusieurs autres, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son nom peut servir à deux époques différentes dans l'Histoire, chez notre Nation : au développement de la Philosophie, & à la corruption du goût.

En envisageant M. de *Fontenelle* comme Poète, il faut oublier, pour sa gloire, qu'il a fait des Tragédies, des Comédies, &c. & ne se ressouvenir que de l'Opéra de *Thétis & Pelée*. Ses autres poésies paroîtront également médiocres à ceux qui préfèrent le naturel à l'affectation du Bél-

Esprit. Ses *Eglogues*, sur-tout, sont des entretiens de Petits-Mâîtres raffinés, & non des Pastorales, dont la candeur & la simplicité doivent faire le premier agrément.

Comme Profateur, il seroit dangereux de prendre, en tout, sa maniere d'écrire pour modele. La finesse & l'agrément trop recherché, qui regnent dans sa prose, sont des amorces séduisantes, propres à égarer les jeunes esprits. Les *Lettres du Chevalier d'Her**** sont aujourd'hui regardées, avec raison, comme l'antipode du style épistolaire. Les *Dialogues des Morts* ne sont que des assauts de pensées brillantes, où l'Auteur cherche plus à étonner par les Interlocuteurs disparates, qu'à instruire en développant le vrai caractère. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit la morale; l'étalage de l'esprit ne peut que l'affoiblir. On ne goûte, en ce genre, que ce qui part du cœur & de la raison.

Si l'Ecrivain dont nous parlons étoit réduit à la seule gloire d'avoir mis au jour de pareilles Productions, sa célébrité auroit fini avec sa vie, & même avant.

Mais en reconnoissant les défauts du Bel-Esprit , on ne peut s'empêcher de rendre justice au Philosophe. Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matieres les plus abstraites, de revêtir de la clarté & des agrémens du style les sujets les plus ingrats ; de répandre dans ses Ouvrages les connoissances les plus étendues sans affectation , avec ordre & dans la plus grande précision ; de dominer , par l'aisance de son esprit, tout ce qui se présentoit sous sa plume , dans les genres les plus opposés & les plus difficiles ; lui assure la gloire d'une intelligence prompte, fine , profonde , & celle du mérite rare d'avoir su communiquer aux autres , sans effort, ce qui paroïssoit , avant lui , au dessus de la pénétration du commun des Lecteurs.

C'est ce qu'il est facile de remarquer dans son Livre sur la *Pluralité des Mondes* , dans son *Histoire de l'Académie des Sciences* , & dans les *Eloges* qu'il a faits de plusieurs Académiciens.

Le premier Ouvrage fait admirer un esprit lumineux , qui se joue de l'embarras

des systêmes, procède avec dextérité à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis, & fait adopter ses idées, non en faisant sentir la touche intime de la persuasion, encore moins la force de la conviction, mais par le talent de plaire & d'amuser. L'adresse & la subtilité sont la source de tout le prestige.

L'*Histoire* de l'Académie, aussi bien que les *Eloges* des Académiciens, forment une espèce d'Encyclopédie, où tous les genres de savoir se réunissent, & sont traités d'une manière conforme à leur objet. L'Astronome comme le Moraliste, le Médecin comme le Géometre, le Chimiste comme le Mécanicien, le Philosophe comme l'Homme d'Etat, y reconnoissent l'Homme supérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne se fût attaché toute sa vie qu'à elle seule.

On ne sauroit donc lui refuser la qualité d'esprit universel. Il n'a rien inventé, il est vrai, mais il a su se rendre propres les découvertes des autres, en y ajoutant

des traits de lumiere qui n'ont pas peu servi à les faire valoir. Le Livre de *Vandale* sur les Oracles fût tombé dans l'oubli, si sa plume ne lui eût prêté des agrémens, qui ont fait disparaître la sécheresse de l'Original. On fait que cette Traduction excita de grands débats, & que le P. *Baltus* entreprit de réfuter le système du Traducteur. La modération de M. de *Fontenelle*, dans cette circonstance, doit servir de modele à tout Auteur raisonnable. Il étoit Philosophe dans toute l'étendue du terme, & cependant il fut toujours éloigné de ce ton dogmatique, de ce style avantageux, de cet orgueil apprêté, de cette aigreur de ressentiment, de cette intolérance presque fanatique, qui fait le caractère dominant de ceux qui ne sont Philosophes que dans le sens actuel. S'il s'égara dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les réduire en systèmes; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les soutint constamment avec honnêteté, ou les

termina par un silence , toujours sage quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues. Ces qualités rendirent au moins sa philosophie respectable dans ses sentimens , quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses maximes.

On lui a reproché , dans la Société , un égoïsme qui rapprochoit tout de lui-même ; c'est un grand défaut , sans doute , mais on peut le lui pardonner , en ce qu'il a pris soin de le cacher autant qu'il a pu , & qu'il n'a pas cherché à l'inspirer par ses Ecrits , comme nos Moralistes modernes qui en font la base du bonheur de l'humanité , & croient s'acquitter envers la Patrie , envers le genre humain , par un amour universel pour les individus qui le composent.

L'Abbé *Trublet* a fait une espèce de *Fontenelliana*, où l'Admirateur enthousiaste se fait sentir à chaque ligne. Ce n'est pas ainsi qu'on fait valoir les Grands Hommes ; ce n'est pas non plus d'après de tels Panégyristes qu'on doit les juger. La finesse,

les graces, l'abus de l'imagination, la subtilité de l'esprit dans le style : le même esprit doué de la plus grande pénétration, étincelant des plus vives lumieres, enrichi des plus vastes connoissances; tels sont les défauts & les qualités qui fixeront le jugement qu'on doit porter de M. de *Fontenelle*, comme Littérateur & comme Philosophe.

FORBONNAIS, [VERON DE] Inspecteur Général des Monnoies de France, Conseiller au Parlement de Metz, né en 17..

Les Ouvrages de cet Auteur, qui sont en très-grand nombre, ont presque tous pour objet les Finances, le Commerce, & sont remplis d'excellentes vûes. La maniere noble, facile, & souvent élégante avec laquelle ils sont écrits, eût été capable d'embellir & de faire goûter des Productions purement littéraires, s'il s'y fût attaché. M. *Thomas* en a senti tout le mérite, & y a * puisé les principes

* Voyez les *Recherches sur les Finances*, par M. *Veron de Forbonnais*.

d'administration & d'économie dont il a enrichi son *Eloge du Duc de Sully*.

FORCE, [*Charlotte - Rose* DE CAUMONT, Demoiselle DE LA] née en Guienne en 1650, morte à Paris en 1724.

On a d'elle seize Romans, dont quelques-uns sont en plusieurs volumes. Ils annoncent en général beaucoup d'imagination, de l'esprit, & le talent d'écrire. S'il y régnoit plus de vivacité & de précision, on pourroit les préférer au déluge de Productions de ce genre dont le Public est inondé tous les jours. Ils ont un avantage qui doit les faire accueillir avec plus d'indulgence, c'est que l'histoire y est mêlée avec la fiction. Les Personnages qu'elle y introduit ont presque tous existé, & leurs aventures sont conformes au caractère qu'on leur connoît. On sent bien que l'exactitude historique y est très-peu observée; mais tant d'Historiens ont donné des Romans pour des Histoires, que celles de Mlle de *la Force*, qui n'en ont pas la prétention, ne doivent pas être jugées à la

rigueur. Ses *Contes de Fées* sont pleins de variété, d'intérêt, & de morale.

Elle cultiva aussi la Poésie. On trouve dans son Poëme, adressé à la Princesse de *Conti*, & dans une Epître à Madame de *Maintenon*, des détails très-heureusement rendus. La fortune ne répondit pas à l'éclat de sa naissance, ni au mérite de son esprit, si on en juge par ces Vers qu'elle adressoit à cette dernière.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal :
Nos aïeux, autrefois, marchaient d'un pas égal ;
Cependant entre nous que je vois de distance,
Et combien ton mérite y met de différence ! &c..

FOSSE, [LA] Poëte Tragique. Voyez
LAFOSSE.

I. FOUCHER, [Simon] né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, a été surnommé le *Restaurateur de la Philosophie Académicienne*, dont il a composé une assez bonne *Histoire*. On doit lui savoir gré de l'Histoire ; mais la Restauration de

la Philosophie des anciens Académiciens fera toujours d'un très-petit mérite auprès des gens sensés.

Il a composé outre cela une vingtaine d'Ouvrages, qu'on ne prendra pas sans doute soin de restaurer. On estime pourtant celui qui a pour titre : *Dissertation sur la Recherche de la Vérité*, suivi d'un examen particulier des sentimens de *Descartes*. Malgré l'estime qu'on a pour cet Ouvrage, *Simon Foucher* ne sera jamais qu'un Philosophe très-obscur.

2. FOUCHER, [*Paul*] Abbé, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Censeur Royal, né à Tours en 1704.

On trouve dans le Recueil de l'Académie dont il est Membre, onze ou douze *Mémoires* qui complètent un *Traité* historique de la Religion des anciens Perses. Il est facile de juger par eux, que M. l'Abbé *Foucher* joint le mérite des recherches à l'art de les mettre en œuvre, & à celui de les rendre agréables, intéressantes à la lec-

ture. Si tous les Mémoires des derniers volumes du Recueil de la même Académie étoient travaillés avec autant de soin, on ne feroit pas dans le cas de se plaindre que l'érudition a dégénéré parmi nous. Ce n'est que d'après les sources mêmes qu'on peut éclaircir les Traditions obscures. La répétition de ce qu'ont dit les Ecrivains secondaires ne porte qu'une lumière foible, dont on reconnoît l'origine, malgré les efforts qu'on fait pour la cacher.

FRAGUIER, [*Claude-François*] Abbé, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1728.

Cet Auteur a su parer des graces de la Littérature, les richesses de l'Erudition. La connoissance du Grec, du Latin, de l'Italien, de l'Espagnol & de l'Anglois, n'affoiblit point en lui le véritable goût de sa Langue. Dans ses Poésies Latines, on trouve une élégance & une urbanité qui en rendent la lecture intéressante, quoique les différens sujets n'en soient pas

toujours intéressans. Plein de la Philosophie Platonicienne, il la mit en Vers Latins, sous le titre d'*Ecole de Platon*. Ce Poëme est marqué au coin d'un génie aussi facile qu'aimable; l'Homme de goût, le sage Moraliste, l'Ecrivain élégant, s'y montrent tour-à-tour. Ce sont peut-être les plus beaux Vers qu'on ait faits depuis *Ovide*, dont ils retracent la maniere.

L'Abbé *Fraguier* ne mérite pas moins d'éloges pour ses Ouvrages de pure érudition. Ses Dissertations, insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, sont autant de morceaux précieux qui enrichissent ce Recueil, & prouvent que la délicatesse de notre Langue n'étoit pas moins familière à leur Auteur, que celle des Latins.

FRANC, [*Jean-Georges LE*] ci-devant Evêque du Puy, aujourd'hui Archevêque de Vienne, né à Montauban en 1714.

Un esprit éclairé, une raison droite, une littérature étendue, une théologie lumineuse, un style pur, facile, & sou-

vent élégant, sont les principaux traits qui dominent dans ses Ouvrages, dont la plupart ont pour objet la défense de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a pour titre : *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, est un des meilleurs Livres qu'on ait faits en ce genre; on y trouve une logique pressante, & des raisonnemens aussi clairs que profonds, qui ne laissent rien à désirer au Lecteur. Cet Ouvrage est le plus sûr préservatif contre la séduction des Ecrits philosophiques. Il sera toujours aisé à un esprit raisonnable de sentir une extrême différence entre l'Homme qui raisonne sur des principes solides, & le Dissertateur captieux, dont les idées ne marchent qu'au hasard & sans aucune liaison.

L'Instruction pastorale sur la prétendue Philosophie des Incrédules modernes ne fait pas moins d'honneur au zèle & aux talens de ce Prélar; il y est également clair, également profond, également nourri de l'Ecriture sainte & de l'érudition littéraire. C'est principalement à cet

Ouvrage qu'il doit les sarcasmes que feu M. de Voltaire n'a pas rougi de lancer contre lui. Cette *Instruction* demandoit des réponses, & le prétendu *Evêque d'Aléthopolis* n'y a répondu que par de fades bouffonneries. Telle est la méthode des *Dom-Quichotes* de l'impiété : ils ne sont braves que lorsqu'il faut combattre des moulins à vent. Dès qu'ils rencontrent un Athlète réel, ils esquivent le combat, & croient suppléer, par des pantalonnades, à ce qui leur manque du côté de la vigueur. Il est vrai qu'ils amusent par-là le peuple & les esprits légers; mais les esprits éclairés n'en reconnoissent que mieux leur foiblesse, & bientôt les sots mêmes seront forcés d'ouvrir les yeux au milieu de la fumée enivrante dont ils les repaifent.

M. l'Archevêque de Vienne a porté de nouveaux coups aux prétendus Sages de nos jours, dans un Ouvrage qui a pour titre, *la Religion vengée de l'Incrédulité par l'Incrédulité elle-même*, auquel on ne

peut opposer que des réponses futiles ou de mauvaise foi.

On doit encore à ce Prélat, dont les mœurs n'ont jamais démenti les Ecrits, l'*Avertissement* adressé, par l'Assemblée générale du Clergé de France, tenue en 1775, aux *Fideles de ce Royaume*, „ sur les avantages de la Religion & les effets pernicioeux de l'*Incrédulité* “ ; Ouvrage plein d'éloquence, & de cette raison qui éclaire & persuade les esprits les moins disposés à goûter la vérité. Pour mettre nos Lecteurs en état d'en juger, il nous suffira de citer une des réflexions de l'Auteur sur la doctrine désespérante de ceux de nos Philosophes, qui n'offrent, pour toute consolation, à l'humanité souffrante ou malheureuse, que l'attente du néant & la résolution de le hâter par une mort volontaire. „ Que signifie cette dernière „ ressource dans les souffrances ? Elle veut „ dire que le malheureux doit être consolé „ par la certitude de n'être jamais heureux ; comme si l'on se flattoit d'encour-

» rager un Navigateur , battu de la tem-
 » pête , en l'assurant qu'il n'y a plus de
 » port ni de rivage pour lui ; mais que ,
 » devant être submergé sous les débris de
 » son vaisseau , il ne tient qu'à lui de pré-
 » venir ce désastre & de se jeter dans
 » la mer «.

FRANC, [*Jean-Jacques*] frere du pré-
 cédent, voyez POMPIGNAN.

FRANCHEVILLE, [*Joseph*] DUFRESNE
 DE] de l'Académie de Berlin, né à Dour-
 lens dans la Picardie en 1704.

On eût pu d'abord être tenté de croire
 que ce nom , placé à la tête de la pre-
 miere Edition de l'*Histoire du Siecle de Louis*
XIV, étoit un de ces noms de guerre
 dont M. de *Voltaire* avoit coutume de
 parer le frontispice de ses Ouvrages; mais
 il est très-assuré qu'il est celui d'un Au-
 teur existant. Le Public eût été cependant
 excusable de s'y méprendre; car les His-
 toires, les Journaux, les Ecrits polémiques
 de M. de *Francheville*, sont absolu-

ment inconnus aujourd'hui. Si cet Auteur est mort pour son compte, il vivra du moins à la faveur d'une Production étrangère, & son nom pourra figurer parmi ceux des Editeurs faciles & indulgens à l'égard des Ouvrages qu'ils donnent au Public.

1. FRANÇOIS I, Roi de France. Nous le plaçons ici en qualité de Restaurateur des Lettres, & comme ayant été capable de les honorer par ses Ouvrages, si les soins du Gouvernement lui eussent permis de cultiver davantage ses talens pour la Poésie.

Ce Monarque a réuni dans sa personne les dons heureux qui font les Héros, & qui forment les génies aimables. Intrépide, généreux, affable, spirituel, amateur de l'étude, & sur-tout de la lecture des Anciens, il procura aux Lettres par ses bienfaits, ce qu'il auroit voulu leur procurer par ses travaux. Les Savans de toutes les Nations éprouverent sa libéralité, & la plupart furent appelés à sa Cour. Il fonda

des Colléges, établit des Imprimeries, & fit adopter à la Jurisprudence la langue François, au lieu de celle des Latins, qui avoit été jusqu'alors en usage dans les Arrêts & dans les Contrats. Quelques morceaux de Poésie qui nous restent de lui, font juger qu'il auroit pu figurer avec éclat parmi les bons Poètes que sa protection fit éclore. L'Epitaphe dont il honora le tombeau de la belle *Laure*, en passant à Avignon, fait honneur à sa Muse :

En petit lieu compris, vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plumè, labeur, la langue & le devoir,
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.
O gentil ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le Disant.

2. FRANÇOIS DE SALES, [*Saint*]
Evêque & Prince de Geneve, sa patrie,
né en 1567, mort à Lyon en 1622; Ecrivain au dessus de son siècle, & que le caractère de son génie ne rendra jamais inférieur aux siècles qui le suivront.

Quiconque voudra éprouver les impressions touchantes qui résultent de l'heureux accord de la Religion & de l'humanité, des talens & des vertus, n'a qu'à lire les Ouvrages de ce saint Prélat. Tout ce qui est parti de sa plume, est marqué au coin d'une raison lumineuse & d'une onction pénétrante. Le style de ses Productions est simple, naïf, facile, intéressant. Les Leçons de morale qu'elles contiennent, les règles de conduite qu'elles prescrivent, les préceptes qu'elles indiquent, les réflexions qu'elles présentent, sont propres à satisfaire non seulement le Chrétien fidèle, mais encore le vrai Philosophe, autant que le Littérateur délicat. *Le Traité de l'amour de Dieu, l'Introduction à la vie dévote, ses Lettres à différentes personnes & sur différens sujets,* sont autant de chef-d'œuvres de lumières & de sentiment, capables de dompter les esprits rebelles, & d'émouvoir les cœurs endurcis.

De pareils Ouvrages feront toujours la consolation des âmes droites & chrétiennes.

nes, & seront un puissant contrepoison contre les Productions désolantes de la Philosophie. Qu'on les lise donc, si l'on veut juger sainement du véritable esprit du Christianisme, & des devoirs de la tendre & solide piété. Qu'on les lise, à l'exemple de l'illustre Archevêque de Cambrai, pour acquérir cet amour de la vertu, inséparable de celui de la Religion, ce naturel, ce ton de candeur, cet air de sérénité, si rares dans tous les Ecrits, & destinés cependant à en être le plus doux charme. Qu'on les lise, & on apprendra à connoître la solide gloire, & l'usage qu'on doit faire des talens. Les malheureuses célébrités qui ne sont fondées que sur les ravages de l'esprit, se dissiperont avec les erreurs qui les ont enfantées. Il ne restera qu'un odieux souvenir des Perturbateurs de la raison humaine. Les noms des *Spinoza*, des *Collins*, des *Tindal*, des *Bayle*, &c. ne seront plus qu'un objet d'indignation, tandis que celui de l'Evêque de Geneve, indépendamment des hommages de la Religion, sera consacré par l'estime

& les éloges de la Postérité. L'amour de l'ordre prévaut toujours contre les secousses turbulentes de la nouveauté : ceux-là seuls qui ont travaillé à le maintenir ou à le rappeler, peuvent être regardés comme la gloire & les vrais bienfaiteurs du genre humain.

3 FRANÇOIS, [*Laurent*] Abbé, né en Franche-Comté, vers le commencement de ce Siecle.

M. de *Voltaire* a bien pu dire dans une Epître * :

L'Abbé *François* écrit; le Léthé, sur ses rives,
Reçoit avec plaisir ses Feuilles fugitives.

il a bien pu ajouter dans une note destinée à éclaircir ces Vers : » Il y a, en » effet, un Abbé nommé *François*, des » Ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est » chargé entièrement. C'est un 'pauvre » imbécille qui a fait un Livre en deux » volumes contre les Philosophes; Livre

* Epître à M. d'*Alembert*.

» que

» que personne ne connoît ni ne con-
 » noîtra ». La fadeur de ces plaisanteries
 n'a pas empêché & n'empêchera pas qu'on
 ne rende justice aux Ecrits de cet Auteur.
Les Preuves de la Religion, ainsi que l'*Exa-*
men des faits qui servent de fondement au
Christianisme, seront toujours, aux yeux
 d'un Critique plus impartial, la réfuta-
 tion de cet absurde badinage. Ces deux
 Ouvrages, sans avoir le mérite de l'élé-
 gance dont ils peuvent se passer, ont celui
 de l'intérêt, de la clarté, de la simplicité,
 de la facilité, & de l'onction, qui vaut bien
 la sécheresse, l'obscurité, l'enflure, l'entor-
 tillage & la morgue des Productions philo-
 sophiques.

Quel étrange délire que celui de s'a-
 charner à déprécier des Auteurs estima-
 bles, en cherchant à les couvrir d'un ri-
 dicule qui n'attaque que le mauvais Plai-
 sant ! *Boileau*, à qui la Philosophie
 fait un crime de la Satire, songea-t-il
 jamais à décrier ainsi un Ecrivain quel-
 conque ? Trouve-t-on, par exemple, dans
 ses Epîtres des passages tels que celui-ci,

au sujet de M. de la Beaumelle, ce vil
croquant contre qui tout honnête homme
éclate, en attendant qu'on lui ait appli-
qué les fleurs de lis sur la joue ou sur l'é-
paule? A-t-il jamais dit de quelqu'un, qu'il
réclamoit, dans son grenier,

La Loi qui prostitue & sa fille & sa femme?*

Auroit-il traité d'Ecolier impudent, qui,
mourant de honte & de faim, se fit Sati-
rique pour avoir du pain**, un Critique
estimable qui n'eût eu d'autre tort que
d'éclairer la Littérature & de venger le
bon goût?

Telles sont cependant les précieuses
faillies qui enrichissent l'*Epître* amicale
de l'Auteur de *Zaïre* à M. d'Alembert.

Ecrire ainsi à ses amis, n'est-ce pas don-
ner une étrange idée & de l'amitié qui
écrit, & de l'amitié qui reçoit? Et la

* M. de *Voltaire*, dans cette même *Epître*, dit
cela de M. *Larcher*, qui n'est point marié.

** C'est en ces termes qu'il parle de M. *Clé-
ment*.

Réponse la plus honnête à de pareils *Epistoliers*, ne devoit-elle pas se borner à ce demi-vers d'*Ovide* ? *Nil mihi rescribas.*

4. FRANÇOIS ; [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris, des Académies de Nancy, de Lyon, de Marseille & de Dijon, né à Neuf-Château en 1752.

Le Philosophe de Ferney a autant célébré celui-ci, qu'il a décrié le précédent. Il est vrai que les talens prématurés de M. *François* pour la Poésie, méritoient d'être accueillis du Patriarche de nos Poètes. A l'âge de douze ans, il avoit été reçu dans les Sociétés Littéraires dont il est Membre. Il ne paroît pas que, depuis ce temps, il se soit encore attaché à des Ouvrages de grand genre. Un éruption trop précoce auroit-elle affoibli dans lui les germes du génie ? Nous aimons mieux croire que, par une prudence peu ordinaire dans ce Siècle, il préfère l'avantage solide de cultiver, dans le silence de l'étude, les heureuses dispositions qu'il a reçues de la Nature,

à l'éclat subit & passager d'une réputation trop prompte. L'exemple de tant de jeunes *Icares*, qui ont perdu leurs ailes dès le premier essor de leur vol inconsidéré, lui a sans doute fait sentir la nécessité de laisser croître & fortifier les siennes.

C'est ainsi que nous nous sommes exprimés sur le compte de ce Littérateur, dans les précédentes Editions de notre Ouvrage. Depuis la dernière, il a publié différentes Pièces de Poésie, qui prouvent que ses talens ont fait des progrès sensibles vers la perfection. Tel est, entre autres, son *Discours sur la maniere de lire les Vers*, remarquable sur-tout par le mérite d'une Versification variée, & par l'art d'exprimer noblement & avec élégance les choses les plus communes.

Cet éloge ne paroîtra pas suspect, quand on saura que M. *François* nous a adressé dans l'Almanach des Muses de cette année, une Epître pleine d'humeur, au sujet de ce que nous avons dit de la prématurité de ses talens. C'est un singulier spectacle de voir avec quelle conf-

tance les Petits-esprits crient à l'outrage, depuis la sinistre publication des *Trois Siecles*, & combien les blessures de leur amour-propre les rendent ingénieux à échauffer leurs partisans. Depuis que leur malheureux Auteur a osé parler de regles & de goût à des Poëtes bizarres & volontaires, de clarté & de méthode à des Prosauteurs découfus & nébuleux, de force & de chaleur à des Ecrivains froids & symétriques, de bons sens & de précision à des Moralistes enthousiastes & confus, de justesse & de raison à des Philosophes inconséquens & téméraires; dès-lors notre Siecle, ce Siecle, grace à leurs prouesses, le plus ingénieux, le plus éclairé, le plus merveilleux, le plus heureux des Siecles, s'est vu, d'après leurs déclarations, méconnu dans ses richesses, calomnié dans ses lumieres, outrage dans ses prodiges, troublé dans sa félicité; dès-lors des milliers de bouches éloquentes se sont ouvertes à la plainte, aux clameurs, à la plaisanterie; dès-lors l'Abbe *SABATIER* n'a plus été qu'un *Cuistre*, qu'un *polisson*, qu'un mé-

chant *Critique* & un Critique *méchant*. Ainsi les animaux lucifuges se révoltent, par leurs cris, contre le jour qui les éclaire. Quand l'illusion s'est affermie par le succès, la vérité devient odieuse, son langage importune; on tâche en vain de ramener aux principes, on n'excite que des clameurs.

FRASNAY. [*Pierre de*] On ne fait pas où est né cet Auteur, mais c'est une bien petite gloire perdue pour sa patrie. On le connoît par un mince Recueil de Fables qu'il publia en 1751, sous le titre de *Mythologie, ou Recueil de Fables Grecques, Esopiques & Sybariques, mises en Vers François*. Ce seul titre suffit pour donner une idée de la justesse de son esprit. Confondre les Fables d'*Esopé* & des autres Fabulistes avec la Mythologie, c'est la preuve d'un grand discernement. Il eût mieux fait d'intituler son Recueil : *Parodie des Fables d'Esopé*, ou plutôt, *des Fables de la Fontaine*, [car ce Monsieur de *Fresnay* a mis en Vers les mêmes Fa-

bles que celui-ci], que d'annoncer son travail sous un titre qui le rend doublement ridicule. On l'a pourtant loué dans le *Mercur*.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

FRERET, [*Nicolas*] de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1749, Ecrivain également célèbre & par l'étendue & par l'abus du savoir.

Il n'avoit pas vingt ans, qu'il avoit déjà fait plusieurs *Mémoires* très-savans sur presque tous les points de la Mythologie Grecque, & à vingt-cinq il fut reçu à l'Académie des Inscriptions. L'Ouvrage par lequel il débuta dans cette Compagnie, fut un Discours sur l'origine des François, lu dans une Séance publique, & suivi de l'emprisonnement de l'Auteur à la Bastille.

Son ardeur pour l'étude, qui étoit son unique passion, le soutint dans sa captivité. Mais s'il eût voulu se guérir de sa

hardiesse & de ses erreurs, ce n'étoit pas dans les Ouvrages de *Bayle* qu'il devoit chercher ses délassemens. La lecture de ce Philosophe toujours flottant dans ses principes, non seulement enhardit sa témérité, mais encore le rendit un Sceptique outré, & ôta à son esprit la faculté de trouver une assiette fixe.

Il ne faut donc pas s'étonner que la plupart de ses Ouvrages se ressentent de cette incertitude d'idées, fruit ordinaire d'une érudition indigeste, qui marche au hasard & n'a point d'étoile polaire pour la diriger. Tout à la fois Chronologiste, Géographe, Philosophe, Mythologiste, Grammairien, il n'est instructif que pour ceux qui savent écarter les erreurs & s'attacher avec discernement aux bonnes instructions qu'il présente. Cette attention est sur-tout nécessaire dans son *Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne*, Ouvrage où il empoisonne & altere tous les faits qui contredisent ses idées, à peu près comme certains tempéramens convertissent en humeurs malignes tous les

alimens qu'ils prennent, Sa *Lettre de Tra-sibule à Leucipe* est encore plus dangereuse. On peut la regarder comme la quintessence des systèmes de *Hobbes*, de *Spinoza*, & la source où l'Auteur du *Système de la Nature* est allé ensuite puiser ses rêveries. Jamais l'Athéisme ne parut plus réduit en principe, quoiqu'adroitement enveloppé, que dans cette Production, qui annonce par-tout l'esprit dur & le cœur corrompu.

Ces deux Ouvrages n'ont paru qu'après la mort de M. *Freret*, & le zèle de ses Editeurs a moins contribué à la gloire de ce Savant, qu'à fournir un répertoire aux Incrédules, à l'Auteur du *Dictionnaire philosophique*, entre autres, qui s'est souvent paré de son érudition.

Tel est donc l'effet ordinaire de l'abus des talens ; ils deviennent un poison entre les mains des Frénétiques qui s'en trouvent malheureusement pourvus. L'orgueil, l'indépendance, l'entêtement, sont tour-à-tour des prestiges qui les aveuglent ; & , égarés eux-mêmes par leurs propres illusions, ils deviennent une occasion d'é-

garement & de folie pour les esprits foibles & inquiets qui n'attendent que de fausses idées pour s'y laisser entraîner.

Cependant, il faut l'avouer, M. *Freret* eût pu tenir un rang aussi illustre qu'irréprochable parmi nos célèbres Littérateurs.

» Ce Savant connoissoit, dit l'Auteur de
» son Eloge historique *, tous les Ro-
» mans & les Théâtres de presque tous
» les peuples, comme si ses lectures n'a-
» voient jamais eu d'autre objet. . . . &
» l'on étoit surpris d'entendre raconter
» les anecdotes littéraires & politiques du
» temps par un homme que les Grecs,
» les Romains, les Celtes, les Chinois,
» les Péruviens, auroient pris pour leur
» Compatriote & leur Contemporain ».

Que ne bernoit-il là ses travaux ! On pour-
roit prononcer son nom, sans rappeler
aux hommes sages & religieux celui d'un
homme qui a attaqué le plus ouvertement
le Christianisme, & fourni le plus d'ar-

* Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

mes aux extravagans adverfaires qui l'ont attaqué après lui.

FRERON, [*Elie-Catherine*] des Académies d'Angers, de Montauban, de Marseille, de Nancy, d'Arras & des Arcades de Rome, né à Quimper en 1719, mort à Paris en 1776.

Est-il permis d'espérer que ce Journaliste puisse jamais trouver d'autres défenseurs, que M. son fils, après les anathêmes lancés contre lui, durant sa vie & depuis sa mort, par nos Littérateurs les plus célèbres? Seroit-on bien reçu à dire que personne n'étoit plus capable de remplacer l'Abbé *Desfontaines*; que, né avec autant d'esprit que son prédécesseur, il l'a emporté sur lui du côté du talent de la Poésie, & qu'on peut en juger par son Ode sur la Journée de Fontenoy, & par d'autres Pièces connues; que les Auteurs Grecs & Latins lui étoient aussi familiers que ceux du siècle de *Louis XIV*; qu'il a réuni la connoissance de plusieurs Langues étrangères au mérite de bien écrire

dans la sienne ; qu'il s'est montré supérieur dans l'art de faire l'analyse d'un Ouvrage , & sur-tout d'une Piece de Théâtre , quand il a voulu s'en donner la peine ? Seroit-il permis d'ajouter , que peu de Littérateurs ont eu le coup-d'œil plus juste pour découvrir les défauts d'un Livre , le tact plus fin pour en sentir les négligences & les beautés ; qu'il a été long-temps le seul des Journalistes qui relevoit les fautes de langage aujourd'hui si communes , & qui , en matière de style , ait su plus finement distinguer le simple du bas , le naturel du recherché , le sublime de l'enflure , le vrai du faux ?

Par respect pour les nouveaux Oracles de notre Littérature , nous nous garderons bien d'avancer des assertions si absurdes. C'est assurément sans intérêt , comme sans ressentiment , qu'ils ont débité , M. de *Voltaire* , entre autres , que *Maître Freron* n'étoit qu'un *Polisson* , un *Sicophante* , un *Ivrogne* , un *Ane* , un *Insecte* , une *Chenille* , un *Vermisseau*. Quels autres noms pouvoit-il lui donner , en voyant que ,

parmi les cent cinquante volumes qui composent le Recueil de son Journal, il n'y en a pas un où il n'ait l'audace de critiquer ceux qui passent pour nos meilleurs Ecrivains ? Il a eu beau dire que le goût & la gloire des Lettres étoient intéressés à cette sévérité ; que les défauts des Auteurs célèbres sont beaucoup plus dangereux que ceux des Auteurs médiocres, qu'on n'est jamais tenté de prendre pour modèles ; qu'il est essentiel d'arrêter les usurpations des Tyrans littéraires, qui abusent de leur réputation pour renverser les Loix & faire respecter jusqu'à leurs écarts : de pareilles raisons ne sauroient justifier ces attentats toujours impardonnables, si on fait attention aux génies qu'ils attaquent.

De quel crime de leze-Majesté poétique ne s'est-il pas rendu coupable, par exemple, en s'acharnant sans relâche contre M. de *Voltaire* ! A-t-il pu imaginer qu'on adopteroit ses décisions, lorsqu'on l'a vu vingt fois s'efforcer de prouver que ce premier Poète de notre Nation n'est

pas si infailible qu'on le pense ; que ses Ouvrages ne sont pas exempts de fautes contre la Langue & le goût ; qu'il a avancé des erreurs & des mensonges ; qu'il est injuste dans presque toutes ses critiques , indécent & atroce dans ses diatribes ; que tous ses Opéra sont détestables ; que plusieurs de ses Comédies n'ont d'autre mérite que celui de la versification ; que quelques-unes de ses Tragédies sont médiocres ; que ses Histoires sont remplies de faussetés , ses Satires de calomnies , ses Romans d'impiétés ?

Mais ce n'est encore là qu'un des moindres crimes de feu M. *Freron*. Pour achever de nous convaincre de sa folle témérité , il n'a laissé échapper aucune occasion de fronder les Encyclopédistes & les Philosophes. Quoiqu'on n'ait cessé de lui dire qu'il ne fauroit trop respecter ces hommes qui honorent notre Nation par leur Littérature , autant que par leurs lumieres & leurs vertus ; il n'a pas craint de les qualifier d'Ecrivains bizarres , de les accuser d'être vindicatifs , intolérans , orgueilleux , égoïs-

tes , pleins de morgue. Il leur a reproché de corrompre le goût par des paradoxes & des exemples , les mœurs par des principes qui tendent à troubler & à renverser toute société. Qui ne fait cependant que ce sont les plus ardens Prédicateurs de la modération , de la tolérance ; qu'ils n'ouvrent la bouche que pour recommander la modestie , & jamais pour parler d'eux-mêmes ; que tous leurs Ecrits déposent en faveur du respect qu'ils ont pour la Religion , la Nation , les Loix , & toute autre espèce d'autorité ?

Le moyen , après cela , que la raison soit de son côté !

La justice y est-elle davantage ? Lisez ses Feuilles , & vous verrez que M. *Diderot* , qui a tant écrit , tant écrit , n'a pas fait encore un bon Livre ; que M. d'*Allembert* , Traducteur de plusieurs morceaux de *Tacite* , n'entend pas le Latin , & que ses *Mélanges de Littérature* , si estimés de tous ses amis , sont écrits avec sécheresse & avec froideur ; que de tous les Ouvrages de M. *Marmontel* , on ne lit plus que quel-

ques uns de ses *Contes* ; que M. *Thomas* est moins éloquent que boursofflé, plus compilateur & copiste, que censeur & original ; que M. de *la Harpe*, qui a traduit *Suétone*, a besoin d'étudier encore la Langue des *Césars* ; que les Extraits qu'il a fournis au *Mercur*e, sont plus apprêtés que savans ; que son égoïsme enfin le rend d'abord insupportable & ensuite ridicule. Comment s'expliquer de la sorte, & avoir le sens commun ?

Ajoutons qu'incapable de sentir combien le siècle des lumières doit l'emporter sur le siècle du goût, il a eu la simplicité de prendre la défense des *Corneilles*, des *Racines*, des *Crébillons*, contre MM. de *Voltaire* & de *Saint-Lambert* ; celle de *Despréaux* & de *J. B. Rousseau*, contre MM. *Diderot*, d'*Alembert*, *Marmontel*, *Condorcet*, &c. qui cependant ont fait leurs efforts pour démontrer, que l'un n'étoit pas Poète, & que l'autre n'étoit qu'un Versificateur.

Après de si lourdes méprises, quel contraste ! Des éloges prodigués aux Littéra-

teurs les plus minces; de l'indulgence pour des Productions foibles; de l'encens pour des minuties. M. *Freron* nous apprend, il est vrai, » qu'il avoit à craindre » le mécontentement de plusieurs puissans » *Mécènes* pleins d'entrailles pour leurs » chers petits Rimailleurs, ou leurs insipides Romanciers; que ses amis ont été » cent fois le trouver lorsqu'il paroissoit un » Ouvrage nouveau, pour l'engager à n'en » pas dire du mal, parce que l'Auteur » étoit vivement protégé par tel Prince, » ou tel Duc, ou telle Dame, qui ne man- » queroit pas d'employer contre sa per- » sonne & son Journal toutes les res- » sources du crédit * ».

Que ne s'étoit-il fait Philosophe, ce M. *Freron* ! il auroit pu alors impunément attaquer les Grands Hommes, donner des Brevets d'honneur aux petits, en obtenir un pour lui-même, & espérer de figurer, après sa mort, dans le Calendrier des véritables Gens de Lettres.

* Voyez l'*Année Littéraire*, 1754, tom. 3.

Sans doute que M. *Freron* le fils est peu jaloux de ces prérogatives, puisque dans la continuation de *l'Année Littéraire*, il s'efforce de marcher constamment sur les traces de feu M. son pere.

FRESNAYE, [*Jean VAUQUELIN*, sieur DE LA] mort en 1620.

Ami de *Malherbe*, & son compatriote, il s'exerça comme lui dans la Poésie, sans avoir les mêmes talens, & n'eut pas, par conséquent, les mêmes succès. On lui doit cependant le premier exemple du mélange de la Prose avec les Vers, genre de composition tout à la fois commode, & capable de faire naître l'agrément & la variété, quand un esprit fécond & délicat fait le manier à propos. Il est aussi le premier qui ait donné des Idylles en notre langue.

Le Public doit toujours un tribut de reconnoissance à ceux qui lui ont procuré quelque nouveau plaisir. Il n'en est pas certainement dans la Littérature comme dans la Noblesse : l'Auteur d'une grande

Maison est ordinairement un homme d'un grand mérite , & c'est de lui qu'on se fait gloire de dater ; tandis que le plus souvent un Ecrivain obscur est l'inventeur d'une nouvelle génération poétique : mais son obscurité n'est pas une raison pour se dispenser de l'hommage qu'on doit à son invention.

FURETIERE, [*Antoine*] Abbé de Châlivoÿ, de l'Académie Française , né à Paris en 1620 , mort en 1688.

Il fut exclu de l'Académie, parce qu'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses Confreres, pour composer le *Dictionnaire Universel* qui porte son nom. On vit dans cette occasion un procès intenté pour des mots. *Furetiere* défendit sa cause avec vivacité ; mais les injures qu'il ajouta aux raisons , la lui firent perdre. Son Dictionnaire fut néanmoins donné au Public quelques années après sa mort , & eut même plusieurs éditions ; on pouvoit le regarder comme le meilleur en ce genre,

avec succès de l'instruction de la Jeunesse. Non seulement il a rempli avec mérite cette utile fonction ; il a encore su profiter de ses momens de loisir pour étendre davantage l'utilité de ses travaux. Sa *Grammaire Grecque*, destinée à faciliter l'intelligence de la Langue d'*Homere* & de *Platon*, est un Traité aussi clair que méthodique, de tout ce qui est nécessaire pour remplir le but qu'il s'est proposé. En fait de Livres élémentaires, le nombre des Editions est une preuve de la bonté de l'Ouvrage : le sien a été réimprimé plusieurs fois. Pour compléter son Cours d'enseignemens, à cet égard, il a donné depuis un *Dictionnaire d'Antiquités Grecques & Romaines*, qui ne doit pas être confondu avec ces Compilations faméliques, que le commandement d'un Libraire fait éclore sous une plume mercenaire, auxquelles la précipitation & la négligence président, & que le Public réproouve, en murmurant contre le Compositeur & le Vendeur. Il paroît, au contraire, travaillé avec soin ; il annonce une étude profonde & réflé-

chie, une critique éclairée, & l'Auteur à l'attention de n'y rien avancer qui ne soit puisé dans les sources & appuyé sur le texte des originaux.

FUZELLIER, [*Louis*] né à Paris, mort en 1752, Poète médiocre, qui a successivement travaillé pour les trois Théâtres, avec plus de facilité que de génie. De toutes les Pièces qu'il a composées, il n'y en a guere que trois ou quatre qui aient eu des succès durables, *Momus Fabuliste*, Comédie en un Acte & en Prose, eut trente représentations. On fait que cette Pièce est une critique ingénieuse des Fables de *la Mothe*. Les autres Drames de *Fuzellier*, qui ont réussi, appartiennent au Théâtre de l'Opéra, où l'on donne encore *le Carnaval du Parnasse*, & *les Fêtes Grecques & Romaines*.





G

GACON, [*François*] Prieur de Baillon, né à Lyon en 1666, mort en 1755, Versificateur satirique, qu'on surnomma le Poète *Sans fard*, & qui auroit eu besoin d'en employer pour relever la platitude de ses Satires. Ce genre de composition est inexcusable, quand la bile & la grossièreté y regnent; & l'on se rend justement odieux, quand, en disant du mal des autres, on fournit, par la manière, des armes légitimes contre soi.

On peut à *Despréaux* pardonner la Satire;
 Il joignit l'art de plaire, au malheur de médire.
 Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,
 Pouvoit de sa piqure adoucir les douleurs*.

Pour *Gacon* & tous ses Imitateurs, ils ne doivent attendre que l'indignation,

* Discours sur l'Envie, par M. de *Voltaire*.

ou, pour mieux dire, le mépris public. Ses *Discours satiriques sur toutes sortes de sujets*, ne sont effectivement qu'un Recueil de platitudes rimées, dont la pensée & l'expression offrent un objet de dégoût continuel au Lecteur. Son *Homere vengé* est un Ouvrage pitoyable, où il n'y a que des injures. Il y fait un reproche à la *Mothe Houdart* d'être avengle, ce qui est une atrocité. Plus d'un Philosophe a souvent reproché à ses Adversaires leur naissance, leur état, leur peu de fortune. La richesse, l'opulence, la noblesse, le crédit, seroient-ils donc des titres pour avoir raison en littérature? Et la justesse & la vérité des idées doivent-elles plier sous de semblables autorités? La Critique a ses bornes. Tout ce qui ne contribue pas à prouver la bonté d'une cause, la décrédite nécessairement. L'*Homere vengé* donna lieu à cette Epigramme :

En vain des siècles triomphant,
De l'Univers entier *Homere* eut le suffrage;
Le plus honteux revers l'attendoit dans notre âge:
Houdart l'attaque, & *Gacon* le défend.

Gacon

Gacon a fait aussi un *Anti-Rouffseau*, qui renchérit encore sur la turpitude de ses autres Ouvrages. Les injustices, les calomnies, les imputations y forment un tissu d'abominations qui révolte. La honte d'avoir marché sur les traces de *Gacon*, est bien propre à humilier ceux qui, depuis lui, ont attaqué notre *Horace* François. Autant il est humiliant pour ses Adversaires de se trouver en mauvaise compagnie, autant il est glorieux pour lui de n'avoir eu que des Adversaires qu'on peut justement mépriser.

GAICHIEZ, [*Jean*] Oratorien, de l'Académie de Soissons, mort à Paris en 1731, âgé de 83 ans.

Cet Auteur a peu écrit, & n'a pas même mis son nom à ses Ouvrages, attention qui ne peut être que le fruit d'une timidité excessive, ou d'une très-grande modestie. A juger de son mérite par son Livre des *Maximes sur le Ministère de la Chaire*, il pouvoit, avec assurance, se montrer au grand jour. On ne sauroit trop désirer

que cet Ouvrage fût plus connu ; il contient dans un petit espace ce que nous avons de plus sensé & de mieux écrit sur cette partie de l'Art oratoire. Dès qu'il parut , on l'attribua à *Maffillon* , qui prouva qu'il n'en étoit pas l'Auteur , par les grands éloges qu'il lui donna , éloges que cet Ouvrage obtiendra certainement de la part de tout Lecteur capable de sentir & d'apprécier la solidité des préceptes , la profondeur des réflexions , l'énergie & la précision du style. M. de *Voltaire* en est un exemple. Il n'a pas craint de se faire honneur de plusieurs maximes qui y sont énoncées , entre autres de celle-ci , ajoutée à l'article *Despréaux* , dans les dernières Editions du *Siecle de Louis XIV.*

„ Un principe proposé d'un tour senten-
„ tieux , fait impression , & on le retient.
„ *Les sentences sont les proverbes des hon-*
„ *nêtes gens , comme les proverbes sont les*
„ *sentences du peuple* “. Chap 7. Maxime
x. Edition de 1711.

GAILLARD , [*Gabriel-Henri*] Avocat

au Parlement, de l'Académie Françoisise & de celle des Inscriptions, né à Soissons en 17.., Littérateur moins célèbre que plusieurs de ses Confreres de l'Académie, quoiqu'il leur soit supérieur, à bien des égards, par ses talens & le mérite de quelques-uns de ses Ouvrages, ce qui ne suppose pas qu'ils soient excellens. Il a cultivé différentes branches de la Littérature; & ses Productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent en général l'homme instruit, l'observateur éclairé qui connoît les hommes, & fait peindre les vices & les vertus avec les couleurs qui leur sont propres; mais trop de diffusion, quelquefois de la sécheresse, & assez souvent un ton peu naturel, défigurent son style, & l'excluent du nombre des bons Ecrivains. Ses *Mélanges littéraires*, & son *Histoire de François I*, l'emportent sur ses autres Productions, parce qu'il y a pris plus de soin d'éviter les fautes que nous venons de lui reprocher. Nous ne parlons point de sa *Rhétorique des Demeiselles*, ni de sa *Poétique à l'usage des*

Dames : ces Ouvrages font d'une médiocrité qui humilie sa plume. Quant à ses petites Poésies, elles seroient plus piquantes, si les apostrophes & les exclamations n'y étoient pas trop répétées, si le style en étoit aussi doux & aussi moëlleux, que la versification en est vive & serrée.

L'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, que cet Auteur a publiée depuis la dernière Edition de notre Ouvrage, ne prouve pas qu'il ait perfectionné sa manière d'écrire. Outre que le plan en est défectueux & la marche de l'Histoire trop lente, trop méthodique, le style en est communément sec & monotone.

On dit que M. Gaillard est chargé de la partie Littéraire du *Journal des Savans*; ce qui est certain, c'est que, depuis quelques années, depuis sur-tout que la Philosophie cherche à s'emparer des Tribunaux littéraires, ce Journal est devenu, comme la plupart des autres, un dépôt d'encens pour les Philosophes du jour, ou de critiques injustes à l'égard de ceux qui ne le font pas.

GALLAND, [*Antoine*] né dans la Picardie en 1646, mort en 1715.

La Traduction des *mille & une Nuits*, est le fruit de son habileté dans les Langues Orientales. Ces Contes, faits pour amuser des enfans, ne laissent pas d'être lus avec avidité, parce que tous les hommes s'enflamment aisément pour le merveilleux, & que la fécondité qui caractérise l'imagination arabe, y a répandu certains traits capables de flatter un moment les esprits. Malgré cela, ils sont diffus, foiblement écrits, & insipides. La lecture de ces bizarreries n'a pas été cependant inutile à plusieurs Gens de Lettres. Les uns y ont puisé le sujet d'une Comédie ou d'un Opéra comique; les autres, le sujet d'une Fable, d'une Nouvelle ou d'un Roman.

Les Contes des deux premiers volumes commençoient tous par ces mots : *Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.* Des jeunes gens, ennuyés de cette éternelle répétition, en firent une critique, où la

plume n'entra pour rien , & qui corrigea l'Auteur. Ils allerent une nuit d'hiver frapper à la porte de M. *Galland*, qui courut en chemise à la fenêtre pour savoir ce qu'on vouloit. Après l'avoir laissé se morfondre pendant quelque temps, en lui demandant toujours s'il étoit M. *Galland* lui-même, Auteur des mille & une Nuits, & celui-ci leur ayant répondu qu'oui : Monsieur *Galland*, lui dirent-ils, *si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.*

Ces mille & une Nuits nous ont attiré un déluge d'autres Contes, qui, pour la plupart, sont si insipides, qu'on pourroit dire, au contraire, à leur Auteur: *Dormez, & ne nous faites point de Contes.*

GALLOIS, [*Jean*] Professeur en Grec au Collège Royal, de l'Académie Française & de celle des Sciences, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1707.

Le *Journal des Savans*, qu'il se chargea de continuer seul, après la mort de M.

de *Sallo*, est un monument non équivoque de l'étendue de ses connoissances. Ce genre de travail en exigeoit un grand nombre, & de très-pénibles à acquérir. L'Abbé *Gallois* s'y étoit disposé par une étude opiniâtre, qui le mit à portée de remplir sa tâche avec succès. Il savoit le Grec, l'Hébreu, le Latin, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, l'Anglois, & les Langues Orientales; il étoit tout à la fois Géomètre, Physicien, Littérateur, Théologien, versé dans l'Histoire, Philosophe, & excellent Critique. *Vigneil-Marville*, l'Abbé *Bourzeis*, l'Abbé *Fraguier*, *Fontenelle*, &c. ont rendu les plus grands hommages à son mérite. Le Journal passa dans ses mains en 1666, & il le poussa jusqu'en 1674. Les volumes qui sont de lui, offrent une variété si étonnante de matieres, qu'on a peine à se persuader qu'un seul homme ait pu y suffire. Les extraits qu'ils contiennent, sont d'un esprit consommé dans chaque Science. Les réflexions, la critique, les discussions, l'art d'analyser les matieres, s'y montrent tour-

à-tour, jamais hors de propos, & répartissent la lumière sur les objets les plus abstraits.

C'est ici le lieu de remarquer que le *Journal des Savans*, qu'on peut regarder comme le pere de tous les Journaux, n'a pas été, même dans sa naissance, aussi recherché qu'il le méritoit. On peut dire cependant que, depuis son origine jusqu'à nos jours, il a été composé par des Savans célèbres & d'habiles Littérateurs. Peut-être la sécheresse qu'on lui a toujours reprochée, est-elle cause de cette indifférence. Peut-être les Sciences & les Arts, auxquels il s'attache plus particulièrement, en éloignent-ils le commun des Lecteurs. Ou plutôt n'est-il pas vraisemblable que sa forme analytique, & l'attention qu'il a eue pendant long-temps à ne porter aucun jugement sur les Ecrits, n'ont pas peu contribué à ce discrédit ? Ce n'est pas ainsi qu'il procéda dans son établissement : le mérite & les défauts des Ouvrages y étoient appréciés avec autant de lumières que de courage & d'équité. Il est vrai que

cette liberté de prononcer sur les Ecrivains, qui, en général, ne demandent que des Panégyristes, lui attira des disgraces, & en occasionna la suppression pour quelque temps : mais l'autorité comprit bientôt qu'il n'étoit pas moins essentiel de maintenir les loix de la Littérature, que celle de la subordination dans les autres ordres de l'Etat; qu'il sera toujours avantageux aux Littérateurs d'être instruits, redressés, & contenus dans les bornes qu'ils ne doivent pas franchir; que le bon usage des connoissances & des talens est un objet essentiel à l'intérêt & aux agrémens de la société; que l'abus de ces deux puissans ressorts, dignes de toute l'attention de la Politique, entraîne toujours des suites dangereuses; qu'un esprit éclairé, courageux, inflexible, mérite de l'encouragement, & ne doit point être livré à d'injustes persécutions. Alors l'Abbé *Gallois* se vit protégé par le Monarque, & soutenu par le Ministère. Sa critique n'eut plus d'autres entraves que celle de l'honnêteté, indispensable à tout homme qui

écrit, & encore plus à celui qui juge. Ses Successeurs suivent aujourd'hui les mêmes traces, si l'on en excepte celui qu'on a chargé de la partie purement littéraire de ce Journal, qui semble avoir pris à tâche, depuis quelque temps, de ne louer que les Ouvrages des Auteurs philosophes, & de critiquer avec amertume tout ce qui ne porte pas la livrée philosophique.

GAMACHES, [*Etienne-Simon*] Chanoine Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, de l'Académie des Sciences, né à Meulan en 1672, mort à Paris en 1756.

On peut lire avec fruit quelques-uns de ses Ouvrages de Physique, de Littérature & de Morale; car il s'est également exercé dans les Sciences & dans les Belles-Lettres. Ses *Dissertations littéraires & philosophiques* ont tout à la fois le mérite de la réflexion, & celui d'être écrites avec clarté & précision, quoiqu'avec trop de subtilité quelquefois. Celle qui regarde

les *Agrémens du Langage*, fait sur-tout honneur à sa sagacité & à son goût. Il est vrai qu'on n'y trouve rien, ou presque rien de neuf; mais c'est beaucoup de s'attacher aux vérités connues, de les développer & de les mettre à la portée de tous les Esprits. On préférera toujours une raison sage & circonspecte, à cette folle raison qui s'égare en courant après la nouveauté, laquelle ne sauroit être qu'un travers, depuis que les notions du goût & de la langue sont fixées.

Nous aurions tort d'oublier que M. *Gamaches* a donné encore un autre Ouvrage peu connu aujourd'hui, & cependant très-digne de l'être. Cet Ouvrage, qui a pour titre, *le Système du Cœur*, parut sous le faux nom de *Clarigny*, & est dédié à M. de *Fontenelle*, ami de l'Auteur. Il contient trois Discours remplis d'une métaphysique profonde, de raisonnemens solides, & écrits d'un style noble, facile, & nombreux. Le but qu'on s'y propose, est d'examiner l'origine, la marche & les excès des passions humaines.

L'amour sur tout, considéré comme affection de l'ame, naissant en nous d'elle-même, & précédant toute détermination à la volonté, y est développé dans tous ses mouvemens, & réduit à une théorie aussi lumineuse qu'utile. Il est aisé de voir que l'Auteur a beaucoup réfléchi sur les penchans de la Nature, qu'il a le talent d'en saisir & d'en peindre jusqu'aux moindres agitations & aux moindres signes. Ce seroit peu, s'il se bornoit à la simple spéculation. Il n'anatomise, pour ainsi dire, le cœur de l'homme, qu'afin de nous apprendre à en prévenir ou à en guérir les maladies. La sagesse de la conduite dépend presque entièrement de la connoissance de soi-même : il indique les moyens de parvenir à cette connoissance, d'en tirer des fruits, & de soustraire son ame à la tyrannie des passions; il met sous les yeux de la raison, les principes qui les éveillent, les alimens qui les fortifient, & les contre-poids qui peuvent les arrêter. En sorte qu'il a l'avantage d'instruire non seulement chaque in-

dividu , mais d'avoir fourni des lumieres à plusieurs Métaphysiciens postérieurs , qui ne se sont pas vantés de l'avoir lu.

GARASSE, [*François*] Jéuite , né à Angoulême , mort en 1631 , âgé de 46 ans.

Le nom de cet Auteur est devenu une injure , & nous ne le plaçons ici que pour effrayer ceux qui seroient tentés de l'imiter. Il s'est rendu justement méprisable par l'abus qu'il a fait de son esprit , de son imagination , & de sa vivacité , toujours dépourvue de goût & de jugement. Ceux de ses Contemporains qui lui déplurent , furent inondés d'un déluge de grossièretés les plus indécentes & les plus plates. Son Livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier* , peut être regardé comme les archives , où l'Auteur de la *Défense de mon Oncle* a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'Ecrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & Garasse , que celui-ci se bornoit à dire que ses adversaires étoient des *impies* , des *athées* ,

des ânes, des *sots* par *bemol*, des *sots* par *bequarre*, des *sots* à la plus haute gamme; & que le Champion de l'Abbé *Bazin* a traité les siens non seulement d'ânes & de *sots*, mais de *Croquans*, de *Cuistres*, de *Marauts*, de *Fripons*, d'*Ivroignes*, de *Sodomistes*, de *Scélérats*, d'*Auteurs mourant de honte & de faim*. Chaque Siecle a donc sa nuance. *Garasse**

* *Garasse* a cependant servi d'autorité, & l'on ne sera pas fâché de trouver ici une citation d'un Sermon du P. *Guérin*, Minime, qui, déclamant en Chaire contre le Poëte *Théophile*, s'exprimoit ainsi: » Maudit sois-tu, *Théophile*; mau-
 » dit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées, mau-
 » dite soit la main qui les a écrites; malheureux
 » le Libraire qui les a imprimées; malheureux
 » ceux qui les ont lues; malheureux ceux qui
 » t'ont jamais connu! & béni soit M. le pre-
 » mier Président, & béni soit N. le Procureur
 » Général, qui ont purgé Paris de cette peste!
 » C'est toi qui es cause que la peste est dans
 » Paris! Je dirai, après le Révérend Pere *Garassus*,
 » que tu es un-béâtre, que tu es un veau; que
 » dis-je, un veau? D'un veau la chair est bonne

étoit un déclamateur burlesque. Comment nommera-t-on son imitateur & encherisseur ?

1. GARNIER, [*Robert*] Poëte François, né à la Ferté-Bernardau Maine, en 1534, mort au Mans en 1590.

Il développa, dans l'art de la Tragédie, des ressorts que *Jodelle*, son Prédécesseur, n'avoit fait qu'entrevoir ; c'est-à-dire, que ses Tragédies eurent une forme plus ajustée aux regles qu'on observe aujourd'hui. *Bradamante* eut un succès prodigieux, tant on commençoit alors à se sentir entraîner vers le vrai goût. Il donna cette Piece sous le nom de *Tragi-Comédie*, genre qu'on ne connoissoit pas encore en France, & titre qui ne con-

» bouillie, la chair est bonne rôtie, de sa peau on
 » en couvre des Livres ; mais la tienne, mé-
 » chant, n'est bonne qu'à être grillée ; aussi le
 » seras tu demain : tu t'es moqué des Moines, &
 » les Moines se moqueront de toi «.

venoit point à ce Drame, où il n'y avoit rien de comique.

On remarque dans la versification de *Garnier*, une grande facilité. Ses Tragédies, au nombre de neuf, offrent des morceaux qu'on peut encore lire. Plusieurs de nos Poëtes tragiques n'en ont pas redouté la lecture, & n'ont pas dédaigné d'y puiser des idées, & quelquefois se sont bornés à en rajeunir les expressions.

2. GARNIER, [N] Abbé, Professeur d'Hébreu au Collège Royal, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né en 17..

Successeur de deux habiles Ecrivains dans la composition de l'*Histoire de France*; il seroit digne de marcher à côté d'eux, s'il se fût un peu moins écarté de leur plan, & s'il eût mis un peu plus de chaleur dans son style. On ne peut se dispenser de rendre justice à son mérite. Il écrit avec noblesse, & souvent avec élégance; il a l'art de présenter les faits d'une manière intéressante; on voit qu'il est plein de sa-

gacité dans la Critique, judicieux & quelquefois profond dans ses Réflexions, toujours vrai dans ses Récits. Mais qu'il nous soit permis d'observer que les mœurs de la Nation, l'état des Arts & des Sciences, les usages des différentes classes de Citoyens, devenus si intéressans sous la plume de MM. *Veli* & *Villaret*, sont trop négligés par le Continuateur. Ces différens objets avoient répandu un nouveau degré d'intérêt sur les travaux de ses Prédécesseurs, qui s'étoient écartés, en ce point, du plan suivi par tous ceux qui ont écrit l'Histoire de France. M. l'Abbé *Veli* avoit très-sagement senti que l'Histoire d'un Peuple ne se borne pas à l'Histoire de ses Rois; que le tableau de ce qu'il a été dans l'ordre moral & civil, est pour le moins aussi piquant, aux yeux d'un Lecteur avide & éclairé, que celui des révolutions de son Gouvernement. M. *Villaret* avoit suivi la route de son modèle, & l'on a lieu d'être étonné que M. l'Abbé *Garnier* s'en soit écarté, pour rentrer dans celle de nos autres Historiens.

Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, est trop de timidité dans le récit, & trop peu de cette abondance historique, si nous pouvons nous servir de ce terme, qui facilite la marche de l'Historien & lui donne de la rapidité. » Un
» homme qui écrit l'Histoire, dit M. de
» *Fénélon*, doit en embrasser & en pos-
» séder toutes les parties; il doit la voir
» toute entière, comme d'une seule vue. Il
» faut en montrer l'unité, & tirer, pour
» ainsi dire, d'une seule source tous les
» principaux événemens qui en dépendent.
» Il faut choisir, sur vingt endroits, celui
» où un fait sera le mieux placé, pour ré-
» pandre la lumière sur tous les autres.
» Souvent un fait montré par avance &
» de loin, débrouille ce qui le prépare;
» souvent un autre fait sera mieux dans
» son jour, étant placé en arrière «.

Malgré cette critique, que nous jugeons indispensable, M. l'Abbé *Garnier* nous paroît digne d'être cité parmi les Historiens qu'on estime. Il s'étoit déjà distingué parmi les Littérateurs, par un Ou-

vrage qui a pour titre : *l'Homme de Lettres*. Des vûes excellentes, une grande connoissance dans la Littérature ancienne & moderne, étrangere & nationale, dans la Morale & la Politique, prouvent que cet Auteur a bien su choisir la matiere de ses lectures, qu'il les a bien digérées & en a tiré parti. Son *Traité de l'origine du Gouvernement François*, est dans un autre genre : il a le ton de la Dissertation; mais l'érudition n'y marche qu'accompagnée de l'élégance & du raisonnement.

GASSENDI, [*Pierre*] Chanoine de Digne en Provence, Professeur de Mathématiques au Collége Royal, né à Chantierfier, Bourg du Diocèse de Digne, en 1592, mort à Paris en 1656; un des hommes les plus éclairés de son temps, & celui qui, après *Descartes*, occupe le premier rang parmi les Philosophes François.

Une pénétration singuliere, & l'ardeur la plus opiniâtre pour l'étude, l'entraî-

nerent de bonne heure à tous les genres du savoir. l'Astronomie, la Physique, les Mathématiques, la Métaphysique, la Morale, l'Histoire, fixerent tour à tour son application, & lui devinrent si familières, que ses connoissances dans une seule de ses parties, suffiroient pour lui faire un nom. Le seul écueil; dont il ne put se garantir, fut un amour excessif pour les systêmes des Anciens. Chimères pour chimères, j'aime mieux, disoit-il, celles qui ont deux mille ans. Ce goût, qui pouvoit être raisonnable à un certain point, devoit néanmoins être suivi avec modération. *Gassendi* n'en connut aucune à cet égard. Le zele pour l'antique Philosophie, le porta à se déclarer contre celle de *Descartes*, & il l'attaqua avec assez de succès, pour voir les Raisonneurs de son temps se partager en *Cartesiens* & en *Gassendistes*.

Toujours intrépide lorsqu'il s'agissoit de défendre les anciennes opinions, il s'acharna à réhabiliter les atomes d'*Epicure*, sans cependant nier, comme lui,

l'existence d'une première Cause, indépendante de toutes les autres. Son penchant pour les rêveries de ce Philosophe, donna lieu à ses ennemis de faire naître des doutes sur sa foi. Rien de si ordinaire, dans les disputes littéraires, que d'être attaqué sur toute autre chose que sur ce dont il est question. Mais sa conduite, toujours chrétienne, détruisit bientôt les calomnies répandues contre lui. Il ne faut que lire sa Vie, écrite par le P. *Bougerel* de l'Oratoire, pour être convaincu de son respect pour la Religion, dont il pratiqua toujours les devoirs avec autant d'exactitude que de piété. D'ailleurs, aucun de ses Ecrits ne tendoit à le mettre aux prises avec les vérités de la Foi. Il a composé, il est vrai, la *Vie d'Epicure*, mais en Historien qui fait condamner, lorsqu'il le faut, les égaremens de celui dont il raconte les actions. Celle de *Copernic*, de *Peyresc*, de *Tichobrahé*, &c. sont également exemptes de tout reproche. Son exposition de la *Philosophie d'Epicure*, sa *Philosophie particulière*, & tous ses *Trai-*

tés, n'offrent rien qui fasse soupçonner un Philosophe entêté de ses idées au préjudice de ce qu'il doit croire & respecter. Tout ce qu'on peut lui reprocher, se réduit à des assertions philosophiques réprouvées par la raison, & à un style incorrect & diffus, condamné par le bon goût. Il n'avoit pas autant d'imagination & de génie que *Descartes* ; mais *Descartes* avoit moins d'érudition, & peut-être moins de raisonnement. Il répondit à un homme qui s'obstinoit à défendre la *Métempyscose* : *Je savois bien que l'ame des Hommes , selon ce système , devoit passer dans le corps des animaux ; mais vous m'apprenez que l'ame des animaux repasse dans le corps des Hommes* : Réponse vraiment convenable à nos lumineux Matérialistes, qui renchérissent encore sur les Pythagoriciens.

GAUCHAT, [*Gabriel*] Abbé de S. Jean de Falaise, de l'Académie de Ville-Franche, né en Bourgogne en 1709.

Les Ouvrages qu'on a de lui pour la

défense de la Religion contre les Incrédules, réunissent à la solidité des raisonnemens, une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix. Il a su écarter, dans ses *Lettres critiques*, cet appareil de Théologie scolastique, qui éloigne & décourage le Lecteur. Il y a mêlé par intervalles une ironie fine, qui répand heureusement le ridicule sur ses adversaires, & plus particulièrement dans son *Philosophe du Valais*. Le style de toutes ses Productions est net, facile, plein de décence; il n'y manque qu'un peu plus de noblesse & de précision.

GAUMIN, [*Gilbert*] Conseiller d'Etat, né à Moulins en Bourbonnois, mort dans un âge avancé, en 1667.

Outre le mérite de la capacité nécessaire à sa place, il avoit encore le goût des Lettres, & des talens propres à s'y distinguer. *Ménage* & *Gui-Patin* en parlent avec éloge, & rapportent plusieurs de ses Poésies Latines, qui font regretter

qu'on n'en ait pas formé un Recueil. Il excelloit sur-tout dans l'Epigramme.

Gaumin étoit encore un des Esprits agréables & des beaux Diseurs de son temps. Le Luxembourg étoit ordinairement le Lycée où il alloit débiter ses nouvelles. Comme il racontoit avec autant d'aïfance que d'intérêt, l'Auditoire étoit toujours très-nombreux autour de lui. Il voulut un jour faire retirer un laquais qui l'écoutoit; celui-ci lui répondit : *Monsieur, je retiens place ici pour mon Maître.*

GAUTIER, [*Jean - Baptiste*] Abbé, né à Louviers, dans le Diocèse d'Evreux, en 1685, mort à Paris en 1755.

Toute sa vie a été consumée à écrire contre les Incrédules & les Jésuites; mais ses Ouvrages mouroient à mesure qu'ils voyoient le jour. Il fut long-temps attaché à M. de *Colbert*, Evêque de Montpellier, dont il faisoit, dit-on, les Mandemens. Selon toutes les apparences, son génie ne s'enflammoit que par la fermentation

tation de sa bile. Ses critiques des Lettres Persanes & de l'Essai de *Pope* sur l'Homme, en font la preuve; le fiel & les déclamations contre les Philosophes y abondent. Ce n'est pas ainsi qu'on doit réfuter de pareils adversaires. Si on n'a pas le talent de la plaisanterie, il faut du moins avoir le langage de l'honnêteté & de la raison.

GAYOT DE PITAVAL, [*François*]
Avocat, né à Lyon en 1675, mort en 1743.

Pour se dédommager du peu de succès de son éloquence au Barreau, & réparer les débris de sa fortune qui étoit médiocre, il prit le parti de se mettre aux gages d'un Libraire, & publia volume sur volume, ce qui n'est pas le moyen de faire de bons Ouvrages. Aussi ceux de *Gayot de Pitaval* ne sont-ils que des compilations indigestes & mal écrites. Le seul qui soit connu par l'intérêt des matières, est celui qui a pour titre, *Causés célèbres*, en vingt volumes in-12. Cette Collection seroit intéressante, si un amas trop confus de ma-

tériaux jetés au hasard, si la fadeur, l'inégalité, l'incorrection & la platitude du style ne la rendoient rebutante pour le Lecteur le plus avide & le plus curieux.

Nous n'ignorons pas que M. *Garfaute* a réduit cet Ouvrage énorme en un seul volume, sous le titre de *Faits des Causes célèbres & intéressantes*. Mais celui-ci est tombé dans l'extrémité opposée ; il n'a fait qu'un squelette. M. *Richer*, Avocat au Parlement de Paris, a évité l'un & l'autre excès dans l'Ouvrage qu'il a publié sous le même titre & fait sur le même plan, & où le mérite d'un style noble & précis se trouve réuni à l'intérêt des matieres.

GAZON DOURXIGNÉ, [*Sébastien-Marie*] né à Quimper en 17..

Après la Traduction du Poème du P. *Rapin*, sur les *Jardins*, ce qu'il a fait de meilleur consiste dans des *Lettres critiques* sur quelques Tragédies modernes. Le discernement, le goût, la bonne Lit-

térature, se font sentir dans ces petits Ouvrages polémiques, que l'enthousiasme du Public pour de mauvaises Pièces de Théâtre n'empêche que trop souvent de goûter. On est fâché qu'après avoir si bien fait valoir les regles, M. Gaxton ait donné son *Alzate, ou le Préjugé détruit*. Cette petite Comédie, en un acte & en vers, n'a point été représentée, & ne méritoit pas non plus d'être imprimée.

GEDOYN, [*Nicolas*] Abbé de Notre-Dame de Beaugency, de l'Académie Françoisse & de celle des Inscriptions, né à Orléans en 1667, mort en 1744.

La Préface qu'il a mise à la tête de son excellente Traduction de *Quintilien*, prouve qu'il étoit capable de très-bien écrire d'après lui-même. Il s'y exprime avec autant de goût que de chaleur, & il y présente les plus beaux traits de l'Eloquence, en découvrant en même temps les causes de sa corruption chez les Romains. Dans le cours de l'Ouvrage, on suit avec plaisir

R ij

un Traducteur habile , qui , sans être l'esclave de son Original , en offre le véritable sens , embelli par les graces d'un esprit aussi élégant qu'éclairé. Cette lecture fera toujours utile aux jeunes gens qui voudront se former des idées saines sur l'Eloquence , & connoître les vrais principes du bon goût.

GENEST ,] *Charles-Claude*] Abbé de S. Vilmer , de l'Académie Française , né à Paris en 1635 , mort en 1719 ; un des Beaux-Esprits de la Cour de Madame la Duchesse du Maine. Ses Vers pouvoient être agréables pour la Société qui fournissoit les sujets ; mais on n'auroit pas dû les rendre publics , car la lecture en est insoutenable.

Sa Tragédie de *Pénélope* , restée au Théâtre , est aujourd'hui le seul de ses Ouvrages qui ait une apparence de vie. Cette Piece fut jouée pour la première fois , en 1684 , sur le Théâtre de Guénégaud , & eut huit représentations. Sa reprise fut plus heureuse en 1703 ; elle fut

encore mieux accueillie, quand on la redonna en 1722; & en 1745 elle eut un succès plus grand que tous ceux qu'elle avoit eus. Il est aisé de juger par-là, que beaucoup de Pièces qu'on ne joue plus obtiendroient des applaudissemens, plus encore aujourd'hui, où la disette fait tout accueillir.

Nous remarquerons, au sujet de cette Tragédie, que M. *Bossuet*, qui, comme tout le monde sait, a écrit contre le Théâtre, la trouvoit si remplie de sentimens de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas d'approuver lui-même le Spectacle, si l'on y donnoit toujours des Pièces aussi épurées. L'illustre Evêque de Meaux n'avoit certainement en vue que le fond du sujet & les mœurs des personnages; car il étoit trop connoisseur pour l'admirer du côté du style, qui est partout foible & prosaïque.

GENNES, [*Pierre DE*] Avocat au Parlement de Paris, mort en 1759.

On voit, par la lecture de ses *Mémoires*,

qu'il étoit doué de la pénétration nécessaire pour saisir tous les points d'une affaire, & de l'art plus nécessaire encore de les réduire à un seul, sans obscurité. Son style, tantôt noble, tantôt badin, est toujours analogue au sujet; sa diction est naturelle, exacte, élégante. On peut juger, par ce que cet Avocat nous a laissé, qu'il avoit du goût & s'étoit formé sur de bons modèles; mérite qui manque à plusieurs de ses Confrères, dont les talens auroient besoin d'un peu plus de correction.

GEOFFROY, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Jésuite, ancien Professeur de Rhétorique au Collège de Louis le Grand, de l'Académie de Caen, né à Charoles en Bourgogne en 1706.

Les Productions qu'on a de cet Auteur, pour être relatives aux devoirs de la place qu'il a occupée, n'en sont pas moins propres à être goûtées de tous les sages Littérateurs, par la chaleur & l'éloquence qu'il a su y répandre. Il a fait sur-tout

un Discours Latin très-bien pensé & très-bien écrit, où il examine dans quelle classe de Citoyens on doit placer un Homme de Lettres, & où il décide ainsi très-sagement la question : *S'il est honnête homme, parmi les meilleurs ; s'il est corrompu, parmi les plus dangereux.* L'Oraison funebre de M. le Dauphin, publiée en Province, nous a paru l'emporter sur presque toutes celles qu'on a débitées à Paris. Le caractère de son Héros y est très-habilement saisi, pathétiquement développé, & fait éprouver un attendrissement qui semble ne rien devoir aux sentimens de toute la France pour l'auguste Prince dont elle a ressenti si vivement la perte.

Il y a un autre Abbé du même nom, né en Lorraine en 1752, Auteur d'une *Epître sur l'Education*, & de plusieurs autres Poésies qui annoncent des talens qui n'ont besoin que d'être encouragés pour devenir supérieurs.

Il y a un troisième Auteur du même nom, Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris, qui, pour n'avoir pas

mis son nom à ses Ouvrages , n'est pas moins connu des Gens de Lettres.

On fait que depuis la mort de M. *Fréron* , il a enrichi l'*Année Littéraire* de plusieurs articles écrits avec autant de sagesse que de goût , & capables de consoler les Amateurs de la bonne critique de la perte de ce Journaliste , si ces articles étoient en plus grand nombre.

GÉRARD, [*Philippe-Louis*] Chanoine de Saint Louis du Louvre , né à Paris en 1732 ; Auteur d'un Roman en Lettres , intitulé *le Comte de Valmont* , où les principes de la Philosophie du siècle sont mis en action de la manière la plus capable d'en faire sentir les dangers. Cet Ouvrage, aussi heureusement conçu, qu'habilement exécuté, place M. l'Abbé *Gérard* parmi les Ecrivains qui ont le plus contribué à diminuer l'espece d'autorité que les prétendus Sages de nos jours se sont acquise sur l'opinion publique , & lui donne des droits sur l'estime & la reconnaissance de tous ceux qui s'intéres-

font au maintien des mœurs & à la gloire de la Religion. Le succès soutenu de cette Production prouve que le Public, prévenu par des artifices, reconnoît ses méprises, & revient chaque jour du fol enthousiasme qui les a occasionnées.

1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé, né à Paris, mort en 1749.

A l'âge de 22 ans, il publia l'*Histoire naturelle & politique du Royaume de Siam*, qu'il composa à Siam même, où il avoit été conduit fort jeune par des Missionnaires de la Congrégation de *S. Vincent de Paule*. Quelques années après, on vit paroître la *Relation historique du Royaume de Macassar*. Ces deux Ouvrages renferment des choses curieuses & qui paroissent exactes; mais le style en est foible & incorrect. La meilleure Production de l'Abbé *Gervaise* est l'*Histoire de Boèce, Sénateur Romain, avec l'Analyse des Ecrits qui nous restent de ce Philosophe*. Il y exerce une critique saine & judi-

cieuse , qui fait honneur à ses lumieres
& à son goût.

2. GERVAISE, [*Dom Armand-François*] frere du précédent , Carme Déchaussé, puis Abbé de la Trappe , mort ensuite simple Religieux à l'Abbaye de Notre-Dame des Reclus , dans le Diocèse de Troies , où il avoit été enfermé par ordre de la Cour.

Sa plume ne s'est exercée que sur des Ouvrages de Biographie écrits avec chaleur , mais qui pèchent par le défaut de justesse & par la singularité des idées. Il a écrit, dans ce goût, la Vie de *S. Cyprien* , de *S. Irenée* , de *S. Paul* , de *S. Paulin* , de *Rufin* , de *S. Epiphane* , d'*Abailard* , de l'Abbé *Suger* , de l'Abbé *Joa-chim* , & de plusieurs autres. Ce qui paroîtra étonnant , c'est que ce Moine , qui avoit, dit-on , des mœurs si dures , qu'il se rendoit insupportable à tout ce qui l'environnoit , & qui fut obligé , par cette raison , de se démettre de son Abbaye ,

ait traduit en François les *Lettres d'Abailard & d'Héloïse* d'une manière plus libre que son état , son caractère, le texte même , ne devoient le lui permettre.

GESSÉE ou JESSÉE, [*Jean DE LA*] Secrétaire du Duc d'Anjou, depuis *Henri III*, né à Mauvaisin , dans la Gascogne , en 1551 , mort vers 1593 , Poète aussi médiocre que fécond.

Son penchant à la satire lui attira bien des désagrémens qui ne le corrigerent pas. La plupart de ses Poésies , qui sont en grande quantité , furent imprimées chez *Plantin* , dont la célèbre Presse n'avoit sans doute pas alors de meilleure occupation. Elles consistent en Sonnets , Ballades , Satires , Epîtres , Odes, & Quatrains. Il n'y a guere que ces derniers, dont la lecture soit encore supportable. Ils sont moraux , ainsi qu'on peut en juger par celui-ci.

Nos vies sont pesle-mesle assorties

De bien & mal : encor , de toutes parts ,

R 6

Croissent toujours , dans ce jardin espars ;
Là , peu d'œilllets ; ici , beaucoup d'orties.

1. GIBERT, [*Jean-Pierre*] Docteur en Théologie, né à Aix en Provence en 1660, mort à Paris en 1736, Auteur peu connu des Littérateurs, mais très-estimé & très-consulté par les Jurisconsultes & les Théologiens. Il a beaucoup écrit en Latin & en François, & presque tous ses Ouvrages ont pour objet le Droit Canonique & l'Histoire Ecclésiastique. Quoique le style en soit fort négligé, ils ne laissent pas d'être fort recherchés.

2. GIBERT, [*Baltazar*] ancien Recteur de l'Université, Professeur de Rhétorique au Collège Mazarin, parent du précédent, né, comme lui, à Aix en 1662, mort en 1741.

Celui-ci est plus connu dans la Littérature, & a acquis plus de droit sur la reconnaissance des Gens de Lettres, pour avoir professé avec distinction les Humanités pendant plus d'un demi-siècle. Les Ou-

vrages qu'il a publiés ont été fort loués par les Journalistes, & sont encore très-vantés dans l'Université de Paris. Notre intention n'est pas de contredire de justes suffrages, mais de les modérer.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, où l'on a copié trop aveuglément les Journaux, auroient pu se dispenser de dire que la *Rhétorique ou les Regles de l'Eloquence* de M. Gibert, est peut-être le meilleur Livre que nous ayons sur le bel art de persuader & de convaincre. Pourquoi se laisser aller facilement à des éloges exclusifs? Un Littérateur instruit qui lira l'Ouvrage de M. Gibert, n'y trouvera tout au plus qu'une compilation de la Rhétorique d'*Aristote*, de celle d'*Hérogène*, du Livre de l'Orateur de *Cicéron*, & de l'Institution oratoire de *Quintilien*. Il est vrai qu'il y regne beaucoup de méthode, beaucoup d'érudition, beaucoup de citations, beaucoup d'observations; mais les Ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vûes bien pré-

sentées , & principalement une élocution soignée , propre à animer les préceptes que l'Auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie foible de cette Rhétorique. Le style en est tantôt diffus , tantôt obscur , tantôt embrouillé , & toujours sans caractère.

M. *Rollin* , dans son *Traité des Etudes* , est bien autrement intéressant. Il y est peut-être moins érudit & moins profond , que le Professeur du Collège Mazarin dans sa Rhétorique ; mais il est plus élégant , plus moëlleux , plus piquant , plus instructif , plus didactique ; il a l'art d'insinuer ce qu'il enseigne. Ceux qui ont donné la préférence à l'Ouvrage de M. *Gibert* , sur tous les autres du même genre , ne connoissoient donc pas ce *Traité* estimable , ni tant d'autres Productions , telles que la Rhétorique du P. *Lami* , les principes pour la lecture des Orateurs de M. l'Abbé *Mallet* , le Cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé *Batteux* , &c. &c. , que nous ne citons ici , que pour faire sentir combien on doit être réservé sur ces

excès d'approbations, qui induisent toujours la multitude en erreur?

M. *Gibert* nous paroît, sans contredit, plus estimable, dans ses *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*. Cet Ouvrage, quoiqu'imité de celui de *Baillet*, est infiniment supérieur à son modele. Au mérite d'une compilation beaucoup mieux digérée, l'Auteur joint celui d'un style assorti à son objet. Il est aisé d'y remarquer encore un talent singulier pour l'analyse, des réflexions saines & judicieuses, ainsi que dans ses *Observations sur le Traité des Etudes*, où M. *Gibert* paroît capable de bien écrire, quand il est animé. Pourquoi ces deux Ouvrages sont-ils moins connus que le premier? C'est un de ces problèmes que la bizarrerie du Public offre souvent à résoudre.

1. GILBERT, [*Gabriel*] Secrétaire des Commandemens de *Christine*, Reine de Suede, & son Résident en France, mort à Paris vers l'an 1680.

Deux de ses *Pastorales*, chacune en cinq actes, & un Poëme sur l'*Art de plaire*, à l'imitation de l'*Art d'aimer* d'*Ovide*, ne peuvent trouver place que dans les Bibliothèques où l'on se pique de tout conserver. Ces Ouvrages offrent de temps en temps quelques traits heureux, peu propres toutefois à soutenir une réputation dans le monde littéraire. Il y a même long-temps que le nom de ce Poëte seroit oublié, si les Compilateurs de Dictionnaires ne se fussent fait un devoir de le ranger parmi les Hommes célèbres. *Gilbert* ne mérite point de l'être, & ne l'a jamais été.

2. GILBERT, [N.] né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1750, mort à Paris en 1780.

Celui-ci, mort dans son printemps, avoit un véritable talent pour la Poésie & sur-tout pour la Satire. A travers des longueurs & des incorrections, on trouve dans ses Ouvrages une verve vigoureuse & la touche du génie. De l'élévation dans

les sentimens , de la force dans les pensées , de l'harmonie quelquefois imitative dans l'expression , une coupe de vers originale , pleine d'aïfance & de variété , étoient d'heureux présages pour le succès de sa Muse naissante. Les Littérateurs les moins portés à lui rendre justice n'ont pu s'empêcher de reconnoître dans l'*Ode sur le Jugement dernier* , dans la *Satire du dix-huitieme siecle* , & dans celle que l'Auteur a intitulée *Mon Apologie* , un excellent ton de versification , des images grandes & sublimes , des pensées courageuses , des tableaux pleins de feu & d'énergie , & un grand nombre de vers que les meilleurs Poètes du siecle dernier n'auroient pas désavoués. Ces trois Ouvrages suffisoient pour faire regretter la perte de M. Gilbert. Les progrès rapides de sa Muse font juger combien il eût pu ajouter à sa réputation , si des jours plus longs & plus heureux lui eussent permis de cultiver son génie poétique. On sent qu'il n'étoit pas encore parvenu à ce point de maturité que de-

mande la perfection de l'art : mais quand on se rappelle les obstacles que la fortune la plus cruelle n'a cessé d'opposer à son amour pour la gloire littéraire , on a lieu d'être étonné du parti qu'il a tiré de ses talens naturels. Né de parens pauvres & obscurs , doué d'une ame fiere , incapable des bassesses qui procurent des protecteurs , il fut presque toujours aux prises avec le besoin & le désespoir , & auroit peut-être succombé à ce dernier , si des gens de Lettres que son courage & les talens qu'il annonçoit avoient intéressés à son sort , n'eussent attiré sur lui les bienfaits de quelques Grands. Il avoit obtenu par leur crédit , une pension du Roi , lorsqu'il a été enlevé aux Lettres de la maniere la plus malheureuse. On sait qu'il est devenu fou des suites d'une chute de cheval , & qu'il est mort peu de temps après , pour avoir avalé , dans sa démence , la clef de son logement.

GILLET , [*Louis-Joachim*] Chanoine

Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Sainte-Génévieve, né dans le Diocèse de S. Malo, en 1680, mort en 1753.

Sa Traduction de l'Historien *Josèphe* est préférable à celle d'*Arnaud d'Andilly*, pour la fidélité; mais elle lui est très-inférieure pour la chaleur, la pureté & l'élégance du style. Il est fâcheux que l'éloquence ne se déploie souvent qu'aux dépens de la vérité; il est fâcheux encore qu'un Traducteur exact n'ait pas toujours le talent de faire ressortir les beautés de son original.

GIRAC, [*Paul-Thomas DE*] né à Angoulême, mort à Paris en 1663, n'est connu que par les Ecrits qu'il publia contre *Costar*, qui mettoit *Voiture* au dessus de *Balzac*. Il étoit plus versé dans l'Histoire & la Littérature, que son Adversaire; mais il étoit moins poli. On est étonné des termes qu'il emploie jusque dans l'argument des Chapitres de son Ouvrage; en voici un qui peut donner une idée de sa manière : *Bévues, faussetés, contradic-*

tions, ignorance, impudence de M. Costar. Qu'il est un insigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied-plat, un grand chicaneur, un insolent, un imposteur. Un tel début détournera tout Lecteur honnête de lire le reste du Chapitre, supposé que cet Ouvrage oublié tombe entre ses mains. Quelles bonnes raisons peut-on attendre d'un homme qui oublie toute raison dès le commencement ?

1. GIRARD DE VILLE-THIERI, [*Jean*] Abbé, né à Paris, mort dans la même ville en 1709, âgé de 68 ans.

Une vingtaine d'Ouvrages ascétiques font le tribut que ses talens ont consacré au progrès de la piété. Il est non seulement louable de ses bonnes intentions, mais encore très-digne d'estime par l'unction, les lumières & l'instruction qu'il a su répandre dans ces différentes Productions, qui ont d'ailleurs le mérite d'être assez bien écrites. Les plus connues sont *le véritable Pénitent*, & *le chemin du Ciel*, chacune en deux volumes in-12.

Les Littérateurs peu dévots seront étonnés de la place que nous donnons ici à cet Abbé; mais ceux qui comprennent & ceux qui prouvent qu'une dévotion sage & éclairée est capable de rendre le mérite littéraire plus intéressant, souscriront volontiers à cette admission.

2. GIRARD, [N.] Abbé, de l'Académie Française, Secrétaire-Interprete du Roi, mort en 1748.

Il y a d'excellentes choses dans sa *Grammaire*, connue sous le titre de *Principes de la Langue Française* : malgré cela, cet Ouvrage, où l'on trouve rarement des observations neuves, dont les regles & les enseignemens sont si compliqués, dont le style est tantôt recherché, précieux, tantôt abstrait & embrouillé, le distingue peu du commun des Grammairiens. Le principal fondement de la réputation de M. l'Abbé *Girard* consiste dans ses *Synonymes François*. Ce titre sembleroit d'abord annoncer un système conçu d'après l'idée attachée ordinairement au terme de

Synonymes : au contraire, l'Auteur prouve très-évidemment que notre Langue n'a pas deux mots qui signifient précisément, & dans un égal degré de nuance, la même chose. En conséquence de ce principe, il s'est appliqué à développer le vrai sens, la véritable acception des mots qui ont entre eux une première ressemblance de signification, & c'est-là ce qu'il faut entendre par les mots synonymes. Il les a classés & mis dans le jour le plus propre à en faire sentir la valeur, la force, l'énergie, & les diverses acceptions qui les distinguent. Non seulement il joint, dans ses examens, la clarté & la précision à la justesse & à la méthode; il réunit encore, dans les exemples qu'il donne, le mérite de la morale & la délicatesse des pensées.

C'est à des Littérateurs aussi utiles, que l'Académie Française, principalement instituée pour la perfection de la Langue, devrait réserver les honneurs de ses fauteuils, si souvent occupés par des Ecrivains qui méconnoissent la Langue & la dégradent.

M. *Beauzée* a donné une nouvelle édition des Synonymes de M. l'Abbé *Girard*, où il en a ajouté quelques-uns de sa façon, sans parvenir à autre chose, qu'à faire sentir que son modele est inimitable.

GIRAUD, [*Claude-Marie*] Docteur en Médecine, né à Lons-le-Saunier, en Franche-Comté, en 17..

Les dons des Muses sont bizarrement confondus avec ceux d'*Esculape*, dans quelques-uns des Ouvrages qu'il a donnés au Public. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir ses deux Poèmes en prose, dont le titre seul est capable d'effrayer : l'un est intitulé, *la Thériacade*, l'autre, *la Diabotanogamie*. On s'attend bien que la suite doit répondre à des annonces aussi étranges. Il faut néanmoins avouer que l'Auteur a su y répandre des traits d'esprit, de la morale, & quelques faillies d'une imagination pleine d'enjouement. L'Episode de *Solemnus*, qui se trouve dans le dernier Poème, est comme un tableau de l'*Albane*. Dans l'*Apothéose* du Docteur

Procopé, en six Chants & en Vers, la Poésie parle le langage du Docteur *Diafoirus*; mais avec assez d'esprit & de talent, pour faire regretter que le Poète ait choisi des sujets si bizarres. Le *Temple de Mémoire*, mêlé de Vers & de Prose, eût mérité à l'Auteur d'y avoir une place distinguée, s'il l'eût construit avec un peu plus de soin & plus de goût.

Les meilleurs Ouvrages de M. Giraud sont des Chançons, des Madrigaux, des Epîtres, & d'autres Pièces fugitives qui le disputent à ce que nous avons de plus agréable dans ce genre, mais que sa modestie l'a empêché jusqu'à présent de mettre au jour.

On connoît son *Epître du Diable à M. de Voltaire*, dont on a fait une trentaine d'éditions. Les traits en sont ingénieux, & d'autant plus piquans, qu'ils sont tous fondés sur la vérité : ainsi nous ne dirons pas que le Diable ait mal choisi son Secrétaire.

GIROUST, [*Jacques*] Jésuite, né à
Beaufort

Beaufort en Anjou, en 1641, mort à Paris en 1689.

Il n'a pas une onction aussi moëlleuse & aussi délicate que le P. *Cheminais*, ni une éloquence aussi persuasive ; ses *Sermons* approchent cependant de cette touche vive & douce , qui a servi peut-être de modele à ce dernier. Quand on les lit, il est aisé d'y remarquer beaucoup d'incorrections dans le style, qui pouvoient être moins sensibles dans le débit, où la chaleur de l'action cache & fait même pardonner les négligences de la composition. Quoi qu'il en soit, le P. *Giroust* a été un des bons Prédicateurs de son temps , & le P. *Bretonneau* nous a donné une Edition de ses *Sermons*, qui trouvent des Lecteurs disposés à les goûter.

GLAIN, [N. DE SAINT] né à Limoges en 1620, mort vers la fin du dernier siècle.

Pour professer plus librement le Calvinisme, il prit le parti de se retirer en Hollande. Ses premiers travaux littéraires se

de facilité peu ordinaire dans la Province. Mais on voit en même temps, qu'il avoit des prétentions au savoir & au bel-esprit, ce qui nuit toujours aux bonnes qualités. D'ailleurs son style est peu noble & peu animé. Ses *Œuvres* n'ont pas laissé d'avoir une seconde Edition.

GOAR, [*Jacques*] Dominicain, né à Paris en 1601, mort en 1653.

Un de ces hommes qui, sans littérature & sans goût, réussissent quelquefois à faire des Ouvrages utiles. Tel est celui qu'il a donné sous le titre d'*Eucologe*, ou *Rituel des Grecs*, dans lequel on trouve des recherches très-curieuses sur la Lithurgie sacrée des Orientaux. Le long séjour qu'il fit dans le Levant, le mit sans doute à portée de s'instruire par lui-même de tout ce qui concerne les cérémonies & pratiques religieuses des Peuples qui l'habitent. Mais s'il y acquit de l'érudition, il y oublia le génie de sa Langue.

I. GODEAU, [*Antoine*] Evêque de
S ij

Grasse, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672.

Dans son temps, il passoit pour un des meilleurs Auteurs, soit en Vers, soit en Prose. Aujourd'hui on fait seulement qu'il a écrit, sans qu'on se donne la peine de lire ses Ouvrages, qui déplaisent par la prolixité du style, quoique l'élocution en soit facile & nombreuse. Son *Histoire de l'Eglise* a de la noblesse & de la simplicité, mais n'est pas exempte du défaut que nous venons de lui reprocher. Il n'a pas plus évité cet écueil en Poésie qu'en Prose. On dit pourtant que sa *Paraphrase du Cantique des trois jeunes Hebreux* lui valut l'Evêché de Grasse. Il paroît que cette anecdote n'a été imaginée que pour faire dire un bon mot, ou plutôt un mauvais rebus * au Cardinal de Riche-

* *Vous m'avez donné Benedicite*, lui dit le Cardinal, à ce qu'on prétend, & moi je vous donne Grasse. Le premier Verset du Cantique des trois jeunes Hébreux, en latin, & la plupart des suivans commencent par *Benedicite*.

lieu. Quoi qu'il en soit, cette longue Paraphrase ne valoit pas un Evêché; on n'y trouve par-tout que des *fleurs d'or sur le Ciel étalées*, des *miracles roulans*, de *vivans écueils*, & mille autres expressions semblables que le bon sens rejette, & que n'admit jamais la belle Poésie. Le seul mérite qu'on y reconnoisse, est le nombre & l'harmonie, qualités rares dans les Poëtes, ses contemporains. Il faut cependant rendre justice à quelques Strophes, & sur-tout à celle-ci, dont le quatrieme Vers paroîtra très-heureux :

Qu'on te bénisse dans les Cieux,
 Où ta gloire éblouit les yeux,
 Où tes beautés n'ont point de voiles,
 Où l'on voit ce que nous croyons,
 Où tu marches sur les étoiles,
 Et d'où jusqu'aux Enfers tu lances tes rayons.

L'immense Recueil de ses Poésies offre quelques autres morceaux assez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de Vers vides & boursoufflés. Enfin, on peut s'en rapporter, à quelque chose près,

au jugement que *Boileau* portoit de ce Poëte. » M. *Godeau* est un Poëte fort » estimable. Il me semble pourtant qu'on » peut dire de lui ce que *Longin* dit d'*Hy-* » *péride*, qu'il est toujours à jeun, & » qu'il n'a rien qui remue ni qui échauffe : » en un mot, qu'il n'a point cette force » de style & cette vivacité d'expression » qu'on cherche dans les Ouvrages, & » qui les font durer. Je ne fais point s'il » passera à la postérité, mais il faudra » pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut » dire qu'il est déjà mort, n'étant presque » plus maintenant lu de personne «.

Nous remarquerons, avant de finir cet article, qu'on lit dans une Ode de M. *Godeau* à *Louis XIII*, une image, rendue presque mot à mot dans la Tragédie de *Polieucte*.

Mais leur gloire tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il y a dans la Tragédie :

Toute votre félicité,

Sujette à l'instabilité,
 En moins de rien tombe par terre;
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

Il est difficile de se déterminer à soupçonner *Corneille* de plagiat; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Ode à *Louis XIII* est antérieure aux premières représentations de *Polieuète*.

2. GODEAU, [*Michel*] Professeur de Rhétorique au Collège des Grassins, Recteur de l'Université, & Curé de S. Côme à Paris; n'est connu que par la peine inutile qu'il s'est donnée de traduire ou plutôt de travestir en Vers latins les Œuvres poétiques de *Despreaux*. Le *Virgile* de *Scarron* approche plus de l'Enéide, que cette Traduction ridicule, de son original.

GODESCAR, [*Jean-François*] Chanoine de S. Honoré, né dans le Diocèse de Rouen en 1728.

Celui-ci a traduit, en société, avec M. l'Abbé *Marie*, Professeur de Mathématique

ques au Collège Mazarin , & Sous-Précepteur de M. le Comte d'Angoulême , un Ouvrage Anglois , fait par *Bulter* , & intitulé , *Vie des Pères , des Martyrs & des autres principaux Saints ; tirée des Actes originaux & des monumens les plus authentiques*. Il ne faut pas confondre cette Traduction avec ces Versions seches & littérales , où l'on croit devoir tout sacrifier à l'exactitude , & révéler le Texte jusque dans ses défauts. Sans s'assujettir aussi scrupuleusement à son Original , l'Auteur dont nous parlons s'est permis de refondre , d'ajouter , de retrancher , toutes les fois qu'il l'a jugé nécessaire à la perfection de son travail , & on peut dire qu'il l'a fait avec autant de discernement que de succès. En suivant cette méthode , qui prouve beaucoup de sagacité , beaucoup de connoissances , il est parvenu à donner non seulement une Collection intéressante des actions principales des Saints que l'Eglise révere dans ses Fastes , mais encore de présenter dans l'ensemble de l'Ouvrage un tableau assez suivi de l'Histoire de l'Eglise.

Les Notes qu'il a cru devoir ajouter , pour éclaircir certains points , soit de l'Histoire Littéraire, soit de l'Histoire Sacrée ou Profane , portent l'empreinte d'une érudition étendue & d'une critique éclairée. Son style est , en général , pur , naturel , simple , sans exclure l'élégance , & a le mérite d'être toujours proportionné aux divers objets qui se présentent à traiter.

Cette Traduction nous a paru mériter une attention particulière , parce qu'elle donne lieu à des réflexions très-propres à confondre les sarcasmes de l'impiété. Jusqu'à présent la plus puissante ressource des Incrédules a été de saisir malignement certains traits qu'un zèle indiscret avoit répandus dans la Vie de plusieurs Saints. Ils ont cru qu'en y jetant du ridicule , ils viendroient à bout de détruire la véritable piété. Toujours prêts à triompher de la moindre imprudence , ils n'ont pas rougi d'insister sur des bagatelles , & de faire tourner au mépris de la Religion , des écarts que la Religion est la première à condamner. Ce pitoyable manège a bien pu en

imposer à des Esprits plus foibles encore ; que ceux dont ils ont voulu ridiculiser les travers. Mais aujourd'hui que des lumieres plus sûres , qu'un zele mieux entendu dirige les Ecrivains qui consacrent leurs travaux au maintien de la Foi & de ses Pratiques , tout ce vain appareil de triomphe tombe & s'évanouit. Ne voit-on pas en effet la Religion s'épurer d'elle-même , sans rien perdre de son véritable esprit ? Ses vrais Zélateurs ont-ils besoin d'être décidés par les clameurs d'une fausse Philosophie , pour en écarter des fables dont l'ignorance a voulu l'étayer , sans penser qu'un tel secours lui étoit injurieux ?

M. l'Abbé *Godescar*, dans la partie à laquelle il s'est attaché , peut se flatter de partager cette gloire. Les Vies qu'il offre au Lecteur , sont très-éloignées de tout pieux excès. Les faits qu'il raconte sont appuyés sur des preuves incontestables , présentés sans enthousiasme , & dirigés d'une maniere très-utile pour instruire & édifier. Sa maniere d'écrire & les con-

noissances qu'elles supposent, prouvent combien il seroit capable d'ajouter à sa réputation littéraire, s'il n'en faisoit le sacrifice à des occupations plus importantes & non moins utiles à la Religion.

GOGUET, [*Antoine-Yves*] Conseiller au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1716, mort en 1758.

On a de cet Auteur un Ouvrage intitulé: *L'origine des Loix, des Sciences, & de leurs progrès chez les anciens Peuples*, où l'on considère le progrès des connoissances humaines, depuis *Adam* jusqu'à *Cyrus*. Cette matiere est traitée avec autant d'exactitude que d'habileté. Les recherches & les réflexions profondes y répandent également du jour & de l'intérêt. Le travail, il est vrai, s'y fait plus sentir que le génie; mais le génie perce quelquefois de maniere à donner une idée très-favorable des vûes & du mérite de l'Auteur. C'est dommage que sa carrière n'ait pas été plus longue; il auroit pu enrichir notre Littérature de plusieurs au-

tres Livres utiles. On dit même qu'il se préparoit à développer, pour la France en particulier, ce qu'il avoit d'abord entrepris pour les anciens Peuples; nouvelle raison qui justifie nos regrets.

GOMBAUD, [*Jean OGIER DE*] né à Saint Just de Lussac en Saintonge, mort à Paris en 1666, âgé de près de cent ans, Membre très-oublié de l'Académie Française, moins parce qu'il fut un des premiers reçus dans cette Compagnie, que parce qu'il étoit peu fait pour conserver la moindre réputation. *Boileau* a trouvé cependant quelques-uns de ses Sonnets passables; qu'on y joigne trois ou quatre Epigrammes pleines de naturel & de vivacité, & l'on aura, en moins de trois pages, tout l'esprit de *Gombaud*.

GOMBERVILLE, [*Marin LE ROI*; sieur DE] de l'Académie Française, né dans le Diocèse de Paris en 1600, mort en 1674.

Si les louanges des Contemporains pou-

voient assurer l'immortalité, cet Auteur, qui n'est plus connu, tiendrait un rang distingué sur notre Parnasse. Tel est le sort ordinaire de ces réputations soufflées par l'esprit de parti, ou par une amitié indiscrète; elles s'évanouissent aussi promptement qu'elles ont été créées. On fit pour *Gomberville*, pendant sa vie, ce que deux ou trois Journalistes font aujourd'hui en faveur d'une foule d'Auteurs médiocres qui ne valent pas mieux que lui. Il fut gratifié de plusieurs Odes, Epîtres, Sonnets, &, entre autres, d'un de *Maynard*, où l'on est étonné de voir la louange prodiguée sans mesure.

Travaille utilement pour la Postérité,
Abandonne la Fable, & prends soin de l'Histoire;
Ton esprit, plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.

Ta plume, *Gomberville*, a touché les Savans,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'Art, qui fait les Discours fleuris & décevans,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.

Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux ;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux ;
Les Princes fabuleux l'ont puissamment charmée.

Rome plaint les diserts qu'*Auguste* à caressés ;
Tes Ecrits ont enfin guéri la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les siècles passés.

Qu'avoit fait *Gomberville*, pour mériter
une si forte dose d'encens ? Quelques Ro-
mans insipides, que le peuple ne voudroit
pas lire à présent ; quelques Poésies, dont
le Recueil seroit à peine supportable, quand
on le réduiroit à quatre pages. Pourroit-
on compter, après cela, sur tant de bre-
vets d'honneur décochés si libéralement
du pied des Alpes, promulgués par l'Au-
teur du *Mercur*, & adoptés par une mul-
titude de Louangeurs qui ne se doutent
certainement pas que la louange est un
ridicule pour ceux à qui on la donne sans
qu'ils la méritent, & pour ceux qui se
croient en droit de la dispenser.

GOMEZ, [*Madelaine-Angélique Pois-*

SON, DE] née à Paris en 1684, morte à St. Germain-en-Laie en 1770.

Sa plume a été aussi féconde qu'intéressante. Plus de cinquante volumes de Romans attestent sa facilité & son talent pour ces sortes de bagatelles, qui cessent quelquefois d'en être, quand elles tendent à l'instruction & à la morale. Les plus connus de tous, & ceux qui méritent le plus de l'être, sont les *Journées amusantes* & les *cent Nouvelles Nouvelles*, où, par un mélange d'Histoires & de Contes, l'Auteur trouve le moyen d'instruire & de plaire. Il y regne autant d'imagination que de variété. Pourquoi faut-il que le merveilleux en détruise quelquefois l'intérêt, & que les longueurs en déparent le style, d'ailleurs agréable & facile?

GOMICOURT, [*Augustin-Pierre* DE] Secrétaire du Gouvernement de Picardie & d'Artois, de l'Académie d'Amiens, sa patrie.

Né avec des talens propres à le faire exister par lui-même, après avoir donné

deux bons Ouvrages de son propre fonds ; il s'est attaché à des Compilations , & par malheur il ne paroît pas avoir su bien choisir ses matériaux. On en a de lui une intitulée , *Esprit des Philosophes & Ecrivains célèbres de ce siècle* , à la tête desquels il a mis M. d'Alembert. Nous avons d'abord cru que cette primauté étoit pour suivre l'ordre alphabétique ; mais le Compilateur assure très-positivement que c'est par ordre de mérite & de distinction : *c'est parce que je crois* , dit-il très-sérieusement , *pouvoir assigner à cet Auteur estimable la première place parmi les Philosophes de nos jours , non seulement de ma Nation , mais de toutes celles de l'Europe.* Si telle a été sa persuasion , il auroit dû au moins ne pas nous présenter un *Esprit* aussi volatil que celui de cet *Extrait*. Le premier *Philosophe de l'Europe* y paroît dans un raccourci qui étonne , & d'une sécheresse plus que géométrique , ce qui n'est pas propre à faire honneur à la *Philosophie*. Aussi ne faut-il pas être surpris que le Public , dont le Compilateur béné-

vole à voulu pressentir le goût, n'ait pas désiré de lui voir augmenter sa Collection. Cet homme substantiel eût bientôt réduit tous nos Philosophes à rien.

Il n'est pas plus heureux, lorsqu'il dit que *notre Siecle ne le cede en rien aux plus celebres de l'antiquite*. A-t-il pu ignorer que ceux de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, & de *Louis XIV*, seront toujours, par excellence, les Siecles du goût & de la raison? Sur quel fondement seroit donc assurée la préséance du notre? Seroit-ce sur les lumières philosophiques? Mais ne fait-on pas que tous ces beaux Siecles ont dégénéré, quand ces météores ont paru?

M. de *Gomicourt* est beaucoup plus connu par un Ouvrage périodique, intitulé, *l'Observateur François à Londres*, où il fait répandre de l'intérêt sur les matieres qu'il traite. Il faut croire qu'abandonné à lui-même, son jugement est moins exposé aux méprises, que lorsque l'enthousiasme philosophique lui sert de guide.

GOUDELIN, [*Pierre*] né à Toulouse, mort dans la même ville en 1649, âgé de 67 ans, célèbre Poëte Gascon, dont les Ouvrages subsisteront tant qu'on parlera la Langue dans laquelle ils sont écrits, & qui serviront à la faire subsister elle-même.

Il s'est exercé dans l'Epigramme, le Sonnet, l'Epître, l'Idylle, la Chanson, l'Ode & le Chant Royal, & a excellé dans tous ces genres. Nous osons dire, sans crainte d'être démentis par ceux qui sont en état d'apprécier ses Ouvrages, qu'il le dispute à nos meilleurs Poëtes par l'agrément & la fécondité des images & des fictions, l'élégance & la variété des tours, la justesse & l'originalité des expressions, & sur-tout par l'harmonie imitative. Quoiqu'il eût reçu de la nature une imagination vive & brillante, un caractère tendre & enjoué, & un génie véritablement poétique, nous doutons qu'il eût également réüssi, s'il avoit écrit en François, Langue pauvre & timide en comparaison de celle qu'on parle en Languedoc. Celle-ci est

non seulement riche & hardie , mais pittoresque , flexible , douce , énergique , variée , & harmonieuse. Elle n'a ni expressions triviales , ni images basses , parce que le Peuple y donne le ton , & qu'une Langue qui n'est point sujette au caprice des Cours & des Académies , ne peut ni s'appauvrir , ni dégénérer *.

* L'idiome Languedocien n'est autre chose que la *Langue Romance* ou *Romaine* , que parloient les François avant que leurs Rois eussent fixé leur séjour à Paris. On peut s'en convaincre par la lecture du *Nitar* , Auteur du neuvieme siecle , qui , dans son Histoire des guerres entre les fils de *Louis le Débonnaire* , rapporte plusieurs passages écrits en *Langue Romance* , qui ne diffèrent en rien du langage usité aujourd'hui chez les Languedociens. Les différentes Poésies qui nous restent des *Troubadours* ou *Trouveyres* , en font une nouvelle preuve. Cette Langue fut , dans la suite , appelée *Provençale* , du nom des Comtes de Toulouse , qui prenoient le titre de *Marquis & de Seigneur de Provence*. C'est ce qui fit donner le nom de *Poëtes Provençaux* aux Troubadours & autres Poëtes de la Gaule Narbonnoise. ●

Bayle, Doujat, Peliffon, le P. Vaniere, Campistron, à qui la Langue de *Goudelin* n'étoit point étrangere, faisoient beaucoup de cas de ses Poésies; c'est sans doute ce qui a engagé *M. Titon du Tillet* à placer ce Poëte dans son Parnasse François. La ville de Toulouse, pleine d'admiration pour ses talens, & d'estime pour ses vertus, lui fit une pension pendant les vingt dernieres années de sa vie, &, lorsqu'il fut mort, plaça son buste dans le Capitole, à côté de celui du Poëte *Maynard*, son Compatriote.

GOUJET, [*Claude-Pierre*] Abbé, des Académies de Marseille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1767.

De plus de trente Ouvrages que nous avons de cet Auteur, on ne connoît guere que son *Supplément* au Dictionnaire de *Moréri*, & sa *Bibliothèque Française*. Ce dernier Ouvrage lui donnera toujours de la célébrité. L'érudition qui y abonde, le style qui, sans être ni vif, ni

délicat , à une rondeur justement proportionnée à ce genre de composition , sont propres à satisfaire le Lecteur curieux & censé. On auroit seulement voulu que M. l'Abbé *Goujet* se fût borné à la qualité d'Historien , sans prendre celle de Juge. Pour prononcer sur les Ouvrages d'esprit , il faut être connoisseur & impartial. Cet Auteur a trop paru oublier que ces deux qualités lui manquoient.

GOULU, [*Jean*] Général de l'Ordre des Feuillans , né à Paris en 1576 , mort dans la même ville en 1629.

Ce n'étoit pas la peine qu'il se fît connoître dans la République des Lettres par un démêlé tel que celui qu'il eut avec *Balzac*. La fermentation de son esprit , plus fait pour la solitude & le recueillement , que pour l'escrime littéraire , ne produisit que des Libelles aussi absurdes que platement écrits. Ils sont oubliés aujourd'hui pour l'honneur de sa politesse : ses Vers & ses Traductions le sont aussi pour l'honneur de sa littérature.

GOURCY, [N. DE] Abbé , Vicaire Général de Bordeaux , de l'Académie de Nancy , né en 17..

L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres a couronné deux de ses Ouvrages, dont l'un est l'*Histoire philosophique & politique des Loix de Licurgue* : l'autre roule sur cette question : *Quel fut l'état des personnes en France sous les deux premières Races* , &c. ? L'Académie Françoisè n'a pas jugé à propos de couronner de même son *Eloge de Descartes* , mais elle l'a fait imprimer.

Ces titres ne seroient pas suffisans pour prétendre à une réputation solide, si M. l'Abbé de *Gourcy* n'annonçoit d'ailleurs des talens capables de se développer dans la suite d'une manière plus avantageuse. Dans les trois Ouvrages dont nous venons de parler, il paroît instruit, judicieux, méthodique, & capable de rendre ses connoissances utiles ; ses idées sont nettes, son style est simple. Il n'a donc besoin que d'acquérir un peu plus de vivacité & de précision, quand même il se borneroit à des discus-

sions érudites. Il est d'autant plus naturel d'espérer qu'il acquerra ces deux qualités essentielles, qu'il paroît avoir du goût pour les bons modeles & du zele pour les défendre. On peut en juger par une petite Brochure de sa composition, intitulée *Rousseau vengé*, où il défend ce grand Poëte contre un petit Auteur parvenu *de chute en chute au Fauteuil académique*.

M. l'Abbé de *Gourcy* a publié depuis un *Essai sur le bonheur*, qui mérite d'être lu par les personnes qui désirent de tirer le plus grand parti possible des avantages & des inconvéniens attachés à la vie de ce bas monde. Il y examine si l'on peut aspirer à un vrai bonheur sur la terre, jusqu'à quel point ce bonheur dépend de nous, & quel chemin y conduit. Peu content d'exposer ses propres idées, qui nous ont paru solides & toujours conformes à la saine Morale, il a rassemblé dans cet *Essai* ce que nos Ecrivains les plus célèbres ont écrit de plus ingénieux sur le bonheur, & qu'un d'entre eux définit *le passage d'un état agréable à un plus agréable*. D'a-

près cette définition, l'homme le plus favorisé de la Nature & de la fortune ne sauroit être long-temps heureux.

GOURNAY, [*Marie JARS DE*] morte à Paris en 1645, âgée de 80 ans, fut en haute considération parmi nos premiers Académiciens.

Elle étoit très-jalouse de la société des Beaux-Esprits; & quiconque prétendoit à ce genre de gloire, devoit, avant toutes choses, un tribut à sa vanité. A ce ridicule près, qui n'en est plus un aujourd'hui, à force d'être commun, Madoiselle de *Gournay* n'étoit pas sans mérite. Son esprit étoit orné; elle avoit l'imagination vive & agréable, une érudition peu commune parmi les personnes de son sexe. Il est facile de s'en convaincre par ses Ouvrages, dont les derniers mots paroîtront certainement singuliers. » Si ce
» Livre me survit, dit-elle, je défends
» à toute personne, telle qu'elle soit, d'y
» ajouter, ni diminuer, ni changer jamais
» aucune chose, soit aux mots ou en la
» substance,

„ substance, sous peine à ceux qui l'en-
 „ treprendront, d'être tenus pour détes-
 „ tables aux yeux des Gens d'honneur,
 „ comme violateurs d'un sépulcre inno-
 „ cent.... Les insolences, voire les meur-
 „ tres de réputation que je vois tous les
 „ jours en pareil cas en cet impertinent
 „ siècle, me portent à lâcher cette im-
 „ précaution “. De si terribles anathêmes
 ont effrayé le Lecteur, & c'est appa-
 remment pour ne pas s'exposer à la
 tentation qu'elle redoutoit si fort, qu'on
 ne lit plus ses Ouvrages. On leur rendroit
 cependant un grand service d'en retran-
 cher une infinité de mots surannés, pour
 lesquels Mlle de Gournay a toujours eu
 la plus tendre affection, ce qui engagea
Ménage à la faire figurer dans sa *Requête
des Dictionnaires*. Le Cardinal de Riche-
lieu ne pouvoit s'empêcher de rire, quand
 il lui en entendoit prononcer. *Tant mieux*,
 lui répondit-elle un jour, *je fais un grand
bien à la France*. La finesse de ce mot
 consistoit à faire entendre au Ministre
 qu'elle conservoit les jours de son Emi-

nence en l'égayant, genre de flatterie plus fait pour plaire à celui qui en étoit l'objet, qu'au Lecteur, qui n'en jugera pas de même.

Il ne faut pas ignorer que Mlle de *Gournay* fut fille adoptive de *Michel Montagne*, choisi par elle-même pour pere, après la mort de ses parens. On lui doit une édition des *Essais*, avec une Préface à sa maniere, où l'on trouve des traits de sens, d'esprit & d'érudition, qui ont fourni, par parenthèse, à *Pascal*, trois ou quatre de ses plus brillantes pensées.

GRAFFIGNY, [*Françoise d'HAPPONCOURT DE*] née à Nancy en 1696, morte à Paris en 1738.

Ses *Lettres Péruviennes* lui ont fait une grande réputation. Quoiqu'il regne dans ce Roman un ton de métaphysique contre nature, sur-tout dans une femme, & très-nuisible à l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expressions alambiquées; quoique le dénouement en soit totalement manqué, on ne peut cependant se refu-

ser, en le lisant, au charme séducteur qui en rend la lecture agréable & en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendresse a de plus vif & de plus touchant, tout ce que la nature, animée par le sentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richesse des détails, la variété des images, la chaleur du style, le pathétique des situations peuvent offrir à l'ame pour l'intéresser, la captiver & l'attendrir, se trouve dans cet Ouvrage, préférable à mille autres du même genre. On est seulement fâché que l'infidélité de *Zilia*, contre l'attente du Lecteur, vienne amortir la sensibilité qu'elle inspire. Son changement, dont les motifs, malgré l'adresse de l'Auteur, trouvent peu de grace dans un cœur délicat, change aussi les sentimens qu'on se plaisoit à éprouver en sa faveur. Elle a beau faire des tours de force pour justifier sa foiblesse, on n'y découvre plus que les prestiges d'une conscience qui veut s'étourdir sur ses fautes, mais qui n'en imposent point au Juge impartial qui doit les condamner.

Madame de *Graffigny* est Auteur du Drame de *Célie*, en cinq actes & en prose. Cette Piece eut beaucoup de succès dans sa nouveauté, & le Public se plaît à la voir représenter. Tel sera toujours le sort de ces Pieces où l'intérêt domine, quand elles seront réduites aux justes bornes que leur bon goût doit leur prescrire.

GRAMMOND, [*Gabriel*, Seigneur DE] Président au Parlement de Toulouse, mort en 1654.

On fait peu de cas de son *Histoire de Louis XIII*, à cause de l'inexactitude des faits, que l'envie de plaire au Cardinal de *Richelieu* lui fit dénaturer; mais on estime son *Histoire des Guerres*, que ce même Monarque eut à soutenir contre ses Sujets Protestans, à cause des recherches & des anecdotes curieuses qu'elle renferme. Le style de ces deux Ouvrages est peu soigné.

1. GRAND, [*Joachim* LE] Abbé, né à S. Lo, en Normandie, en 1653, mort à Paris en 1733.

Il fut très-profond dans l'Histoire & dans la Politique , & se distingua dans plusieurs ambassades , où , sous le titre de Secrétaire , il eut la plus grande part aux affaires qui se négocierent de son temps. A son retour , il exerça dans le Ministère des Affaires étrangères , la même place que M. l'Abbé de *la Ville* & M. *Gérard* ont successivement remplie avec tant de distinction & de succès. Quoiqu'on ne lise plus ses différens Mémoires , parce que les objets sur lesquels ils roulent ont cessé d'être intéressans , on y trouve néanmoins des anecdotes & des vûes propres à amuser & à instruire les curieux. Son *Histoire du Divorce d'Henri VIII* est un Recueil de faits qu'on peut sur-tout consulter utilement , pour connoître les principaux ressorts mis en œuvre dans ce célèbre événement.

2. GRAND , [*Marc-Antoine LE*] Comédien , mort à Paris en 1728 , âgé de 56 ans.

Peu content de prêter sa voix aux Pro-

ductions des autres, il voulut occuper la Scène de ses propres Ouvrages. Le défaut principal de ses Comédies est d'être en général peu régulières & trop licencieuses; mais elles offrent de la gaieté, des faillies, du naturel; un dialogue vif, & des traits d'un très-bon comique. Plusieurs sont restées au Théâtre. *L'Aveugle clairvoyant*, *l'Ami de tout le monde*, & *la Nouveauté*, sont celles qui reparoissent le plus souvent.

Le Grand étoit peu estimé comme Acteur, quoiqu'il excellât dans les rôles de payfans. Un jour qu'il doubloit *Ponteuil* dans les rôles de Rois, il fut si mal reçu du Parterre, que, s'avancant sur le bord du Théâtre, il lui parla ainsi: » Messieurs, » si M. *Ponteuil* n'étoit pas malade, je » ne jouerois pas. Soyez sûrs que je suis » plus fâché d'être ici, que vous ne pouvez l'être de m'y voir ». Cette harangue lui réussit de manière qu'il fut applaudi durant toute la représentation de la Piece.

Il y a aujourd'hui un Auteur du même

nom , né à Montpellier, qui s'est également exercé dans l'Art de la Comédie , mais qui n'a eu aucune espèce de succès , & qui n'annonce aucun talent.

GRANGE, [*Joseph DE CHANCEL DE LA*] né au Château d'Antoniât , près de Périgueux , en 1676 , mort au même Château en 1758.

Ses plus grands succès ont été précisément dans le genre qu'il auroit dû s'interdire. Tout le monde connoît ses *Philippiques* , Ouvrage aussi plein d'énergie que de fiel & d'atrocité , dont la poésie ne fait pas pardonner les monstrueux écarts. Malheur à ceux qui n'ont d'esprit qu'autant que la bile fermente dans leur estomac ! L'esprit qui naît des passions déréglées , ne peut que s'égarer. Il perd , aux yeux des hommes sages , tout le mérite qui peut briller dans ses créations.

Il y a toute apparence que cette sorte d'esprit étoit le seul partage de M. de la Grange. Ce qu'il a fait de sang froid est au dessous du médiocre. Ses Tragédies

ne conservent pas même le plus foible reste de cette chaleur impétueuse qu'on remarque dans ses *Philippiques*. *Amasis*, *Ino* & *Mélicerte* sont restées au Théâtre, sans qu'on s'empresse de les faire reparoître. Le défaut de simplicité dans le plan, les négligences dans la versification, ont été cause du discrédit de cette dernière, quoiqu'elle soit d'ailleurs intéressante & pathétique. La première est beaucoup mieux conduite; mais les défauts de l'élocution nuisent au mérite qu'elle a d'ailleurs. Malgré sa médiocrité, elle n'a pas laissé de fournir, au Marquis de *Maffei* & à M. de *Voltaire*, le sujet de leur *Méropé* sous des personnages différens.

Pour apprécier en deux mots les talens & les défauts dramatiques de M. de *la Grange*, qu'on réunisse, d'un côté, la fécondité de l'invention, la liaison dans l'intrigue, l'adresse dans l'enchaînement des Scènes, la justesse & l'intelligence dans le dialogue; & de l'autre, les travers d'une imagination romanesque à la foiblesse du style, au manque de vigueur

dans les caractères, à trop de langueur dans le dialogue; & l'on aura une juste idée du mérite de ce Poëte. On peut encore plus sûrement conclure qu'il n'avoit de talent décidé que pour la satire, en ce que ses *Opéra* sont même inférieurs à ses Tragédies.

La malignité de son caractère ne l'abandonna presque jamais. Après avoir fait des Vers à la louange du Gouverneur des Isles de Sainte Marguerite, où il étoit prisonnier, & en avoir obtenu, par reconnoissance, un peu plus de liberté, il fit bientôt après une Epigramme violente contre le même homme; ce qui le replongea dans une plus étroite prison. Ce trait suffit seul pour faire connoître que les talens sont toujours dangereux pour les mauvais caractères.

Il a laissé un fils, qui a cultivé aussi la Poésie. Si les vers de celui-ci sont très-éloignés de la perfection, ils ne sont pas du moins souillés par les mêmes emportemens que ceux de son pere.

Il y a eu plusieurs Littérateurs de ce

T v

nom, qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler. *La Grange*, de Montpellier, mort à Paris en 1769, Auteur d'une douzaine de Comédies, dont quelques-unes eurent du succès dans leur nouveauté.

M. d'Olaiband de *la Grange*, qui s'est également exercé dans l'Art de la Comédie, mais dont les Pièces n'ont été jouées que sur des Théâtres de Société.

M. *la Grange de Checieux*, mort à Paris en 1774, Auteur d'un Ouvrage de Politique, intitulé *la Conduite des François justifiée*, accueilli du Public dans le temps, & qui méritoit de l'être.

Enfin, M. de *la Grange*, à qui nous devons une bonne Traduction de *Lucrece*, & une médiocre des Œuvres de *Séneque* le Philosophe. Cette dernière Traduction est posthume, & précédée d'un Discours préliminaire, dans lequel on trouvera des détails sur le mérite & le talent personnel de ce Littérateur, mort à Paris en 1776.

GRAVILLE, [*Barthelemi Claude* GRAILLARD DE] né à Paris en 1727, mort en 1764.

De toutes les Brochures dont il a été le pere, la seule qui lui ait survécu est celle qui a pour titre, *l'Ami des Filles*. Qu'on ne la regarde pas comme un de ces Ouvrages approfondis, médités avec soin, & toujours irréprochables dans leurs maximes : ce sera assez de convenir qu'elle est écrite avec facilité, & qu'elle contient des avis dont le sexe peut tirer de l'utilité.

GRÉCOURT, [*Jean + Baptiste - Joseph* VILLARS DE] Chanoine de Tours, sa patrie, né vers 1683, mort dans la même ville en 1743, Poëte moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordonnier.

Il s'est exercé dans le genre des Contes de *la Fontaine* & des Epigrammes de *Rousseau*, sans songer qu'il n'avoit ni le même génie que ces deux Poëtes, ni les mêmes qualités pour se faire pardonner ses

licences. Le Poëme de *Philotanus* n'eut de succès que par les circonstances , & parce que la malignité humaine est toujours avide de ce qui la flatte. L'uniformité du style, le peu de noblesse des pensées , le défaut de finesse & même d'imagination , réduisent ce Poëme , plus burlesque que marotique , dans la classe de ces Ouvrages qui ne sont supportables que pour les esprits méchans & les âmes corrompues, seuls capables de se plaindre que nous n'ayons pas loué cette infame Production.

GRESSET , [*Jean-Baptiste-Louis*] de l'Académie Française & de celle de Berlin , né à Amiens , mort en 1777.

Vert-vert fera toujours un Poëme charmant & inimitable. Sans fouiller sa plume par l'impiété & la licence , qui déshonorent celle de l'Auteur de la *Pucelle* , le Poëte a su y répandre un agrément , une fraîcheur & une vivacité de coloris qui le rendent aussi piquant dans les détails , qu'il est riche & ingénieux dans la

fiction. Cet agréable badinage sera toujours distingué parmi les Productions originales , qui font aimer aux Etrangers la gaieté Françoisé , sans leur donner une mauvaise idée de nos mœurs.

Les autres Poésies légères de M. *Gresset* le mettent également au dessus des Poètes de nos jours , qui se sont exercés dans le même genre. Si on leur pardonne quelques négligences qui donnent quelquefois de l'agrément au style , & certaines longueurs qui refroidissent , par intervalles , le Lecteur , on conviendra que c'est ce que nous avons de mieux pour le naturel , les graces , & la simplicité.

Le Méchant sera toujours , de l'aveu de nos Connoisseurs , une de nos excellentes Comédies , & un vrai modele de versification. Le ton de cette Piece est du meilleur goût , le Dialogue plein d'aisance & de vivacité , le style précis , élégant & varié ; les caracteres en sont saisis , dessinés avec finesse & rendus avec vérité.

M. de *Voltaire* a donc eu tort de plaisanter M. *Gresset* sur ses scrupules au

sujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Il étoit très-permis à un Poète, toujours attentif à respecter les mœurs & la Religion, de se repentir publiquement d'avoir exercé ses talens dans un genre que l'austère vertu est très-éloignée d'approuver. D'ailleurs personne ne devoit être plus réservé sur la plaisanterie, lorsqu'il s'agit de Comédie, que l'Auteur de la *Prude*, de l'*Indiscret*, de la *Femme qui a raison*, du *Droit du Seigneur*, de *Charlot ou la Comtesse de Givry*, du *Dépositaire*, en un mot, de toutes les Comédies réprouvées qui ont paru sous son nom.

Un trait trop honorable aux Lettres pour être passé sous silence, c'est que notre jeune Monarque, touché du sage emploi que M. *Greffet* a toujours fait de ses talens, lui avoit accordé, peu d'années avant sa mort, des Lettres de Noblesse, dont voici le préambule. » *Louis*, &c.
» Les avantages que les Sciences, les Belles-
» Lettres & les Arts procurent à notre
» Royaume, nous invitent à ne négliger
» aucun des moyens qui peuvent contri-

» buer à leur maintien & à leurs pro-
» grès. Les titres d'honneur répandus avec
» discernement sur ceux qui les cultivent,
» nous paroissent l'encouragement le plus
» flatteur que nous puissions leur donner.
» Parmi ceux de nos sujets qui se sont
» livrés à l'étude des Belles-Lettres, notre
» cher & bien aimé *Jean-Baptiste-Louis*
» *Gresset* s'y est distingué par des Ouvra-
» ges qui lui ont acquis une célébrité d'au-
» tant mieux méritée, que la Religion &
» la décence, toujours respectés dans ses
» Ecrits, n'y ont jamais reçu la moindre
» atteinte. Sa réputation a depuis long-
» temps engagé l'Académie Françoisse à
» le recevoir au nombre de ses Membres,
» & nous l'avons vu, avec satisfaction,
» nous offrir, en qualité de Directeur,
» les hommages de cette Académie, la
» première fois que nous avons bien
» voulu l'admettre à nous les présenter,
» à l'occasion de notre avènement à la
» Couronne. Nous savons d'ailleurs qu'il
» est issu d'une famille honnête de notre
» ville d'Amiens; que son aïeul & son

» pere y ont rempli différentes charges
» municipales , & qu'ils y ont toujours ,
» ainsi que le sieur *Greffet* lui-même , vécu
» de cette maniere honorable , qui , en
» rapprochant de la Noblesse , est en quel-
» que sorte un degré pour y monter ,
» &c. »

GREVIN , [*Jacques*] né à Clermont en Beauvoisis , mort à Turin en 1570 , âgé de 29 ans , Poëte oublié & contemporain de *Ronsard*.

Tout ce qu'on peut dire à son sujet , c'est qu'il paroît avoir le premier introduit parmi nous l'usage des Chançons galantes , dont il avoit tiré le modele des Italiens & des Espagnols. Celles qu'on a faites depuis , devoient nécessairement faire oublier les siennes. Ce genre étoit proprement réservé à notre Nation , & aucune n'y a plus excellé.

GRIFFET , [*Henri*] Jésuite , Prédicateur du Roi , né à Moulins en Bourbonnois en 1698 , mort en 1771.

L'éloquence de la Chaire, l'Histoire & la Critique ont successivement exercé ses talens. Ses *Sermons*, quoique très-estimables, quoique d'un style naturel, oratoire, & assorti aux différens sujets, ne sont pas la partie la plus frappante de son mérite. La *Continuation de l'Histoire de France du P. Daniel*, & l'*Histoire de Louis XIII*, est vraiment ce qui lui assure une gloire solide parmi nos utiles Littérateurs. Les Dissertations qu'il a répandues dans le corps de l'Ouvrage du P. *Daniel*, sont d'une instruction & d'une netteté qui jette le plus grand jour sur plusieurs points de nos Annales, qui n'étoient pas assez encore développés. L'érudition, la sagacité, la méthode, y marchent d'un pas égal, revêtues du genre de style convenable à ces sortes de discussions. Le volume qu'il a ajouté aux *Mémoires chronologiques* du P. d'*Avrigny*, son Confrere, a le même mérite. Son dernier Ouvrage sur les *Preuves de l'Histoire*, doit être regardé comme le Code de tous les Historiens.

On a encore du P. *Griffet*, plusieurs Livres de piété, comme l'*Année du Chrétien*, l'*Exercice de Piété pour la Communion*, &c. qui prouvent autant la diversité de ses talens, que son zèle pour la Religion.

GROS DE BESPLAS, [*Joseph-Marie-Anne*] Docteur de Sorbonne, Vicaire-Général du Diocèse de Besançon, Aumônier de MONSIEUR, Prédicateur du Roi, de l'Académie de Beziers, né à Castelnau-dary en 1734.

Il a su mériter à la fois, par ses Ouvrages, & l'estime des Littérateurs, & la reconnoissance des bons Citoyens. Celui qui a pour titre, *des Causes du Bonheur public*, offre une infinité de vûes patriotiques, qui donnent l'idée la plus avantageuse de son cœur, en même temps qu'elles honorent son esprit, par la manière énergique dont elles sont présentées. Son *Essai sur l'éloquence de la Chaire*, malgré quelques idées singulieres que le vrai goût n'adoptera jamais, peut être regardé comme un des

morceaux de Littérature les plus instructifs qui aient paru sur cet objet. C'est un tableau raccourci des progrès & de la décadence de la Prédication dans les différens siècles, accompagné d'observations didactiques, qui supposent une étude approfondie des Auteurs sacrés & profanes qui se sont distingués dans la carrière de l'éloquence. Il ne tient qu'à M. l'Abbé de *Besplas* d'y marcher lui-même avec gloire, à en juger par le *Panegyrique de S. Bernard*, & par le *Discours sur la Cene*, imprimé à la suite de cet Essai. Doué d'une sensibilité vive & touchante, d'une imagination brillante & féconde, nourri de la lecture des Ecrivains les plus substantiels, il n'a besoin, pour cet effet, que de mettre plus de liaison dans ses idées, communément nobles & élevées, plus de naturel dans son style, souvent énergique & élégant, mais surchargé de figures parasites, de métaphores recherchées, qui le rendent quelquefois emphatique & boursofflé. Nous ne craignons pas d'être accusés de trop de sévérité dans ces remar-

ques , parce que la critique n'humilie que les esprits médiocres ou incorrigibles.

GROSIER, [*Jean - Baptiste - Gabriel - Alexandre*] Abbé, né à S. Omer en 1743.

Les articles qu'il a fournis à l'*Année Littéraire*, du vivant & après la mort de M. *Freron*, annoncent un Littérateur formé sur l'étude réfléchie des bons modèles, un Critique doué de l'esprit d'analyse, & d'une sagacité merveilleuse pour saisir les beautés & les défauts d'un Ouvrage; un Ecrivain correct, zélé pour les vrais principes, & capable d'y ramener les esprits qui s'en écartent. C'est ce qui fait regretter qu'il n'ait pas continué d'enrichir cet Ouvrage du fruit de son travail. Nous ignorons les motifs qui l'en empêchent; mais nous savons que son zèle pour le maintien des règles, l'a porté à solliciter la Rédaction d'un Journal Littéraire, & que les Philosophes, si intéressés à arrêter la plume des Ecrivains en état d'éclairer le Public sur leurs défauts & leurs travers, ont eu le crédit de faire supprimer

ce Journal. On ne peut cependant nier que le Gouvernement ne soit intéressé à multiplier les Ouvrages capables de rappeler les Littérateurs aux principes du goût & de la raison. Et véritablement, ce seroit fermer les yeux aux considérations les plus indispensables de la Politique, que de ne pas regarder la Litterature comme un des objets les plus dignes de l'attention du Ministère. Les Productions de l'esprit ont toujours eu une influence marquée sur le génie des Nations, sur leurs mœurs, sur les révolutions qu'elles ont éprouvées, & peuvent même être la source de ces révolutions. Quand on ne les considéreroit que comme un moyen de gloire & de délassement, c'en seroit assez pour devoir mettre en œuvre tous les moyens capables d'en prévenir la dégradation. L'état actuel de la Littérature, en France, démontre, à présent plus que jamais, la nécessité d'y travailler efficacement. L'esprit d'anarchie s'est répandu sur tous les genres : en matiere de goût, comme en matiere de raison, tout se ré-

duit à l'arbitraire; le plus grand nombre des Ouvrages d'agrément annoncent l'oubli des regles, l'amour des systêmes, le renversement des principes reçus; les Ouvrages de morale ne sont le plus souvent que le fruit d'une imagination indépendante, qui assujettit à ses caprices les sentimens, les devoirs, les bienféances; dans les Ouvrages de raisonnement, le sophisme triomphe, la Philosophie attaque les vérités les plus certaines, mine avec activité les fondemens de la Religion, des Mœurs, des Loix, rompt les nœuds de la Société, & obscurcit jusqu'aux notions les plus claires de la Nature. Comment ces désordres pourroient-ils subsister, sans que l'intérêt général n'en éprouvât des atteintes?

Au milieu de ce renversement général, que chaque moment peut rendre plus rapide & plus funeste, il existe cependant des Esprits sages; des Ames honnêtes, des Citoyens zélés pour le véritable honneur de leur patrie: mais à quoi peuvent se réduire les efforts de leur zele? A génir

sur les travers dominans , à désirer qu'on les réprime , à murmurer de l'indifférence qu'on témoigne à cet égard.

Il est donc essentiel de remédier à leur impuissance ; & parmi tous les moyens qu'un Gouvernement sage peut employer sans se compromettre , le meilleur seroit d'autoriser des voix affidées & courageuses , destinées à avertir , à redresser , à confondre , à humilier même ceux qui s'écartent des vrais principes. Il faut , à une raison révoltée & entreprenante , opposer une raison réfléchie & capable de ramener aux idées qu'on doit avoir de chaque objet ; il faut , pour réprimer l'esprit d'indépendance introduit dans tous les genres littéraires , armer des plumes attentives à rappeler les regles & à proscrire les abus. Les Journaux seuls peuvent offrir des ressources sûres pour rétablir l'ordre & repousser les usurpations ; & presque tous sont aujourd'hui dévoués aux corrupteurs du goût & de la morale : il n'y a guere que *l'Année Littéraire* & les *Annonces & Affiches pour la Province* , où l'on ose les combattre & les ridiculiser , encore même

les Auteurs de ces Feuilles , aussi patriotiques que littéraires , sont-ils souvent exposés aux persécutions de l'amour-propre des Auteurs blessés de leurs censures , &c. Quoi donc ! l'intérêt de quelques Ecrivains , qui , à toute force , veulent se faire estimer , en dépit de la raison & du bon goût , fera-t-il préférable au bien général ? Ne vaudroit-il pas mieux s'attacher aux vrais modèles , ne point pervertir les genres , profiter de la critique , que de crier à l'injustice , pour soutenir des Productions dont le succès dangereux n'est appuyé que sur les suffrages de l'ignorance , de la séduction ou de l'esprit de parti ? Peut-on ignorer , ce qu'on a répété cent fois , que tout Ouvrage livré au Public , par la voie de l'impression ,

Devient esclave né de quiconque l'achete ?

qu'il est aussi permis aux Journalistes & aux Esprits éclairés qui en sentent les défauts , de les mettre en évidence , pour en corriger les autres , qu'il est permis à un

Juge

Juge de rappeler à l'autorité des Loix quiconque s'en écarte ?

Ne feroit-il donc pas plus digne du zèle des Protecteurs de la Littérature , & de ceux à qui la police en est confiée , d'encourager les bons Critiques , & de n'autoriser que ceux qui , comme l'Abbé *Groslier* , ont fait preuve d'attachement pour les vrais principes , de courage & de talent pour les défendre , plutôt que de prêter l'oreille aux clameurs de quelques petits Auteurs qui emploieroient plus utilement leur temps à se corriger , qu'à se plaindre ? Un tel moyen feroit plus sûr pour remédier à la corruption du goût , le conserver dans toute sa pureté , & faire avorter une foule d'Ouvrages qui ne peuvent que déshonorer la Littérature & la ruiner entièrement.

GROSLEY , [*Pierre-Jean*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres , de la Société Royale de Londres , né à Troies en 1718.

Il a beaucoup écrit , & presque tous

Tome II.

V

ses Ouvrages sont instructifs. A ce titre ; il est en droit d'être admis dans le petit nombre des Littérateurs qui soutiennent parmi nous le goût de l'érudition. Avec un style plus soigné, il seroit encore plus intéressant, & par-là même plus utile. Son *Voyage d'Italie*, celui de *Londres*, sont les plus estimées de ses Productions, où, malgré de petites inexactitudes, on reconnoît l'Observateur judicieux & l'Ecrivain capable de communiquer ses observations d'une maniere aussi agréable qu'instructive.

GUEDEVILLE, [*Nicolas*] né à Rouen vers 1650, mort en 1712.

Après avoir quitté les Bénédictins, il se réfugia en Hollande, où il se maria. La nécessité vraisemblablement le jeta dans le métier d'Ecrivain.

Les Ouvrages qu'on a de lui se ressentent également & du mauvais état de sa fortune & de la trempe de ses sentimens. Le plus connu est un Journal, intitulé *l'Esprit des Cours de l'Europe*, qui

n'est qu'un Recueil de déclamations pleines de fiel, de mensonges, de platitudes, & d'atrocités. M. d'*Ayaux* le fit supprimer; mais l'Auteur le continua, après la mort de ce Ministre, sous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, jusqu'en 1710.

Malgré la bassesse du style, cet Ouvrage a été recherché, parce que la satire est piquante pour le commun des esprits, & encore plus pour ceux qui y applaudissent sans discernement. Il faut bien se garder d'accueillir de semblables Productions. Quand la satire est insolente & calomnieuse, elle n'est propre qu'à révolter les âmes honnêtes. Elle est pardonnable & utile, lorsqu'elle attaque des défauts ou des abus réels, en respectant les loix de la bienséance, & en annonçant sur-tout plus de zèle que de malignité.

GUELLETTE, [*Thomas-Simon*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1683, mort à Charenton en 1766.

Les *Contes Mogols*, les *Mille & une heure*, les *Mille & un quart d'heure*, sont

le fruit de sa plume facile ; & plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles & oisives , que l'utilité du Lecteur éclairé & judicieux. On doit être peu surpris que ses rêveries aient été bien reçues, dès qu'elles furent mises au jour. Il est une certaine classe d'esprits , & c'est le plus grand nombre , incapables de s'attacher à des lectures solides ; il leur faut des Livres qui ne demandent ni application ni étude ; mais le talent de les amuser n'a pas droit de prétendre aux honneurs dus aux talens réels & honorables.

GUENEBAUD , [*Jean*] Médecin , né à Dijon , mort dans la même ville en 1630.

On a de cet Auteur un Ouvrage de près de 200 pages in-4°. intitulé, *Le Réveil de Chindonax , Prince des Vacies , Druides , Celtiques , Dijonnois , avec la sainteté , religion & diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures*. Ce Livre est une preuve frappante de l'intempérance des conjectures où se portent

les enthousiastes de l'antiquité. On avoit trouvé dans une vigne appartenante à M. de *Guenebauld*, un tombeau de pierre où étoit une inscription Grecque qu'on a traduite ainsi :

» Dans le Bocage de Mithra, ce Tom-
 » beau couvre le corps de Chindonax ,
 » Grand-Prêtre. Retire-toi , impie , car les
 » Dieux sauveurs gardent mes cendres «.

Il n'en a pas fallu davantage pour faire, sur des preuves très-légères, de ce *Chindonax*, un Prince des Vacies, des Druides, des Celtes, des Dijonnois, & pour amener un Traité de la sainteté, de la Religion, des diverses cérémonies observées aux anciennes sépultures. Il peut y avoir des recherches utiles dans ce Traité; mais on conviendra que, d'après la seule inscription, il faut avoir bien du courage, pour faire de *Chindonax* un Prince des Vacies, des Druides, &c. Quoi qu'il en soit, nous remarquerons au sujet de cette découverte, que M. *Guenebauld* ne fut pas le seul qui s'en enthousiasma. *Cassaubon* alla exprès de Geneve à Dijon, pour

voir ce monument : le Président de *Thou* voulut l'acheter. Le Docteur ne put s'en détacher qu'en faveur du Cardinal de *Richelieu* ; qui lui donna en échange la Charge de Bailli de l'Abbaye de Cîteaux , d'une utilité plus réelle. Après la mort du Cardinal ; ce tombeau passa entre les mains de *Gaston* , Duc d'Orléans. Depuis ce temps-là , on ne fait ce que cette pierre est devenue. M. l'Abbé *le Bœuf* , très-avide , comme on fait , de ces sortes de morceaux , assure cependant l'avoir vue dans la basse-cour d'un Curé , près de Versailles , où elle sert d'abreuvoir. C'est ainsi que tout dépérit dans la vie.

GUENÉE, [*Antoine*] Abbé , ci-devant Professeur de Rhétorique au Collège du Plessis , né dans le Diocèse de Sens , est principalement connu par un Ouvrage intitulé , *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire* , où l'on venge la Nation Juive des calomnies de cet Ecrivain. On y relève avec force les erreurs , les méprises , les contradic-

tions, les bévues, les absurdités dans lesquelles il est tombé, lorsqu'il a voulu disserter sur l'ancien Peuple de Dieu & sur les Livres sacrés. Il est peu d'Ouvrages polémiques écrits avec autant de solidité, de sagesse, de méthode, & d'honnêteté. Cependant M. de *Voltaire* n'y a répondu que par des plaisanteries & des injures toujours plus faciles que les raisons, surtout quand on défend une mauvaise cause. Mais ses invectives n'ont pu nuire au succès de ces *Lettres*, dont on vient de donner une cinquième Edition, qui n'a pas été moins bien accueillie du Public que les précédentes.

On ne peut refuser à M. l'Abbé *Guenée* une grande érudition, une profonde connoissance de l'Histoire ancienne en général & de celle des Hébreux en particulier, une logique vive & pressante, de la justesse dans les idées, de la clarté & de la netteté dans le style, qui n'est peut-être pas assez animé, & un ton de modestie & de politesse d'autant plus généreux, que l'Auteur prend la défense de la vérité contre

un Adversaire qui l'avoit traité d'*Imbécille* & de *Franc Ignorant*. Tel a été de tout temps le caractère du défunt Patriarche de la Philosophie ; il lui falloit des Lecteurs bénévoles ou de timides Adversaires & faciles à subjuguier , sans quoi il se dépitait & prodiguoit les injures. Ne diroit-on pas que , semblable aux Divinités d'*Homere* , il n'avoit une contenance divine que pour avaler l'encens de ces aveugles Adorateurs ? En effet , dès que les parfums cessoient de brûler sur ses Autels , dès qu'un profane venoit entamer son offrande , dès qu'on osoit douter de la vérité de ses oracles , on voyoit alors ce Dieu se fâcher , se trahir , & se ravalier au dessous de l'homme.

GUERET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris , sa patrie , né en 1641 , mort dans la même ville en 1688.

Le Parnasse réformé , & *la Guerre des Auteurs* , qui en est la suite , eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté , & seroient encore aujourd'hui des Ouvrages piquans , si la plaisanterie & l'ironie qui

y dominant étoient d'un meilleur goût. Ce qu'on y remarque de plus estimable, est la droiture & le zele de leur Auteur. Il étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de son temps, qui n'étoient cependant rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. Pour avoir un succès durable, il eût fallu que *Gueret* eût su mieux modérer ses saillies, & qu'il eût attaqué ce travers de son Siècle avec des armes plus propres à en faire sentir le ridicule & les dangereux effets. Tant que les Auteurs médiocres auront la ressource de suppléer au défaut de mérite par le manège des petites séductions de Société, la Littérature sera médiocre, parce que le vrai talent, qui dédaigne les manœuvres, sera toujours opprimé & méconnu. Les Rossignols défetteront les bosquets du Parnasse, pour y laisser glapir les Roitelets, à moins que le Dieu du Goût ne vienne en personne écorcher les *Marfias*, & distribuer des oreilles d'âne aux *Midas* qui les protègent ou les approuvent.

GUÉRIN DU ROCHER, [*Pierre*] ci-devant Jésuite, né près de Falaise, en 1731.

Malgré le goût du Siècle pour les choses frivoles, on a accueilli, avec autant d'admiration que de reconnoissance, le savant Ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Histoire véritable des temps fabuleux*, dans lequel il nous apprend que tout ce qu'*Hérodote*, *Manéthon*, *Eratosthène* & *Diodore de Sicile* racontent de l'Egypte & des Egyptiens, n'est qu'une imitation défigurée & pleine d'erreurs des endroits de l'Ecriture - Sainte, qui concernent cette nation & la contrée qu'elle habitoit. Cette découverte, qui suppose une étude réfléchie & combinée des Langues anciennes & une connoissance approfondie de l'Histoire, n'est pas appuyée sur des rapports vagues & isolés, mais sur toute la suite de l'Histoire des Egyptiens, rapprochée de celle des Hébreux, mais sur une ressemblance si sensible, si soutenue, qu'on ne peut la regarder comme fortuite, sans

renoncer à tout ce que l'érudition présente de plus convaincant. D'après cette analogie si caractérisée, le savant Auteur prétend que les Prêtres Egyptiens ayant eu connoissance des Livres Hébreux, & que, s'étant apperçus qu'ils contenoient des détails sur leur patrie, ils s'en servirent pour se fabriquer des Annales & une longue suite de Rois, dont les noms, altérés à la vérité, se trouvent dans l'Historien sacré. Telle a été la manie de presque tous les Peuples : ils ont fait remonter leur origine le plus haut qu'ils ont pu, croyant la rendre plus illustre ; & pour cet effet, il a fallu inventer des Fables & se forger une longue suite de Rois, dont la tige se perd parmi les Dieux ou les demi Dieux. De là vient que toutes les origines des anciens Peuples sont absurdes.

Au reste, M. l'Abbé *Guérin* se propose de donner une suite à son Ouvrage. Les trois gros Volumes qu'il a publiés n'en forment que la première partie. Il travaille à la seconde, qui renfermera l'Histoire des Assyriens, des Babyloniens, des

Lydiens, & les commencemens de celle des Medes & des Perſes. Cette ſeconde partie fera encore ſuivie d'une troiſieme, où l'Auteur ſe propoſe de débrouiller le chaosimmenſe des Mythologies, telles que celles des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs, & de quelques autres Peuples. Il ſoumettra de même à l'examen de ſa critique vraiment profonde & lumineuſe, les premiers temps hiſtoriques de l'Empire Romain, qu'il regarde avec raiſon comme altérés par quantité de Fables que les Hiſtoriens ont copiées les uns après les autres. On ſent combien cette tâche demande de recherches, de travail, & de ſagacité. Nous ne doutons pas que M. l'Abbé *Guérin* ne ſ'en acquitte, de maniere à ſ'acquérir de nouveaux droits ſur l'admiration & l'eſtime du Public.

GUIBERT, [*N. Madame*] Penſionnaire du Roi, née à Verſailles en 1725.

Ses Vers ont été loués par les Journaliſtes; mais ceux qui les liſent ſans pré-
vention, trouvent qu'elle eût pu ſe diſ-

penfer d'en publier le Recueil. Madame *Guibert* a joint, dit-on, dans fa premiere jeunesse, les agrémens de la figure à la pré-tention de l'esprit : elle a dû, sans doute, l'accueil de ses Poésies à l'empire de ses charmes. Les Lecteurs qui ne l'ont point vue, sont donc dispensés d'être aussi indulgens, & on peut lui dire que c'est désirer trop de faveurs à la fois, celle des Grâces & des Muses.

GUICHARD, [*Jean-François*] né en 1732, Poëte léger, plein d'esprit & de faillies.

Il ne s'est encore exercé que dans des bagatelles, & sortiroit peut-être de son talent, s'il entreprenoit un Ouvrage sérieux & de longue haleine. Nos Journaux ont souvent présenté de petites Pièces de Poésies de sa façon, qui ont été goûtées. Le Recueil qu'il se propose d'en donner pourra être très-piquant, à condition qu'il en écartera certains Contes trop libres, répandus sous son nom dans les Sociétés. Sa petite Comédie lyrique du *Bûcheron*

est pleine d'agrément , de gaieté , & est bien mieux assortie au vrai goût du Théâtre Italien , que le jargon philosophique qu'on a eu la mal-adresse d'y admettre.

GUICHENON , [*Samuel*] Historiographe de France , de Savoie & de Dombes , né à Mâcon en 1607 , mort en 1664.

Ceux qui écrivent sur l'Histoire de France , trouveront de grands secours dans ses Ouvrages ; ils contiennent des recherches curieuses qui remontent fort haut. Son *Histoire de Bresse & de Bugey* , dont on a donné une nouvelle Edition en 1770 , son *Histoire généalogique de la Maison de Savoie* , fourniront toujours un Recueil de titres , de chartres , d'observations , d'éclaircissémens propres à débrouiller le chaos de l'Histoire , dont on ne sauroit trop constater les monumens. Au reste , ces Ouvrages sont enrichis de figures , bien différentes de celles qui embellissent nos Brochures. Les premières tendent vraiment à instruire le Lecteur ; les secondes

né l'amusent tout au plus qu'un moment, sans sauver l'Ouvrage de la proscription.

GUYON, [N.] Abbé, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, mort en 1771.

Il est moins connu par son *Histoire Romaine*, son *Histoire des Indes*, celle des *Amazones*, celle des *Empires*, & son *Essai critique sur celui d'Occident*, que par l'*Oracle des nouveaux Philosophes*. Il entreprend, dans cet Ouvrage, de réfuter les erreurs & les impiétés de M. de *Voltaire*. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, & de mettre cet Ecrivain en contradiction avec lui-même. Un tel Livre devoit être accueilli par les esprits éclairés & par les honnêtes gens ; aussi tous les Lecteurs sensés en ont-ils fait cas, & le nombre des Editions qu'il a eu en prouveroit le mérite, quand même la tourpüre, l'invention & le style ne le rendroient pas intéressant.

Il étoit naturel que l'*Oracle*, si vive-

ment attaqué dans son sanctuaire, se déchainât contre le Profanateur de ses mystères. Par malheur, l'Oracle s'est expliqué de manière à prouver, combien il étoit indigne du culte que la superstition lui rendoit. Les termes les plus bas sont sortis en foule de sa bouche sacrée; en sorte que jamais Divinité ne fit entendre un pareil langage. Nous ne répéterons pas tous les anathêmes de sa fureur; il suffit de dire qu'il appelle son Adversaire, *Valet de Libraire, Auteur de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs, le dernier des Écrivains inutiles, & par conséquent le dernier des Hommes*. On conviendra aisément, que ces raisons ne sont rien moins que divines. Voici ce qu'un simple Mortel y a répondu dans un* Ouvrage édifiant.

» Les derniers des hommes, M. de
» *Voltaire*, sont ceux qui sont les plus

* *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie, à Paris, chez le Jay, Libraire, rue S. Jacques.*

» dangereux, & les plus dangereux sont
» ces Ecrivains dont la plume s'efforce de
» renverser tout à la fois l'ordre de la
» Religion & celui de la Société; ces Ecri-
» vains, qui dégradent les Lettres par l'in-
» justice de leur haine, l'amertume de
» leur style, la licence de leurs déclama-
» tions, l'atrocité de leurs calomnies, le
» renversement de toutes les bienfaisances;
» ces Ecrivains, qui amusent, par leurs
» bons mots & leurs sarcasmes, la mul-
» titude ignorante & légère, & qui osent
» ridiculiser le mérite & l'honnêteté; ces
» Ecrivains, qui veulent être plaisans aux
» dépens de ce qu'il y a de plus sacré &
» de plus respectable, qui veulent être
» crus en dépit du jugement & de la
» raison, qui veulent être estimés malgré
» la justice & le bon goût; ces Ecrivains
» enfin, que le délire encense, & qui,
» noircis par la fumée de l'encens même
» qu'ils ont reçu, sont mis ensuite au re-
» but, comme ces fausses Divinités que la
» superstition la plus grossière ne peut ado-
» rer qu'un moment «.

GUYS, [*Jean-Baptiste*] de l'Académie de Caen, né à Marseille en 17..

Son Drame en Vers libres d'*Abeilard & d'Héloïse*, n'est point fait pour être représenté; sa Tragédie de *Térée*, en cinq actes, ne l'a jamais été; mais on remarque dans ces deux Pièces une versification facile & quelquefois pleine de chaleur.

Il y a un Auteur du même nom & de la même ville, à qui nous devons un *Voyage littéraire de la Grece*, en deux vol. in-8°, plein de recherches curieuses & très-instructives, mais défigurées par beaucoup de citations parasites, & par un style plus Provençal que François.

Ce Voyage ne vaut pas, à beaucoup près, celui de M. de *Choiseul-Gouffier*, intitulé *Voyage pittoresque de la Grece*, qui annonce un amateur profondément versé dans la Littérature ancienne, & un Ecrivain aussi ingénieux & poli, qu'élégant & correct.





H

I. **H**ABERT, [*François*] né à Issoudun en Berri, Poëte qui vivoit sous *François I* & sous *Henri II*.

Après *Marot*, il est celui de tous ses Contemporains qui a réuni le plus de grace & d'énergie dans ses Ouvrages, qui sont très-nombreux & très-négligés aujourd'hui. Les Littérateurs qui ne se laissent point aller au torrent de la mode & du Bel-esprit, y trouveront cependant des morceaux qui, du côté de la force & de l'imagination, sont infiniment supérieurs aux morceaux prétendus choisis dans nos anciens Poëtes, qui figurent dans tant de Recueils. C'est sur-tout dans les Epîtres qu'*Habert* a le mieux réussi. Il en a d'historiques, de badines, de philosophiques. De ce dernier genre, est celle qu'il adresse au Comte de *Nevers*, dont le but est de prou-

ver qu'il n'y a point de véritable noblesse
sans vertu :

Non pas vertu de laquelle est vestu
L'homme arrogant, qu'on dit vertumondaine,
Qui semble belle, & ne vaut un festu,
Pour ce qu'elle est de tout orgueil fontaine.
Mais bien vertu, excellente, haultaine,
Qui fait des Grands la naissance florir,
Qui sous le pied met l'envie & la haine,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir;
Vertu qui vient d'une source certaine
De vérité, non sujette à mourir.

Pierre HABERT, son frere, n'eut pas
autant de succès dans la Poésie. Ses Ou-
vrages ne laisserent pas de lui procurer
des Charges honorables à la Cour de *Char-*
les IX & d'*Henri III*. Il fut pere d'un
autre Poëte connu sous le nom d'*Isaac*
Habert, dont les Productions sont aussi
inconnues que les siennes. De ce dernier
naquit *Isaac Habert*, mort Evêque de Va-
bres en 1688. Nous avons de celui-ci des
Poésies latines assez estimées, des Hym-
nes, entre autres, insérées dans quelques
Bréviaires, qui, par la chaleur & l'onction,

donnent une idée favorable de ses talens & de sa piété.

2. HABERT, [*Philippe*] Commissaire d'Artillerie, un des premiers qui furent reçus à l'Académie Française, né à Paris en 1603, mort en 1637, d'une autre famille que les précédens.

Nous connoissons de lui un Poëme de trois cents Vers, intitulé *le Temple de la Mort*, où l'harmonie se fait sentir autant que la verve, & où le langage est beaucoup plus pur que dans la plupart des Ouvrages de son temps & même de celui-ci ; ce qui prouve qu'il avoit du génie, & qu'il auroit pu porter plus loin la perfection de ses talens, si la mort n'eût abrégé sa carrière. On sera étonné du début de son Poëme, sur-tout si on se rappelle que *Despreaux* & *Racine* n'étoient pas nés quand il parut.

Sous ces climats glacés où le flambeau du Monde
Espan d'avec regret sa lumière féconde,
Dans une Isle secrète est un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.

Là , sur de vieux cyprès dépouillés de verdure .
 Nichent tous les oiseaux du malheureux augure ;
 La terre , pour toute herbe , y produit des poisons ,
 Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons .
 Mille sources de sang y font mille rivières , &c.

3. HABERT, [*Germain*] Abbé & Comte de Cérify, de l'Académie Française, mort à Paris, sa patrie, en 1655, frere du précédent, & aussi bon Poète que lui.

Le plus distingué de ses Ouvrages est la *Métamorphose des yeux d'Iris changés en Astres*, Poème d'environ sept cents Vers, digne de figurer à côté des meilleures Métamorphoses d'*Ovide*, soit pour l'invention, qui en est aussi ingénieuse que féconde, soit pour la Poésie, qui est noble, coulante, pleine de chaleur & de sentiment, mais où le goût de l'antithèse & des pointes se montre avec trop d'affectation.

HALDE, [*Jean-Baptiste du*] Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1743.

La République des Lettres lui doit l'excellente *Description historique, géographique & physique de l'Empire de la Chine*, en quatre vol. *in-folio*. Cet Ouvrage est ce que nous avons de plus complet, de mieux digéré & de plus exact sur ce vaste Empire, avant qu'on en publiât l'*Histoire générale*, traduite du texte Chinois par le P. de Mailla. On l'a traduit dans presque toutes les Langues de l'Europe, en entier ou par extraits. Le style en est simple, judicieux, coulant; tel, en un mot, qu'il convient à une Description historique.

Ce Jésuite a eu aussi une grande part au Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des Missions étrangères, où, parmi des récits propres à intéresser la piété, on trouve des détails de Géographie, de Physique, d'Astronomie, d'Histoire Naturelle, dignes de l'attention des Curieux & des Savans. Parmi ces derniers, plusieurs ont su profiter de quantité de découvertes, qui eussent vraisemblablement échappé sans cette importante Collection. Voyez l'art. la MARCHÉ.

HALLÉ, [*Pierre*] Professeur en Droit Canonique dans l'Université de Paris, né à Bayeux en 1611, mort à Paris en 1689, mérite d'être plus connu des Jurisconsultes que des Littérateurs. On a de lui un Recueil de Poésies & de Harangues Latines, publiées pendant qu'il étoit Professeur de Rhétorique au Collège d'Harcourt, & qui ne peuvent être estimées que de ceux qui ne connoissent pas les bons Poëtes & les bons Orateurs.

Si cet Auteur n'a pas été heureux dans la partie des Belles-Lettres, il s'est rendu justement recommandable dans la Faculté de Droit, en introduisant dans ses Ecoles la discipline qu'on y observe aujourd'hui.

HAMILTON, [*Antoine Comte d'*] mort à S. Germain-en-Laye en 1720.

Ses Poésies sont très-agréables pour ceux qui préfèrent l'esprit & la gentillesse au sentiment. Son Epître au Comte de *Grammont*, mêlée de prose & de vers, est une des plus jolies Pièces de ce genre. Les Romans

mans qu'il a faits n'amusent que par un ton de badinage & de plaisanterie, dont il a le premier donné l'exemple. Ses *Contes des Fées* font l'ornement de plusieurs Recueils, & ne sont pas indignes de la lecture d'un homme sage, qui veut passer agréablement une heure de loisir. Celui du *Belier* sur-tout est recommandable par des critiques pleines de finesse, & par un précepte donné, sans air de prétention, aux Gens de Lettres : *Belier, mon ami, je t'en prie, commence par le commencement*. On lui attribue les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui sont très-bien écrits, & qu'on peut proposer comme un modele à suivre dans ces sortes de Productions.

HARDI ou HARDY, [*Alexandre*] Poëte François qui vivoit du temps d'*Henri IV*, & pere de quarante Pièces de Théâtre, parmi lesquelles il n'y en a pas une bonne. Cet Auteur ne travailloit que pour vivre, & la faim ne donne ni le tact nécessaire pour sentir les beautés, ni le temps de les perfectionner. Son style cependant

est plus analogue au genre dramatique, que celui de tous ses prédécesseurs. Il fut un des premiers à introduire sur la Scène les Vers héroïques. Ceux par lesquels il commence sa *Didon*, ne sont pas irréprochables ; mais on en a fait de nos jours de plus mauvais :

*Grands Dieux, qui disposez de l'Empire du Monde ;
Toi, qui portes en main le tonnerre qui gronde ,
Jupiter, ennemi du Peuple Phrygien ,
Qui fait que notre Troie à présent n'est plus rien, &c.*

Au reste , il ne faut pas chercher dans ce Poëte les regles des trois unités. On voit, dans une de ses Pieces, intitulée *la Force du sang*, une fille enlevée de chez son pere, au premier acte, qui, au second, paroît dans la maison du Ravisseur ; elle accouche d'un fils, au troisieme ; ce fils, au quatrieme, se trouve âgé de sept ans, & au cinquieme acte, est reconnu par son pere. Dans ces temps encore barbares, les Auteurs & les Spectateurs étoient également peu difficiles ; on n'étoit nullement étonné de voir le début d'une

Piece s'annoncer dans un lieu, & le dénouement arriver dans un autre vingt ans après. *

HARDION, [*Jacques*] de l'Académie Françoisè & de celle des Belles-Lettres, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1766.

Ce n'est pas sur les éloges de M. *Thomas*, son successeur à l'Académie Françoisè, ni sur ceux de M^r *le Beau*, qu'il faut juger du mérite de cet Ecrivain. Quand les louanges sont d'étiquette, on peut se dispenser de les prendre à la lettre. M. *Hardion* a beaucoup travaillé, mais ses Ouvrages ne sont le plus souvent qu'une compilation où le jugement & la saine critique n'ont pas universellement présidé. Sa *Nouvelle Histoire poétique* n'est qu'un Recueil de morceaux traduits d'*Homere*, d'*Ovide*, & de *Virgile*, dont il a fait un corps, auquel il a donné la forme historique, & qu'il a revêtu de son style net & facile, à la vérité, mais souvent inégal. Ses deux *Traités* de la Poésie &

de l'Eloquence, font une répétition inutile des préceptes des grands Maîtres anciens & modernes. On n'y trouve pas une seule pensée qui lui appartienne. L'*Histoire Universelle* est ce qu'il a fait de mieux; mais on pourroit en faire une meilleure, pour remplir les vûes qu'il s'étoit proposées.

HARDOUIN, [*Jean*] Jésuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729; un des plus profonds & le plus singulier de tous les Savans qui aient paru dans la Littérature.

L'immensité de son érudition le précipita dans les plus absurdes chimères. A force de savoir, il embrouilla tout, & la grande connoissance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs & Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages composés par des Moines du treizieme siècle. Les Jésuites l'obligerent de se rétracter; ce qu'il fit, sans changer d'opinion: preuve cer-

taine de folie. Son Livre intitulé *Atheï detecli*, ne pouvoit être non plus que le fruit d'une imagination blessée, qui réalisoit tout ce qui se présentoit à elle. On sera surpris, après cela, d'apprendre que nous lui avons l'obligation de plusieurs excellens Ouvrages d'Histoire & de Critique ; tant il est vrai que le travers de l'esprit n'exclut pas toujours des lumieres capables de produire quelquefois de bonnes choses.

HARDUIN, [*Alexandre-Xavier*] Avocat, Secrétaire perpétuel de l'Academie d'Arras, sa patrie, né en 1718.

Nos meilleurs Grammairiens ont parlé avec éloge de ses Ouvrages ; qui concernent tous notre Langue, si on en excepte des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Province d'Artois*. Nous avons, en effet, peu de Livres de Grammaire plus méthodiques & plus instructifs que ses *Remarques diverses sur la Prononciation & sur l'Orthographe*. Tel est le titre modeste d'un Ouvrage profond & très-bien dis-

cuté, dont le but est de faire connoître le nombre & la qualité des sons, & les diverses articulations qui sont en usage dans notre Langue; aussi bien que leurs relations avec les signes qu'on emploie pour les représenter sur le papier. Cette matiere est traitée avec l'habileté d'un homme consommé dans la mécanique de la Langue Françoisé. M. *Harduin* ne laisse rien échapper; il discute des points essentiels que nos Grammairiens les plus célèbres avoient oubliés, & releve les fautes dans lesquelles ils étoient tombés. Comme il a travaillé sur la partie la plus ingrate de la Grammaire, ses Ouvrages sont peu répandus; mais on n'en est pas moins obligé de rendre justice à ses connoissances, & au zele qu'il a eu pour les communiquer à ceux qui sont capables d'en sentir le prix.

HAUTEROCHE, [*Noël* LE BRETON, sieur DE] mort à Paris en 1707, à 90 ans.

Egalement Acteur & Poëte, il a com-

posé plusieurs Comédies, dont quelques-unes, conduites avec art, sont d'une gaieté assez piquante. *Le Deuil*, *Crispin Médecin*, *le Cocher supposé*, sont restées au Théâtre, & servent quelquefois à dédommager le Parterre de nos lugubres Pantomimes, tristes enfans de la Comédie larmoyante.

HAYER, [*Jean-Nicolas-Hubert*] Récollet, né à Sar-Louis en 1708.

Le meilleur Traité & le plus complet que nous ayons dans notre Langue *sur la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame*, est le fruit du travail de ce Religieux. Ce Traité, formant plusieurs volumes, est écrit d'un style clair, net, & facile. Il annonce plus l'Homme de Lettres que le Théologien. Des réflexions solides, des comparaisons justes, des applications lumineuses, font ressortir avec intérêt les matieres, & conduisent sans fatigue l'esprit à la conviction.

Les autres Ouvrages du P. *Hayer* ont pareillement pour objet la défense de la

Religion. Sans être aussi estimables que le premier, ils prouvent l'activité de son zèle, & ne font pas moins honneur à ses lumieres qu'à ses sentimens.

HELVÉTIUS, [*Claude-Adrien*] ancien Maître d'Hôtel de la Reine, ci-devant Fermier-Général, né à Paris en 1715, mort dans la même ville en 1771.

Le goût, ou pour mieux dire, une passion enthousiaste pour les Lettres, le porta à de grands sacrifices, & l'engagea dans de grands écarts. Tout le monde connoît le sort de son Livre *de l'Esprit*, où une Métaphysique téméraire a répandu tant d'erreurs & enfanté tant d'assertions insoutenables. Mais si M. *Helvétius* a eu le malheur de se tromper, il a eu au moins le courage de se rétracter, & la prudence de ne rien mettre au jour, depuis le malheureux succès de son Ouvrage.

S'il nous est permis de faire quelques réflexions sur son caractère, nous serons autorisés à dire; que l'amour de la célé-

brité & trop de penchant à se laisser séduire par des insinuations artificieuses, ont été la vraie cause de l'abus qu'il a fait de ses talens, propres d'ailleurs à le faire estimer. La candeur, la bienfaisance, & les autres vertus de son ame, faisoient pardonner, par ceux dont il étoit connu, les illusions de sa Philosophie. Nous pouvons assurer, d'après nos propres observations, qu'elle étoit dans lui une espece de manie involontaire, fruit de ses premières liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante & systématique. Aussi M. *Helvétius* n'adoptat-il jamais les intrigues & les procédés de la cabale qui avoit su se l'attacher d'abord par adresse, & le conserver ensuite, par la juste crainte qu'il avoit d'en devenir la victime. Il connoissoit trop bien le *Stylum philosophicum*, pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes, pour peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard sous lequel on le retenoit captif. Il se contentoit de gémir, dans le sein de l'amitié, de l'extravagance

& des excès de tant de Maniaques qui se faisoient gloire de l'avoir pour Confrere. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paroître Philosophe, avec tant de risques; & la foiblesse de n'oser cesser de l'être, avec tant de moyens d'assurer sa gloire par d'autres bons Ouvrages qu'il étoit capable de donner.

N. B. Cet article, tel qu'on vient de le lire, a servi de texte à feu M. de *Voltaire*, pour nous accuser d'ingratitude à l'égard de l'Auteur qui en est l'objet. Quoique les esprits judicieux & vraiment éclairés, les seuls dont l'homme sage doit ambitionner l'estime, sachent démêler la calomnie à travers les artifices de la malignité, il n'en sera pas inutile de réfuter celle-ci, moins pour notre justification, que pour faire connoître avec quelles armes on a repoussé nos critiques. Pour cet effet, il nous suffira d'extraire d'une de nos Lettres à un Seigneur étranger, l'endroit où nous lui avons rendu compte

de l'Ecrit où M. de *Voltaire* nous impute d'avoir *déchiré le cadavre de M. Helvétius*.

» Je passe, Monsieur, au quatrième
 » Libelle : son titre est des *Dictionnaires*
 » de *calomnies* *, auxquels il fourniroit
 » un article des mieux conditionnés. Oh !
 » pour celui-ci, M., il n'est pas permis
 » d'en rire : c'est un fatras morne, lan-
 » goureux, indigeste ; une triste doléance
 » de M. de *Voltaire*, qui y parle en son
 » propre nom. Et que dit-il ? Il m'impute
 » ce à quoi je n'ai jamais songé ; il me
 » transporte où je ne suis jamais allé....
 » Par exemple, vous connoissez la ville
 » de Strasbourg, Capitale d'Alsace : j'i-
 » gnore si vous y avez jamais été ; pour
 » moi, je fais bien que je ne l'ai jamais
 » vue que sur la Carte ; & cependant,

* Ce Libelle, qui a d'abord paru sous le titre d'*Extrait d'un Ouvrage nouveau*, Chap. 15, fait à présent partie du tome 13 de la *Collection complète des Œuvres de M. de Voltaire*, en 41 vol. in-8.

» par un trait de sa plume magique, me
» voilà ès-prisons de ladite ville, occupé
» à faire des *Vers infames*, & voilà le
» Nécromant de Ferney en possession de
» mes Vers Alsaciens. Quelle invention !
» Comme on décrédite jusqu'à la vérité
» même, quand on se permet de pareilles
» impostures ! Si vous lui écrivez jamais,
» M., priez-le de vous envoyer ces Vers,
» avec un certificat du Prêtre, du Geo-
» lier, & de la Muse libertine qui m'aura
» inspiré si magnifiquement : il y a appa-
» rence que M. de *Voltaire* connoît tout
» ce monde-là...

» Ce n'est pas tout : il prétend, dans le
» même Ouvrage & avec la même vérité,
» qu'ayant été tiré de *la plus extrême misère*
» par feu M. *Helvétius*, la première chose
» que je fais après sa mort, est de l'outra-
» ger avec fureur, & de déchirer son ca-
» dayre.

» Lisez, M., je vous prie, l'article
» *Helvétius* dans les différentes éditions
» des *Trois Siècles*, & vous verrez si je
» l'ai outragé, je ne dis pas avec fureur,

» mais d'aucune maniere ; vous verrez si,
 » dans un Ouvrage spécialement dirigé
 » contre les principes dangereux de la
 » nouvelle Philosophie, il étoit possible
 » de s'exprimer avec plus de modération
 » sur le Livre de l'*Esprit*. J'en suis acquitté,
 » dans cet article, de ce que je devois au
 » Public & à M. *Helvétius* : de ce que
 » je devois au Public, en condamnant
 » des erreurs que l'Auteur lui-même avoit
 » rétractées authentiquement : de ce que
 » je devois à l'amitié de M. *Helvétius*,
 » en passant rapidement sur l'abus de ses
 » talens, en plaignant ses illusions, en
 » rendant justice aux bonnes qualités que
 » je lui avois reconnues, & en m'indi-
 » gnant, par intérêt pour lui, contre une
 » fausse Philosophie qui fut toujours
 » l'ennemie de sa réputation & de son
 » repos.

» Si ce généreux ami vivoit encore, il
 » rendroit plus de justice à mes sentimens,
 » & seroit le premier à s'élever contre
 » l'Ecrivain qui lui fait les honneurs de
 » m'avoir tiré d'une *misere* que je n'ai

» point éprouvée. Il diroit que s'il me
» mit au nombre de ses Pensionnaires,
» après m'avoir appelé dans sa Capitale,
» ce ne fut que pour me procurer une
» indépendance qui me donnât le loisir de
» cultiver les Belles-Lettres, & pour m'ô-
» ter tout prétexte d'ambitionner quelque
» place qui eût pu me dérober ce loisir.
» Il pourroit dire encore, que, dans nos
» conversations, je me suis souvent élevé
» contre la Secte qui l'avoit attiré dans
» son parti, & qu'il méprisoit si fort,
» parce qu'il en connoissoit mieux l'arti-
» fice. Je pourrois, à mon tour, lui rap-
» peler les anecdotes qu'il m'apprenoit
» chaque jour sur le compte des Philo-
» sophes, les plaisanteries que nous en
» faisions ensemble, les éloges qu'il a
» donnés à des Productions où ils étoient
» attaqués. Il n'ignoroit pas que je m'é-
» tois élevé contre eux dans la *Ratomanie*,
» dès 1767, & dans le *Tableau Philoso-*
» *phique de l'Esprit de M. de Voltaire*,
» au commencement de 1771. Il se res-
» souviendrait sur-tout de ce jour où

» l'un de leurs Coryphées oublia si fort en
 » sa présence, à l'occasion de ce dernier
 » Ouvrage, & la Philosophie, & l'hon-
 » nêteté [*Voyez l'article CONDORCET*].
 » La crainte d'une inimitié redoutable put
 » bien imposer silence à son indignation,
 » pendant que le Philosophie Géomètre
 » m'accabloit d'injures en style de Cro-
 » cheteur : elle ne put ni étouffer le mé-
 » pris que méritoit un tel procédé, ni
 » l'empêcher de me dire le lendemain en
 » propres termes : *Ces vilains Philosophes*
 » *dégradent perpétuellement les Lettres.*
 » *Dès que leur humeur est en jeu, ils n'ont*
 » *d'égard ni pour les jeunes Littérateurs, ni*
 » *pour eux-mêmes. Ils finiront par se faire*
 » *honnir.*

» Revenons à M. de *Voltaire*. Com-
 » ment a-t-il osé m'imposer d'avoir outragé
 » M *Helvétius*, que j'ai, au contraire,
 » cherché à excuser ? lui qui a attendu sa
 » mort pour relever les erreurs du Livre
 » de l'*Esprit*, avec une sévérité & une
 » amertume qui décèlent plus de haine
 » pour l'Auteur, que d'amour & de zèle

» pour la vérité. Lisez, M., lisez les
 » *Questions sur l'Encyclopédie* * ; & si
 » vous vous rappelez la manière dont cer-
 » tains Sauvages traitent leurs ennemis ,
 » qu'ils mettent en pièces après leur mort ,
 » vous aurez une idée de celle dont l'hon-
 » nête Philosophe des Alpes a traité cet
 » Ecrivain, jusqu'alors l'objet de ses adu-
 » lations “.

1. HÉNAULT, d'autres écrivent HES-
 NAULT, [Jean] né à Paris, mort en
 1682.

Boileau ne lui a pas rendu justice, en
 le confondant, dans sa neuvième Satire,
 avec *Bardin, Colletet, Pelletier*. Son Son-
 net sur un *Avorton*, celui qu'il fit contre
 le Ministre *Colbert*, un autre sur la Vie
 privée, sont des preuves décisives de ses
 talens pour la Poésie. Ce fut lui qui en
 inspira le goût & en apprit les règles à

* Tome VI, pag. 265, 266 & suiv. de l'édi-
 tion en 21 vol. in-8°.

Madame *Deshoulières* ; peut-être même a-t-il sacrifié, à la gloire de cette Dame, quelques morceaux dont il auroit pu lui-même se faire honneur. Du moins l'a-t-on pensé de son temps, & le pense-t-on encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il étoit peu jaloux de la gloire que donnent les talens, comme il le paroît par une Lettre adressée à son Eleve, pour l'exhorter à ne pas tant s'appliquer à l'étude.

On ne peut craindre trop d'être trop estimée ;
 Rien ne nous asservit comme la Renommée.
 On perd bien du repos pour faire un peu de bruit ,
 Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
 Pour moi, je ne suis point la dupe de la Gloire ;
 Je vous cede ma place au Temple de Mémoire, &c.

On assure que ce Poëte avoit traduit en Vers tout le Poëme de *Lucrece*, & qu'il le mit au feu par des motifs de conscience. A juger de cette Traduction par les cent premiers Vers qui nous en restent, & que nous devons à ses amis, c'eût été un des meilleurs Ouvrages de ce genre. Les divers morceaux qu'il a traduits de

Séneque le Tragique, nous confirment encore dans cette idée. On a oublié d'insérer, dans le Recueil de ses Poésies, une Eglogue & une Elégie qui feroient honneur certainement à la plupart des Poètes de nos jours. L'Elégie, dont le sujet principal est le combat de la Raison contre l'Amour, offre sur-tout de très-beaux Vers, beaucoup de morale, & des sentimens bien rendus. Tel en est le début :

Echappé des périls d'une ardente jeunesse,
Et parvenu dans l'âge où regne la sagesse,
Je m'étois résolu d'écouter la Raison,
Et d'être sage au moins dans l'arrière saison.
Je contemplois déjà les miseres humaines,
Et j'en accusois plus nos plaisirs que nos peines,
J'en accusois sur-tout nos plaisirs amoureux,
Comme les plus légers & les plus dangereux ;
Je voyois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font, ou par les biens qu'ils
 content ;

Et me ressouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croyois aussi pour jamais dégoûté ;
Mais j'osai voir *Olympe*, &c.

Nous y ajouterons ce morceau , où le Poëte fait parler la Raïson , qui vient de l'exhorter à ne pas la confondre avec l'Opinion.

Fuis le fantôme vain qui porte mes couleurs,
 La folle Opinion , Reine des fantastiques ,
 Source de tant de biens & de maux chimériques.
 C'est elle qui , de l'homme augmentant les besoins,
 Multiplie avec eux ses travaux & ses soins ;
 Qui , lui faisant haïr le repos & la joie ,
 Aux avarès foucis livre son ame en proie ;
 Qui lui fait de la Gloire ensanglanter l'Autel ,
 Et courir à la mort , pour se rendre immortel.
 C'est elle qui corrompt les mœurs & les maximes,
 Ravale des vertus , & couronne des crimes ,
 Selon son intérêt regle les sentimens ,
 Juge des actions par les événemens ,
 Méprise un vertueux que le Ciel abandonne ,
 Révere un scélérat que le bonheur couronne ,
 Aux Peuples inquiets vante les nouveautés ,
 Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltés , &c.

L'Auteur de l'*Art Poétique* n'auroit-il pas dû retrancher du nombre des mauvais Poëtes , un homme qui pensoit & versi-

fioit ainsi *? Son jugement à l'égard d'*Hénault*, ne doit donc être regardé que comme un de ces excès auxquels le penchant à la satire entraîne quelquefois les esprits les plus éclairés & les plus justes d'ailleurs.

2. HÉNAULT, [*Charles-Jean-François*] Président Honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, mort à Paris, sa patrie, en 1770.

Ceux qui sont capables d'apprécier la

* « C'étoit, dit M. de la Monnoie, un des
 » hommes de son temps qui tournoit le mieux
 » un vers. *Despréaux*, si délicat là-dessus, ne le
 » nioit pas; & quand on lui demandoit, pour-
 » quoi donc au troisieme Chant de son *Lutrin*,
 » & dans sa neuvieme Satire, il en avoit parlé
 » avec mépris, il répondoit, qu'au lieu d'*Hes-*
 » *nault*, il avoit d'abord mis *Boursault*, & en-
 » suite *Perrault*, avec lesquels il s'étoit récon-
 » cilié, & leur avoit substitué, en dernier lieu,
 » *Hesnault*, qui, étant mort dès 1682, étoit
 » hors d'état de former aucune plainte ».

méthode & la précision, la profondeur & la clarté, la multitude des instructions & la brièveté des volumes, l'art de présenter en raccourci des tableaux, sans rien dérober aux objets les plus étendus & les plus multipliés, trouveront toutes ces qualités réunies dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. Cet Ouvrage lui a procuré une grande célébrité pendant sa vie, & lui en assurera une plus solide encore dans la postérité. Ses Imitateurs se sont infiniment multipliés, mais n'ont point approché de ses succès; aussi n'avoient-ils pas le même génie. On pense bien que, si le Président *Hénault* n'eût composé que la Comédie du *Réveil d'Epimenide*, & la Tragédie de *François II*, il eût été facile de l'égalier & même de le surpasser en ce genre, qui n'étoit nullement le sien.

HERBELOT, [*Barthelemi d'*] né à Paris en 1625, mort dans la même ville en 1695.

L'érudition répandue dans sa *Biblio-*

theque Orientale & dans son *Diſſionnaire Turc*, a donné à ſon nom une eſpece de célébrité qu'il conſerve encore. Cette *Bibliothèque* renferme les précis de quantité de Livres Arabes, Perſans & Turcs. On peut y puiser des connoiſſances curieufes ſur les mœurs, les uſages, les cérémonies de pluſieurs Peuples, ſur leſquels on avoit peu de notions avant lui. M. *Gal-land* en a été l'Editeur, & a mis à la tête de cette Collection, une Préface, où il expoſe l'utilité du travail de d'*Herbelot*, dont il étoit aisé de ſe convaincre par la ſeule lecture de l'Ouvrage.

1. HÉRITIER, [*Nicolas L'*] Hiſtorio-
graphe de France, mort à Paris, ſa patrie,
en 1680.

Après avoir donné au Théâtre deux Tra-
gédies qui n'eurent pas de ſuccès & n'en
méritoient aucun, il ſ'adonna à l'Hiſtoire,
où il ne réuſſit pas mieux. On peut en
juger par ſon *Tableau hiſtorique des prin-
cipaux événemens de la Monarchie Fran-
çoïſe*, Ouvrage d'un ſtyle diffus, traînant,

& surchargé de détails inutiles, qui annoncent plutôt l'homme écrivant pour remplir les fonctions de sa place d'Historiographe & faire des volumes, qu'un Ecrivain judicieux & exercé dans la Littérature. Il est à remarquer que notre Histoire n'a jamais été mieux écrite que par ceux qui s'y sont appliqués par l'impulsion du talent, & non par celle du devoir qui ne le donne pas.

La Traduction du *Traité de la Paix & de la Guerre* par Grotius, prouve que M. l'Héritier étoit aussi mince Traducteur, que Poète médiocre & mauvais Historien.

2. HÉRITIER DE VILLANDON, [Marie-Jeanne L'] fille du précédent, de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Ricovrati, née à Paris en 1664, morte en 1734.

Quoique ses Ouvrages, qui consistent en des Romans, des Contes, des Traductions, & des Poésies, soient semés de traits d'imagination, d'esprit, & de facilité, ils

sont allés grossir la masse des Livres destinés à l'oubli. La raison de cette disgrâce est qu'ils ne s'élèvent pas au dessus de la médiocrité, destinée, de tous les temps, à une mort prompte & sans éclat. Ils ont cependant reçu de grands éloges de ses Contemporains; mais la Postérité actuelle ne daigne pas plus lire ces éloges, que les Productions qui en ont été l'objet. Ce ne sont pas les louanges qui font vivre les Ecrits; c'est aux Ecrits à vivre par leur propre mérite, & à justifier les louanges.

HERMANT, [*Godefroi*] Chanoine de Beauvais, sa patrie, & ancien Recteur de l'Université, né en 1617, mort à Paris en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne.

M. de *Voltaire* ne le connoissoit sans doute pas, quand il a dit, dans sa Notice des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV*, qu'il n'avoit fait que des Ouvrages polémiques. Il est vrai que sa plume s'est beaucoup exercée sur des discussions théologiques,

logiques , & que ces Productions ont subi le sort commun à tous les enfans de la dispute & de l'humeur , qui ne devroient pas naître & meurent toujours avec la honte d'avoir existé ; mais il n'est pas moins vrai que M. *Hersant* a laissé beaucoup d'autres Ecrits , tels que les *Vies* de *S. Athanase* , de *S. Basyle* , de *S. Grégoire de Naziance* , de *S. Chrysostôme* , de *S. Ambroise* , & des Traductions de quelques Ouvrages des Peres de l'Eglise , le tout écrit avec beaucoup d'enflure & de diffusion. Il n'en faut pas davantage pour ôter toute envie de les lire , excepté à ceux qui savent pardonner le verbiage en faveur de l'instruction.

HERSAN, [*Marc-Antoine*] Professeur de Rhétorique au Collège du Plessis , & ensuite d'Eloquence au Collège Royal , né à Compiègne en 1652 , mort en 1724.

Il a servi les Lettres de deux manieres très-utiles , en les enseignant avec zele , & en leur procurant des secours par des

établiffemens. La fondation du Collège de Compiègne, à fes propres dépens, fuffiroit pour faire honneur à fa mémoire, fi fes Ouvrages ne lui donnoient un rang parmi nos Littérateurs eftimables. Le plus connu & le meilleur eft l'*Oraifon funebre du Chancelier le Tellier*, écrite en Latin. Le ftyle en eft noble, pur, bien foutenu. La Traduction qu'en a donnée l'Abbé Boffuillon, fans en faire fentir tout le mérite, ne laiffe pas d'être élégante & de donner une idée des beautés qu'elle contient.

Les Poéfies Latines de M. Herfan ne font pas de la premiere force; elles annoncent plus de goût dans l'expreflion, que de richeffe dans l'invention; malgré cela, on peut les mettre à côté de ce que plufieurs Modernes ont compofé de mieux en ce genre.

HOUTEVILLE, [*Claude - François*] de l'Académie Françoisè, mort à Paris, fa patrie, en 1742.

La réputation de fon Ouvrage de la *Vé-*

rité de la Religion , prouvée par les faits , ne se soutint pas long-temps , quoique ce Livre l'eût fait recevoir à l'Académie. L'Abbé *Desfontaines* fut un des premiers à en faire connoître les défauts , & sa critique se trouva bientôt d'accord avec le jugement du Public , qui revint , à cette occasion , de ses premiers applaudissemens. La nouvelle édition corrigée , que l'Auteur en donna quelque temps après , n'eut pas le pouvoir de le réhabiliter. Pour y réussir , il eût fallu refondre l'Ouvrage en entier. Plan , style , choix des matieres , rien n'étoit analogue au grand & riche objet qu'il avoit à traiter. Est-ce par une élocution maniérée , néologique , surchargée de chutes épigrammatiques , qu'on peut se flatter de confondre l'Incrédule & de faire triompher la vérité ? Ces minces ressorts peuvent éblouir les esprits faciles , dans une Brochure ou un Ouvrage de Philosophie. La Religion dédaigna toujours de pareilles armes , & désavouera quiconque osera y recourir contre ses adversaires.

HUET, [*Pierre-Daniel*] Evêque d'Avranches, de l'Académie Française, né à Caen en 1632, mort à Paris en 1721.

Tous ses Ouvrages abondent en une érudition qui étonne l'esprit & suppose l'étude la plus longue, la plus immense & la plus réfléchie. Son *Traité de l'Origine des Romans* offre tant de recherches curieuses, de remarques instructives, de décisions judicieuses en matière de goût, qu'il lui donneroît une place distinguée parmi les Littérateurs, quand il n'auroit pas d'autres titres.

La *Démonstration évangélique* est d'un autre genre. Cet Ouvrage, le plus riche, le plus complet, le plus décisif qu'on ait en matière de Religion, réunit à la multitude des preuves historiques, un ordre & une force de style qui en rendent la lecture intéressante. Ceux qui se plaignent de n'y pas trouver assez de raisonnemens, ignorent que la Logique (dont on peut abuser) n'est pas toujours propre à éclairer & à convaincre l'esprit; que

l'enchaînement des faits conduit de lui-même & sans peine à la connoissance de la vérité. Les Ecrivains qui ont attaqué la Religion, se sont attachés à des faits particuliers qu'ils ont ajustés à leur manière, pour en tirer parti en faveur de l'incrédulité. M. *Huet* les présente tous sans déguisement ; il y joint les autorités propres à les appuyer ; il en rend la conséquence facile & victorieuse à tout esprit juste & dégagé du préjugé des passions. C'est par-là que son Ouvrage est devenu classique dans toutes les Théologies de l'Europe. Il le composa avant d'avoir embrassé l'Etat Ecclésiastique, où il n'entra qu'à l'âge de 46 ans. *Louis XIV*, qui connoissoit tout son mérite, lui donna l'Evêché d'Avranches, l'associa au grand *Bossuet* pour l'éducation de M. le Dauphin, en qualité de Sous-Précepteur. Ce fut M. *Huet* qui traça le plan & dirigea l'exécution de tous ces Commentaires utiles, qu'on nomma *Dauphins*. Il se démit de son Evêché, afin d'avoir plus de

temps à donner à l'étude , & se retira ensuite à la Maison Professe des Jésuites de Paris , où il passa les vingt dernières années de sa vie.

On a encore de cet Auteur plusieurs Ouvrages de Géométrie , de Philosophie , de Morale , de Politique , d'Histoire , de Critique , de Grammaire , de Poésie Grecque & Latine , dont la plupart sont estimés. Son *Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens* , est dans la maniere de l'Auteur , c'est-à-dire qu'on y trouve une érudition sage & éclairée par un jugement exquis. Son *Traité philosophique de la faiblesse de l'Esprit humain* , lui a suscité des Censeurs. Il est vrai qu'il y soutient des paradoxes ; mais ces paradoxes n'ont rien qui puisse faire croire qu'il ait douté des vérités de la Religion , comme un des Coryphées de la Philosophie n'a pas craint de l'assurer. Telle est la ruse ordinaire des Incrédules : ils s'efforcent d'associer à leur Secte tous les Grands Hommes , en jetant malignement des nuages sur la fin-

cérité de leur foi. M. *Huet* n'a jamais rien dit ni rien avancé qui puisse favoriser cet odieux artifice. Il fut toujours aussi fidele à ses devoirs, que zélé pour la gloire de la Religion, & mourut dans des sentimens dignes des Ouvrages qu'il avoit publiés pour la défendre.





J.

JACOB, [*Louis*] Carme, Bibliothécaire du Cardinal de *Retz*, né à Châlons-sur-Saone, en 1608, mort à Paris en 1670 ; un de ces Ecrivains laborieux, qui n'ont d'autre mérite que celui des recherches, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'être quelquefois très-utiles.

Ceux du P. *Jacob* ont tous pour objet l'Histoire Littéraire ; & quoiqu'ils offrent des inexactitudes & soient écrits en Latin barbare, ils lui ont mérité un rang distingué parmi les Erudits du Siecle dernier. On prétend que sa *Bibliographie Parisienne*, dans laquelle il rendoit compte de tous les Livres qui s'imprimoient à Paris, a donné la premiere idée des Journaux, & que ce ne fut que d'après cette espece de Catalogue que M. *Sallo* conçut le dessein du Journal des Savans. Si cette anecdote

dote est hasardée , du moins est-il certain que *Baillet* , le P. *Niceron* , *Bayle* & du *Pin* , ont beaucoup puisé dans les Ouvrages de ce Religieux. Celui dont ils ont tiré le plus de parti , a pour titre , *Bibliotheca pontifica* , où l'Auteur donne un Abrégé de la vie des Papes , une Notice des Ecrits publiés par eux & contre eux ; ce qui suffit pour ranger le P. *Jacob* parmi les Compilateurs utiles.

JACQUELOT , [*Isaac*] Théologien Protestant , né à Vassy , en Champagne , en 1647 , mort à Berlin en 1708.

Il passe pour un des meilleurs Prédicateurs de sa Secte. Quelques - uns des nôtres en ont , sans doute , jugé de même ; car il est facile de reconnoître dans leurs Discours plusieurs morceaux de cet Auteur.

Jacquelot eut de grands démêlés avec *Bayle* & le Ministre *Jurieu*. Ces démêlés produisirent beaucoup d'Ecrits , qu'on ne lit plus. On a de lui un Traité de l'existence de Dieu , préféré à celui de *Féné-*

lon pour la méthode, la force & la chaîne des raisonnemens. Il y démontre cette vérité, en réfutant, d'une manière victorieuse, les atomes d'*Epicure*, les argumens de *Lucrece*, & le système de *Spinoza*. L'Histoire universelle, supérieure-ment envisagée, vient à l'appui de ces raisons, & ne laisse rien à désirer dans sa démonstration. Nous avons encore de lui un Traité de l'inspiration des Livres sacrés, dont la première partie est très-estimée. Le style de cet Auteur est coulant & rapide, mais incorrect, négligé; défaut ordinaire à ceux qui écrivent en pays étranger, où l'Écrivain oublie son langage, & où les Lecteurs ne sont pas difficiles à contenter.

JACQUIN, [*Armand-Pierre*] Abbé, des Académies de Rouen, de Metz & d'Arras, né à Amiens en 1721.

Ses *Entretiens sur les Romans*, & les autres Ouvrages littéraires, annoncent des connoissances, le talent d'écrire, sans avoir rien qui les distingue de cette foule

de Productions qui se perdent dans le Public.

Ce qu'il a fait de mieux, sont deux volumes de *Sermons* pour l'Avent & le Carême, où l'onction & le zele caractérisent cet Orateur Chrétien. On n'y trouve point, à la vérité, ces traits de force qui étonnent l'Auditeur, ces tableaux énergiques qui le frappent, ces grands mouvemens qui l'entraînent ; mais il est aussi très-éloigné de cette affectation de descriptions frivoles, plus propres à amuser qu'à instruire ; de ces portraits où l'on s'occupe plus du coloris, que de la vérité ; de cette recherche d'esprit qui éteint le feu de l'action, & invite à croire qu'on n'est pas plus persuadé soi-même, qu'on ne s'inquiète de persuader les autres ; de ces pensées plus fines que solides ; de ces tours plus brillans que naturels ; de ces expressions plus mondaines qu'oratoires ; ressources indignes de la majesté de la Chaire, & plus ajustées au ton des fauteuils académiques, où le sommeil de celui qui parle, est le précurseur de ce-

lui des personnes qui écoutent. Ses Discours offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur, toujours du naturel. M. l'Abbé *Jacquin* paroît s'être formé sur *Cheminais*. Il n'a pas un caractère aussi marqué, ni une éloquence aussi soutenue que son modèle; malgré cela, il intéresse à la lecture. Il paroît persuadé de tout ce qu'il dit; & ce mérite, si rare aujourd'hui, exige qu'on lui fasse grace de ce qui lui manque.

JARDIN, [*Benigne du*] ancien Maître des Requêtes, né à Paris en 17..

Sa Traduction de *Pétrone* n'est qu'une paraphrase sans goût, sans élégance, qui ne conserve aucun des caractères de l'original. Quoique les fragmens trouvés par *Nodot* soient reconnus pour des Ecrits supposés, M. *du Jardin* n'a pas craint de les admettre & de les traduire, parce qu'ils donnent une liaison apparente au corps de l'Ouvrage. Les Vers latins sont rendus par des Vers françois, parmi lesquels il

s'en trouve quelques-uns d'heureux. Les Notes qui accompagnent la Traduction, sont, pour la plupart, fort instructives.

M. du Jardin a fait aussi une Histoire de *Rienzy*, moins bien écrite & plus abrégée que celle du P. *Ducerceau*, antérieure à la sienne. Le seul morceau bien frappé est le portrait qu'il fait de son Héros.

» Né, dit-il, avec un esprit vif, élevé, entreprenant, une conception facile, une
 » mémoire sûre, un génie subtil & délié,
 » beaucoup de facilité à s'exprimer, un
 » cœur faux & dissimulé; une ambition
 » sans bornes, il se donna tout entier
 » à l'étude, en sorte qu'il devint bon
 » Grammairien, meilleur Rhétoricien,
 » excellent Humaniste. Il employoit les
 » jours & les nuits à la lecture; il savoit
 » par cœur *Tite-Live*, *Cicéron*, *Valere-*
 » *Maxime*, & *Séneque*. Il avoit une ad-
 » miration particulière pour *Jules-César*,
 » qu'il se proposoit pour modèle. Il pas-
 » soit son temps à défricher les Inscryp-
 » tions, qu'il cherchoit sur les marbres
 » brisés des ruines les plus anciennes, &

» les expliquoit mieux que personne. Il
» s'écrioit souvent : O Dieu ! que sont deve-
» nus ces Grands Hommes ? Ne reverra-t-
» on plus de véritables Romains ? La justice
» est-elle exilée pour jamais ? Il étoit d'une
» figure avantageuse ; sévère observateur
» des Loix, moyen dont il se servoit pour
» gagner la bienveillance du Peuple ;
» fourbe , imposteur , hypocrite , faisant
» servir la Religion à ses desseins ; mettant
» en œuvre les révélations & les visions ,
» pour s'autoriser ; effronté jusqu'à se van-
» ter d'affermir l'autorité du Pape , dans
» le même temps qu'il la sapoit par les
» fondemens ; fier dans la prospérité ,
» prompt à s'abattre dans l'adversité ,
» étonné des moindres revers ; mais , avec
» la réflexion , capable de se servir des
» moyens les plus hardis pour se rele-
» ver ».

JARDINS DE VILLEDIEU ; [*Marie-
Catherine DES*] née à Alençon en 1632 ;
morte en 1683.

On disoit que , pour écrire ses Romans,

elle s'étoit servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour ; louange peut-être excessive , mais due au talent avec lequel elle a su peindre la puissance de ce Dieu. Peu d'hommes ont mieux connu la marche des passions , & peu ont su les mettre en action avec plus d'énergie. Ses principaux Ouvrages , en ce genre , sont *les Désordres de l'Amour* , *les Annales galantes* , *les Exilés* , *les Amours des Grands Hommes*. Dans tous , on reconnoît une adresse singulière à profiter de certains traits de l'Histoire , pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé ; & ce but est toujours une morale agréablement embellie , seul mérite qui puisse faire valoir un Roman.

Sa vie auroit fourni matière à un des plus singuliers. A l'âge de dix-neuf ans elle vint à Paris. Elle y épousa d'abord M. de *Villedieu* , & ne lui fut point fidelle. Peu de temps après , elle se sépara de lui ; consentit que ce mariage fût déclaré nul , & se remaria avec M. de *Chate* , qu'elle traita comme M. de *Villedieu*. Après la mort de celui-ci , elle épousa M. *Desjar*.

dins, son cousin, qui ne tarda pas, dit-on, à partager le sort de ses devanciers. Elle devint veuve encore, & pour ne pas augmenter le nombre de ses infidélités, elle ne se remaria plus. Le nom de son premier mari lui fut sans doute plus cher que celui de ses successeurs, puisqu'elle le mit constamment à la tête de tous ses Ouvrages.

Après avoir lu les Romans de Madame de *Villedieu*, on est fâché de savoir qu'elle est l'Auteur de *Manlius*, de *Nicetis*, & d'une espèce de Tragi-Comédie, intitulée, *le Favori*, trois Pièces qui prouvent combien elle a méconnu son talent. Ses Poésies fugitives sont infiniment plus dignes de l'attention du Lecteur. La plupart sont d'un goût & d'une délicatesse capables d'effacer tout ce que la plupart de nos Poètes fugitifs modernes ont fait de plus passable. Un des Beaux-esprits de son temps a tâché de la louer par ces Vers profaïques.

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes;

Il ne faut que vous mettre en train ;
 Tout le monde , *Iris* , vous admire :
 Si les Dieux se mêloient d'écrire ,
 Ils emprunteroient votre main.
 Vous faites des choses si belles ,
 Si justes & si naturelles ,
 Que votre style est sans égal ;
 Sans cesse je vous étudie :
 Qui peut être votre Copie ,
 Passe pour être Original.

JARRY, [*Laurent JUILLARD DU*] Abbé,
 né près de Xaintes en 1658, mort vers
 1718.

Ses *Oraisons funebres* & ses *Sermons*
 sont fort négligés aujourd'hui. Ils offrent
 cependant, par intervalles, plusieurs traits
 d'une éloquence vive, noble, & digne du
 ton qui convient à la Chaire. Ses *Poésies*
Chrétiennes sont plus dignes de l'oubli dans
 lequel elles sont tombées depuis long-
 temps ; quoique quelques-unes aient été
 couronnées par l'Académie Française. Une
 Ode, entre autres, sur le Vœu de *Louis*
XIII (sujet proposé en 1714), fut pré-
 férée à celle de M. de *Voltaire*, qui avoit

concouru. Il faut convenir que celui-ci méritoit de l'emporter sur son concurrent, dont les Vers sont plus boursoufflés que poétiques, & nullement assortis au ton de l'Ode. Pour se venger de l'Académie, M. de *Voltaire* fit imprimer son Ouvrage à la suite du Poëme de *la Ligue*, aujourd'hui *la Henriade*, en y joignant une Note qui contenoit de vifs reproches à ses Juges. Comme ces deux morceaux ne sont point dans le Recueil des Œuvres de M. de *Voltaire*, on sera peut-être charmé d'en trouver ici quelques traits.

» L'Ode suivante, dit-il dans la Note,
» fut présentée à l'Académie en 1714,
» au sujet du Vœu de *Louis XIII*, que
» *Louis XIV* venoit d'accomplir, en fai-
» sant construire l'Autel de Notre-Dame
» de Paris. La Piece de M. de *Voltaire* ne
» remporta point le prix. L'Académie la
» mit au dessous de celle de M. l'Abbé du
» *Jarry*, que le Public trouva très-mauvaise
» quand elle parut, & qui commence par
» ces trois Vers :

» Enfin ce jour paroît où le saint Tabernacle,
 » D'ornemens enrichi, nous offre un beau spec-
 » tacle ;
 » La mort ravit un Roi plein d'un projet si
 » beau, &c.

» L'Académie ne s'apperçut point de
 » tous les défauts de cette Piece, qui
 » est très-plate, très-prosaïque, & où
 » l'on trouve des *Pôles glacés* & des *Pôles*
 » *brûlans*, & jugea à propos de la cou-
 » ronner.

» Voyez le Recueil de l'Académie,
 » 1714, chez *Coignard*. Faut-il s'étonner
 » que ceux qui ont du talent pour les
 » Vers, ne veuillent plus composer pour
 » les prix d'une Académie qui juge si
 » mal « ?

Voici quelques Strophes de l'Ode :

» Du Roi des Rois la voix puissante
 » S'est fait entendre dans ces lieux :
 » L'or brille, la toile est vivante,
 » Le marbre s'anime à mes yeux.
 » Prêtresses de ce Sanctuaire,
 » La Paix, la Piété sincère,

- » La Foi, Souveraine des Rois,
» Du Très-Haut Filles immortelles,
» Rassemblent en foule autour d'elles
» Les Arts animés par leurs voix.
- » O Vierges ! compagnes des Justes,
» Je vois deux Héros * prosternés,
» Dépouiller leurs bandeaux augustes,
» Par vos mains tant de fois ornés :
» Mais quelle Puissance céleste
» Imprime sur leur front modeste
» Cette suprême majesté ?
» Terrible & sacré caractère ,
» Dans qui l'œil étonné révere
» Les traits de la Divinité.
- » L'un voua ces pompeux Portiques ;
» Son fils vient de les élever.
» O que de projets héroïques
» Seul il est digne d'achever !
» C'est lui , c'est ce Sage intrépide,
» Qui triompha du sort perfide ,
» Contre sa vertu conjuré,
» Et de la discorde étouffée

* Les Statues de *Louis XIII* & de *Louis XIV* sont aux deux côtés de l'Autel.

» Vient dresser un nouveau trophée
 » Sur l'Autel qu'il a consacré *.

» Telle autrefois la Cité sainte
 » Vit le plus sage des Mortels,
 » Du Dieu qu'enferme son enceinte,
 » Dresser les superbes Autels.
 » Sa main redoutable & chérie,
 » Loin de sa paisible Patrie,
 » Ecartoit les troubles affreux,
 » Et son autorité tranquille
 » Sur un peuple à lui seul docile
 » Faisoit luire des jours heureux «.

Il est aisé de connoître par ce que nous venons de citer, que M. de *Voltaire* a été de tout temps très-sensible. Après tout, il n'avoit pas tort dans cette occasion. Si la Muse eût toujours parlé un langage aussi religieux, il eût eu la gloire, non pas de faire des Odes comparables à celles de *Rousseau* & de M. de *Pompignan*, mais de se faire estimer de tous les honnêtes

* La paix de l'Empereur, faite dans le temps que le Chœur a été achevé.

gens, & n'auroit pas fait *la Pucelle, le Cadenas, la Guerre de Geneve*, & tant d'autres Pièces, qu'on peut regarder comme les Trophées de la Licence & l'avilissement de la Poésie.

JAUBERT, [N.] Abbé, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, né en 17..

Cet Auteur sera caractérisé, en disant que son *Eloge de la Roture* n'a rien de noble; son Livre des *Causes de la Dépopulation, & des moyens d'y remédier*, rien que d'utile; sa *Traduction de l'Imitation de Jésus-Christ*, rien que d'édifiant; & celle des *Œuvres d'Aufonne*, rien que de médiocre.

JAUCOURT, [Louis, Chevalier DE] de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, Stockholm, Bordeaux, &c. né en 17..

Il est rare de trouver dans les personnes de sa naissance, autant d'amour pour le travail & de zèle pour les Lettres. Cet Ecrivain laborieux, après avoir donné

beaucoup d'Ouvrages Latins & François sur la Médecine, [dont il ne nous appartient pas de juger le mérite] s'est livré tout entier à l'Encyclopédie. On peut dire que les deux tiers de cette immense Compilation ont été fournis par lui seul. Ce n'est pas qu'il ait tiré tout de son propre fonds : la vie d'un homme ne suffiroit pas pour produire une si grande abondance d'idées & de préceptes sur tant de matieres différentes : mais on doit lui savoir gré d'avoir soutenu si courageusement la fatigue & le dégoût des recherches, & d'avoir présenté les pensées d'autrui sous un jour qui les rend plus sensibles & plus intéressantes que dans les originaux.

M. de *Jaucourt* eût encore ajouté à sa gloire, en se rendant plus sévère dans le choix des matériaux, & en indiquant les sources où il les a puisés. Cette remarque ne nous empêchera pas de dire à sa louange, que, malgré son zèle pour l'Encyclopédie, l'esprit philosophique ne l'a jamais entraîné dans aucun de ces démêlés, où la Philosophie de notre siècle a si fort

prouvé combien elle étoit éloignée de la véritable Philosophie. Il auroit même, dit-on, à se plaindre de l'ingratitude des Philosophes encyclopédistes, s'il eût attendu de la reconnoissance de leur part. L'expérience l'a sans doute éclairé sur les principes de ces Messieurs, dont il est si facile de se détacher, quand on a été à portée d'en juger par la pratique. Si cela est, en le rendant à ses propres sentimens, elle ne fera qu'offrir au suffrage du Public un Littérateur habile, autant que noble & désintéressé, qui n'a besoin d'aucun manége, d'aucun Parti pour se faire estimer.

JEANNIN, [*Pierre*] simple Avocat, puis Conseiller, puis premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1622, âgé de 82 ans.

Son éloquence & son mérite l'éleverent aux premières charges de la Robe. Il a laissé des *Mémoires* & des *Négociations*, que le Cardinal de *Richelieu* appelloit son *Bréviaire*, & qu'on peut lire encore aujourd'hui

d'hui avec plaisir, quoique le style en soit suranné. Avec du talent pour les affaires, le Président *Jeannin* eut le temps d'observer. Il vécut sous sept Regnes différens, & fut employé dans les Négociations les plus importantes, où il montra toujours autant d'intelligence que de probité.

JEUNE, [*Jean* LE] Oratorien, né à Poligny, en Franche-Comté, en 1592, mort à Limoges en 1672.

Dix gros volumes de *Sermons* déposent en faveur de son zele & de sa facilité. Il fut regardé comme un des plus célèbres Prédicateurs de son temps; & si on lui pardonne le défaut de goût & les vices du style de son siècle, on conviendra que, du côté de l'onction, de la simplicité & de l'instruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue. Il la conserve encore parmi ceux qui font plus de cas des choses, que de la maniere, du ton, & de l'arrangement des mots. Ses *Sermons* furent traduits en Latin sous ce titre : *Johannis Junii delicia Pastorum sive con-*

Tome II.

Z

ciones, ce qui prouve combien on les estimoit. On assure que la lecture de cet Orateur ne fut point inutile à M. *Marillon*, qui fut en éviter les défauts, & y puiser les germes de cette facilité & de cette chaleur qui le rendent si persuasif.

IMBERT, [*Barthelemi*] de l'Académie de Nîmes, sa patrie, né en 1747.

Peu d'Auteurs ont eu dans la carrière poétique un début aussi brillant. Le Poëme du *Jugement de Pâris* est une espèce de phénomène. Ce trait de la Fable, si rebattu dans la Poésie ancienne, si souvent & si foiblement traité dans la Poésie moderne, a paru rajeuni sous la plume de ce Poète, & enrichi d'une invention plus piquante, & d'un nouveau ressort qui produit le plus grand effet. Sans s'assujettir aux Traditions de la Mythologie, le génie de M. *Imbert* a créé son Héros, & le caractère qu'il lui a donné est des mieux imaginés & des plus agréablement soutenus. Rien de si ingénieux & de si simple que le plan

de ce Poëme. Les trois Déesſes y ſont préſentées ſous des couleurs riantes & très-diſtinctes, ſelon les attributs que la Fable leur a départis. Pour les détails, on ne ſauroit trop y applaudir : l'élégance, le naturel, l'aménité, y répandant un air de vie qui égaye l'imagination, la fixe ſur tous les objets, & les lui rend ſenſibles. Pourquoi ſommes-nous dans le cas de reprocher à ce joli Poëme un peu de longueur dans l'action, de trop longs diſcours qui le refroidiſſent, & de petites incorrections qui en déparent quelquefois le ſtyle, fait pour n'admettre rien de vicieux, ni même de médiocre ?

Le Jugement de Pâris a été ſuivi d'un volume de *Fables* & d'un volume d'*Hiſtoriettes & Nouvelles, en Vers*, dont le ton original diſtingue ce jeune Poëte des Fabuliſtes & des Conteurs de nos jours. Verſification leſte, piquante, coupée avec une agréable variété : morale ſaine, ingénieufe, utile, & très-heureuſement exprimée : fécondité d'invention dans les ſujets, dans les tournures, dans les détails,

dans les applications : imitations heureuses des graces ingénues de l'Auteur de *Joconde* : telles sont les richesses que la Muse de ce nouveau Fabuliste offre aux Amateurs de l'Apologue & du Conte, c'est-à-dire à toute espece de Lecteurs. Serons-nous encore accusés d'être trop sévères, si nous remarquons que, dans certaines de ses Fables, le naturel n'est pas toujours aussi bien saisi qu'il pourroit l'être ; que ce qu'on appelle les mœurs dans les animaux, n'est pas d'accord avec les idées que nous en avons ; que la moralité vient quelquefois trop brusquement, & n'est ni aussi juste, ni aussi saillante, que le récit le promettoit, & que, parmi ses Historiettes, il y en a plusieurs dont la trivialité du sujet n'est rachetée, ni par la nouveauté des tours, ni par l'agrément du style ? Non, la critique ne peut qu'humilier l'impuissance & révolter l'amour-propre indigent. Avertir des défauts qui lui échappent un Peintre habile, entre les mains de qui on voit un pinceau capable de tout, c'est se montrer jaloux de sa gloire & non de son mé-

rite ; c'est lui indiquer les routes de la perfection , & concourir foiblement à la vérité , mais toujours concourir aux chef-d'œuvres que le Public a droit d'attendre de ses talens.

JOANNET, [*Claude*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né à Dôle en 17..

On trouve dans ses *Elémens de la Poëſie Françoisſe*, des réflexions judicieuſes, une critique fine, des regles sûres ; les caracteres d'un bon Poëte y ſont tracés avec diſcernement & avec goût. Si ſon ſtyle étoit toujours égal, & ſa maniere de ſ'exprimer toujours correcte, cet Ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur & le plus complet qu'on nous ait donné ſur cette matiere. Malgré ces deux défauts qui en affoibliſſent & n'en détruiſent pas le mérite, les Compilateurs de l'Encyclopédie n'ont pas dédaigné d'en faire ſouvent uſage. L'article *Jeu de mots*, entre autres, eſt entièrement copié des *Elémens* de M. l'Abbé Joannet. Qui ne ſeroit pas étonné de voir ſon nom ſupprimé au bas de cet Article,

qui lui appartient en entier; tandis qu'on y voit si exactement figurer celui de tant d'Ecrivains obscurs, qui sont allés s'enfvelir dans ce vaste Sépulcre!

M. l'Abbé *Joannet* est Auteur de quelques autres Ouvrages, & a long-temps travaillé au *Journal Chrétien*.

JODELLE, [*Étienne*] né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573.

Avant lui la Tragédie n'étoit chez nous que ce qu'elle fut d'abord chez les Grecs, c'est-à-dire, informe & grossiere. A peu près comme les Païens célébrerent leurs Divinités dans des chants ou dans quelque récit qu'ils exécutoient en leur honneur; de même, parmi nous, les premiers Poëtes, prétendus Tragiques, s'attachèrent à représenter des Mysteres, sans s'affujettir à aucune des Regles de l'Art Dramatique.

Jodelle a le premier distribué les Tragédies & les Comédies en actes, les actes en scènes, & rappelé les trois unités prescrites par *Aristote*. Voilà à peu près à quoi

se réduit tout son mérite; car la Tragédie de *Cléopatre*, celle de *Didon*, & la Comédie d'*Eugene*, ne peuvent être comparées même aux plus mauvaises Pièces d'à présent; mais dans un siècle grossier, c'est beaucoup que d'imaginer quelque chose.

Jodelle fut regardé, pendant quelque temps, comme un génie supérieur. *Henri II* lui accorda une gratification de cinq cents écus après la représentation de *Cleopatre*; &, pour renouveler les usages des Anciens, il fit conduire chez lui un bouc couronné de lierre, dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce triomphe fut passager. Cet Auteur, si bien fêté, eut peu après des Rivaux qui firent oublier ses Effais: son nom eût éprouvé le même sort, si ce Poète ne faisoit époque dans l'Histoire de notre Théâtre.

1. JOLY, [*Guy*] Conseiller du Roi au Châtelet, Secrétaire du Cardinal de *Rets*.

Il s'en faut de beaucoup que ses *Mé-*

moires vaillent ceux de son Maître, qui, par son esprit, conserve la même supériorité qu'il avoit sur lui par son rang. On y trouve quelques détails curieux ; mais tant d'autres Ecrivains ont parlé des mêmes faits , que les *Mémoires de Joly* pourroient être supprimés sans conséquence.

2. JOLY, [*Claude*] Evêque d'Agén, né à Bury, dans le Diocèse de Verdun, en 1610, mort en 1678.

Les *Prônes* qu'on a de lui, ont été beaucoup estimés autrefois. Ils méritent encore de l'être , quoiqu'ils aient été surpassés par plusieurs autres Ouvrages de ce genre, donnés depuis au Public. Nous ne prétendons pas placer dans cette classe plusieurs *Prônes* modernes qui ne les valent pas.

3. JOLY, [*Joseph-Romain*] Capucin, né à S. Claude en 1725.

Celui-ci a cultivé presque tous les genres de Littérature, sans qu'on puisse dire qu'il

ait réussi dans aucun. Il a composé des Discours, des Histoires, des Critiques, des Satires, des Contes, des Epigrammes, des Cantiques, des Tragédies, un Poëme Epique en douze Chants, des Lettres sur les Spectacles, sur les Duels, sur le Sabbat des Sorciers, sur la Reine des Abeilles, sur les Convulsionnaires; & pas un de ces Ouvrages n'a fait assez de sensation dans le monde, pour attacher la moindre célébrité au nom de l'Auteur. On ne peut cependant lui refuser des connoissances, de l'érudition, des idées; mais ces qualités sont perdues pour le Public, quand elles ne sont pas mises en œuvre par le talent, ou relevées par le mérite du style.

JOUBERT, [*Joseph*] Jésuite, né à Lyon, mort en 1724.

Tout le monde connoît son *Dictionnaire François-Latin*, devenu un Ouvrage classique. Cette espece de travail procureroit aujourd'hui peu de gloire; mais dans le temps du P. *Joubert*, il supposoit quelques talens, de l'application, de l'étude, &

sur-tout le désir estimable d'être utile au Public.

JOUVENCY, [*Joseph*] Jésuite, né à Paris en 1643, mort à Rome en 1719.

Une latinité pure, élégante, facile, & comparable, à beaucoup d'égards, à celle des Anciens, forme le coloris de tous ses Ouvrages. Ses *Harangues* & son *Traité de l'Art d'apprendre & d'enseigner*, ajoutent au mérite du style, celui des préceptes & du bon goût. Les Notes qu'il a faites sur *Horace*, *Perse* & *Juvenal*, sont des modèles de clarté & de précision; il est difficile de développer l'esprit d'un Auteur avec plus de substance & en moins de mots, contre la coutume des Commentateurs. Il ne faut pas s'étonner que ces Ouvrages, aussi bien que son *Appendix de Diis & Heroibus Poëticis*, soient devenus des Livres classiques. Nous ne parlerons pas de sa Continuation de l'Histoire de la Société, où la richesse de l'imagination & l'élégance de l'expression se font autant sentir, que les préjugés ultramon-

tains qui lui attirèrent la condamnation du Parlement de Paris.

IRAIL, [*Augustin-Simon*] Prieur de S. Vincent-les-Moissac, né au Puy en Velay en 1719. Il est connu dans la République des Lettres par un Ouvrage qui a excité de justes murmures : cet Ouvrage a pour titre : *Querelles littéraires*, & pour épigraphe, le *Tanta ne animis cœlestibus ira !* On y trouve l'Histoire des dénielés des Ecrivains les plus célèbres, anciens & modernes ; il est assez bien écrit, & contient un grand nombre d'anecdotes singulieres, propres à le rendre amusant ; mais la vérité, la justice & le bon goût y sont presque toujours sacrifiés à M. de *Voltaire*, dont M. l'Abbé *Irail* a élevé un des petits neveux. Le Lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnoître, en plusieurs endroits, la touche & les idées de l'Historien du *Siecle de Louis XIV* : c'est sa maniere d'écrire, sa tournure d'esprit, sa façon de penser ; ce qui a fait dire

à quelques personnes , qu'il avoit eu grande part à cet Ouvrage. Quoi qu'il en soit , le style n'en est pas toujours soutenu ; tous les faits n'en sont pas exacts , ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'Auteur est de justifier M. de *Voltaire* de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des Gens de Lettres qu'il a si cruellement outragés , & de le placer au dessus de tous les Ecrivains ses prédécesseurs , dans les différens genres de Littérature qui ont exercé sa plume.

Sans cela , M. l'Abbé *Irail* auroit-il dit , en parlant de *Racine* , qu'il place au dessus du sublime *Corneille* : *Heureux s'il eût été aussi grand Philosophe qu'il étoit grand Poëte* ! On ne voit pas ce qu'auroit pu ajouter au mérite de *Racine* cette bienheureuse Philosophie , que le bon M. *Irail* prend la peine de lui souhaiter , sans s'apercevoir qu'il avoit la véritable , celle du cœur. C'étoit , sans doute , pour réserver à M. de *Voltaire* un degré de prééminence sur l'Auteur de *Phédre* , d'*Athalie* , de *Britannicus* , &c. Il ignoroit vraisemblablement

blement qu'il faudroit une grande dose de philosophie , pour équivaloir au mérite de ces chef-d'œuvres.

Auroit-il dit encore que *les Oraisons funebres de Bossuet, & son Discours sur l'Histoire universelle, sont les seuls de ses Ouvrages qui méritent l'immortalité*, s'il n'eût eu intention, à l'exemple de son Mécène, de déprimer tout ce qui élève les Ouvrages de controverse de ce Prélat, au dessus des misérables rapsodies qu'on a débitées contre la Religion ?

Auroit-il accusé M. de *Fénélon d'avoir fait des Vers galans dans le goût de ceux de Quinault*, si son souffleur ne lui eût suggéré cette ridicule anecdote, démentie si formellement par le neveu de ce Grand Homme, & par l'Abbé de *La Ville* ?

Auroit-il ajouté, en parlant de ce vertueux Archevêque, & de M. *Bossuet, qu'ils avoient une façon de penser toute philosophique, & que s'ils étoient nés à Londres, ils auroient donné l'essor à leur génie, & déployé leurs principes, que personne n'a bien connus, s'il n'avoit voulu*

grossir la Liste philosophique de deux noms, qui en feront toujours le fléau ?

Auroit-il été assez injuste à l'égard de *Boileau*, pour avancer qu'on ne peut lui refuser toutes les parties d'un grand Poète, excepté l'invention, si le *Lutrin*, qui est tout invention, n'étoit un meilleur Poème* que la *Henriade* ?

Auroit-il eu enfin la simplicité d'affurer, qu'il n'est rien sorti des mains de M. de *Voltaire*, qui ne respire l'amour du vrai, si l'Auteur de l'*Histoire générale*, du *Siecle de Louis XIV*, du *Siecle de Louis XV*, & de cent autres Histoires, n'eût dirigé sa plume, ou plutôt ne l'eût aveuglé sur la sottise qu'il avançoit ?

Nous ne relevons pas mille autres menfonges répandus dans cet Ouvrage, & surtout dans les articles qui regardent les démêlés de M. de *Voltaire* avec *J. B. Rousseau*, l'Abbé *Desfontaines*, M. de *Mau-*

* Ceux qui doutent que le *Lutrin* ne soit un meilleur Ouvrage que la *Henriade*, considérée comme Poème, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qui a été fait de ces deux Ouvrages.

pertuis , &c. que nous avons traités d'une maniere plus conforme à la vérité, dans le *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire*. Nous nous contentons d'avertir le Lecteur du cas qu'on doit faire de ces Auteurs prétendus impartiaux, qui ne s'occupent jamais que de ceux pour qui ils écrivent, sans réfléchir sur ce qu'ils écrivent.

IVETEAUX, [*Nicolas VAUQUELIN DES*] Abbé, fils du Poëte *la Fresnaye*, né dans un Château près de Falaise, mort en 1649 ; est plus connu par son goût pour les plaisirs, que par ses Ouvrages, quoiqu'il écrivît dit-on, purement en Latin, en Italien & en François, soit en Prose, soit en Vers.

Il ne nous reste de lui qu'un Poëme médiocre, intitulé, *l'Institution du Prince*, composé pour M. de Vendôme, dont il étoit alors Précepteur, & quelques Pièces fugitives insérées dans le Recueil qui a pour titre, *Délices de la Poésie Française*. A juger de son esprit par ces petites Pièces, on peut assurer qu'il l'avoit délicat &

orné; mais c'est le chant de la Fauvette, & non celui du Rossignol.

L'Abbé *des Iveteaux* fut plus singulier dans ses mœurs, qu'il ne l'est dans ses Ecrits. A cause de sa vie licencieuse, il se fit chasser de la Cour, où il étoit Précepteur du Dauphin, depuis *Louis XIII.* Cette disgrâce ne l'affligea pas beaucoup. L'amour du repos, celui des plaisirs, deux sources de Philosophie pour ceux qui n'en connoissent pas de meilleures, le consolèrent de la perte de sa fortune & de son honneur. Tel est l'effet assez ordinaire de cet égoïsme, qui, réduisant chaque Individu à lui-même, ne l'attache qu'à ce qui le flatte, & le porte à ne compter pour rien les égards qui le lient à la Société. Un esprit d'indépendance, le plus funeste de tous les travers, rend son ame insensible, nous ne dirons pas à tout, mais du moins au blâme. L'orgueil, toujours avide de louanges, dédaigne alors celles qu'il ne peut obtenir, & brave la censure qu'il ne peut éviter. C'est ainsi qu'on parvient à cette prétendue élévation d'ame, ou plutôt à cette insouciance destructive

de tout sentiment noble, & dans laquelle on ne s'endort avec complaisance, que parce que, n'écoulant que soi-même, on ne trouve pas de Contradicteurs : espece de mort morale, dont on ose faire une vertu sublime, tandis qu'elle anéantit toutes les vertus. C'est ce qui a fait dire avec raison à *J. J. Rousseau*, que le Fanatisme est moins dangereux que la Philosophie, qui conduit toujours à cet égarement. Et quelle étoit la Philosophie de *des Ivetaux*? Un genre de delire moins sombre que la morgue dominante, mais aussi absurde dans sa maniere.

Cet homme ne voyoit rien de si beau que la vie pastorale; c'est pourquoi, sans sortir de la ville, il chercha à contenter la bizarrerie de son goût pour les champs. Il s'habilloit en Berger, & dans cet équipage, la houlette à la main, la pannetiere au côté, le chapeau de paille sur la tête, accompagné d'une Chanteuse des rues, érigée en Bergere, il se promenoit dans un jardin, & s'imaginait mener paître ses rroupeaux. Pour completer la Bergerie, il chantoit des airs champêtres, pen-

dant que sa Maîtresse jouoit de la harpe ,
[instrument qui n'est pas fort pastoral]
& attiroit par ses airs des oiseaux de
voliere , dressés péniblement à ce manège.

Une telle manie n'a pas trouvé beau-
coup d'Imitateurs, quoique *des Iveteaux*
ait trouvé des Panégyristes : mais chacun
a sa maniere de philosopher ; & qu'importe
la maniere, si elles tendent toutes au même
but ?

JURIEU, [*Pierre*] Ministre Protestant,
né dans le Diocèse de Blois en 1637, mort
à Rotterdam en 1713, où il étoit Professeur
de Théologie.

Il est moins connu par ses Ouvrages,
que par ses démêlés avec *Bayle*, *Bossuet*,
M. Arnaud. Tout ce qu'il a écrit annonce
le Sectaire hardi, violent & fanatique,
& n'est plus lu aujourd'hui, parce que les
déclamations intéressent peu quand la cause
des démêlés ne subsiste plus, & qu'elles ré-
voltent toujours quand elles sont portées
à l'excès.

Fin du second Volume.

LISTE

DES ÉCRIVAINS

Dont on a parlé dans ce Volume.

On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

C.

1.	COLARDEAU. [<i>Julien</i>]	Page 1
2.	COLARDEAU. [<i>N.</i>]	5
*	COLLÉ. [<i>Charles</i>]	6
	COLLET. [<i>Pierre</i>]	11
	COLIETET, [<i>Guillaume</i>] Avocat.	12
	COLLIN, [<i>N.</i>] Abbé.	15
	COLOMBIERE, [<i>Claude DE LA</i>] Jé- suite.	* 16
	COMBÉFIS, [<i>François DE</i>] Domi- nicain.	17
	COMMIRE, [<i>Jean</i>] Jésuite.	<i>ibid.</i>
	COMTE, [<i>Louis LE</i>] Jésuite.	19

	CONDAMINE. [<i>Charles-Marie DE LA</i>]	19
	CONDILLAC, [<i>Etienne BONNOT DE</i>]	
	Abbé.	21
	* CONDORCET, [<i>Marie-Jean-Antoine-Nicolas DE CARITAT, Marquis DE</i>]	22
	CONRART. [<i>Valentin</i>]	32
	CORDEMOI. [<i>Géraud DE</i>]	33
1.	CORNEILLE. [<i>Pierre</i>]	39
2.	CORNEILLE. [<i>Thomas</i>]	47
	CORROZET. [<i>Gilles</i>]	49
	COSSART, [<i>Gabriel</i>] Jé suite.	50
	* COSSON. [<i>Pierre-Charles</i>]	51
	COSTAR. [<i>Pierre</i>]	53
	COSTE. [<i>Pierre</i>]	54
	* COSTER. [<i>Joseph-François</i>]	55
	COTIN, [<i>Charles</i>] Abbé.	59
	COTTEREAU DU COUDRAY, [<i>Jean-Baptiste-Armand</i>] Abbé.	61
1.	* COULANGES. [<i>Philippe - Emmanuel DE</i>]	63
2.	* COULANGES. [<i>N. DE</i>]	64
	COURTILS. [<i>Gratien SANDRAS DE</i>]	66

Liste des Ecrivains. 549

	COUSIN. [<i>Louis</i>]	67
	COUTEL. [<i>Antoine</i>]	68
	COUTURE. [<i>Jean-Baptiste</i>]	72
	* COYER, [<i>N.</i>] Abbé.	73
1.	CRÉBILLON. [<i>Prosper JOLYOT DE</i>]	75
2.	CRÉBILLON. [<i>Claude-Prosper JOLYOT DE</i>]	79
	CREVIER. [<i>Jean-Baptiste-Louis</i>]	81
	* CRILLON, [<i>Louis-Athanasie BALBE BERTON DE</i>] Abbé.	82
	CROIX-DU-MAINE. [<i>François GRUDE DE LA</i>]	84
	CUJAS. [<i>Jacques</i>]	<i>ibid.</i>

D.

1.	DACIER. [<i>Anne</i>]	87
2.	DACIER. [<i>Andre</i>]	90
	DAGUESSEAU. [<i>Henri-François</i>]	91
	DAILLÉ, [<i>Jean</i>] Ministre Protestant.	92
	* DAINE. [<i>Martin-Jean-Baptiste-Nicolas</i>]	<i>ibid.</i>
	* DAIRE. [<i>Louis-François</i>]	100
	DALIBRAY. [<i>Charles VION</i>]	101

	<u>DANCHET. [Antoine]</u>	101
	<u>DANCOURT. [Florent CARTON]</u>	104
*	DANDRÉ BARDON. [Michel-François]	106
	<u>DANET, [Pierre] Abbé.</u>	107
1.	<u>DANGEAU. [Louis DE COURCILLON DE]</u>	108
2.	<u>DANGEAU. [Philippe DE COURCILLON, Marquis DE]</u>	109
	<u>DANIEL, [Gabriel] Jésuite.</u>	110
*	DAQUIN, [N.] Médecin & Poète.	114
*	DAUCOURT. [Godart]	117
	DEBEZ. [Ferrand]	118
*	DE LAHARPE. Voyez LAHARPE.	
*	DELAIRE. [Alexandre]	ibid.
*	DELILLE, [Jacques] Abbé.	119
	DENESLE. [N.]	124
	DESBARREAUX. [Jacques DE VALLÉE, Seigneur]	ibid.
*	DESBILLONS. [François-Joseph TERRASSE]	125
*	DESBOIS. [François-Alexandre DE LA CHENAYE]	126
1.	DESCARTES. [René]	ibid.

Liste des Ecrivains. 551

2. DESCARTES. [*Catherine*] 131
- DESFONTAINES. [*Pierre-François*
GUYOT] 133
- DESFORGES MAILLARD. [*Paul*] 135
- DESGROU AIS. [*N.*] 137
- DESHOULIERES [*Antoinette* DU LI-
GIER DE LA GARDE, femme de
Guillaume DE LA FOND, Seigneur] 138
- DESLANDES. [*André-François*] 139
- DESMAHIS. [*Joseph-François-Edouard*
DE CORSEMBLEU] 141
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN. [*Jean*] 143
- * DESORMEAUX, [*N.*] Avocat. 144
- DESPORTES, [*Philippe*] Chanoine
de la Sainte Chapelle. 147
- DESPRÉAUX. [*Nicolas*] 150
- DESTOUCHES. [*Philippe* NERICAULT] 166
- * DIDEROT. [*Denis*] 168
- * DINOUART. [*Joseph-Antoine-Toussaint*] 178
- * DIXMERIE. [*N. DE LA*] 181
- DOISSIN, [*Louis*] Jé suite. 18

352 *Liste des Ecrivains.*

	<u>DOLET. [Etienne]</u>	183
	DOMAT OU D'AUMAT, [Jean] Avocat.	186
	DONAT. [Dominique]	187
1.	DORAT, [Jean] Professeur royal,	188
2.	DORAT. [Claude-Joseph]	190
	DOUJAT. [Jean] Professeur en Droit.	194
*	DREUX DU RHADIER, [Jean-François] Avocat.	195
	DUBOS, [Jean-Baptiste] Abbé.	196
	DUCANGE. [Charles DUFRESNE, Seigneur DE]	198
	DUCHÉ. [Joseph-François]	199
	DUCHESNE. [André]	200
	DUCLOS. [Charles]	201
*	DUCOUDRAY. [Alexandre-Jacques-Louis]	207
	DUFRESNOY. [Charles • Alphonse]	ibid.
	DUFRESNY. [Charles RIVIERE]	209
	DUGUET, [Jacques-Joseph] Oratorien.	213
1.	DUHAMEL. [Jean-Baptiste]	215
	2. * DUHAMEL	

2. *	DUHAMEL DU MONCEAU. [<i>Henri-Louis</i>]	216
	DULARD. [<i>Paul-Alexandre</i>]	218
*	DUMAS, [<i>Philippe</i>] Professeur de Rhétorique.	219
	DUPLEIX. [<i>Scipion</i>]	<i>ibid.</i>
*	DUPONT. [<i>Pierre-Samuel</i>]	222
	DUPRÉ DE SAINT-MAUR. [<i>Nicolas-François</i>]	223
1.	DURIVAL. [<i>Nicolas</i>]	225
2.	DURIVAL. [<i>Jean</i>]	226
3. *	DURIVAL. [<i>Claude</i>]	227
*	DUROZOI. Voyez ROZOI.	
*	DUSSAUX. [<i>N.</i>]	228
*	DUTEMPS. [<i>Louis</i>]	229

E.

	EIDOUX. [<i>Marc-Antoine</i>]	235
	EGLY. [<i>Charles-Philippe DE MONTENAULT D'</i>]	236
*	ELIE DE BEAUMONT [<i>N. Madame</i>]	237
*	EON DE BEAUMONT, [<i>Charlotte-Genevieve - Louise - Auguste - André-</i>	
	<i>Tomé II.</i>	A a

- Thimothée d']* connue sous le nom
de Chevalier d'EON. 237
- * ESPAGNAC. [*Jean-Baptiste-Joseph*
DE SAHUGUET D'AMARZIT, Baron
d'] 247
- ESPRIT. [*Jacques*] 248
1. ETIENNE, [*Robert*] 249
2. ETIENNE. [*Henri*] 250
- * EXPILLY, [*Jean-Joseph*] Abbé. 251

E.

- FABRE, [*Jean-Claude*] Oratorien. 254
- FAGAN. [*Christophe-Barthelemi*] 255
- FAILLE. [*Germain DE LA*] 257
- FARET. [*Nicolas*] 258
- * FAVART. [*Charles-Simon*] *ibid.*
- FAUCHET. [*Claude*] 259
- * FAUQUE. [*N. Mademoiselle*] 261
- FAYDIT, [*Pierre*] Abbé. *ibid.*
- FAYE. [*Jean-François LERIGUET DE*
LA] 263
- FAYETTE. [*Marie-Madelaine PIOCHE*
DE LA VERGNE, Comtesse DE LA] 264

Liste des Ecrivains. 555

1. FEBVRE [*Philippe LE*] 267
2. FEBVRE DE S. MARC. [*Charles-Hu-
gues LE*] 268
- FÉLIBIEN. [*André*] 269
- FÉNÉLON. [*François DE SALIGNAC
DE LA MOTTE*] 271
- * FENOUILLOT DE FALBAIRE. [*N.*] 292
- FERRAND. [*Antoine*] 293
- * FEUTRY. [*Amé-Ambroise-Joseph*] 294
- FEVRE. [*Tannegui LE*] 295
- FLÉCHIER. [*Esprit*] 298
1. FLEURY. [*Claude*] 302
2. * FLEURY, [*François-Thomas*] Avocat. 308
- FONCEMAGNE. [*Etienne LAUREAULT
DE*] 310
- * FONT DE S. YENNE. [*N. DE LA*] 311
- * FONTAINE-MALHERBE. [*Jean*] 312
- FONTAINES. [*Pierre-François GUIOT
DES*] Voyez DESFONTAINES.
- * FONTANELLE. [*Jean-Gaspard DE*] 313
- * FONTENAI, [*Louis-Abel*] Abbé. 315

	FONTENELLE. [Bernard LE BOUVIER DE]	316
*	FORBONNAIS. [VERON DE]	322
	FORCE. [Charlotte-Rose DE CAU- MONT , Demoiselle DE LA]	323
	FOSSE. [LA] Voyez LAFOSSE.	
1.	FOUCHER. [Simon]	324
2.	FOUCHER, [Paul] Abbé.	325
	FRAGUIER, [Claude-François] Abbé.	326
*	FRANC, [Jean-George LE] Arche- vêque de Vienne.	327
*	FRANC. [Jean-Jacques] Voyez POM- PIGNAN.	
	FRANCHEVILLE. [Joseph DUFRESNE DE]	331
1.	FRANÇOIS I, Roi de France.	332
2.	FRANÇOIS DE SALES. [Saint]	333
3.*	FRANÇOIS, [Laurent] Abbé.	336
4.*	FRANÇOIS, [Louis] Avocat.	339
	FRASNAY. [Pierre DE]	342
	FRERET. [Nicolas]	343
	FRERON. [Elie-Catherine]	347
	FRÉSNAÏE. [Jean VAUQUELIN, sieur DE LA]	354

<i>Liste des Ecrivains.</i>	557
FURETIERE, [<i>Antoine</i>] Abbé.	355
* FURGAULT. [<i>Nicolas</i>]	356
FUZELLIER. [<i>Louis</i>]	358

G.

GACON. [<i>François</i>]	359
GAICHIER, [<i>Jean</i>] Oratorien.	361
* GAILLARD. [<i>Gabriel-Henri</i>]	362
GALLAND. [<i>Antoine</i>]	365
GALLOIS, [<i>Jean</i>] Professeur.	366
GAMACHES. [<i>Etienne-Simon</i>]	370
GARASSE, [<i>François</i>] Jésuite.	373
1. * GARNIER, [<i>Robert</i>] Poète.	375
2. * GARNIER, [<i>N.</i>] Abbé.	376
GASSENDI. [<i>Pierre</i>]	379
* GAUCHAT, [<i>Gabriel</i>] Abbé.	382
GAUTIER, [<i>Jean - Baptiste</i>] Abbé.	384
GAYOT DE PITAVAL, [<i>François</i>]	
Avocat.	385
* GAZON DOURXIGNÉ. [<i>Sébastien-Ma-</i> [<i>rie</i>]	386
GEDOYN, [<i>Nicolas</i>] Abbé.	387
GENEST. [<i>Charles-Claude</i>]	388

- GENNES, [*Pierre DE*], Avocat. 389
 GEOFFROY. [*Jean-Baptiste*] 390
 * GERARD, [*Pilippe-Louis*] Abbé. 392
 1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé. 393
 2. GERVAISE, [*Dom-Armand-François*]
 Carme. 394
 GESSÉE OU JESSÉE. [*Jean DE LA*] 395
 1. GIBERT. [*Jean-Pierre*] 396
 2. GIBERT. [*Baltasar*] *ibid.*
 1. GILBERT, [*Gabriel*] Secrétaire. 399
 2. GILBERT. [*N.*] 400
 GILLET. [*Louis-Joachim*] 402
 GIRAC. [*Paul-Thomas DE*] 403
 1. GIRARD DE VILLE-THIERI. [*Jean*]
 404
 2. GIRARD, [*N.*] Abbé. 405
 * GIRAUD. [*Claude-Marie*] 407
 GIROUST, [*Jacques*] Jésuite. 408
 GLAIN. [*N. DE SAINT*] 409
 GLATIGNY. [*Gabriel DE*] 410
 GOAR, [*Jacques*] Dominicain. 411
 1. GODEAU, [*Antoine*] Evêque de
 Grasse. *ibid.*
 2. GODEAU. [*Michel*] 415
 * GODESDAR, [*Jean-François*] Abbé.
 ibid.

	GOGUET. [<i>Antoine-Yves</i>]	419
	GOMBAUD. [<i>Jean OGIER DE</i>]	420
	GOMBERVILLE. [<i>Morin LE ROI, fleur DE</i>]	<i>ibid.</i>
	GOMEZ. [<i>Madelaine-Angélique POISSON DE</i>]	422
*	GOMICOURT. [<i>Augustin - Pierre DE</i>]	423
	GOUDELIN, [<i>Pierre</i>] Poète Languedocien.	426
	GOUJET, [<i>Claude-Pierre</i>] Abbé.	428
	GOULU. [<i>Jean</i>]	429
*	GOURCY, [<i>N. DE</i>] Abbé.	430
	GOURNAY. [<i>Marie JARS DE</i>]	432
	GRAFFIGNY. [<i>François D'APPONCOURT DE</i>]	434
	GRAMMOND. [<i>Gabriel, Seigneur DE</i>]	436
1.	GRAND, [<i>Joachim LE</i>] Abbé. <i>ibid.</i>	
2.	GRAND, [<i>Marie-Antoine LE</i>] Comédien.	437
	GRANGE. [<i>Joseph DE CHANCEL DE LA</i>]	439
	GRAVILLE. [<i>Barthelemi - Claude GRAILLARD DE</i>]	443

GRÉCOURT, [<i>Jean-Baptiste-Joseph</i>	
VILLARS DE] Chanoine.	443
<u>GRESSET. [<i>Jean-Baptiste-Louis</i>]</u>	<u>444</u>
<u>GREVIN. [<i>Jacques</i>]</u>	<u>448</u>
GRIFFET, [<i>Henri</i>] Jé suite.	<i>ibid.</i>
* <u>GROS DE BESPLAS. [<i>Joseph-Marie-</i></u>	
<u><i>Anne</i>]</u>	<u>450</u>
* GROSIER, [<i>Jean - Baptiste-Gabriel-</i>	
<i>Alexandre</i>] Abbé.	452
* <u>GROSLEY. [<i>Pierre-Jean</i>]</u>	<u>457</u>
<u>GUEDEVILLE. [<i>Nicolas</i>]</u>	<u>458</u>
* <u>GUELLETTE. [<i>Thomas-Simon</i>]</u>	<u>459</u>
* <u>GUENEBAUD, [<i>Jean</i>] Médecin.</u>	<u>460</u>
* <u>GUENÉE, [<i>Antoine</i>] Abbé.</u>	<u>462</u>
<u>GUERET. [<i>Gabriel</i>]</u>	<u>464</u>
* <u>GUÉRIN DU ROCHER. [<i>Pierre</i>]</u>	<u>466</u>
* <u>GUIBERT. [<i>N. Madame</i>]</u>	<u>468</u>
* <u>GUICHARD. [<i>Jean-François</i>]</u>	<u>469</u>
<u>GUICHENON. [<i>Samuel</i>]</u>	<u>470</u>
GUYON, [<i>N.</i>] Abbé.	471
* <u>GUIS. [<i>Jean-Baptiste</i>]</u>	<u>474</u>

H

1. *	<u>HABERT. [<i>François</i>]</u>	<u>475</u>
2.	<u>HABERT. [<i>Philippe</i>]</u>	<u>477</u>

Liste des Ecrivains. 561

3. HABERT. [Germain] 478

HALDE, [*Jean-Baptiste du*] Jésuite.
it. id.

HALLÉ. [Pierre] 480

HAMILTON. [*Antoine Comte d'*]
ibid.

HARDI OU HARDY. [Alexandre] 481

HARDION. [Jacques] 483

HARDOUIN, [Jean] Jésuite. 484

* HARDUIN, [Alexandre - Xavier]
 Avocat. 485

HAUTEROCHE. [Noël LE BRETON,]
 sieur DE] 486

* HAYER, [Jean-Nicolas] Récollet.
 487

HELVÉTIUS. [*Claude-Adrien*] 488

1. HENAUT OU HESNAULT [Jean] 496

2. HENAUT. [Charles-Jean-François]
 500

HERBELOT. [Barthelemy d'] 501

1. HERITIER. [Nicolas l'] 502

2. HÉRITIER DE VILLANDON. [Marie-]
Jeanne l'] 503

HERMANT. [Godefroy] 504

HERSAN. [<i>Marie-Antoine</i>]	505
HOUTEVILLE. [<i>Claude-François</i>]	506
HUET. [<i>Pierre-Daniel</i>]	508

J.

JACOB, [<i>Louis</i>] Carme.	512
JACQUELOT. [<i>Isaac</i>]	513
JACQUIN, [<i>Armand-Pierre</i>] Abbé.	514
* JARDIN. [<i>Benigne DU</i>]	516
JARDINS DE VILLEDIEU. [<i>Marie-Catherine DES</i>]	518
JARRY, [<i>Laurent JUILLARD DU</i>] Abbé.	521
* JAUBERT, [<i>N.</i>] Abbé.	526
* JAUCOURT. [<i>Louis, Chevalier DE</i>] <i>ibid.</i>	
JEANNIN. [<i>Pierre</i>]	528
JEUNE, [<i>Jean LE</i>] Oratorien.	529
IMBERT. [<i>Barthelemi</i>]	530
* JOANNET, [<i>Claude</i>] Abbé.	533
JODELLE. [<i>Etienne</i>]	534
1.* JOLY. [<i>Guy</i>]	535

Liste des Ecrivains. 563

2. JOLY. [*Claude*] 536

3.* JOLY, [*Joseph - Romain*] Capucin. 536

JOUBERT, [*Joseph*] Jésuite. 537

JOUVENCY, [*Joseph*] Jésuite. 538

IRAIL. [*Augustin-Simon*] 539

IVETEAUX, [*Nicolas VAUQUELIN*

DES] Abbé. 543

JURIEU. [*Pierre*] 546

Fin de la Table du second volume.

627569









